21

C.S.1

George Simon Harcourt,
Viscount Nuneham.

incl. in [illegible]

collated

2 v. in 1.

467A2

MEMOIRES

DE MADAME

LA MARQUISE

DE CRÉMY,

ÉCRITS PAR ELLE-MEME.

TOME PREMIER.

438199
23.8.45

A LYON,
Chez PIERRE DUPLAIN, *Libraire,*
grande rue Merciere.

M. DCC. LXXIII.

PQ
2007
M753M4

MÉMOIRES
DE MADAME
LA MARQUISE
DE CRÉMY.

COMME j'écris moins pour parler de moi que dans la vue d'être utile aux autres, je pafferai legerement fur mon rang, ma naiffance, & mon enfance; les uns ne font dûs qu'au hazard, il eft extravagant de s'en glorifier; l'autre eft prefque toujours un temps perdu, on ne peut pas fe flater qu'il intereffe.

Le Comte de Mofan mon Pere, étoit bon, humain & vertueux, ces qualités ineftimables me rendent fa

mémoire beaucoup plus chere que ſes titres, & les grades militaires auxquels il étoit enfin parvenu, aprés y avoir aſpiré long-temps. L'ambition paroiſſoit moins en lui une paſſion, qu'un amour bien entendu de ſes devoirs : néanmoins, pour les remplir avec dignité, il ne laiſſa pas que d'altérer beaucoup ſa fortune, malheur trop commun en France, pour ceux qui s'attachent à ſuivre le ſervice. Ses amis lui conſeillerent de prévenir par un établiſſement avantageux l'impoſſibilité de s'y ſoutenir, dans laquelle il étoit près de tomber. Chacun d'eux s'empreſſoit à lui communiquer ſes vues ; les ſiennes ſe fixerent moins ſur la perſonne la plus riche, que ſur celle qui lui parut la plus propre à remplir ſon cœur ; & au lieu d'un mariage de convenance, il fit preſque un mariage d'inclination. Ma mere avoit cependant du bien, mais pas aſſez pour ſubvenir à l'augmentation de la dépenſe qu'entraîne néceſſairement une maiſon du bon ton. Peu de femmes jeunes, jolies & aimables ſçavent régler leurs deſirs, quand d'un côté tout ſemble concourir à les exciter, & que de l'autre on s'empreſſe à les ſatisfaire. La Comteſſe

ne faisoit pas exception. Elle aimoit le monde prodigieusement. Sa figure, ses graces, ses talents plus encore que son esprit l'y faisoient briller. Mon pere jouissoit de son bonheur. Il l'aimoit éperduement. Les premieres années de leur union se passerent ainsi dans les fêtes & les plaisirs; on juge que les affaires n'en alloient pas mieux. Un de ses amis vrai & solide, que le Comte s'étoit attaché par des services essentiels, osa plusieurs fois lui faire des représentations. Mon ami, lui répondoit-il, je n'ai point d'enfants, mes collatéraux n'ont point d'autres héritiers que des collatéraux très-éloignés, j'avance en âge, ma carriere ne peut pas être longue, ma femme est tout ce que j'ai de plus cher dans le monde, ses goûts sont devenus les miens; je vois que la dépense & la dissipation sont nécessaires à son bonheur, le mien est de la rendre heureuse. Que m'importe de laisser des fonds après moi? Mon parti est pris là-dessus; je n'épargnerai que ceux qui ne peuvent pas lui être ravis: peut-être n'aurai-je pas le temps de lui sacrifier entiérement tous les autres; car vous sçavez que j'ai reçu des blessures qui ne pardon-

nent guére. Au surplus, si vous pensez que j'ai tort, ce n'est pas moi qu'il faut essayer d'en convaincre, c'est la Comtesse qu'il faudroit amener à goûter une vie moins tumultueuse & plus réglée, elle me conviendroit mieux à tous égards. Je m'apperçois souvent que la joie me fuit au milieu de tous ces plaisirs bruyants; mais ma femme les aime, & ma femme est mon univers... J'admire le désintéressement & la générosité de vos procédés, reprenoit Mr. de Prévalle, mais qui vous a dit que vous n'aurez point d'enfants? La Comtesse est jeune; s'il vous en venoit, que de regrets n'auriez-vous point! Cette réflexion embarrassoit le Comte. J'y ai songé quelquefois, disoit-il à son ami; j'ai même cru pendant un temps que cela manquoit à ma félicité. Les années se sont écoulées, & mes desirs à cet égard se sont affoiblis. Quoique je sois plutôt l'amant de la Comtesse que son mari, je l'ai étudiée autant que l'amour me l'a permis, & je crois pouvoir la juger sans partialité comme sans aveuglement. Elle est vive, aimable, enjouée, faite pour plaire; son cœur est excellent; mais je crains que son ame ne

ſoit un peu foible : j'en juge par le peu d'attrait qu'ont pour elle les choſes ſolides. Jamais elle n'aura le courage d'immoler un quart d'heure de plaiſir à l'ornement de ſon eſprit, ni au bien de ſes affaires; comment prendroit-elle ſur ſes affections, pour ſe donner aux ſoins qu'exige l'éducation d'un ou de pluſieurs enfants? Mon ami, je ne m'y trompe, j'ai une maîtreſſe charmante, mais peu propre à faire une mere de famille. La providence m'a mieux ſervi que je ne voulois en ne me donnant point de poſtérité; & tel eſt mon foible, que je regretterois aujourd'hui d'en avoir; il m'en coûteroit trop à contraindre & à borner les deſirs de la Comteſſe.

Mr. de Prévalle comprit qu'il ne gagneroit rien ſur l'eſprit de mon pere, que le plus court étoit de s'emparer de celui de la Comteſſe; il ſaiſit l'idée que mon pere lui-même avoit paru lui offrir; les difficultés d'ailleurs ne l'effrayoient pas. C'étoit un de ces amis chauds, capable des plus grandes choſes; il devoit ſa fortune à mon pere; depuis dix ans il vivoit habituellement chez lui, la reconnoiſſance doubloit l'interêt de l'amitié, & il avoit

ſacrifié ſon propre bien être au deſir de le ſervir en retirant la Comteſſe du tourbillon qui tôt ou tard devoit entraîner la ruine de leur fortune. On ſent qu'il avoit beſoin de beaucoup d'art, pour maſquer un deſſein que la Comteſſe auroit pu facilement renverſer par l'aſcendant qu'elle avoit ſur mon pere. Mr. de Prévalle prévit & brava tout. Il avoit infiniment de l'eſprit, beaucoup de connoiſſance du cœur humain, des mœurs auſteres, une probité irréprochable, le cœur bon, mais le caractere un peu dur. La vérité étoit une pour lui ; il ne croyoit pas qu'il y eut deux manieres de la préſenter aux autres ; cette vertu, dont les mœurs du ſiécle ont fait un défaut, ſembloit être un obſtacle à ſes projets ; véritablement ç'en eût été un vis-à-vis d'une femme qui auroit eu plus de fermeté ; mais en très-peu de temps Mr. de Prévalle prit ſur elle tout l'empire qu'il voulut. Mon pere le voyoit avec une ſatisfaction extrême, un événement inattendu y mit le comble, la Comteſſe devint groſſe. Sous prétexte de ménagement on la priva de tous les plaiſirs tumultueux ; comme elle s'aimoit par deſſus

toutes choſes, on lui fit craindre pour ſes jours : inſenſiblement en gagnant du temps, on la forçoit à l'habitude des privations. Elle me mit au monde très-heureuſement ; & auſſi-tôt que ſa ſanté le permit, Mr. de Prévalle décida mon pere à l'emmener à la campagne. Là, il cherchoit encore à raſſembler le plus de monde qu'il pouvoit pour plaire à la Comteſſe ; mais le bonheur paiſible dont il ſe propoſoit de jouir, ne fut pas de longue durée ; une de ſes plaies ſe rouvrit, & la mort me l'enleva avant que je puſſe connoître tout ce que je perdois. Je tiens ces particularités de Mr. de Prévalle, auquel il me recommanda en mourant ; comme elles ſont de nature à jetter quelque jour ſur ce que je me propoſe d'écrire, j'ai cru qu'elles en devoient être le préliminaire.

La Comteſſe abandonnée à elle-même dans un endroit preſque iſolé, me regarda comme un préſent de la Providence. Mon enfance lui fut ſinguliérement chere, juſqu'au moment où elle exigea des ſoins plus eſſentiels & plus ſuivis ; ce fut beaucoup plutôt qu'on ne pouvoit le croire. Née fort prématurée, mon foible diſcernement

dévança l'âge ordinaire. A peine vis-je d'autres jeunes perſonnes de mon âge, que je compris qu'on négligeoit mon éducation. Dès qu'il s'agiſſoit de la moindre partie de plaiſir, la Comteſſe m'abandonnoit à ſes femmes. Celles-cy ne me ſuggeroient que de mauvaiſes impreſſions, & me préſentoient ſouvent de pernicieux exemples. Elles haïſſoient ſouverainement Mr. de Prévalle, dont le pouvoir s'étoit accru à meſure qu'il étoit devenu néceſſaire à la Comteſſe. Tous les domeſtiques ſembloient être ligués contre lui. A force de le noircir & de le déchirer devant moi, on étoit parvenu à me le rendre odieux. Dans bien des moments je croyois remarquer que la Comteſſe regrettoit ſa liberté; rarement ils étoient d'accord ſur aucun objet, & les petites altercations dont j'étois témoin, acheverent de m'envenimer le cœur contre lui. Pour toute diſſipation, il y avoit trois jeunes gens au-deſſus de mon âge, qui venoient me voir quelquefois; on s'apperçut que le dernier de tous m'inſpiroit une préférence marquée. Mr. de Prévalle en prit occaſion de déterminer la Comteſſe à me mettre au Couvent. Par ſes ſoins je

fus menée dans la meilleure Abbaye des environs, où une fois entrée on me laissa manquer de tout. La Comtesse parut m'oublier presque entiérement, les Religieuses se plaignirent, je reçus enfin des secours que j'appréhendai de devoir à Mr. de Prévalle; mon amour propre en souffroit cruellement.

Il étoit écrit sans doute que je devois essuyer les peines de tous les âges. Ce furent néanmoins sans contredit mes plus heureux jours. Formée de très-bonne heure, j'eus l'avantage de me faire aimer & estimer dans cette maison, & les marques de distinction que je recevois adoucissoient les rigueurs du sort. Une consolation vint encore s'offrir. A quelle ame sensible le besoin d'aimer ne se fait-il pas sentir? Je trouvai une fille de 25 à 26 ans, d'un excellent caractere, auquel elle joignoit de l'esprit, des connoissances & de l'usage du monde; je m'attachai à elle, je lui donnai toute ma confiance, & la priai de m'aider à me conduire. J'avois alors 14 ans, je voyois approcher avec regret le temps où je devois retourner auprès de la Comtesse. Effrayée de tout ce que je

croyois lire de trifte dans l'avenir, je voulois, j'étois même décidée à m'enfevelir dans le cloître. Madame de Renelle qui venoit de s'y facrifier, me parla plus en femme du monde, qu'en fille de fon état ; elle me repréfenta d'abord tout ce qu'il y avoit de dur & de rebutant dans le parti que je voulois embraffer, puis après avoir étudié mon caractere, elle me dit un jour : je pénétre vos motifs, & pour vous convaincre de leur futilité, je veux vous apprendre à mieux connoître votre propre cœur.

Vous voilà dans l'âge où cette étude devient abfolument néceffaire. Vous êtes née vive & tendre, deux écueils également dangereux. Le goût qu'intérieurement vous avez pour le monde pourroit malgré toute l'honnêteté de votre ame vous mener très-loin, je ne dois votre attachement qu'au ton & à l'ufage que je n'ai pas encore perdu ici, & à la néceffité où votre cœur eft de fentir. Je vous ferai profiter avec plaifir d'une expérience que je n'ai acquife qu'à mes dépens. N'ayez rien de caché pour moi, & pendant l'année que vous devez encore refter ici, je m'appliquerai à vous donner des

notions justes des choses qu'il est important que vous sçachiez, & à vous former des principes qui fassent par la suite la régle de toutes vos actions. Je m'abandonnai absolument à ses conseils; je me montrai à elle avec tous mes défauts, elle corrigea ceux qui étoient corrigibles, me donna des armes contre les autres; & après avoir fouillé dans les replis les plus cachés de mon cœur elle n'en fut que plus convaincue, que je n'étois pas faite pour le genre de vie auquel je me destinois. Il est un âge où l'on ne doute de rien, c'étoit le mien; elle ne me persuada pas. L'année expirée, j'écrivis à la Comtesse, que mon parti étoit pris de rester pour toujours au Couvent. J'imaginois alors lui être si peu chere, que je ne m'attendois pas à la moindre difficulté de sa part; mais cette nouvelle sembla réveiller sa tendresse; elle accourut toute en larmes avec Mr. de Prévalle pour me chercher; nous pleurames tous les trois, & après bien des débats, Mr. de Prévalle me voyant obstinée, décida qu'il falloit me donner six mois pour réfléchir; qu'après ce terme je retournerois avec la Comtesse. Des marques

de tendresse de sa part me parurent si extraordinaires, que j'y fus très-sensible. Madame de Renelle en augura bien, & m'exhorta à y répondre, en lui faisant de bonne grace le Sacrifice de ma prétendue vocation.

Pendant ces six mois, il survint de grandes altercations entre la Comtesse & Mr. de Prévalle, j'en fus informée par une Dame de la ville à laquelle ils m'avoient recommandée tous deux: c'étoit la femme de Mr. de St. Albin, Magistrat très-estimé, l'ancien ami & le conseil de feu mon pere. Les couleurs dont cette Dame me peignit leur désunion habituelle, me firent concevoir plus d'envie que jamais de fuir l'abysme que je croyois voir s'ouvrir sous mes pas, en me faisant Religieuse. Vaines résolutions, me disoit Madame de Renelle, le caprice de la Comtesse vous servira mieux que vous ne pensez. C'est lorsque vous voudrez disposer de vous-même, qu'elle sera plus tentée d'user de ses droits. D'ailleurs croyez-moi, il vaut bien mieux courir les risques des malheurs qui dépendent du hazard, que de s'exposer au repentir.

A quelque temps de là, Mr. de

Prévalle partit pour Paris : comme cela ne le détournoit pas de beaucoup, il vint me voir avec le Marquis d'Olmane, l'aîné des trois jeunes gens dont il a été queſtion plus haut. Il paroît avoir 22 à 23 ans. C'étoit une des plus jolies créatures que j'aie jamais vue; j'aurai occaſion d'en parler dans la ſuite. Le ton avec lequel je rendis compte de cette viſite à Madame de Renelle, lui perſuada aiſément que j'en avois reſſenti un plaiſir très-vif; elle me fit mille queſtions, dont je ne ſentois nullement la fineſſe. Je n'entens pas bien, lui diſois-je, ce qu'exprime ce mot de ſenſation, que vous répétez ſans ceſſe avec un air malicieux. Les éloges que je fais de M. d'Olmane ſont très-ſimples. Eſt-ce que vous voudriez en conclure qu'il pourroit en réſulter de l'amour? Cela ſe pourroit ſans miracle, me répondit-elle. Il vous a plus intereſſée que vous ne penſez, & vous vous embelliſſez en parlant de lui. Deſtinée à vivre dans une terre très-voiſine de la ſienne, vous le verrez ſouvent; défiez-vous de votre cœur, méfiez-vous des hommes en général, & ne vous fiez à aucun en particulier. Accoûtumez-vous

à jetter les yeux ſur votre intérieur, rendez-vous chaque jour un compte exact de vos penſées, de vos actions, & de vos intentions; c'eſt le meilleur préſervatif que je puiſſe vous indiquer contre les paſſions qui vous attendent au paſſage comme les autres, & peut-être plus que les autres. Songez bien qu'il ne vous reſte plus qu'un moment à être auprès de moi, profitez-en. Oh non, lui diſois-je, je ne vous quitterai point; je ne me ſens pas aſſez forte pour me conduire ſeule; les dangers dont vous me faites une peinture ſi vive m'effraient trop. Née ſenſible, vous dites encore que j'ai le cœur tendre; que voulez-vous que je devienne? La Comteſſe ne ſe donnera ſûrement pas la peine de ſuppléer par ſes conſeils à mon défaut d'expérience: non, je ne vous quitterai point... Le moment approchoit cependant, & la Comteſſe vint m'y préparer. Elle reſta quinze jours, pendant leſquels je la vis ſouvent; elle m'entretenoit de ſes affaires, de ſes voiſins, même de toute la Province. Un jour elle amena aſſez mal-adroitement la converſation ſur M. de Prévalle: ne ſeroit-ce pas (me demanda-t-elle) la

haine

haine que vos Gouvernantes vous ont inſpirée pour lui, qui vous éloigneroit de moi?... Vous auriez tort, c'eſt un galant homme; il vous aime, il a de l'eſprit & du ſçavoir; ce ſeroit même une reſſource pour vous, qui avez toujours montré du goût pour la lecture. Dites... le haïſſez vous encore? Je ne hais perſonne, lui répondis-je; d'ailleurs je n'ai point à me plaindre de lui: comme je n'en dois pas dépendre, je compte ſur la continuité de ſes égards; & dût-il me les refuſer, je ſçaurai m'en paſſer; ainſi ne le regardez pas comme un obſtacle. Vos volontés doivent être la régle des miennes. Vous reviendrez donc à Pâques? Cette queſtion, lui dis-je, eſt un ordre pour moi; je n'abuſerai jamais de vos bontés. Aſſez contente de l'ambiguité de mes réponſes, je fus rendre mon coup d'eſſai à mon amie, & puiſer dans ſes lumieres de nouvelles maximes. Que d'obligations n'avons-nous pas à ceux qui développent en nous le germe des vertus? De ma vie je n'ai perdu un inſtant de vue la reconnoiſſance que je dois à Madame de Renelle, & je m'eſtime heureuſe que ma poſition me mette

quelquefois à portée de lui en donner de foibles marques. Les amies de cette eſpece ſont rares : c'eſt un malheur de plus pour les jeunes perſonnes. Hélas ! que n'aurois-je pas donné dans mille circonſtances pour pouvoir abandonner à cette digne fille la conduite de toutes mes actions ?

La Comteſſe de retour chez elle, m'écrivoit chaque jour des Lettres preſſantes dont je ne pénétrois pas trop les motifs. Enfin elle me manda que je lui devenois néceſſaire ; que ne voulant plus vivre que pour moi, elle venoit de donner congé à M. de Prévalle. Ma ſurpriſe fut extrême : comment avoir pu changer ſi promptement ? éloignés l'un de l'autre, quelle altération avoit pu produire cette rupture ? Nous en étions aux premieres réflexions Madame de Renelle & moi, lorſque Madame de St. Albin, qui ne manquoit jamais au beſoin, vint par ſes avis me plonger dans de nouveaux troubles. La Comteſſe arrive demain, me dit-elle ; j'aurois été déſeſpérée qu'elle m'eût prévenue ; l'interêt que je prens à ce qui vous regarde ne m'a pas laiſſé un inſtant de tranquillité, que je ne vous aie mis en garde

contre tous les propos de la Comteſſe : pardonnez-moi le terme, continua-t-elle, Mademoiſelle : tant que je l'ai pu, j'ai reſpecté le titre qui doit vous la rendre chere, je ne vous ai dit que ce que mon amitié ne me permettoit pas de vous taire ; mais aujourd'hui que les circonſtances deviennent plus délicates, il eſt eſſentiel que vous ne donniez pas dans le piége. La Comteſſe veut encore ſe brouiller avec M. de Prévalle : je vous préviens que cette prétendue rupture n'aura pas lieu ; mon mari ne l'approuve pas ; il prétend qu'il y a de l'impoſſibilité non ſeulement dans le fond, mais dans la forme.

Les gens de loix s'expriment ſingulierement ; je ne devine pas ce fond ni cette forme, & il ne m'eſt pas toujours permis de lui faire des queſtions. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il a écrit à M. de Prévalle de revenir. Prenez vos meſures en conſéquence, Mademoiſelle : tâchez de reſter neutre ; il ne faut pas vous faire un ennemi d'un homme dont vous aurez beſoin par la ſuite. Je ſuis de plus très convaincue qu'il méritera votre eſtime. Je ſens, lui répondis-je, tout le prix d'un tel

avis, & combien je ſuis redevable à l'amitié qui les dicte : mais dans quelle étrange poſition vais-je me trouver ? livrée à moi-même, ne pouvant me fier à perſonne, obligée même de me défier de tout le monde, & peut-être en butte à l'envie & à la jalouſie ; en vérité, Madame, je tremble d'y penſer. Je vous verrai, me dit-elle ; vous pouvez compter également ſur moi dans tous les temps. Adieu, ſoyez diſcrette. Ce n'étoit là qu'une foible reſſource. Madame de St. Albin m'étoit peu connue, & ſa conduite même vis-à-vis de moi la rendoit ſuſpecte à Madame de Renelle. Ma chere petite, me diſoit-elle, cette femme vous ſacrifie la Comteſſe, qui ſemble la regarder comme ſon amie. Quelqu'utile que vous ſoit aujourd'hui ce procédé, deſiez-vous de la ſource d'où il part. J'entrevois dans tous les diſcours de Madame de St. Albin un fond de malignité, qui la fait paſſer par deſſus l'imprudence d'oſer confier des choſes auſſi eſſentielles à une jeune perſonne de votre âge : cela ſeul dénote peu de jugement, & un caractere dangereux. Vous êtes ſimple & naïve, vous ne voyez rien au delà de l'action qui

vous ſert. Elle vous pénétre de reconnoiſſance, & vous ſeriez prête à vous livrer à tous les mouvements qu'elle vous inſpire ; mais gardez-vous-en bien ; la moindre ouverture de cœur vous rendroit à jamais dépendante de cette femme. Nous ne devons au méchant qui nous oblige pour le plaiſir de nuire à un autre, que la diſcrétion & les égards purement relatifs à nous. Vous verrez dans le monde que rien n'eſt plus commun. Les ſociétés ſe forment, ſe ſoutiennent & ſe détruiſent par les intrigues. En veut-on à quelqu'un ? On ſert ſon ennemi, & cet ennemi s'attache à ſon bienfaiteur, qui bientôt après le ſacrifie à ſon tour. Apprenez de bonne heure, ma chere, à ne pas être dupe de toutes les bonnes œuvres apparentes. L'action la plus brillante n'eſt rien en elle-même, ſi l'intention qui la dirige n'eſt droite & pure ; c'eſt ce qu'il eſt important de ſçavoir pénétrer. Suivez Madame de St. Albin, & dans peu vous reconnoîtrez que ſes vues ſont auſſi fauſſes que ſes démarches. O, mon amie, diſois-je à Madame de Renelle, que de piéges je vois tendus ſous mes pas !

Eloignée de vous, privée de tout

ce que j'ai de plus cher dans le monde, jeune & ſans expérience, de combien de malheurs ne ſuis-je pas menacée! Oui vraiment, reprit-elle, j'en prévois un grand nombre; mais il y aura pour vous d'autant plus de gloire à les ſurmonter. J'oſe eſpérer que cela ne vous ſera pas une choſe impoſſible. Juſqu'à préſent j'ai nourri vos craintes, & cette juſte défiance de vous-même; elle m'étoit néceſſaire pour vous rendre plus attentive à mes leçons. Aujourd'hui je crois devoir vous faire préſumer davantage de vos propres forces. Vous avez tout ce qu'il faut pour réuſſir dans le monde, de l'eſprit, des agréments, & ſûrement plus de prudence & de raiſon qu'il n'eſt ordinaire à votre âge. Ces deux premieres qualités vous gagneront les cœurs, les ſecondes vous mériteront l'eſtime & les ſuffrages de tous les gens de bien. Après vous avoir appris à connoître vos défauts, il eſt trop juſte que je vous enſeigne auſſi à connoître vos vertus; vous en apprécierez mieux ce que vous valez. Comme toutes les vertus tiennent à quelque vice, & les vices à quelque vertu, cette grande ſenſibilité dont je vous ai fait tant de

peur vous rend capable des plus beaux & des plus généreux procédés; balancez-la toujours par la fermeté que j'entrevois avec plaiſir dans votre caractere. Quoique vous ſoyez douce & complaiſante, je ne vous crois pas foible. Tout dépend donc de l'uſage que vous allez faire de vos principes. Vous avez aſſez de juſteſſe dans l'eſprit pour ne pas vous tromper dans les applications; ainſi prenez courage: il ne faut préſumer ni trop, ni trop peu de ſoi; l'un eſt auſſi dangereux que l'autre. Appliquez-vous à ne point vous écarter de ce juſte milieu, & je vous garantis que vous trouverez des reſſources infinies en vous-même. Mes ſeules craintes actuellement portent ſur votre cœur: les meilleurs raiſonnements ne peuvent vous préſerver de cette ſorte de danger, j'entens celui de plaire, d'être aimée, peut-être aſſez legérement, tandis que vous vous attacherez de toute votre ame. Quand je vous recommanderois d'étudier aſſez les hommes, pour ſçavoir pénétrer les motifs de tous les hommages qu'on va vous rendre, ce n'eſt pas à 15 ans qu'on ſçait dévoiler tant de détours & de

ſoupleſſe. On ſe déſie bien de tous les hommes en général ; mais on vient, ſans s'en douter, à faire exception d'un ſeul en particulier : & voilà l'écueil. Il n'eſt nulle choſe à ajoûter à celles ſur leſquelles je vous ai laiſſé toute votre ignorance, parce que dans ma maniere d'enviſager les objets, il me paroît dangereux à un certain âge de remuer les paſſions ; elles parlent toujours aſſez tôt : mon embarras eſt que vous les méconnoiſſiez. Tout a ſes inconvénients ; au moins évitez celui qu'entraînent les tête-à-tête : ſous quelque prétexte que ce ſoit, vous ne devez ni les chercher ni les ſouffrir ; c'eſt la perdition de l'innocence. Telles furent les dernieres inſtructions de Madame de Renelle. Quoique je n'y aie pas été auſſi ſtrictement ſoumiſe dans la pratique que je l'aurois dû, elles ſont encore gravées dans ma mémoire, & la reconnoiſſance que je lui dois l'eſt dans mon cœur.

La Comteſſe arriva le jour marqué. Je paſſerai ſous ſilence mon chagrin & mes regrets : ils furent proportionnés aux circonſtances où je me trouvois, & à la tendre ſenſibilité de mon ame ;

mais ils n'offrirent rien de fort intereſſant pour les autres.

Pendant la route, la Comteſſe n'oublia rien pour me conſoler ; ſes carreſſes furent plutôt celles d'une ſœur, que celles d'une mere, tant elle cherchoit à me rapprocher d'elle. Quoique j'y fuſſe très-ſenſible, ſûrement je le parus beaucoup moins que je ne le devois. J'étois trop préoccupée de tout ce que je perdois en m'éloignant de Madame de Renelle.

A peine ſçut-on mon retour dans le voiſinage, que la curioſité attira au logis tous les jeunes gens du canton. Un des premiers que je vis fut le Marquis d'Olmane, avec un de ſes freres que je nommerai le Chevalier. Le ton de fatuité que prit ce jour-là le Marquis me déplut ſingulierement. Ses graces & ſa jolie figure m'en parurent diminuées de moitié. Il me regarda beaucoup, me parla peu, & fit en total une viſite aſſez ſéche d'eſprit & d'agréments. Le Chevalier au contraire m'adreſſa une infinité de choſes obligeantes, chercha à lier converſation de façon que je puſſe y entrer, & la ſoutint avec fineſſe & legéreté. Il félicita la Comteſſe d'avoir une compagnie

aussi aimable ; il s'étendit en louanges délicates sur l'une & sur l'autre. Le jour baissoit ; il nous quitta en m'assurant de l'empressement qu'il avoit à me faire sa cour & qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir aider la Comtesse à me dissiper : car elle ne l'avoit entretenu que de mon goût pour la retraite. Ils n'étoient pas encore hors de chez elle, qu'elle me dit : hé bien vous vous imaginiez, je suis sûre, que je ne voyois personne. Voilà cependant des voisins fort aimables, comment les trouvez-vous ? Très-bien assurément, répondis-je. Le Chevalier paroît avoir de l'esprit. Oui, il en a, reprit-elle, &, sans contredit, plus que son frere. Le Marquis est vain, il vient fort peu ici ; mais il se pourroit bien faire que vous l'y attirerez. Je crus m'appercevoir qu'elle donnoit une préférence marquée au Chevalier, je compris même qu'il lui rendoit des soins. A quelques jours de là le Chevalier revint avec cet air honnête & empressé, qu'on seroit en peine de mettre sur le compte du cœur ou de l'esprit ; la Comtesse paroissoit contente de son exactitude, elle prenoit avec lui le ton de la confiance, leur conversation rouloit souvent sur

Mr. de Prévalle, le Chevalier écoutoit, applaudiſſoit, & ſembloit chercher dans mes yeux l'approbation de ſa conduite. Je ne ſçais ce qu'il y liſoit, j'étois dans l'âge où les adulateurs plaiſent toujours quels qu'ils ſoient. Celui-cy cependant ne m'inſpira pas un goût fort vif; plus je trouvois de legéreté dans ſes diſcours, plus je doutois de leur vérité, & moins j'oſois me fier aux marques d'attention qu'il me donnoit. Incertaine ſur ce que je devois penſer, l'avouerai-je? j'eus une coquetterie qui n'eſt pardonnable qu'à quinze ans, & qui ſemble juſtifier l'opinion des hommes qui nous taxent d'être coquettes par nature. L'art n'avoit ſûrement point de part à celle-cy. Je me décidai donc à recevoir le Chevalier avec un ton aſſez obligeant, pour l'engager à venir partager mon ennui. Je ne prévoyois pas qu'il en pût concevoir de grandes eſpérances; cela arriva néanmoins, ſes attentions redoublerent, ſes regards devinrent plus tendres, & ſes ſoins pour la Comteſſe plus marqués; mais il n'étoit plus poſſible que je puiſſe m'y méprendre, ſes yeux exprimoient de reſte que j'en étois l'unique objet.

Les hommes préfument fi facilement de leurs fuccès, que le Chevalier ne tarda point à fe perfuader qu'il ne me déplaifoit pas. Je conviendrai de bonne foi, que, comparaifon faite entre lui & fes freres que je voyois auffi, je lui accordois au moins un goût de préférence relatif à l'efprit. Je ne fçais fi l'indifférence marquée du Marquis m'avoit piquée, ou fi l'heure n'étoit pas encore venue ; mais j'étois fort éloignée de le trouver dangereux. Au fond ce pouvoit bien n'être qu'une forte de dépit, qui communément tourne au profit de l'amour ; plus d'expérience m'apprendroit aujourd'hui à mieux pénétrer dans les replis cachés du cœur humain. Je n'étois pas dans l'âge où l'on fçait fe défier de pareils mouvements. Le Chevalier auroit pu en tirer meilleur parti, s'il ne fe fût mépris dans le choix des moyens. Captiver la Comteffe lui parut le point effentiel, pour parvenir à remplir fes vues. Le cœur d'une jeune perfonne n'eft pas fans doute fi difficile à gagner que le confentement d'une mere. Je ne nie pas qu'il n'eût raifon, mais il ignoroit que les ames délicates ont le tact fin, & qu'au défaut de lumieres,

la nature femble avoir mis dans nos cœurs une forte d'attraction, qui attire ou repouffe felon les rapports ou les diftances qui fe trouvent dans les caracteres. Le mien étoit franc, j'aimois la vérité par-deffus tout; je ne prétens pas dire que le Chevalier fût faux, ni mal-honnête homme. Néanmoins, les détours adroits que je lui voyois employer me déplurent : je remarquai qu'il étoit fouple & infinuant: ce qui n'étoit fans doute en lui que l'effet de l'ufage du monde, me parut être tout au moins une fineffe dangereufe : cela m'infpira de la défiance; bientôt je rougis de la feule idée qu'il avoit pu me faire illufion un inftant, & je ne le vis plus qu'avec une extrême indifférence.

La Comteffe continuoit à me combler de bontés; tout fembloit me promettre la plus étroite union entr'elle & moi. Elle ne m'avoit encore prefque rien appris de pofitif fur fa brouillerie avec Mr. de Prévalle ; j'entrevoyois qu'elle defiroit que je lui en parlaffe la premiere. Elle en avoit affez dit devant moi au Chevalier pour piquer ma curiofité ; mais je me ferois bien gardée de lui faire la moindre queftion. Un

jour enfin elle entreprit de me détailler tous ſes griefs, & les raiſons qui l'avoient déterminée à prier Mr. de Prévalle de ne plus revenir chez elle : j'écoutois en ſilence. Quoiqu'elle parlât avec véhémence, elle ne laiſſoit pas que de me conſidérer attentivement : mon ſang froid la ſurprit. Hé bien, me demanda-t-elle, eſt-ce que tu n'approuves pas le parti que j'ai pris ? Je croyois d'ailleurs te faire plaiſir ; tu as toujours paru prévenue contre Mr. de Prévalle.... Les préventions de l'enfance, lui répondis-je, doivent être comptées pour peu de choſe ; & je crois ſi peu connoître Mr. de Prévalle, que je n'oſerois pas hazarder de le juger... Mais ſur ce que je t'en dis... Ma mere, vous êtes prudente & ſage, vous n'avez ſûrement pas beſoin de mes avis, encore moins de mon approbation ; ainſi permettez, je vous ſupplie, que je reſte neutre : c'eſt le ſeul parti qu'il convienne de prendre à mon âge. Je ne ſortis pas de ce cercle étroit de réponſes, cela me réuſſit aſſez bien. La Comteſſe ne s'en offenſa pas. J'augurai de là que je pouvois profiter du moment de faveur pour m'aſſurer une liberté honnête, & autant d'indépen-

dance que le permettoit mon âge. Tout dépendoit du commencement. J'avois à faire à une femme qu'il étoit aisé de plier ; mon caractere n'étoit pas absolument flexible ; & j'usai, comme la Maréchale d'Ancre, de l'empire qu'ont les esprits forts sur les ames foibles.

Quelques mois s'étoient ainsi écoulés lorsque la prédiction de Madame de St. Albin vint s'accomplir. Son mari écrivit à la Comtesse, pour lui annoncer le retour de Mr. de Prévalle. En lisant la lettre, ses yeux se remplirent de larmes ; puis la jettant sur mon métier, elle sortit. Voici à peu près ce que lui mandoit Mr. de S. Albin.

Il y a quelque temps, Madame, que vous me fites l'honneur de me consulter sur la séparation que vous projettiez ; j'eus celui de vous répondre qu'un tel procédé me paroissoit manifestement contradictoire avec ce que vous vous piquez de rendre à la mémoire d'un mari qui vous adoroit, & aux sentiments de reconnoissance que vous devez à Prévalle pour tous les services essentiels qu'il vous a rendus : vous ne pouvez pas vous dissimuler que c'est à lui seul que vous devez le bien-être dont vous

jouiſſez aujourd'hui. Il s'eſt donné des ſoins infinis pour débrouiller le cahos de vos affaires lors de la mort de Mr. le Comte; depuis il a ſçu y maintenir l'ordre. Vos interêts ont été les ſiens, & dans toutes les circonſtances il vous a donné les preuves du plus grand attachement. Que penſeroit-on de vous dans le monde, Madame, ſi vous les méconnoiſſiez de cette maniere? Je n'inſiſte que ſur ce point; cependant d'après les papiers que j'ai vus dans les mains de Prévalle, je pourrois ajoûter qu'il ne dépend pas de vous de lui refuſer une habitation que lui a aſſuré en bonne forme Mr. votre mari, peu de jours avant de mourir. Si vous l'ignorez, Madame, c'eſt un effet de la délicateſſe de Prévalle: cela doit augmenter l'eſtime qu'il a droit d'attendre de vous; & vous n'avez ſûrement rien de mieux à faire l'un & l'autre que d'oublier le paſſé. Je compte qu'il arrivera au premier jour: ſa préſence doit diſſiper tous les petits nuages qu'ont ſans doute élevé les mauvais conſeils de gens incapables d'en donner de bons Pour moi, je ne ſçais point trahir la vérité.

Je ſuis avec reſpect, Madame.

Je

Je compris alors l'énigme du fond & de la forme, dont Madame de St. Albin n'avoit pas osé demander d'explication. Comme je m'attendois tout au moins au retour de Mr. de Prévalle, je n'en fus pas fort émue : il arriva dès le soir même. La Comtesse obéit dans tous les points. Elle me demanda, me pria même d'avoir des égards pour Mr. de Prévalle ; tu sçais, ajoûta-t-elle, quelles sont les raisons qui m'obligent de le garder, quoi que je t'en aie dit. Vous devez être persuadée, lui répondis-je, que mes égards seront exactement mesurés sur les siens. Je le prononçai assez haut pour qu'il l'entendît.

Le moment critique étoit arrivé : je me trouvois entre la Comtesse que je voyois sujette à varier dans ses goûts, dans ses actions, & dans sa maniere de penser, & un homme impérieux, d'une humeur altiere, qu'on m'avoit peint d'ailleurs sous des couleurs peu avantageuses. Je sentis toute la délicatesse de la conduite que j'avois à tenir. Madame de Renelle étoit mon unique ressource. J'attendois d'elle des conseils sages, qu'aucune autre ne pouvoit me donner. Je réussis à éta-

blir un commerce réglé entre elle & moi. Ce ſont ces mêmes Lettres qu'on trouvera ſouvent dans le cours de ces Mémoires : elles peindront mieux que je ne pourrois le faire le caractere ineſtimable de mon amie, ſes vertus, ſon eſprit & ſes connoiſſances : elles feront regretter à bien des femmes de n'avoir pas trouvé les mêmes ſecours qui m'ont fait éviter de grands écarts. Toutes les jeunes perſonnes bien nées deſireront une amie telle que Madame de Renelle. Heureuſes mille fois celles qui trouveront un pareil thréſor !

Mr. de Prévalle debuta par être poli, attentif, & empreſſé à me diſtraire. Peu de jours après ſon arrivée, il y eut un grand dîné chez le pere du Marquis d'Olmane. Comme il n'y avoit qu'une promenade, nous y fumes à pieds. Le Chevalier vint au devant de nous, affectant un air libre, que la ſurpriſe de recevoir Mr. de Prévalle rendoit contraint malgré lui : embarraſſé de ce qu'il avoit à dire, il nous apprit que ſon frere étoit à la chaſſe. Je ne ſçais pourquoi ce temps me parut très-mal pris. Nous trouvames beaucoup de monde ; & comme nouvelle arrivée, tous les regards ſe tour-

nerent ſur moi. Je n'avois pour lors que la fraîcheur de l'âge ; mais à 15 ans on plaît toujours. La Comteſſe reçut pour mon compte une inſinité de compliments ; ils la flatoient d'autant plus, qu'elle étoit plus jolie que moi, & que dans ce cas les louanges qu'on donne à quelqu'un qui nous appartient, nous font renchérir ſur celles que nous méritons. L'après dîné on arrangea des parties, je ne voulus être d'aucune. Le Chevalier & Mr. de Prévalle venoient tour-à-tour prendre place auprès de moi. Ce dernier voulut me ſonder ſur les préventions qu'il ſçavoit qu'on m'avoit données contre lui : je l'aſſurai modeſtement que je regardois la prévention comme le partage des ſots, & que je ne jugeois jamais d'après les autres. Le Chevalier attentif à notre converſation, m'envoya un regard d'approbation qui n'échapa pas à l'intereſſé. Le ſoir il offrit le bras à la Comteſſe, & Mr. de Prévalle me le donna. Peu ſatisfait de mes réponſes vagues, il fit de nouvelles tentatives. Le Chevalier s'apperçut qu'il entroit pour quelque choſe dans notre entretien, il en parut inquiet. En effet on avoit déja dit à Mr.

de Prévalle qu'il paroiſſoit approuver la Comteſſe. Preſſée par les queſtions de celui-cy, je l'aſſurois que j'étois peu inſtruite ; mais quand je le ſerois, ajoûtois-je, je vous avouerai que je ne voudrois pas être de moitié dans le mauvais ſervice qu'on veut rendre au Chevalier & à vous, en vous brouillant l'un avec l'autre. Mon obſtination lui fit penſer que les interêts du Chevalier pouvoient m'être chers. Pour le mieux pénétrer, il mit en balance les agréments de la figure de l'aîné. Le ſeul mot d'amour m'effraya. De l'ámour, ah! bon dieu, de l'amour : non en vérité, lui dis-je, je penſe trop ſenſément pour cela, & je ſerois déſeſpérée que l'on en prît pour moi. Je ſouhaite, me répondit-il, que le cœur ne démente point l'eſprit. J'oſe me flâter que l'amitié ne vous effraiera pas ſi fort, car je veux mettre tous mes ſoins à obtenir la vôtre. Vous avez déja une réputation ſi bien établie dans ce pays-cy, que je ne doute pas que vous ne méritiez tout le reſpect & l'attachement poſſible. De fréquentes occaſions renouvellerent ſouvent les converſations, ſans que ma diſcrétion ſuccombât. Mr. de Prévalle,

très-satisfait dans le fonds de me trouver inébranlable, ne me mettoit à toutes ces épreuves que pour mieux s'assurer de mon caractere, & de jour en jour il devenoit plus empressé à me donner des témoignages d'estime. C'étoit véritablement un ouvrage que de détruire toutes les préventions qu'on m'avoit données sur son compte. La voie qui s'indique toujours la premiere pour y parvenir, est de chercher à plaire & à flater une jeune personne. Le bien qu'on pense de nous, nous dispose à penser plus favorablement de celui qui nous le dit, mais non pas quand la défiance est à un certain degré. Je pris les témoignages d'estime pour ceux de la séduction, & j'en devins plus froide; aimer beaucoup, ou n'aimer point du tout, & craindre d'être aimée, produit à peu près la même méprise. Un cœur neuf & vertueux, croit appercevoir dans tous les discours le langage ou l'expression de l'amour, parce qu'il le craint. C'étoit trop pour moi d'avoir à me défier & à me défendre tout à la fois. J'eus recours à mon amie : ce sont les premieres Lettres interessantes que nous nous soyons écrites.

LETTRE à Madame de Renelle.

TOut ce que nous avions prévu eſt arrivé, ma bonne amie; Mr. de Prévalle eſt de retour; la Comteſſe eſt mieux que jamais avec lui; elle ſemble avoir oublié tous ſes griefs, juſqu'au point de s'être abbaiſſée à me demander des égards pour cet homme, qu'elle haïſſoit encore une minute avant qu'il parût. Dites-moi donc, ma chere petite maman, ſi c'eſt un bandeau qu'il lui a mis ſur les yeux, ou s'il a ſçu arracher celui qu'elle y avoit. Ceci me paroît un abyſme impénétrable. Comment me l'expliquerez-vous? Je ne vous peins pas quelle eſt ma ſituation au milieu de tant de gens, vis-à-vis deſquels je ſens qu'il eſt important de diſſimuler; vous le voyez mieux que moi. Néanmoins, ma bonne amie, il eſt un ſurcroît d'embarras & de peines que peut-être vous ne ſoupçonnez point. Je rougis preſque de vous avouer mes inquiétudes; cependant puiſque je les éprouve, je ne dois pas vous les taire. Hé bien, ma bonne amie, ce Mr. de Prévalle me ſuit ſans ceſſe, il fait plus, il m'obſede par ſes

attentions, ſes ſoins & ſes empreſſements; mon air froid ne le rebute point; je le fuis, & la Comteſſe me le ramene; vers lui je ſuis ſombre & rêveuſe, & la Comteſſe m'en fait des reproches; je n'oſe pas lui laiſſer entrevoir le ſujet qui m'affecte, je n'oſe pas même trop m'arrêter aux apparences. J'ai peur de commettre une injuſtice en précipitant mon jugement, ou, s'il étoit fondé, de fournir à Mr. de Prévalle l'occaſion de s'expliquer. S'il le faiſoit, ma bonne amie, je crois que dans l'indignation dont je ſerois ſaiſie, je volerois ſur le champ le déclarer à la Comteſſe. Hé ne le devrois-je pas de peur qu'il ne prît mon ſilence pour un conſentement tacite? Mon Dieu, a-t-il jamais été de poſition auſſi ſinguliere que la mienne? Hélas! pourquoi ai-je conſenti à me ſéparer de vous? Au moins, ma bonne amie, ma chere maman, ne m'abandonnez point; je ſuis ſi jeune encore, j'ai ſi peu de connoiſſance des hommes, qu'infailliblement ſans vous je ſerois dupe ou victime de ce Mr. de Prévalle, s'il eſt un fourbe, tel qu'on me l'a dépeint. Concevez donc tout ce que j'ai à redouter. Ah! mon amie, j'en frémis, &

je ne puis me consoler d'être aussi éloignée de vous, qui m'êtes si chere, & qui me deviendriez si utile.

P. S. J'attendrai bien impatiemment de vos nouvelles, chere maman; d'ici à ce que j'en reçoive je continuerai à me tenir sur la réserve. En vérité, je ne fais pas un pas que je ne tremble de m'égarer.

REPONSE de Madame de Renelle.

VOus devez vous attendre, ma chere petite, à la variété de la Comtesse: En définir la cause, c'est ce que je n'entreprendrai point. Il est des caracteres indéfinissables; ce sont ceux qui agissent sans principes, sans réflexion, & souvent sans motifs. On dit: les voilà, ils ne s'expliquent point autrement; c'est une girouette qui tourne, parce que le vent a changé. Mr. de Prévalle me paroît avoir le même pouvoir sur la Comtesse; il la fait mouvoir à son gré, non par l'attrait du sentiment, mais par la crainte. Cet empire est bien aussi absolu que l'autre, car la crainte ne laisse pas le temps de comparer, à qui même en

auroit la faculté ; on peut la considérer comme une ſenſation excluſive.

Vous faites, ma chere enfant, une triſte expérience de la foibleſſe des autres ; vous voyez où elle conduit, combien elle nous rend malheureuſes. Que ce ſoit une leçon pour vous, dans le cours de tous les événements de votre vie. Soyez complaiſante dans la ſociété, mais ſçachez être ferme dans vos réſolutions : on prend toujours mauvaiſe idée de quelqu'un qui ne penſe & n'agit que d'après les autres, on eſt mépriſé par celui-même qui maîtriſe.

Je ne puis encore rien décider ſur ce que vous me marquez des ſoins de Mr. de Prévalle ; il ſe pourroit très-bien qu'il ne cherchât qu'à vous ramener ſur ſon compte. Il n'ignore ſûrement point que la Comteſſe vous a prévenue contre lui, & il ſe perſuade peut-être ainſi que tout le monde, qu'il ſuffit de flater une jeune perſonne pour la diſpoſer à l'eſtime. Si j'étois auprès de vous, je vous dirois : laiſſons-le venir, cette circonſtance peut être la pierre de-touche qui nous aidera à le dévoiler ; comme votre état de perplexité vous trahiroit tôt ou tard aux yeux

d'un homme qui, quel que ſoit ſon caractere, doit être fin & ruſé, je crois qu'il vaut mieux profiter de la premiere occaſion qu'il fera naître pour lui montrer vos doutes. La franchiſe & l'innocence ont des droits aſſurés ſur tous les cœurs que le vice n'a point entiérement corrompus. Si Mr. de Prévalle a des intentions pures, il ſe juſtifiera, & vous ſerez tranquille: s'il eſt aſſez monſtre pour avoir envie de vous ſéduire, en ne lui montrant point d'aigreur d'abord, il ſe démaſquera, nous le connoîtrons, & nous verrons quel parti prendre. Dans ce dernier cas, contentez-vous de lui retracer toute l'infamie de ſon procédé. Le mépris qu'il ſentira qu'il vous inſpire pourra l'arrêter : rarement le vicieux propoſeroit-il à ſon ſemblable de partager un crime, s'il imaginoit qu'il en comprît l'atrocité. Examinez bien le maintien de Mr. de Prévalle pendant votre converſation, peſez chacune de ſes paroles, motivez les vôtres, & tâchez que le moindre de ſes geſtes ne vous échape pas; je me réſerve de les interpréter, pourvu que vous m'en rendiez un fidele compte. En attendant ne vous relâchez point

ſur l'article de la réſerve : il faut ſçavoir tout voir, tout entendre & tout taire. La plus legere confidence entraîne quelquefois des maux irréparables. Dire à la Comteſſe que Mr. de Prévalle eſt amoureux de vous, ce ſeroit vous plonger dans des malheurs ſans nombre : une fille qui peut regarder ſa mere comme ſa meilleure amie, lui doit ſûrement ces ſortes de confidences; mais vis-à-vis de la Comteſſe quel éclat cela ne produiroit-il point dans le monde! Ma chere petite, évitez ſoigneuſement tout ce qui pourroit vous donner en ſpectacle : il eſt des ſortes d'inſuites qui doivent être enſevelies, ſi nous ne voulons pas qu'on les croie méritées; car chacun a ſa maniere d'enviſager les choſes. Notre ſort eſt d'être toujours jugées à la rigueur. Une fille bien élevée & ſenſée ne devroit point avoir beſoin d'autre gardien de ſa vertu que ſa vertu même ; ainſi heureuſes celles dont le nom n'a jamais été cité au tribunal du public.

Adieu, ma chere petite; ne vous découragez pas, mes lettres ſuppléeront à ma préſence : ſoyez ſûre que je ne négligerai rien pour vous être

utile, le plaisir que j'y trouve vous en est garant.

D'après le conseil de Madame de Renelle, je n'étois occupée qu'à saisir l'instant de faire expliquer Mr. de Prévalle. Le froid dont je continuois à payer ses empressements ne tarda pas à m'en fournir l'occasion.

Vous m'aviez assuré, Mademoiselle, me dit-il un jour, que vous étiez fort au-dessus de la prévention; cependant j'apperçois visiblement que je vous suis à charge, même en allant au-devant de tout ce que vous paroissez desirer. Je vous avouerai naïvement, Monsieur, lui répondis-je, que ce sont ces soins que vous faites valoir qui me surprennent & m'effraient. Je ne vous vois aussi attentif vis-à-vis d'aucune autre femme. Vous ne me connoissez pas encore; mais si vous vous imaginez que pour obtenir une place dans mon estime, il est nécessaire de feindre de l'amour, vous vous.... Hé non, mon Dieu, reprit-il en m'interrompant; à mon âge on n'entreprend point de captiver quelqu'un du vôtre. Vous prenez l'expression d'un sentiment solide & honnête pour celle qui

ne lui reſſemble guere. Au reſte fuyez toujours de même à l'aſpect du moindre danger, ce ſera un bonheur pour vous : mais le cœur ne ſera pas ſi ſourd à la voix qui l'intereſſera ; vous êtes ſi jeune encore, qu'on ne peut pas ſe flater que vous le conſerviez libre juſqu'au moment qui décidera de votre ſort : comme j'ai de l'uſage & de l'expérience, je puis vous offrir des conſeils pour ce temps-là. Ceſſez, s'il ſe peut, de me haïr ; ſouffrez quelquefois que je me juſtifie des fauſſes accuſations par leſquelles je ſçais qu'on m'a noirci auprès de vous ; accordez-moi votre eſtime, votre amitié & votre confiance : c'eſt en vérité tout ce que j'ai jamais penſé à mériter de votre part.

Cette franchiſe me plut aſſez, elle me mit à mon aiſe ; je croyois y reconnoître le caractere de l'honnête-homme, mais j'étois encore fort loin d'en vouloir faire mon ami & mon confident ; ce ne pouvoit être que l'ouvrage du temps, & d'une épreuve bien ſoutenue.

Telle fut la vie que je menai pendant ſix mois, ne voyant que le Chevalier, quelquefois le Marquis,

aſſez ſouvent le frere cadet, & quelques-uns de leurs camarades. Il y avoit fort peu de voiſinage; la Comteſſe ne ſe ſoucioit pas extrêmement du commerce des femmes, elles de leur côté ne paroiſſoient point empreſſées de vivre avec elle; tout le monde d'ailleurs étoit perſuadé que Mr. de Prévaile la gouvernoit entiérement; on redoutoit ſon deſpotiſme, & la dureté apparente de ſon commerce. Il eſt à préſumer auſſi que connoiſſant la Comteſſe ſuſceptible de mauvais conſeil, il éloignoit tous les gens capables de lui en donner, ſoit par cette raiſon, ſoit par l'appréhenſion qu'elle ne fût tentée de reprendre une maiſon à la ville. Il uſoit de tout ſon pouvoir pour l'empêcher d'aller voir ſes ſœurs à la Rochelle; & elles ſe plaignoient hautement qu'on ne m'eût point encore menée chez elles. Je ne ſçais comment tous ces propos parvenoient juſqu'à mes oreilles, mais j'en entendois par fois de très-déſagréables. Ma ſeule conſolation étoit que le blâme ne rejailliſſoit point ſur moi. Je me flatois alors de n'être jamais en butte à aucuns; après avoir vécu au milieu de plu-

ſieurs jeunes gens faits pour plaire, ſans qu'aucun d'eux m'ait plu, j'imaginois pouvoir affronter tous les dangers : un ſeul moment renverſa tous mes beaux projets de ſévérité, & m'apprit à ne plus tant préſumer de moi-même. Ce fut le Chevalier qui me préſenta celui à qui il appartenoit de me donner cette leçon : on verra quelle elle fut; j'étois loin de le prévoir Mr. de Villemort, Officier dans le même régiment que lui, & allié de la Comteſſe, vint le voir; il nous l'amena. C'étoit un jeune homme d'environ 22 ans, grand, bien-fait, d'une figure agréable avec un maintien honnête, l'air réſervé & extrêmement froid ; il parloit peu, s'exprimoit toujours en termes propres aux choſes qu'il vouloit dire, & qui toutes me paroiſſoient très-bien dites. Sans m'en douter, dès cette premiere viſite je cherchai à plaire. La Comteſſe engagea Mr. de Villemort à paſſer quelque temps chez elle : je lui vis accepter cette offre avec une ſorte de plaiſir, que je mettois ſur le compte du délaſſement que j'en eſpérois. Quelle prudence pourroit prévoir les malheurs de ſi loin ? A 15 ans on ne

peut juger des chofes qu'après l'événement, & je n'étois pas faite pour faire exception à la régle générale. Entraînée par le befoin de fentir, féduite par l'extérieur, pleine de confiance dans la droiture de mes intentions, je me livrai toute entiere aux douceurs d'une fociété que je trouvois charmante. Mr. de Villemort, fur qui je faifois des impreffions encore plus vives, devenoit chaque jour plus aimable, du moins il me le paroiffoit. Nos yeux, fideles interpretes de nos cœurs, s'étoient déja dit que nous nous aimions, qu'à peine j'imaginois qu'il me plaifoit: la moindre circonftance dévelope & éclaire cette efpece de fentiment; l'innocence qui le voile ne peut empêcher qu'il ne foit fenti: ce fut pour moi l'ouvrage d'un moment. Mr. de Villemort ne me quittoit pas d'une minute, fa place favorite étoit toujours voifine de la mienne. Empreffé à faifir l'occafion de fe déclarer, un jour il amena adroitement la converfation fur l'amour. Je combatis fes maximes avec chaleur, j'étalai mes grands principes. Nous nous animames tous deux: je gefticulois beaucoup; mon ouvrage tomba: je voulus

ſus le ramaſſer; un pied qu'il mit deſ-
ſus lui donna la facilité de me ſerrer
la main & de me dire à voix baſſe :
Le moyen d'être d'accord avec vous,
& appercevoir tout ce que je vois ?
J'étois encore baiſſée, je me relevai en
rougiſſant : il me fixa, je baiſſai la
vue & je reſtai comme interdite. La
Comteſſe penchée ſur ſon métier s'oc-
cupoit peu de nous. Mr. de Villemort
le remarqua : il ſe rapprocha un peu
plus de moi, trouva le ſecret de faire
tomber tour-à-tour mes ciſeaux, mon
ouvrage, & d'employer chaque mal-
adreſſe au profit de l'amour. Ses ac-
tions & ſes diſcours avoient une ex-
preſſion qui me paroiſſoit toute nou-
velle ; rien de ſemblable n'avoit en-
core parlé à mon cœur, je le ſentois
agité agréablement, & j'avalois à long
trait ce nectar dangereux. Ce n'étoit
pas le moment de la réflexion, de ma
vie je n'avois été ſi peu tentée d'en
faire ; inſenſiblement je me prêtai à
toutes ſes agaceries : l'obſcurité nous
favoriſoit ; Mr. de Villemort s'étoit
ſaiſi d'une de mes mains, il la ſerroit,
me regardoit tendrement, la laiſſoit
aller pour baiſer la ſienne, puis me la
redemandoit, & ne ſçachant ſous quel

prétexte la lui refufer, je la lui rendois : j'étois fi l'oin d'en fentir toutes les conféquences que je regardois tout cela comme un jeu d'enfant, mais néanmoins un jeu qui laiffoit une impreffion d'autant plus flateufe, que je ne prenois pas la peine de la définir. Ceux qui difent que la nature fupplée à l'art ont raifon ; car au milieu de cet enthoufiafme, quelque chofe me difoit que tout n'étoit pas dans l'ordre : Mr. de Villemort avoit beau m'exciter à lui rendre ces tendres démonftrations ; jamais je ne lui ferrois la main que pour l'empêcher de l'avancer trop près. Mr. de Prévalle étoit rentré ; je craignois plus fa pénétration que celle de la Comteffe, quoique cela paroiffe contradictoire ; un certain inftinct m'indiquoit qu'il devoit y avoir du myftere dans une action qui fembloit caufer un plaifir très vif à Mr. de Villemort. J'en goûtai un fenfible toute cette foirée : j'apprenois à jouer au trictrac ; les tables font ordinairement étroites, & à moins que de fe fuir, il eft fi aifé de fe rencontrer, que Mr. de Villemort me rencontra. Mille propos galants, que le bruit des dez déroboient aux autres,

répondoient aux circonſtances. L'heure à laquelle il fallut nous ſéparer, commença à me faire ſentir un mouvement d'amertume : ce fut pour moi un jour lumineux, qui diſſipa toute eſpece de nuage, en m'apprenant que j'aimois. Toute la morale de Madame de Renelle vint alors ſe retracer dans ma mémoire. J'aime très-ſûrement, me diſois-je; j'aime un homme, ce ne peut être que de l'amour: après tout ce que m'a recommandé Madame de Renelle, tout ce que je lui ai promis, ho je ſuis un monſtre! il eſt affreux d'avoir de l'amour; car ce n'étoit pas dans ce qui s'étoit paſſé que j'entrevoyois le crime, c'étoit dans ce que je croyois ſentir. Qui eût pu m'apprendre pour lors que je n'avois qu'un goût aſſez leger pour en être corrigée par l'objet même qui l'avoit fait naître, m'eût rendu un grand ſervice La vertu alarmée méconnoît juſqu'à la plus petite des ſenſations; je croyois éprouver une paſſion ſi forte, que je me jettai moitié à genoux, moitié ſur mon lit, & là je fondis en larmes. Etoit-ce des larmes de foibleſſe? je ne le crois pas, puiſque la candeur ſeule me les faiſoit répandre. Vraiment

mécontente de moi-même, je reſtai dans cette attitude juſqu'à trois heures du matin, m'accablant de reproches, & ne pouvant prendre aucune réſolution. Enfin, je me couchai, j'appellai vainement le ſommeil, je fus toute la nuit dans une agitation cruelle; ſans ceſſe combatue par le deſir de n'aimer plus, & l'impoſſibilité d'y réuſſir, mon ame étoit ſi fort troublée par la crainte, que je ne pus faire aucune réflexion juſte.

Levée de très-grand matin, mon premier ſoin fut d'écrire à Madame de Renelle : je lui devois un détail exact de mon entretien avec Mr. de Prévalle; mais Mr. de Villemort étoit arrivé preſqu'auſſi-tôt. J'étois dans l'âge où les plaiſirs font oublier les devoirs. Diſons-le à notre honte, le beſoin fait ſouvent ce que la vertu ſeule ne produiroit que lentement; il nous ramene vers l'amitié en dépit de l'amour.

LETTRE à Madame de Renelle.

QUe vais-je vous mander, ma chere amie, & qu'allez-vous penſer de moi? Au moins ſoyez indulgente, je ſuis coupable, je le ſçais,

je le ſens, je l'avoue, & je vous en demande pardon avec toute l'effuſion du plus vif repentir. Comment ai-je pu oublier que vous deviez être inquiete d'un événement ſur lequel je vous avois conſultée? Je n'en reviens pas moi même; il ſemble que ce ſoit un ſonge : hélas plût à Dieu! je n'aurois pas à regretter l'effet d'une cauſe qui.... ha! ma chere maman, ma bonne & mon unique amie, laiſſez-moi cacher mon trouble dans votre ſein, ouvrez vos bras, tendez une main ſecourable à une malheureuſe innocente, dont le premier égarement eſt d'être dupe de ſon propre cœur. De quel front oſerai-je à préſent paroître devant vous, après tant de leçons, après tant de ſages conſeils, après tant de ſoins de votre part pour me ſauver des écueils? Faut-il que rien de tout cela n'ait pu fructifier dans mon ame! Que les jours ne ſe reſſemblent guere, ma chere amie; hier j'étois gaie, contente & tranquille, aujourd'hui je ſuis accablée d'inquiétude, rongée de ſoucis, & dévorée de remords; mais me comprenez vous? Non, il faut, quoi qu'il m'en coûte, vous faire un entier aveu de ma foibleſſe. Hé bien, chere

maman, oui il n'eſt que trop vrai, j'aime, j'en rougis, & malheureuſement je n'en puis plus douter. Au moins n'allez pas croire que ce ſoit Mr. de Prévalle : mais, pauvre innocente que je ſuis, qu'importe l'objet : une indigne paſſion peut-elle ſe juſtifier d'aucune maniere? Aimer, n'eſt-ce pas un crime, puiſqu'on nous le défend? Cependant, ma bonne amie, je vous jure que j'ai commis ce crime, ſi c'en eſt un, ſans le vouloir, ſans y penſer, ni même ſans m'en douter. Le Chevalier de.... amena ici, il y a environ trois ſemaines, Mr. de Villemort ſon ami, & l'allié de la Comteſſe; il eſt jeune, très-aimable; nous ne nous quittions point : d'abord il m'a amuſé; j'ai cru qu'il me diſſipoit, parce que je ne m'occupois plus que de lui. Mais hier au ſoir il étoit lui-même ſi occupé de moi, ſi tendre, ſi expreſſif, qu'il a fait paſſer dans tout mon être une agitation & des mouvements que je n'avois de ma vie connus : je me ſuis livrée aux charmes de cette douce illuſion, juſqu'à l'inſtant où nous nous ſommes retirés, & c'eſt en le quittant que la triſteſſe s'eſt emparée de moi. J'ai voulu m'en demander compte,

interroger, hélas trop tard, mon foible cœur ; je ne vous dirai point ce qu'il m'a répondu ; mais ce que je ſens eſt ſi extraordinaire, que ce ne peut être que de l'amour. De l'amour, ma bonne amie, quel monſtre ! hé que vais-je devenir, s'il ne dépend pas plus de moi de ceſſer d'aimer, qu'il ne m'a été poſſible de n'aimer point. De grace, ayez pitié de votre petite amie, chere maman ; la douleur m'accable au point que je ſuis incapable de la moindre réflexion ; & ce qui me ſemble le plus étrange, quand j'eſſaie de réfléchir, c'eſt que je trouve du plaiſir à m'affliger ; je hais la cauſe, & je chéris l'effet. Mes larmes me cauſent une émotion qui me ſemble préférable à la joie : je ne vois, je n'entens plus rien ; mes ſoupirs & mes regrets m'affectent délicieuſement. D'où vient donc, ma bonne amie, que l'amour, qui doit être le même dans tous les êtres qu'il anime, s'offre à nous ſous des aſpects ſi différents ? Quand je ſuppoſois Mr. de Prevalle amoureux de moi, j'étois comme ſaiſie d'horreur & d'indignation, cette idée me révoltoit ; au lieu que dans ma poſition actuelle, ce n'eſt pas du ſentiment que me montre Mr.

de Villemort dont je ſuis fâchée, ce n'eſt peut-être même pas de celui qu'il m'inſpire, c'eſt uniquement qu'il y a du mal à l'éprouver.

Je ne ſçais ſi je m'explique aſſez clairement pour que vous puiſſiez m'entendre, ma bonne amie : le déſordre de mon cœur eſt paſſé juſques dans ma tête : plaignez-moi, chere maman, & ſur-tout ne me retirez point votre amitié.

P. S. J'oubliois de vous raſſurer ſur la conduite de Mr. de Prévalle; il m'a juré qu'il n'avoit pour moi qu'un attachement très-légitime : c'étoit par où je voulois commencer; vous voyez, mon amie, comme je ſuis à ce que je fais, mon Dieu quel déteſtable état!

Soit une ſuite naturelle qui attache le pardon à l'aveu des fautes, ſoit l'effet de la ſatisfaction que procure un doux épanchement, je me trouvai un peu calmée, & j'eus aſſez de force pour donner quelques ſoins à ma parure, que je ne pris cependant pas le temps d'achever, ſans aller voir ſi l'on ne ſe raſſembloit pas pour prendre le thé. Mr. de Villemort n'étoit pas encore levé, quelle pareſſe! la Comteſſe me dit de l'appeller ſous ſa fenêtre;

il deſcendit l'inſtant d'après, nous rougimes mutuellement en nous voyant. J'avois l'air abbatu ; Mr. de Villemort m'en demanda la raiſon. J'ai peu dormi, lui dis-je : c'eſt donc un mal commun ici, repartit-il. Trouvez-vous que ce ſoit une conſolation, Monſieur ? Très-certainement il eſt un ſens, me répondit-il, dans lequel j'en trouverois une fort grande. Le ton & le regard paroiſſoient ſignifier qu'il n'y avoit que moi qui pût la donner, cette conſolation ; ſoit amour propre ou vanité, j'en liſois avec plaiſir les aſſurances. Pendant ce court entretien, Mr. de Villemort avoit trouvé le moyen de me gliſſer un billet ; je contins un peu mon impatiente curioſité, dans l'appréhenſion que la Comteſſe ne ſe fût apperçue de quelque choſe. Les torts font toujours naître les craintes.

BILLET de Monſieur de Villemort.

IL y a deux heures que je vous ai quitté, Mademoiſelle, & que je vous cherche comme ſi votre image pouvoit ſe reproduire. Depuis trois ſemaines que j'ai le bonheur d'être auprès de vous, chaque moment porte

dans mon ame un ſentiment nouveau; en vain me ſuis-je preſcrit le ſilence, mon amour ne connoît plus d'autres bornes que celles du reſpect : ſouffrez donc que je me jette à vos genoux, pour vous jurer que je vous adore, que je vous cherirai juſqu'à mon dernier ſoupir, & que vous ſeule pouvez combler mes vœux. Laiſſez-moi vous le répéter mille & mille fois, & daignez ne vous point offenſer d'un hommage que la pureté de mes intentions doit juſtifier à vos yeux. Pourriez-vous me faire un crime d'avoir ſçu démêler tout ce que vous valez? étoit-il poſſible que je le découvriſſe ſans être pénétré d'amour & d'admiration? Ha! Mademoiſelle, quels inſtants que ceux que je viens de paſſer à côté de vous ſur ce canapé! ils reſteront à jamais gravés dans mon ſouvenir; ma main preſſoit la vôtre; je me flatois de vous exprimer par ces tendres mouvements une partie des impreſſions que je reſſentois; que n'aurois-je pas donné pour les faire paſſer dans votre ame? je paierois ce bonheur du prix de mon ſang; mais hélas, puis-je y aſpirer ſans témerité? quel mortel oſeroit ſe croire digne de vous!

L'agitation que j'éprouvai en lisant ce billet ne peut se peindre. Dix fois je voulus y répondre, dix fois ma pudeur alarmée me retint, & je lui cédai comme malgré moi. Je reparus au moins plus gaie que le matin, mais Mr. de Villemort avoit l'air inquiet; je compris qu'il s'étonnoit que je ne lui fisse pas de réponse; je m'inquiétai à mon tour de ce qu'il pouvoit en augurer. Mes principes me tyrannisoient, je ne voulois point les lui sacrifier; je desirois seulement qu'ils ne fissent le malheur d'un homme qui me devenoit plus cher chaque jour. Peu à peu je me familiarisois avec l'image de ce sentiment si redouté; & une attention de Mr. de Villemort suffisoit pour dissiper les tristes réflexions des nuits consacrées au repentir d'avoir fait trop ou trop peu.

Quelques jours s'écoulerent ainsi, sans qu'aucune occasion permît à Mr. de Villemort de me rien dire de particulier. Mêmes égards, mêmes empressements; soins chers pour des amants, mais minutieux dans le détail, & qui ne répandoient pas une telle sérénité dans mon ame, que je ne fusse très-impatiente de recevoir la lettre de mon amie; elle arriva enfin.

LETTRE de Madame de Renelle.

JE veux commencer par vous réconcilier avec vous-même, ma chere petite ; je vois d'ici ce cœur ſimple & vertueux, ſaiſi d'effroi à l'aſpect du moindre danger. La modeſtie vous fait groſſir des fautes, qu'une autre que vous chercheroit à pallier. Tout extrême eſt vicieux, ma chere enfant ; à force de ſe répéter qu'on eſt coupable, on s'habitue à croire l'être, & il n'en coûte preſque plus rien pour le devenir réellement. Tâchez donc de vous rapprocher un peu de la vérité. Que vous aimiez, ce ne ſeroit pas encore là un ſi grand crime. Le cœur ne prend congé de perſonne pour ſentir, a dit Madame de Lambert. Tout ce qui eſt pris dans la nature de notre être, eſt indépendant de la volonté. Néanmoins, pour décider ſi vous aimez véritablement Mr. de Villemort, il faut attendre que vous le connoiſſiez un peu mieux. Il eſt très-vraiſemblable, que quant à préſent, il ne vous inſpire qu'un goût plus fondé ſur l'amour propre & la vanité, que ſur ce que vous appellez

passion. A votre âge, ces méprises sont très-communes : deux jeunes gens se voient, se plaisent, parce qu'ils sont faits pour plaire, & ils croient être amoureux, lorsque souvent ils n'éprouvent encore que le besoin de le devenir. Ma chere enfant, vous entendrez dans toutes les sociétés le nom d'amour retentir sans cesse ; il sonne agréablement à l'oreille, cela suffit pour qu'on imagine le sentir. Peu de gens sçavent que l'amour n'est point un mot, mais un sentiment réel, qui loin d'avilir notre ame, lui donne du ressort, l'éleve, l'aggrandit, & nous porte à la vertu, quand nous avons assez d'empire sur nos penchants pour en régler les effets. Aujourd'hui que la corruption des mœurs dégrade tout, qu'on ose nommer amour des commerces infames, que le libertinage a rendu malheureusement trop communs, on est réduit à l'envisager sous un point de vue odieux. Pour moi, ma chere petite, qui ne m'applique qu'à vous cacher soigneusement les choses qu'il seroit dangereux de vous apprendre, je ne puis me résoudre à vous tromper sur celles que les circonstances me

mettent dans le cas de vous réveler. Comme je n'ai point encore vu que l'art d'en impoſer ſur cet article aux jeunes perſonnes ait garanti leur cœur d'aucune impreſſion, j'enfreindrai ce préjugé vis-à-vis de vous, & ne craindrai point de vous dire, que l'amour n'a rien de vil à mes yeux; mais en même temps il eſt ſi peu d'hommes ſuſceptibles de délicateſſe, que ſans m'expliquer davantage, je vous recommanderai toujours d'éviter les pieges qu'ils pourront vous tendre. Tôt ou tard on ſe repent de les avoir écoutés; plus encore de s'être laiſſé convaincre. Chaque victime de leur vanité pourroit, en vous en fourniſſant l'exemple, vous ſervir de préſervatif, ſi toutefois on ſçavoit apprécier ſes vertus & ſes foibleſſes, avant qu'elles aient été miſes à l'épreuve. Je vous l'ai ſouvent répété, ma chere enfant; l'expérience des autres, n'eſt qu'un miroir qui réfléchit les objets, la nôtre les réaliſe: ceci emporte avec ſoi une diſpoſition bien entendue vers l'indulgence. Réduiſez-la en pratique pour tout ce que vous reconnoîtrez ne pas être vice dans vos ſemblables; gardez-vous-en ſeulement par rapport

à vous-même. On ne ſçauroit trop s'accoûtumer à ſe juger à la rigueur; ſoyez honnête dans vos actions, comme dans vos principes; que le témoignage intérieur vous ſoit auſſi précieux que les ſuffrages du public : alors vous ne ferez rien en ſecret, que vous ne vouliez avouer à la face de l'univers, & vous n'aurez beſoin d'autre ſurveillant que de vous-même. C'eſt vraiment la régle la plus ſûre; vous ne me mandez rien qui puiſſe me faire préſumer que vous vous en ſoyez écartée, ainſi, ma chere petite, ſi malheureuſement vous aimiez, je vous trouve plus à plaindre que coupable.... En ſuppoſant des hazards imprévus, gardez-vous de l'avouer.

Adieu, aimable & ingénue enfant, j'oublie de bon cœur votre petite négligence, vous l'avez ſentie. Je ſuis bien aiſe que Mr. de Prévalle n'ait pour vous qu'un ſentiment légitime; l'épithete n'eſt pas ſi mal rencontrée.

J'ai très-bien entendu votre derniere queſtion ſur les différents aſpects ſous leſquels ſe préſente l'amour, ſelon les différents objets qui nous en offrent les témoignages. Voilà bien, je crois, ce que vous aviez voulu dire, ma

chere petite; le moment de ſatisfaire votre curioſité ne preſſe point encore. J'ai pour principe de ne jamais déveloper la connoiſſance des choſes qui pourroient exciter quelques ſenſations dans un cœur neuf, avant que la nature n'en indique l'évidente néceſſité: c'eſt une mere ſage, qu'on ſe trouve bien de ſuivre dans ſes progreſſions. D'ailleurs l'ignorance ſur cette matiere eſt fille de l'innocence, & l'innocence eſt en vérité une belle choſe. Conſervez bien ce précieux thréſor, ma chere enfant.

Cette lettre ranima mon courage. Je n'en étois pas moins perſuadée que j'aimois; mais Madame de Renelle venoit de m'apprendre que le ſentiment étoit indépendant de nous, ce m'étoit un grand ſoulagement : je pouvois donc encore m'eſtimer, & jouir du plaiſir d'être avec Mr. de Villemort, ſans me croire coupable, puiſqu'il n'y avoit que l'intention qui fît le crime, & que la mienne étoit droite. Que l'amour, quel qu'il ſoit, eſt ingénieux! tout le ſert pour parvenir à ſes fins. Je partis de-là pour me faire une petite morale douce & commode. Aimer, être aimée, me l'entendre dire, ne rien répondre,

répondre, & ſur toutes choſes ne rien accorder, tel fut le plan que je me formai, très-aiſé dans la ſpéculation, mais d'une difficulté extrême dans la pratique. On ne voit pas tant d'objets à la fois, il n'appartenoit qu'au temps de me les découvrir. Je fus en avant ſans rien changer à ma conduite, & Mr. de Villemort ne négligeoit pas de mettre toutes mes erreurs à profit. Le Chevalier vint, une belle matinée, avec ſes freres, lui propoſer une partie de chaſſe : j'étois ce jour-là mieux que les autres; j'avois repris mon air gai & naturel. Tous ces jeunes gens s'empreſſoient à me faire leur cour: Mr. de Villemort s'en alarma; & dans le tumulte des préparatifs de la chaſſe, il trouva le moment de me demander auquel, du Chevalier, ou de ſon frere cadet, je donnois la préférence? Je n'en ai pour l'un, ni pour l'autre, répondis-je; cependant reprit-il, dans votre enfance, vous vous étiez chers l'un à l'autre, & il paroît s'en ſouvenir. Belle imagination, lui dis-je; pour moi, qui ne le croit, ni ne le deſire, je n'apperçois rien. Que ne puis-je auſſi ne rien craindre, Mademoiſelle, pourſuivit-il! vous laiſſez tout à deſi-

rer. Ha! qu'hier j'étois bien plus heureux! quelle maudite chasse! Daignerez-vous penser à moi de tout ce jour, que je vais passer loin de vous? Je me levai sans lui répondre, & sortis très-mécontente de sa jalousie. Hé pourquoi! les hommes sont bien étranges! Lui ai je dit que je l'aimois; lui ai-je promis de n'en point aimer d'autre? En vérité, ce ton est fort singulier. Ce raisonnement fait, je voulus rentrer; j'entendis que le Chevalier plaisantoit Mr. de Villemort sur sa tristesse. Es-tu déja subjugué, lui demandoit-il? Ma foi, Mademoiselle de Mosan est aujourd'hui très-jolie; à ta place, j'aurois aussi bien de la peine de la quitter. Elle est également bien à mes yeux tous les jours, répondit-il, & ils doivent être tous égaux pour qui n'a point de prétentions. Ce discours froid piqua ma vanité; j'affectai néanmoins un air libre, & parlai à tout le monde, excepté à Mr. de Villemort, qui partit sans tourner à peine les yeux sur moi.

Je passai tout le jour dans une contradiction perpétuelle avec moi-même; en proie à mille réflexions, pas une ne se suivoit. Ne sçachant que faire,

je propoſai la promenade d'aſſez bonne heure à la Comteſſe : c'étoit abbréger le retour des Chaſſeurs, en allant à leur rencontre. Nous trouvames effectivement Mr. de Villemort, qui dévançoit les autres de plus d'une lieue; je ne ſçais comment cela ſe fit, nous ne penſames pas à nous bouder. La Comteſſe folâtroit avec moi, me jettoit imprudemment de la terre ſur le col; elle tomboit dans mon corps, il falloit bien l'en retirer, & ce ne pouvoit être avec toute la décence que j'aurois deſiré. Mr. de Villemort s'en amuſoit prodigieuſement; ſes yeux s'animerent : je priai la Comteſſe de ceſſer ce jeu, ſans pouvoir détourner les regards de Mr. de Villemort, dont le feu, & l'attendriſſement tout enſemble, dévoiloient une forte impreſſion Il s'obſtina, enfin je lui ſouris, & d'honneur uniquement par pur embarras. Ceci n'échapa pas à la Comteſſe, que rien pour lors ne diſtrayoit de nous : elle nous examina plus ſérieuſement, & remarqua une infinité de choſes, qu'il étoit étonnant qu'elle n'eût pas encore vues. Le ſoir elle me reprocha doucement mon peu de circonſpection. J'avois pris de l'empire ſur elle,

& elle craignoit d'autant plus de m'offenser, que je lui semblois nécessaire pour maintenir la paix entre elle & Mr. de Prévalle, que ma présence forçoit à des ménagements, auxquels je n'aurois pas souffert qu'il manquât : de sa vie elle n'en avoit mené une si douce. Mais je m'écarte de mon sujet, j'en étois aux plaintes de la Comtesse. Qu'ai-je donc fait de si déplacé, lui demandai-je? Vous souffrez que Mr. de Villemort vous regarde sans cesse, & vous lui souriez avec l'air de la satisfaction. Je souffre, lui répondis-je, ce que je ne puis empêcher : au reste, je crois qu'il ne pense guere à moi, & j'espere que vous ne me soupçonnez pas d'être capable de m'oublier en rien. Elle ne m'en parla plus, & très-à tort elle n'en parut pas fort inquiete. Mr. de Prévalle, avec qui elle avoit eu une longue conversation le soir, me joignit le lendemain, & m'avertit en ami, que la Comtesse se plaignoit de moi. Vous êtes jeune, me dit-il, vous ne sentez les conséquences de rien : je doute fort que le moment où je vous ai prédit que l'esprit seroit la dupe du cœur, ne soit arrivé. Mr. de Villemort est convenu avec moi qu'il

vous adoroit ; ſes vues ſont ſûrement très-honnêtes, & je lui ai promis de les ſeconder. Mais la Comteſſe n'eſt point femme à rien ſacrifier pour votre bonheur : conduiſez-vous donc en fille deſtinée à obéir, & évitez de diſpoſer de votre cœur, avant qu'elle ait donné votre main. Cet avis, en jettant un trouble infini dans mon ame, me rendit un peu plus circonſpecte. Mr. de Villemort devint auſſi rêveur que moi ; nous devions être pour les ſpectateurs de très-ennuyeux perſonnages. Toujours obſédé & ſuivis, ne pouvant me parler, il prit le parti de m'écrire un ſecond Billet, qu'il me donna le ſoir à la promenade.

BILLET de Mr. de Villemort.

QUe dois-je penſer, Mademoiſelle, des nuages qui couvrent cette jolie phiſionomie ? Malgré votre attention à me dérober vos regards, j'apperçois ſouvent vos yeux ſe remplir de larmes ; aurois-je eu le malheur de vous déplaire ? ſeroit-ce moi qui vous aurois cauſé involontairement quelques peines ? Je brûle du deſir de l'apprendre, néanmoins je ne vous le

demande qu'en tremblant : ma main peut à peine tracer ces caracteres ; mon ame eſt agitée par mille mouvements divers, l'amour & la crainte y élevant des combats qui la déchirent tour-à-tour. Dieux, définiſſez donc tout ce que j'éprouve ! pour moi je ne ſuis plus capable que de ſentir. Au moins ſi je pouvois me flater de vous inſpirer un peu de pitié ; mais non, vous me lirez froidement, vous ne me répondrez pas. Qui ſçait ſeulement ſi vous me lirez ! Hélas ! quelquefois j'oſe pourtant imaginer que.... qu'allois-je dire ? Mon fol eſpoir m'égare. Hé non, il n'eſt que trop vrai, vous ne m'aimez point ! Quand vos yeux s'attendriſſent, c'eſt par le ſourire ; ils peignent la ſérénité de votre ame, ſa bonté, ſa candeur, peut-être ſa ſenſibilité : mais quelle ſorte de ſenſibilité ! Qu'elle eſt froide en comparaiſon de la vivacité de mon amour ! oui, Mademoiſelle, de mon amour, & de l'amour le plus pur qui fût jamais. Ne jugez pas de moi d'après l'idée qu'on donne de mon ſexe aux jeunes perſonnes du vôtre ; ne jugez pas même de mes ſentiments par mes expreſſions, elles ſont trop foibles. Liſez plutôt au

fond de mon cœur; voyez-y l'estime, le respect que vos vertus y ont imprimés. Que le plus malheureux des hommes à vos genoux, ait quelque droit à votre compassion. Songez qu'un seul regard peut décider de mon sort; me refuserez-vous inhumainement un mot, un seul mot? Qui vous arrête encore, que craignez-vous? S'il est nécessaire, je vous promets de vous rendre votre Billet... Moi, je vous le rendrois : j'ai pu vous le proposer : vous pourriez croire avoir besoin de cette insultante précaution ! ha ne m'écrivez plutôt pas : cependant, je suis prêt à succomber sous le poids qui m'accable. Hé bien, j'en mourrai ; n'importe, à quelque prix que ce soit, ordonnez, je jure d'obéir.

Je ne pus retenir mes larmes en lisant ce Billet. Je le relus cent fois avec de nouvelles émotions dont je me demandois toujours compte en vain. Qu'on est à plaindre, me disois-je, d'ignorer même ce que l'on sent! Ho, Madame de Renelle, que vous êtes cruelle de ne vouloir pas mieux suppléer à mon inexpérience. J'aurois donné tout au monde pour pouvoir la consulter. Devois-je répondre à Mr.

de Villemort? Le cœur m'y portoit; mais les conſeils de cette digne amie mettoient mes deſirs & ma volonté dans une contradiction perpétuelle : cependant, qu'alloit devenir Mr. de Villemort, ſi je m'obſtinois à un ſilence rigoureux? Après mille & mille réſolutions auſſi-tôt changées que priſes, j'eſſayai de concilier l'amour avec mes devoirs. Madame de Renelle m'avoit défendu l'aveu, je m'en abſtins : j'écrivis dix Billets; mécontente de tous, je me décidai enfin pour celui-cy, dont je regrettai l'ambiguité l'inſtant d'après.

REPONSE au Billet de Monſieur de Villemort.

RAſſurez-vous, Monſieur, vous n'avez rien fait qui puiſſe me déplaire : je ſuis triſte, il eſt vrai; j'ai des peines : hé qui n'en a pas? chaque état ne porte-t-il pas avec ſoi les ſiennes? Il ne ſeroit pas généreux de ma part de conſentir à vous les faire partager. D'ailleurs, dois-je rien avoir de commun avec quelque homme que ce ſoit? Tout me dit que non; & je ſuis attachée à mes principes. Si je les tranſgreſſe un peu dans ce moment-cy en

vous écrivant, c'eſt pour vous inviter, Monſieur, à reprendre votre tranquillité ; vous troubleriez la mienne en me répétant davantage que je cauſe votre malheur.

P. S. Je m'en rapporte à vos ſoins pour brûler ce billet.

Mr. de Villemort, qui vraſemblablement comptoit ſur une réponſe, me facilita le moyen de la lui remettre ; il parut tranſporté, & ſortit à l'inſtant. Moi qui croyois avoir aſſez bien déguiſé mes véritables ſentiments, pour qu'il fût convaincu de mon indifférence, j'appréhendois le retour. J'ignorois que les hommes doutent rarement de leurs ſuccès auprès des femmes, & que leur vanité les préſerve toujours d'un déſeſpoir, qu'ils ne mettent en avant que pour ſervir d'amorce aux dupes. Hélas j'étois bien dans l'âge de l'être ! hé combien ne l'aurois-je pas été ſans le ſecours de Madame de Renelle? Je lui fis part du ſurcroît d'embarras dans lequel je me trouvois. J'aurois bien voulu qu'elle pût guider tous mes pas: je ne hazardois jamais la plus petite démarche, qu'avec toutes les craintes qui accompagnent l'incertitude.

LETTRE à Madàme de Renelle.

QUe vous êtes bonne, ma chere Maman, & que votre maniere d'envisager mes fautes seroit consolante, si chaque jour ne m'exposoit pas à en commettre de nouvelles! Qu'il est affreux d'être livrée à soi-même, quand on manque d'expérience pour se conduire? Si j'étois près de vous, ma bonne amie, je prendrois votre main & je marcherois en aveugle. Ici, je n'ai personne à qui me fier, & je me défie peut-être de moi autant que des autres. Comment ferai-je pour pour ne point m'égarer. Aujourd'hui je vous consulte sur une circonstance délicate; demain il en surviendra une plus embarrassante; & vos conseils arriveront lorsqu'il ne sera plus temps. Le trouble où me jette cette position est inexprimable. Ha! ma bonne amie, vous ne voulez pas croire que j'aime & que je suis aimée; mais sûrement je ne me trompe point. Mr. de Villemort m'a juré l'un, & tout me certifie l'autre. Je n'ose plus lever les yeux sur lui; néanmoins nos regards se rencontrent sans cesse. Il ne fait pas un pas

que je n'aye peur de le perdre : je ſuis attentive au moindre de ſes geſtes. Il doute pourtant encore de mes ſecrettes intentions : tantôt je m'en félicite, d'autres fois je m'en afflige, tout me tourmente, tout m'inquiete, tout m'émeut : qu'eſt-ce donc chère Maman, que ces mouvements-là ? S'ils ne ſont pas l'effet de l'amour, à quoi en attribuer la cauſe ? d'où vient auſſi que des larmes d'attendriſſement ont coulé involontairement ſur mes joues en liſant les Billets que je vous envoye, & que machinalement je les ai couverts de baiſers ? Je m'étois fait une violence extrême pour ne pas répondre au premier, mais il m'a été impoſſible de réſiſter au ſecond. Ma bonne amie, il ſeroit tombé dans un déſeſpoir dont l'image m'a effrayée : j'ai penſé qu'il m'étoit permis d'éviter un dernier malheur. Vous verrez que malgré tout, j'ai affecté un froid glacial, & que j'ai fort inſiſté ſur ce qu'il reprît ſa tranquillité. Cependant quelque choſe me reproche d'avoir écrit à un homme, auquel il y a apparence que je n'appartiendrai jamais, car Mr. de Prévalle m'en a prévenu, ſans doute de la part de la Comteſſe ; ainſi je ne dois rien

tant defirer que le repos & le départ de Mr. de Villemort. Mais, chere Maman, faut-il tout vous avouer ? mon cœur n'eft pas de moitié dans ce fouhait : je fens que c'eft un effort de raifon auquel il foufcriroit avec peine. Eft-il donc en nous deux facultés intellectuelles ? l'une qui veut, & l'autre qui ne veut pas : en vérité je m'y perds. De grace, ma chere Maman, ma bonne & unique amie, ayez compaffion de mon ignorance ; pardonnez mes foibleffes, & aidez-moi à approfondir ce qui fe paffe dans mon ame. Je crois toutes mes intentions pures ; mais cela ne peut fuppléer au défaut de lumiere pour diriger les actions. Tendez, chere Maman, une main fecourable à votre pauvre petite amie, elle fe jette dans vos bras.

Le temps s'écoule vîte. Il y avoit déja quelques mois que Mr. de Villemort étoit à la campagne : Madame fa mere le redemandoit ; autre fujet de douleur inféparable de l'amour, à quelque degré que l'on foit épris. Aucun hazard imprévu n'avoit encore été affez long pour donner à Mr. de Villemort la facilité de s'expliquer. A force de le chercher, il s'en préfenta

un. Quoique ſans doute il l'eût deſiré, il ne le ſoutint qu'avec un embarras extrême, & je n'étois pas payée pour le raſſurer. Seul avec moi, il porte une main tremblante ſur les miennes, les ſerre & les baiſe pendant pluſieurs minutes. Nous reſtons en ſilence : enfin, d'un ſon mal articulé, il me dit : Seriez-vous ſans pitié, Mademoiſelle ? Le déſordre dans lequel je parois auprès de vous ne ſuppléera-t-il pas au défaut de mes expreſſions ? Non, il n'en eſt pas qui puiſſent vous rendre tout ce que vous m'inſpirez : ce que je ſens, n'a jamais été ſenti ; amour, ſentiment, reſpect. Je réunis en moi autant de ſenſations différentes, que vous réuniſſez de charmes, & que vous exprimez de vertus.... Il auroit encore pu parler long-temps ou ſe taire, ſans que je l'euſſe interrompu. Quoi, Mademoiſelle, vous ne m'accorderez pas un mot, un regard ? Je dois vous quitter demain ; voudriez-vous me laiſſer dans cette cruelle incertitude ? Daignez au moins m'aſſurer que vous penſerez quelquefois à l'homme du monde qui ſçait le mieux vous adorer & vous chérir. J'avois oſé me flater.... Hé de grace, Monſieur, on

vient; que voudriez-vous qu'on pensât ? Vos attentions m'attirent une quantité de reproches. Faut-il que ce soit moi qui vous fasse observer les ménagements que vous devez garder ; s'il est vrai que vous ayiez envie de me revoir. Ha *si cela est vrai !* Quelques larmes coulerent de ses yeux ; pour moi, j'avois le cœur si serré par la contrainte que je m'imposois, qu'à peine parus-je sensible. La Comtesse entra ; heureusement, il faisoit fort obscur. Je m'efforçai de rire avec elle, pour donner à Mr. de Villemort le temps de se remettre, & nous passâmes cette soirée le plus tristement possible.

La nuit ne fut pas fort tranquille, désespérée d'un départ aussi précipité, comblée de la certitude d'être aimée, je me rappellai sans cesse les expressions de Mr. de Villemort ; je me reprochai le froid & l'ambiguité de mes réponses, mes éclats de rire avec la Comtesse ; d'autres fois je craignois d'en avoir trop dit, & j'éprouvois que les amants qui ne sont pas d'accord entr'eux, ne peuvent jamais l'être avec eux-mêmes. Tour-à-tour je détestois & chérissois le fatal moment qui avoit

produit cette rencontre : le lendemain nous en procura une autre. Ne ferai-je pas plus heureux aujourd'hui, me dit Mr. de Villemort; ne prononcez-vous point fur mon fort autrement que par des leçons & des éclats de rire...? Affurément, lui répondis-je, mes ris n'avoient aucun rapport à vous, vous auriez tort de vous en offenfer.

Si ce n'étoit pas votre intention, reprit-il, apprenez-moi donc, Mademoifelle, quel fens je pouvois y donner : mais non, je le vois, vous n'avez rien à m'apprendre. Je ne vous parle pas du Billet dont vous m'avez honoré: quelque fujet que j'aye de me plaindre de fa froideur, je n'ofe pas murmurer contre des principes que vous chériffez; je ne cherche pas même à les détruire, je n'ambitionne que votre confiance. Ses regards étoient fi tendres dans ce moment, que malgré moi je parus un peu émue. Seroit-ce vos préjugés, me demanda-t-il, qui vous prefcrivent encore ce filence obftiné? fans eux, je fuis sûre qu'avec une auffi belle ame, vous n'auriez pas la dureté de refufer un mot qui peut faire un heureux..... Hé bien, Mademoifelle, pour vous prouver combien je refpecte

votre maniere de penſer, combien je vous adore, je fais le ſacrifice de ce mot que mon amour avoit droit d'attendre; je ne vous en parlerai plus; dites-moi ſeulement.... promettez-moi de vous ſouvenir, pendant mon abſence, du malheureux que vous voyez à.... A mes pieds! ha je ne le ſouffrirai pas, lui dis-je; votre amour propre vous manque bien mal à propos; vous n'êtes pas fait pour qu'on vous oublie ſi vîte. Ne comptez-vous pas revenir? Oui, aſſurément, que ferois-je loin de vous? Vous vous diſſiperiez: les femmes que vous allez voir ſont aimables. Elles pouvoient l'être à mes yeux, me dit-il, avant que j'euſſe le bonheur de vous connoître; mais à préſent, grand Dieu! mon cœur n'eſt-il pas à vous pour jamais? Pour jamais.... Hé répétez donc avec moi les mots qui précédent: ſans eux, ce *jamais* que vous prononcez ne ſignifie rien. Où eſt donc, lui dis-je, ce beau ſacrifice dont vous vous parliez tout-à-l'heure? Hélas, vous avez raiſon, je l'oubliois: hé que vos yeux ne feroient-ils pas oublier! Il me ſerroit la main; peut-être preſſai-je un peu la ſienne: tranſporté de joie, il m'appliqua un baiſer ſur le front, & nous nous ſéparames.

Que

Que de matieres à réflexion me fournissoit ce dernier entretien ! Je tombai dans une profonde mélancolie : je rougis jusqu'au fond de l'ame d'avoir laissé pénétrer mon secret. Impitoyable à moi-même, j'essayai encore de la foible ressource d'avouer tous mes torts à mon amie.

LETTRE à Madame de Renelle.

NE vous le disois-je pas bien avant-hier, ma chere Maman, que les circonstances devenoient de jour en jour plus critiques pour votre malheureuse enfant, & que vos conseils arriveroient trop tard ? J'ai commis une faute irréparable ; grondez-moi, ma bonne amie, mais ne me retirez pas votre estime ; car je ne sçais ce que je deviendrois, tant je suis abbatue, découragée, & prête à me haïr. Qu'on est peu maîtresse de soi, quand le cœur est épris, ma chere Maman ! Je voudrois trouver des excuses à vos yeux ; j'en ai vraiment besoin aux miens, mais je n'en puis tirer que de ma propre foiblesse. Ce funeste hazard que vous aviez prévu est arrivé. Mr. de Villemort m'a trouvée seule, (je ne

le cherchois pas, ma bonne amie, je vous le jure.) J'étois à rêver, je ne ſçais à quoi : hélas peut-être à lui ! il s'approche, il s'empare de mes mains, il tremble, il héſite un inſtant : enfin il ſurmonte ſa timidité, & au travers d'un embarras preſque auſſi grand que le mien, il m'a fait les plus vives proteſtations de tendreſſe ; il m'a preſſé à genoux de lui accorder un mot.... un regard. Je me ſauve de ce pas en le priant de s'obſerver davantage ; & la Comteſſe entre... Mais, chere Maman, je me ſuis encore rencontrée ce matin tête-à-tête avec lui, & perſonne n'eſt entré... Il m'a renouvellé ſes ſerments, ſes inſtances, &c. Malgré tous mes efforts, je n'ai pu réſiſter au plaiſir de l'aſſurer que... ha, ma bonne amie, j'ai oſé l'aſſurer que je ne l'oublierois pas ! Je lui ai demandé quand il reviendroit... il m'a ſerré la main... je lui ai laiſſé prendre un baiſer. Pourquoi faut-il que des moments ſi doux ſe paient ſi cher? Actuellement je ſuis dévorée de remords, de regrets & de repentir ; voyez-les dans toute leur étendue, chere Maman, & daignez me plaindre ſi je ne me ſuis pas tout-à-fait rendu indigne de votre amitié.

Pour comble de malheur il eſt parti... Oui, Mr. de Villemort eſt parti... très-ſatisfait en apparence, & moi déſeſpérée en effet. Je ne pourrois pas bien vous dire ce qui l'emporte dans mon ame, ou de la douleur, ou du repentir. Ha, ma chere Maman, je vous en ſupplie pour mon honneur: croyez que c'eſt le repentir. D'ici à ce que je reçoive de vos nouvelles, je ne ceſſerai d'être mal avec moi-même : que cet état eſt dur, & qu'on eſt à plaindre quand la conſcience fait des reproches! Vos vertus vous ont préſervée de ce ſupplice, ma bonne amie, ainſi vous ne pouvez en avoir qu'une idée vague : mais je vous aſſure qu'il eſt tel que je n'admets pas de plus grande punition.

Qu'eſt devenu le temps, cet heureux temps, où je vivois ſous vos yeux dans un aſyle paiſible, loin de ces vains plaiſirs que ſuit toujours de près l'amertume, qui laiſſent un ſi grand vuide dans le cœur? Alors vous nourriſſiez le mien de préceptes ſages; je les goûtois, je les aimois, je me flatois de les ſuivre; jamais je ne ſortois d'auprès de vous que je ne me trouvaſſe meilleure & plus diſpoſée à

faire le bien. Que j'étois heureuſe! à préſent, hélas! que ſuis-je? ma bonne-amie, je ne puis y ſonger, tout m'accable à la fois, & ſi vous ne venez à mon ſecours, tout eſt perdu.

REPONSE de Madame de Renelle.

VOs deux lettres me parviennent preſque en même temps, ma chere petite; la derniere m'afflige un peu; vous avez des torts réels, mais vos regrets me ſont caution que vous ſuivrez un autre fois plus exactement mes conſeils; ainſi je ne vous gronderai pas bien ſévérement de l'oubli où vous les avez mis. Exiger l'infaillibilité à votre âge, ce ſeroit mal connoître le cœur humain, ou vouloir en impoſer; & la vérité ſeule a des droits ſur un caractere comme le vôtre. Il n'y a que les ames viles qu'on mene par la crainte. Il faut ſçavoir montrer aux autres la vertu douce & aimable quand on veut la leur faire pratiquer; mais pour répondre avec ordre à tout ce que vous me marquez, je vais vous ſuivre. La naïve ſimplicité de vos aveux eſt très-bonne à examiner.

Je ſens combien votre poſition eſt délicate, ma chere petite; vos malheurs ſont communs à toutes les jeunes perſonnes dont les meres ſont peu ſurveillantes & peu capables. Une mere devroit être la meilleure amie de ſa fille, ſon guide, ſon appui & ſa confidente. C'eſt par la confiance & la tendreſſe qu'on gouverne les ames ſenſibles & qu'on les ramene vers le bien. Je ne puis vous tenir lieu de tout cela que très-imparfaitement, ma chere enfant; cependant écoutez-moi, & vous pourrez tirer quelque parti de vos fautes en fuyant le danger.

Vous vous efforcez en vain d'apprécier les mouvements qui vous agitent; vous voulez tout rapporter à l'amour, & en vous perſuadant que vous avez une grande paſſion dans le cœur, vous vous autoriſez inſenſiblement du pouvoir illimité qu'on lui admet pour excuſer les foibleſſes d'un ſimple penchant. Ce n'eſt pas là le moyen d'éviter les écueils; au contraire vous y tomberiez immanquablement, & rien ne vous excuſeroit, aimable enfant, parce qu'il n'eſt pas ſi difficile que vous vous l'imaginez, de ſurmonter les goûts paſſagers.

Je ne trouve dans tous vos détails qu'une forte disposition à l'amour, qui vient autant du besoin de remplir votre cœur, que de l'amabilité qu'offre à vos yeux Mr. de Villemort. Le véritable sentiment, puisqu'il faut enfin vous le dire, ma chere petite, est fondé sur une base plus solide. Des rapports d'esprit, de mœurs, de caractere & de maniere de penser, le font naître; il s'établit par l'estime, il se fortifie par la confiance; & à mesure que ces liens se resserrent, il devient passion exclusive. On ne voit, on n'entend que par le cœur; les plus petites choses occupent, les plus importantes ne distrairoient pas un amant du plaisir de former un chiffre qui lui retraceroit le nom de son amante enlacé avec le sien. L'univers entier est moins qu'un grain de sable pour celui qui aime. L'amour, ha, ma chere enfant, ne croyez pas que l'amour soit une étincelle qu'une même cause produise, reproduise, & anéantisse tour à tour; c'est un feu divin qui brûle chaque jour d'une ardeur nouvelle; il revivifie notre être, il semble en multiplier les facultés, il rend généreux, humain & envieux d'exercer toutes les vertus, parce que

toutes tiennent à la bonté de l'ame dont l'amour dilate les resſorts. Alors il n'eſt plus de ſacrifices qui coûtent, mais auſſi il n'en eſt point qu'on exige, dès qu'ils peuvent bleſſer l'honneur ou la gloire d'un autre ſoi-même : retenez bien cette maxime : c'eſt une vraie pierre de touche ; car la délicateſſe eſt l'eſſence du ſentiment.

Voilà, ma chere petite, ce qu'étoit l'amour dans le vieux temps, quand les mœurs étoient encore ſimples & pures, & que les hommes conſervoient un fonds d'honnêteté dans le cœur ; peut-être qu'il n'exiſte pas aujourd'hui dix perſonnes ſur la ſurface de la terre, qui puiſſent dire le connoître : il faut l'avoir éprouvé pour imaginer la force de ſes effets ; on ne le définit jamais bien qu'on ne le ſente, & on ne peut guere le ſentir à quinze ans ; chaque âge a des ſenſations que les connoiſſances dévelopent. Heureuſes les femmes qui ſçavent de bonne heure les modifier par des principes. Vous feriez de ce petit nombre, ma chere enfant, ſi vous vouliez bien vous laiſſer convaincre que les paſſions ſont encore aſſez loin d'avoir priſe ſur vous ; elles ne parleront que trop tôt ; ne cherchez

pas à les devancer. Voyez votre penchant pour ce qu'il eſt, il dénote une pente naturelle au deſir de plaire, & un attrait vers la ſenſibilité. Triomphez-en, en évitant tout ce qui le flate. Défaites-vous de ces billets de Mr. de Villemort, dont malicieuſement vous ne m'avez envoyé que les copies. Quant à celui que vous lui avez écrit, quelque motivé qu'il ſoit, un homme vain (ils le ſont tous du plus au moins) peut y comprendre ce que vous n'avez pas prétendu dire; ainſi gardez-vous de récidiver. Il n'eſt jamais permis à une fille bien élevée de donner des preuves parlantes de ſa confiance à un jeune homme dont l'étourderie peut nuire à ſa réputation, ou un mauvais procédé la perdre d'honneur. Rien n'eſt tel que de conſerver ſon indépendance. Les hommes profitent de tout pour étendre leur empire, & ils ne négligent pas, comme vous avez vû, de s'arroger des libertés; car ce que vous aviez répondu à Mr. de Villemort, n'étoit point aſſez déciſif pour l'autoriſer à prendre un baiſer. Fuyez, ma chere enfant, fuyez ces rencontres, ces têtes-à-têtes, ces familiarités qui corrompent tôt ou tard

l'innocence, promettez-moi de les fuir, tenez parole, & je vous répons du reste ; songez que dès-lors que la Comtesse n'approuve pas les vues de Mr. de Villemort pour le mariage, vos liaisons avec lui vous attireroient une infinité de peines intérieures, & de chagrins cuisants au dehors.

Adieu, ma chere petite ; tirons le rideau sur le passé ; suivez mes conseils, le calme ne tardera pas à renaître dans votre cœur.

LETTRE à Madame de Renelle.

VOtre lettre me rend une nouvelle vie, chere Maman ; elle ranime mon courage & semble porter des lumieres consolantes dans mon ame. Que ne m'avez-vous fait plutôt le portrait du véritable amour, je n'aurois pas cru être soumise à son empire, & vous m'auriez épargné bien des inquiétudes dévorantes. Non, ma bonne amie, à ces traits je ne me reconnois point ; ce que j'éprouve est bien moins absolu. Il faut, comme vous le dites, que ce ne soit qu'un simple penchant ; car je ne puis me rendre raison de ce qui m'entraîne. J'estime Mr. de Villemort ;

ſans avoir d'autre certitude qu'il ſoit eſtimable, je l'aime uniquement parce que je le trouve aimable. J'ignore ſi j'aurois confiance en lui ; nous ne nous ſommes vus que des inſtants ſeuls, & il faudroit des heures, peut-être des jours & des années. Ainſi ma bonne amie, ce n'eſt point-là de l'amour. Vous me raſſurez beaucoup ; cependant je ſens bien quelques-unes des choſes que vous définiſſez : par exemple, rien ne m'eſt ſi cher que l'image de Mr. de Villemort ; je relis ſouvent ſes billets ; je prens un plaiſir extrême à être par-tout où il a été. J'en goûterois beaucoup à former des chiffres ſi j'en ſçavois faire ; j'ai même eſſayé, mais tout cela n'eſt qu'un attrait ſans fondement ſolide ; j'en conviens & je ne ceſſe de m'en étonner ; car je vous ai entendu dire, chere Maman, qu'il n'y avoit jamais d'effet ſans cauſe. Au ſurplus j'eſſayerai de ne plus y ſonger ; c'eſt à moi de me taire & de vous écouter : oui, ma bonne amie, je vous promets une obéiſſance aveugle, quoi qu'il m'en coûte. Je commence par vous ſacrifier ce qu'il me reſte de Mr. de Villemort ; je le fuirai ſoigneuſement ; mais après cela, ſi j'aime

encore, vous vous ſouvenez, chere Maman, que vous m'avez répondu de tout. Adieu, ma bonne amie, on vient m'interrompre.

P. S. Je ne ſçavois, chere Maman, qui venoit troubler le plaiſir que je goûte à m'entretenir avec vous; c'eſt une Madame Dubois, femme de l'Intendant de la Comteſſe, une très-bonne perſonne & bien obligeante; il ſemble qu'elle s'intereſſe à mon ſort. Je fus d'abord ſurpriſe de l'air du myſtere qu'elle mit dans ſa viſite; elle me demanda à pluſieurs repriſes pour quoi j'étois ſeule... Où étoit tout le monde...? elle regardoit de tout côté, elle écoutoit attentivement ſi elle n'entendoit perſonne; je ne comprenois rien à tout cela; mais toujours en défiance vis-à-vis de tout ce qui entre ici, je n'oſois lui faire de queſtions. Enfin elle tira une lettre de ſon porte-feuille: voilà, Mademoiſelle, m'a-t-elle dit, ce qui m'amene; je ſerois venue plutôt, ſi je n'avois craint de paroître ſuſpecte; car j'imagine que vous attendez impatiemment des nouvelles qui me ſont fort recommandées. Je rougis juſqu'au blanc des yeux; & je pris la lettre en tremblant: qui vous

l'a donc donnée, lui demandai-je, Mademoiselle : elle m'eſt venue par la poſte ; on me prie de vous la remettre en main propre, on ne ſigne pas, il n'y a pas même d'adreſſe, comme vous voyez, mais ſûrement vous vous doutez bien de qui...? Le timbre étoit de Poitiers : Je me doute de très-peu de choſe, repris-je ; j'ai peu de connoiſſance dans ce pays-là. . je ne vous ſuis pas moins obligée de votre attention.

Je tournois la lettre dans mes doigts tout en lui faiſant mes remerciments... Liſez-là donc, me dit-elle. J'entrevis qu'un mouvement de curioſité pouvoit bien entrer dans ſes ſollicitations ; je l'aſſurai que je préférois de cauſer avec elle ; alors elle s'en fut.

Vous devinez bien, ma bonne amie, que c'eſt encore Mr. de Villemort dont il eſt queſtion, j'en ſuis fâchée ; car je ne voulois plus m'occuper de lui ; cependant vous voyez combien il eſt tendre, aimable & honnête ; voici ſa lettre ; vous me marquerez ce que vous voulez que je faſſe ; en vérité je ne l'ai lue que cinq à ſix fois ; vous ne me gronderez pas pour cela, chere Maman, puiſque je renonce au plaiſir de la lire davantage.

LETTRE *de Monsieur de Villemort.*

QUe le sort est cruel de m'avoir séparé de vous, ma chere amie ! de grace permettez-moi de vous donner ce nom, il sera au moins un diminutif de celui pour lequel je sacrifierois bien tout ce que je posséde. Hé, qu'est-ce en effet que le bien, les honneurs, les richesses sans le cœur de ce qu'on aime ? si tous ces vains trophées pouvoient avoir quelque prix, ce seroit.... mais je le répéterai sans cesse : Qui oseroit se croire digne de vous ? Ha, ma chere & mon unique amie, en m'éloignant des lieux que vous habitez, j'ai tout perdu ; j'y ai laissé la portion la plus précieuse de mon être. Je sens qu'il n'est plus de bonheur pour moi là où vous n'êtes pas. Les tendres embrassements d'une mere, les touchantes caresses d'une sœur, les vives marques d'attachement d'une famille entiere ne peuvent adoucir la douleur qui m'accable ; elles irritent ma sensibilité & ne l'excitent pas. Je n'existe plus que pour vous & par vous. Ho, mon amie, quelles impressions vos

traits ont fait sur mon ame ! quels caracteres ineffaçables vos vertus ont gravés dans mon cœur ! que ne pouvez-vous y lire, vous verriez que la sincérité de l'hommage qu'il vous offre à toutes les minutes du jour, est aussi pure que vous êtes honnête & vertueuse ! vous cesseriez de vous alarmer ; vous banniriez des craintes que je ne mérite pas ; & peut-être, hélas!... ma chere amie, pardonnez-moi un foible espoir, lui seul me soutient dans mon malheur.

Je ne me rappelle pas sans un vif transport le moment avant celui où je vous quittai : j'étois à vos genoux, je croyois voir dans vos yeux un peu d'attendrissement ; une sorte d'émotion animoit la plus jolie, la plus interessante des physionomies. Je saisis la main que vous me tendites pour me relever, j'osai vous la serrer... Ne pressates-vous pas la mienne ? Au moins vous me promites de ne point m'oublier. Avez-vous daigné vous en souvenir ? Que vous étiez séduisante dans cet instant ! les graces de la naïveté, les charmes de la modestie se peignoient sur toute votre personne. Vous paroissiez me dire, devinez ce

que mes principes m'obligent de taire. Interpretez mon ſilence, & ſoyez aſſez généreux pour ne me point arracher un aveu dont ma délicateſſe ſeroit bleſſée. Ha, chere & trop chere amie, ſi je vous ai compriſe, confirmez-moi mon bonheur, ayez pitié de l'état d'incertitude auquel je ſuis réduit ; partagée ſans ceſſe entre la crainte & l'eſpérance, mon ame ne ſuffit plus à tout ce que je ſens, mon ſort eſt entre vos mains ; dites un oui, & tous mes vœux ſont comblés. Ce mot me rendra le plus heureux des mortels ; il n'augmentera ſûrement point mon amour, cela eſt impoſſible, mais il accroîtra mon reſpect ; il me pénétrera de reconnoiſſance, & je me croirai uni à vous par des liens indiſſolubles. Que ces liens feroient doux, ma chere amie, dans la chaleur de mon enthouſiaſme ! j'imagine réellement vous voir, vous entendre... j'oſe vous ſerrer dans mes bras... Hélas, où êtes-vous?... Vous me fuyez ; Ha, ne craignez rien, fille adorable! le véritable amour n'eſt point téméraire, il n'inſpire rien dont vous ayez à rougir. Le cœur ſeul agit de concert avec l'ame, & leur étroite union in-

tercepte toutes autres facultés. Périsse mille fois le vil mortel qui pourroit souiller ce sanctuaire, mais l'idée m'en fait horreur. Je prens le Ciel à témoin que votre innocence, votre candeur me sont aussi cheres que l'honneur & la gloire. Mon amour est fondé sur vos vertus. Si jamais j'étois capable d'enfreindre ce serment, je consens à encourir toute votre indignation : mais, ma bonne amie, mon dernier soupir sera pour jurer que je vous adore comme vous méritez de l'être.

P. S. Je vous ai écrit sans sçavoir par quelle voie je vous ferai parvenir ma lettre. Le sentiment est fécond en ressources; je me flate qu'il m'en fournira qui ne vous compromettront point. Adieu trop aimable amie, adieu, puisqu'il le faut.

REPONSE de Madame de Renelle.

NE nous occupons plus que du présent & de l'avenir, ma chere petite; le passé nous fuit; trop heureuses, quand il peut ensevelir avec lui nos écarts; il ne faut se les rappeller que pour éviter les circonstances qui pourroient en produire de nouveaux;

veaux ; ainſi laiſſez-là les regrets & formez de bonnes réſolutions.

J'ai brûlé tous les papiers contenus dans le paquet ; puiſſent-ils être les derniers ! Je forme ce vœux, & vais travailler à le voir accomplir en répondant pour vous à Mr. de Villemort. A quoi ſon imprudence ne vous expoſe-t-elle pas, ma chere enfant ? Que penſeroit-on de vous dans le monde, ſi cette Madame Dubois alloit jaſer ? Que de chagrins pour vous, ſi la Comteſſe venoit à être inſtruite ; en vérité, j'en tremble : Voilà, voilà pourtant où entraîne un ſentiment frivole, ſes conſéquences ſont plus dangereuſes que s'il étoit réel, parce que l'on ſçauroit ſacrifier ſes plus chers interêts au repos d'une femme que l'on aimeroit par principes. Mais les hommes ſe laiſſent gouverner par l'imagination, & l'imagination échauffée hazarde tout. Je ne puis vous tirer de ce pas critique, ma chere enfant, quelque ennemie que je ſois des ſubterfuges, qu'en y ayant un peu de recours. La réputation eſt une choſe ſi précieuſe, qu'au prix de mon ſang je voudrois conſerver la vôtre. Ne voyez donc dans les détours dont je

vais user, que mon amour pour votre gloire, & qu'ils ne vous induisent point à erreur. L'importance seule du motif peut justifier une démarche qui blesse la droiture & trahit la vérité; encore faut-il que le motif soit dénué d'interêt personnel. Comme les distinctions sont trop subtiles, pour ne pas produire quelquefois des méprises, restez inviolablement attachée au principe : qu'en général il vaut mieux supporter un blâme, que de se le sauver par l'artifice ou le mensonge. La fausseté est le vice le plus odieux, comme les femmes fausses sont les plus méprisables. J'ignore ce que je dois penser de celle qui a pu se charger pour une jeune personne d'une lettre qu'elle supposoit venir d'un amant. Ce peut être une bonne personne d'ailleurs, mais, à coup sûr, la commission que lui donne là Mr. de Villemort, annonce qu'il ne la croit ni fort honnête, ni fort scrupuleuse. Je serois bien fâchée que vous vous liassiez particuliérement avec elle, & je regarde si essentiel de la désabuser, que je lui écris : Vous trouverez cy-joint mes deux lettres; cachetez-les, & envoyez-les lui sans aucune appa-

rence de myſtere, par la premiere occaſion qui ſe préſentera. Le rolle qu'elle a joué, eſt aſſez bas pour eſpérer qu'elle ne vous en parlera point devant perſonne. Mais, ma chere petite, quelqu'événement qu'il arrive, gardez-vous bien de mettre votre confiance dans les femmes de l'eſpece de Madame Dubois; vous pourriez en rencontrer plus d'une en votre chemin : ce ſont de ces ames viles qui ſçavent ſe maſquer aux yeux de l'innocence pour la mieux ſéduire. Rien ne la caractériſe comme ce ton officieux, cette complaiſance facile, cette attention à ſeconder vos deſirs, à les pénétrer, à les prévenir, & ſur-tout à flater vos défauts. N'imaginez point que ce ſoit interêt ni attachement, c'eſt malignité toute pure; l'honneur des autres leur fait honte; l'unique ſatisfaction qui leur reſte eſt de corrompre la vertu. Hélas, combien de malheureuſes n'ai-je pas vu devenir leur victime! rapportez-vous-en à mon expérience, ma chere enfant, elle vous tiendra lieu de celle qu'on n'acquiert jamais qu'à ſes dépens.

LETTRE de Madame de Renelle à Mr. de Villemort.

CEs caracteres vous ſurprendront ſans doute, Monſieur; vous n'y reconnoîtrez pas ceux que vous attendez en vain de Mademoiſelle de Moſan; elle eſt mon éleve, mon amie, & j'oſe dire, trop digne de mon amitié, pour entretenir une correſpondance de lettres avec un jeune homme de votre âge. Puiſque vous ſçavez ſi bien apprécier ſes vertus, je ſuis ſurpriſe que vous lui ſuppoſiez ſi peu de principes & autant d'imprudence; je ne m'étonne pas moins, qu'en voulant vous parer d'un ſentiment épuré, vous tranſgreſſiez ſes premieres régles. Avez-vous pu vous aveugler au point de ne pas ſentir que c'étoit compromettre de mille manieres différentes Mademoiſelle de ***, que de lui écrire & d'adreſſer votre lettre à une femme que votre confiance même rend ſuſpecte? Pour prévenir les ſuites toujours funeſtes d'une pareille étourderie, je prens cette fois tout ſur mon compte; mais les droits que l'amitié me donne ſur Mademoiſelle de *** m'autoriſent,

Monſieur, à vous prier de ceſſer toute correſpondance avec elle; je ne prétens pas vous faire un crime des ſentiments que vous avez pris pour elle, elle intereſſera tous ceux qui la connoîtront, & elle mérite leur eſtime. Quand il ſeroit vrai que vous lui auriez plû, je ſuis convaincue que ce ſeroit à ce même titre, & que la candeur de ſon ame n'en auroit point été altérée; ainſi elle n'en vaudroit pas moins à mes yeux; mais obſervez, s'il vous plaît, que ſi les convenances ne ſont point d'accord avec votre inclination, vous ne pouvez prétendre à rien vis-à-vis d'une fille trop bien née pour hazarder aucune fauſſe démarche: il eſt encore temps, Monſieur, d'éviter une ſource de peines pour vous, & de malheurs pour elle; plus vous vous piquez de lui être véritablement attaché, plus vous devez la fuir.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur.

P. S. Vous pouvez être certain que Mademoiſelle de *** approuve cette lettre, puiſque c'eſt elle qui ſe charge du ſoin de vous la faire parvenir... *Oui, Monſieur.*

LETTRE de Madame de Renelle à Madame Dubois.

MAdemoiſelle de Moſan m'a fait paſſer, Madame, la lettre que vous avez eu l'attention de lui remettre; trouvez bon que je profite des mêmes occaſions que vous avez ſans doute pour envoyer la réponſe, & que je vous prie de faire parvenir celle-cy à l'ami de mon frere. S'il eût été plus sûr de mon adreſſe, il n'auroit importuné ni vous ni Mademoiſelle de Moſan. Je vous dois à l'une & à l'autre bien des remerciments; recevez-les, Madame, & croyez que perſonne n'eſt plus que moi votre très-humble ſervante.

LETTRE à Madame de Renelle.

QUe de graces n'ai-je point à vous rendre, ma chere Maman, mon incomparable amie. Vous me tirez d'un abyſme de maux. Votre lettre m'a aſſez éclairée pour les entrevoir, & la conduite de Madame Dubois, pour ne pas m'en laiſſer douter. Hélas, ma bonne amie, à quoi ſont expoſées

les jeunes filles qu'on abandonne à elles-mêmes! tout ſemble concourir à leur perte : mille pieges ſont tendus ſur leurs pas ; leur ſimplicité & leur bonne foi deviennent en quelque ſorte l'écueil de leur innocence. N'aurions-nous donc pas aſſez à faire de nous défendre contre les ruſes d'un ſexe qui met ſa gloire à nous séduire? Je frémis, chere Maman, des dangers qui m'environnent; & la sécurité où j'étois ſur le compte de Madame Dubois, s'eſt changée en ſoupçons, peut-être exagérés par la crainte; mais il n'eſt plus en mon pouvoir d'avoir bonne idée d'elle. Croyez, ma bonne amie, que j'ai de l'horreur pour tout ce qui n'eſt point honnête.

Cette femme qui appréhendoit de paroître ſuſpecte l'autre jour, a déja banni une partie de ſes ſcrupules : elle eſt revenue deux fois ſous de vains prétextes, uniquement, m'a-t-elle aſſurée, pour que je pûs lui remettre ma réponſe. Vous êtes trop bonne, lui ai-je répondu d'abord, je ne crois pas qu'il y en ait, j'ai envoyé la lettre... Comment, Mademoiſelle, vous avez confié votre écriture à quelqu'un? Ne deviez-vous pas bien plutôt m'attendre,

& compter que je ne négligerois pas l'occasion de vous être utile ? Vous ne pouvez pas douter que je ne sois attachée à vos interêts plus qu'aux miens, & ce n'est pas, j'espere, la derniere preuve que je vous en donnerai par mon exactitude à vous servir. Mais, de grace, pour vous, pour moi & pour la personne qui vous écrit, soyez une autre fois plus circonspecte. Tout le monde n'est pas discret, il s'en faut bien ; un seul mot de lâché pourroit me faire bien du mal, & vous ôter la ressource la plus sûre, que, sans me flater, je puis dire que vous avez en moi.

Elle parloit avec tant de volubilité que je ne pus l'interrompre ; à la fin elle s'arrêta en m'examinant de la tête aux pieds.

Vous vous échauffez mal-à-propos, repris-je ; ce n'est point mon écriture que j'ai envoyée, c'est la lettre même que vous m'avez remise.

Quoi, Mademoiselle, vous la lui avez renvoyée ? Il sera bien triste ce pauvre Monsieur ; car sûrement on ne peut pas vous aimer à demi ; & cela n'est point encore sans inconvénient. Si on interceptoit cette lettre, on de-

vineroit bien que c'eſt à vous qu'elle s'adreſſe. Quelle eſt la ſemme de ce pays-cy capable d'inſpirer un homme aimable, ſi ce n'eſt vous? tenez, Mademoiſelle, le monde eſt bien méchant; il ne ſuffiroit pas de cacher que vous aimez, il faut encore avoir bien ſoin qu'on ne ſçache pas que l'on vous aime. On ne rencontre que de mauvaiſes langues; & nous n'avons pas de plus grands ennemis de notre réputation que les femmes qui ont joui du plaiſir de perdre la leur. Mondieu, vous rougiſſez! Pourquoi donc? allez, ſoyez tranquille, s'il arrivoit quelque choſe, je ſçaurois y remédier; Mr. de Villemort me connoît bien; il ne ſe ſeroit pas confié legérement.

Mon embarras étoit extrême; je ne voulois pas indiſpoſer cette femme, moins encore voulois-je mentir. Je pris cependant ſur moi, pour déguiſer le plus qu'il me fut poſſible. Mais, Madame, votre imagination va bien vîte. Mr. de Villemort vous ſeroit obligé, s'il penſoit à moi, des ſoins que vous prenez de m'en inſtruire. Vous a-t'il chargée....? Ha, Mademoiſelle, j'ai bien deviné au premier coup d'œil tout ce que vous lui avez inſpiré; ſes

ſentiments ne pouvoient point m'échaper. Au reſte, ſes vues tendent ſûrement au mariage, elles n'ont rien qui doive bleſſer votre délicateſſe, & ſi je n'en étois pas perſuadée, vous croiriez bien que je ſerois la premiere à vous conſeiller de... Mr. de Prévalle entra dans cet inſtant, elle fut interdite. Eſt-ce que je vous interromps? Nous demanda-t-il? Mondieu non, Monſieur, Mademoiſelle me parloit de ſon Couvent qu'elle regrette toujours; cela fait l'éloge de ſon bon cœur, car aſſurément elle eſt bien moins aſſujettie auprès de Madame la Comteſſe, qui paroît une excellente mere.

Ce trait de fauſſeté m'a indignée; ma bonne amie, & je vous aſſure que je ſuis bien réſolue de briſer court avec cette dangereuſe femme; ſans vous j'aurois pu facilement être ſa dupe. Qui ſçait ſi je ne l'aurois pas été auſſi de Mr. de Villemort? & ce que je ſerois devenue... car comme vous l'obſervez très-bien, on craint davantage de nuire à l'objet de ſon amour quand on aime véritablement; pour moi je ne voudrois pas d'un bonheur qui terniroit ſa gloire. Auſſi ſens-je bien que

les motifs les plus pressants se réunissent pour m'engager à renoncer à lui, & j'abjure dans ce moment-cy toutes mes erreurs. Oui, ma bonne amie, ma chere Maman, je vous promets de ne plus m'occuper qu'à les réparer. Je veux oublier absolument Mr. de Villemort. Afin même qu'il n'en puisse pas douter, & peut-être pour me donner des armes contre ma foiblesse, j'ai ajoûté à votre apostille un *oui*, Monsieur, en très-gros caracteres, pour le convaincre que j'approuvois tout; ainsi vous voyez, chere Maman, combien je desire de redevenir digne de vos bontés. Puisse-je un jour être dans le cas de vous en marquer toute ma reconnoissance; croyez qu'elle est sans bornes, & que, comme mon amitié, elle sera éternelle.

LETTRE de Madame de Renelle.

PAuvre innocente, qu'avez-vous fait? Quoi, vous ajoûtez un mot à ma lettre, & c'est précisément l'unique que demande Mr. de Villemort par la sienne. Vous vouliez lui ôter tout espoir, & vous le comblez. Oh

ſimplicité d'ame, oh droiture de cœur! Comment pourvoir à tant d'inconvénients? J'avoue, ma chere petite, que vous avez bien mis ma prévoyance en défaut, mais que cela vous apprenne qu'avec des intentions pures on peut faire des démarches imprudentes, & qu'une jeune fille ne doit jamais rien hazarder hors des régles que lui preſcrivent ſes devoirs, lors même qu'elle croit y enviſager un bien évident.

Brûlez vos plumes, ma chere enfant, déchirez votre papier, répandez votre encre, plutôt que de l'employer déſormais pour quelque homme que ce ſoit. Les paroles volent, mais les écrits, ha les écrits, chere petite, ſont des monuments qui atteſtent nos foibleſſes & les multiplient pour ainſi dire, en les tranſmettant aux yeux de la poſtérité. Peu de caracteres ſont aſſez heureuſement nés pour mettre à profit les fautes des autres, & la plûpart ſe laiſſent entraîner par le mauvais exemple. Il vous reſte une ſatisfaction intérieure, aimable enfant; ne la perdez pas, c'eſt à elle de vous rendre juſtice ſur les cauſes en déplorant leurs effets; car les intentions ſeules conſ-

tituent le crime ; auſſi ne prétens-je pas dire que vous ſoyez coupable.

Il faut à préſent voir comme Mr. de Villemort aura pris ce malheureux *oui* ; mais ne vous flatez pas ; les hommes ſont trop vains, pour qu'il ne l'interprete point en ſa faveur. Ils ſont de plus encore trop adroits, pour qu'il ne ſaiſiſſe pas le parti qu'il peut tirer d'une pareille circonſtance, dût-il feindre de ſe croire aimé.

J'ai vu avec plaiſir le peu de cas que vous faites de Madame Dubois. Tâchez d'éviter ſes nouvelles queſtions ; mais autant par interêt perſonnel que par humanité, ne lui nuiſez point. Les belles ames en mépriſant le vice, ſçavent plaindre le coupable. Adieu, ma chere petite, je vous embraſſe de tout mon cœur.

La Lettre de Madame de Renelle m'ouvrit les yeux ſur mon étourderie, & m'eût jettée dans une perplexité extrême, ſi la bonté avec laquelle elle ſembloit m'excuſer en me blâmant, n'eût un peu ranimé mon courage. Il ne s'agiſſoit plus de gémir, il falloit prendre de fermes réſolutions pour l'avenir ; j'arrangeai un plan de conduite très-différent du paſſé. Mais que pen-

ſera ce pauvre Villemort, me diſois-je quelquefois? ce pauvre Villemort ne me ſortoit pas de l'eſprit, quoique je pus faire. S'appliquer à oublier quelqu'un, n'eſt aſſez ordinairement que s'en occuper davantage. Je ne ſçavois point encore cela, il eſt un âge où les réflexions ſe bornent aux événements. Néanmoins je ne me diſſimulois point que la pitié que m'inſpiroit Mr. de Villemort avoit ſes dangers; mais j'avois beau me les exagérer, malgré tout ce que m'avoit mandé Madame de Renelle ſur la nature de mon attachement. J'aurois mis le terme du bonheur au plaiſir d'avouer que j'aimois. Je n'admettois pas de combats au-delà. Il n'entroit pas même dans mon idée qu'on pût rien exiger de plus. S'aimer & ſe le dire devoit remplir tous les vœux. C'étoit dans mes principes une choſe très-aiſée que d'y borner ſes deſirs. Par deſirs je n'entendois parler que de ceux du cœur, car je ne connois pas les autres. Puis une réflexion toute ſimple venoit à la ſuite de ce raiſonnement. Au fond il n'y a pas grand mal à cela, mais Madame de Renelle y en trouvoit; c'étoit à mon cœur à ſe taire & à l'écouter. Mr. de Prévalle ſe joignit

à elle pendant cet intervalle pour me donner des conſeils ſenſés & dignes d'un ami qui connoît les hommes. Je ne dirai pas qu'il me convainquît. La mauvaiſe opinion qu'il vouloit me faire prendre de tous ceux de ſon ſexe en général, tournoit au contraire au profit d'un ſeul objet en particulier. Je ne croyois en Mr. de Villemort aucuns des défauts qu'il reprochoit aux autres. Une ſeule choſe m'alarma, ce fut l'interprétation qu'il prétendoit que donnoient tous les hommes aux ſerrements de mains. Ha... j'en fus confondue & anéantie! l'idée que Mr. de Villemort pouvoit me méſeſtimer m'étoit odieuſe, & j'en voulois à Madame de Renelle de ne m'avoir pas mieux inſtruite des conſéquences qu'entraînent ces miſeres. Il étoit bien vrai qu'en abandonnant ma main à Mr. de Villemort, j'avois goûté une ſorte de douceur; mais jamais je n'en avois compris le ſens. L'indiſcrétion, la vanité des hommes dont Mr. de Prévalle me fit auſſi le tableau, ajoûta encore à toutes mes craintes; je les gardai néanmoins pour moi. J'étois peu diſpoſée à la confiance, & les confidences de cette eſpece ſont ordinairement les dernieres que l'on fait.

Un mois d'abſence me donna le temps de réfléchir, & de prendre de fermes réſolutions. Quand Mr. de Villemort revint; il me trouva beaucoup plus réſervée. Son air froid m'apprit du reſte les ſoupçons qu'il en concevoit; & dans la converſation générale, il gliſſoit une infinité de choſes qui me le faiſoit ſentir. Je ſouffrois ſingulierement; l'amour & la décence élévoient dans mon ame des combats continuels. Que fut-ce quand il ſe fut décidé à m'écrire le billet ſuivant:

BILLET de Monſieur de Villemort.

NE m'aviez-vous accordé, Mademoiſelle, la grace que je vous avois demandée à tant de repriſes, que pour me rendre enſuite le plus malheureux des hommes? Depuis que vous m'en avez cru digne, qu'ai-je fait qui ait pu me rendre l'objet de votre dédain? je n'oſe pas dire mépris; car ſi je le penſois.... Ha de grace, Mademoiſelle, ne me faites point mourir à petit feu; ſi je ſuis coupable, ſi j'ai violé mes engagements vis-à-vis de vous, ſi j'ai tranſgreſſé les ſages conſeils de votre reſpectable amie, puniſſez

ſez, accablez tout d'un coup un amant infortuné : mais ſi vous ne formez que d'injuſtes ſoupçons, mettez-le à portée de ſe juſtifier. Ha, grand Dieu! quel pourroit être mon crime, ſi ce n'eſt de vous adorer uniquement, & de vous reſpecter plus que femme au monde? Hé qui oſeroit m'en faire un crime? dépend-il donc de nous de ſentir ou de ne ſentir pas? Non, ma chere amie, il eſt bien plus à mon pouvoir de ceſſer d'être, & j'y ſuis réſolu dès que ma préſence vous eſt à charge. Si j'emporte un regret, ce ſera celui de n'avoir point tranché le cours de ma vie dans l'inſtant où je pouvois mourir heureux. Au moins, mon dernier ſoupir ſera-t-il un dernier ſerment que je n'aurai jamais aimé que vous.

Rien ne pourroit rendre les diverſes impreſſions que ce billet fit ſur mon ame, ni l'effroi dont il me ſaiſit, ni les repentirs que me cauſoit mon imprudent *oui*, auquel Mr. de Villemort avoit donné un ſens oppoſé à mon intention, mais que mon cœur ne démentoit pas. N'oſant plus écrire ſous quelque prétexte que ce fût, j'envoyai le billet à Madame de Renelle, dans l'eſpérance qu'elle y répondroit.

LETTRE à Madame de Renelle.

SErai-je donc toujours également malheureuse, chere Maman, soit que je suive strictement vos conseils, soit que je m'en écarte, & la raison n'est-elle plus qu'affligeante, quand une fois on a méprisé ses préceptes? Je me flatois d'avoir recouvré la mienne; j'avois fait provision de forces, mais Mr. de Villemort est de retour. Hélas, c'est vous dire qu'elles sont prêtes à m'abandonner! l'air froid dont je l'ai reçu l'a pénétré jusqu'au fond de l'ame. Voyez ce qu'il me marque, où le conduit son désespoir, tout ce que j'ai à en redouter. Prescrivez-moi, chere Maman, ce qu'il faut que je fasse. Grand Dieu, s'il alloit attenter à ses jours avant que vous l'ayez calmé..... ma bonne amie, quelle douleur..... quel éclat! & que deviendrois je? Il n'est que trop vrai, j'ai fait innocemment son malheur. C'est l'espoir qu'il a conçu qui a fortifié ses sentiments pour moi. Comment actuellement parviendrai-je à les détruire? le puis-je sans blesser la vérité, & est-il jamais permis de la trahir? Que cet état d'in-

certitude eſt affreux! ma bonne amie, puiſque l'amour eſt de tous les états, il eſt auſſi une ſorte d'amour pour tous les âges. Ne nous abuſons point. J'aime Mr. de Villemort, ſelon que j'ai de ſacultés aimantes; mais il eſt toujours vrai que je ne puis pas encore dire pourquoi je l'aime. Ne ſeroit-ce pas parce qu'il m'eſt attaché? Non pourtant, car nous nous ſommes plû réciproquement preſque au même inſtant... en vérité, il y a dans tout ce que j'éprouve des choſes bien indéſiniſſables. Oui, chere Maman, ſi je ne vous chériſſois pas tendrement, je croirois ne chérir que Mr. de Villemort, & cependant c'eſt malgré moi. Notre cœur n'eſt donc pas à nous, puiſqu'il ſe donne ainſi quand il lui plaît? Mais qui le fait mouvoir?.... Ma bonne amie, je n'y connois rien.

Mr. de Villemort voyant le lendemain qu'il ne recevoit pas de réponſe, en me donnant la main au retour de la promenade, me demanda s'il devoit reſter ou partir. Quelle étrange queſtion, lui répondis-je! Eſt-ce à moi à décider pour vous entre le plaiſir & l'ennui? Non, Mademoiſelle, ainſi ne puis-je conſulter que le vôtre. J'ignore

ce qui a pu me faire perdre votre estime, je comprens qu'avec vous les absents ont tort. Je me retire : mon estime, repris-je, est toujours la même ; mais, j'ai sçu que je m'étois méprise dans les témoignages que je vous en ai laissé prendre ; qu'ils pouvoient me nuire dans votre esprit, & il ne me suffit pas que mes intentions soient droites, il m'importe encore que vous n'en puissiez douter. Du reste, ma maniere de penser est & sera ce qu'elle a été, soit que vous partiez, ou que vous demeuriez. Nous rentrions, il me serra la main, & dès ce moment l'intelligence parut renaître entre nous. Contente une fois de moi-même, je passai une nuit délicieuse dans la persuasion où j'étois que j'avois satisfait aux sentiments sans blesser l'honnêteté. La réponse de Madame de Renelle vint un peu altérer ma joie, en contrariant ce qu'elle nommoit un simple penchant, sans doute pour m'ôter tout prétexte de m'y livrer.

LETTRE de Madame de Renelle.

CE n'eſt point, ma chere petite, parce que vous ſuivez aujourd'hui mes conſeils, que vous êtes malheureuſe, c'eſt pour vous en être écartée. On ne trahit pas en vain ſes devoirs, il faut que le cœur en ſubiſſe la peine. Soyez amie de la raiſon, & elle ceſſera de vous paroître affligeante. Si ces leçons ſont dures par fois, les fruits qu'on en retire indemniſent toujours au-delà de l'attente.

Il n'y a point de réponſe à faire à Mr. de Villemort, ſon billet eſt le ſtile de tous les amants, ce langage eſt uſé; ſoyez tranquille, il ſe calmera de lui-même; & ſi vous continuez de lui montrer du froid, il ne tardera pas à vous oublier. Quoique l'on nous regarde comme le ſexe le plus foible, vous devez ſçavoir, mon cher enfant, qu'on nous a reſervé l'honneur de la défenſe. Vous pouvez donc taire votre ſecret ſans ſortir de votre caractere, & vous le devez par amour de vos principes. Il eſt toujours bien de montrer de la droiture, & de la franchiſe; mais

n'imaginez pas que cela vous impose la loi de révéler tout ce qui se passe dans votre cœur ; ce seroit tirer d'un principe certain des conséquences très-fausses : pensez ce que vous dites, gardez vous de dire tout ce que vous pensez, & n'usez point de dissimulation ; pour cela soyez réservée seulement, voilà tout ce que je vous demande. L'amour est de tous les états sans doute ; puisque le sentiment est involontaire, il a ses degrés selon les âges. Oui, ma chere enfant, vous avez très-bien trouvé tout cela ; mais à tout âge on résiste en fuyant, & souvent on succombe en voulant combatre ; ainsi vous n'avez pas deux partis à choisir.

Quant à vos deux autres questions, ma chere petite, il faudroit entrer dans des détails presque métaphysiques pour les résoudre. Avec le temps vous comprendrez que notre cœur est à nous, puisqu'il est l'essence de notre être, mais que c'est de lui qu'émanent toutes nos vertus, en lui que résident toutes nos foiblesses ; que de ses bonnes ou mauvaises qualités dépendent nos bonnes ou mauvaises actions ; de celles-là l'estime générale qu'il est si doux

d'obtenir, plus ſatisfaiſant encore de mériter. Pour moi je conſidere le cœur comme l'ame de notre ame ; car ce n'eſt pas nous qui le faiſons mouvoir, c'eſt toujours lui qui nous fait agir. Adieu, ma chere enfant : quelque choſe que m'inſpire le mien pour vous, je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.

Non, me diſois-je, après avoir lu cette lettre, je n'ai qu'un parti à prendre, qui eſt celui de fuir ; mais en me perſuadant que je fuyois Mr. de Villemort, je me contentois de ne le pas chercher. Il avoit repris toute ſon amabilité ; quelquefois nous nous rencontrions, je me retirois précipitamment, la rougeur peinte ſur le viſage & la confuſion dans les yeux. Souvent il faiſoit l'éloge de cette modeſte timidité qu'il nommoit charmante, divine, & qu'il reſpectoit, me diſoit-il, autant qu'il chériſſoit ſon bonheur. Dans les propos il ſe montroit capable des plus grands ſacrifices pour une femme vertueuſe, dont il ſeroit ſûr d'être aimé, & néanmoins il cherchoit à pénétrer ſur quels motifs rouloient tous mes principes. Etoit-ce religion? Etoit-ce préjugé? Etoit-ce gloire? Etoit-ce le

composé d'un peu de tout cela, qui forme la vertu la plus durable? J'adoptois la derniere idée comme plus analogue à mon caractere. Les motifs séparés, disois-je, quelque bien sentis qu'ils puissent être, ne me paroissent pas suffisants, s'ils ne sont tous réunis contre le piege que vous autres hommes tendez continuellement à la vertu. Et j'avois été fidelle jusques-là à ma parole, Mr. de Villemort ne s'étoit point trouvé seul avec moi. Par hazard je le rencontre sur un escalier, il m'arrête pour me demander de mes nouvelles; même question de ma part: je ne suis pas bien, me dit-il; je souffre prodigieusement depuis deux heures. Où allez-vous, continua-t-il, en me tendant la main? Nulle part, lui répondis-je, fort embarrassée: hé bien descendons au cabinet d'assemblée; car la place n'est pas tenable ici. Je me laissois conduire sans articuler un seul mot, bien décidée de ne pas manquer aux engagements pris avec Madame de Renelle, & de quitter Mr. de Villemort sous quelque prétexte. Il tenoit toujours ma main; sentant que je voulois la retirer, il passe un bras autour de moi. Ne m'arrêtez pas davantage, lui dis je; je veux al-

ler chez la Comteſſe ; abſolument je le veux..... Quel trouble charmant ! quelles craintes mal fondées ! raſſurez-vous, me dit-il, je ſuis incapable de vous manquer ; je ne voudrois ſeulement que payer un tribut à cette bouche de roſe..... L'action fut ſi vive que je ne pus m'en défendre.... Interdite & fâchée, je voulois me plaindre de cette hardieſſe, qui me paroiſſoit indécente ; quelqu'un entra, & je fortis.

La Comteſſe m'apprit ce même jour qu'elle partoit le lendemain pour la Rochelle ; il falloit quitter Mr. de Villemort ; mais quel dédommagement ! j'allois voir Madame de Renelle. Que de choſes n'avois-je point à lui communiquer ! Je parle ſincérement, je volai ſans nul regret à la grille, & là je fis à mon amie une confeſſion bien exacte de tout ce qui s'étoit paſſé. L'amour perd rarement quelque choſe de ſes droits ; n'étoit-ce pas parler de Mr. de Villemort ? Votre Mr. de Villemort, me dit Madame de Renelle, me donne une aſſez bonne opinion de lui, par la violence qu'il s'eſt faite dans votre dernier tête-à-tête. Peu d'hommes ſeroient capables de cette retenue. Il reſpecte votre innocence, c'eſt un

honnête garçon ; mais ne vous y fiez pas plus pour cela. Emporté par la paſſion, il pourroit perdre l'empire qu'il montre avoir ſur ſes ſens ; & s'il venoit à vous manquer.... Je vous défens de le revoir.... En vérité tout cela étoit autant d'énigmes pour moi. Mais mon amie déteſtoit les queſtions, j'étois forcée de retenir ſes maximes avec toute leur ambiguité ; peut-être m'auroient-elles été plus profitables ſi elle les eût renfermées dans des bornes moins étroites & plus dévelopées.

Notre voyage ne fut pas long. Mr. de Villemort ne tarda pas à nous venir joindre ; & avec le temps, ce qu'avoit prédit Madame de Renelle, arriva. Indignée de ce qu'il avoit oſé me ſerrer une ſeconde fois dans ſes bras & me donner un baiſer, je ne lui dis que ces quatre mots, *de votre vie ne penſez à me revoir.* Cela ne pouvoit s'entendre que pour le particulier, car je ne pouvois lui interdire la maiſon de la Comteſſe. Les ſoupleſſes ne coûtent rien aux hommes : Mr. de Villemort me retient, ſe jette à mes genoux, me demande mille pardons, s'excuſe ſur un tranſport plus fort que lui ; ſa raiſon s'étoit égarée, diſoit-il ; il n'a-

voit pu en être le maître ; il s'en repentoit ; il expieroit sa faute par la plus austere retenue ; il ne me quitteroit pas que je ne lui eusse tout pardonné. Laissez-moi... laissez-moi, lui dis-je ; je vous promettrois ce que je ne veux pas tenir ; je vous méprise... J'espere vous haïr bientôt. Je m'arrachai d'auprès de lui sans qu'il m'en coûtât le moindre effort... mon amour propre, ma vanité, ma candeur, tout étoit blessé, & mon cœur ne prêtoit aucune excuse à une pareille offense. Son prétendu transport, sa raison égarée, me paroissoient autant de chimeres : il est des choses dont l'innocence ne peut se faire d'idée juste ; je croyois tout bonnement que les transports dépendent de la volonté, & je ne concevois pas qu'on osât avoir des volontés auprès d'une femme telle que moi. C'étoit dans mes principes le comble de l'ignominie. Plongée dans une profonde tristesse, je ne sçais lequel je détestois le plus, de Mr. de Villemort ou de moi : je crois que c'étoit tous les deux. Je m'accusois d'étourderie, d'imprudence, & je le fuyois très-exactement. Toujours adroit à profiter de l'occasion, il hazarda un

jour de me renouveller à voix baſſe ſes proteſtations & ſon repentir... Ne me parlez pas, lui dis-je, de ce que je voudrois qu'il fût en mon pouvoir d'oublier.... Je ne vous en parlerai donc plus par délicateſſe, Mademoiſelle, & je ſerai ſi ſoumis que je vous forcerai à me rendre votre eſtime. Je prendrai ſur moi le ſoin de vous fuir; je ne m'expoſerai plus à cet indigne oubli... Non, je ne puis ſoutenir votre défiance: je le quittai bruſquement, il en profita pour aller m'écrire.

BILLET de Mr. de Villemort.

SI vous refuſez de m'entendre, Mademoiſelle, au moins daignez me lire. Je ſens aſſez l'étendue de ma faute; n'achevez point de m'accabler; permettez que je me proſterne à vos genoux, pour vous y jurer un repentir éternel. Ma chere amie, ne le découvrez-vous pas juſques dans mes regards? Seriez-vous inexorable? De grace arrachez moi plutôt la vie; dès-lors que vous me mépriſez, il n'eſt que trop vrai que je ſuis indigne de vivre.... Mais eſt-ce bien moi qui ai pu vous manquer? Quoi, j'ai pu ou-

blier un inſtant le reſpect qu'inſpirent les caracteres de la vertu dont vous êtes l'image!... O Dieux, mes larmes, mes ſoupirs, les remords dont je ſuis rongé, ne peuvent-ils donc effacer mon égarement? Ma chere amie, rentrons dans les bornes de la nature; veuillez compatir aux foibleſſes qu'elle a attachées à l'humanité : aſſujettis par elle à de violentes impreſſions, nous n'avons ſur nos ſens, nous autres hommes, qu'une volonté ſi précaire, qu'en vérité je ſuis plus digne de votre pitié que de votre courroux.... Hélas, ſi vous ſçaviez combien de fois j'ai réſiſté avant d'oſer être téméraire, & tout ce qu'il m'en coûte depuis, je ne vous trouverois pas ſi inſenſible à mes regrets : néanmoins je voudrois pouvoir racheter ce crime de la derniere goutte de mon ſang. Ordonnez, & je vous jure que vous le verrez couler.

J'étois trop indignée pour me laiſſer convaincre d'abord; la honte même & la confuſion m'empêcherent de confier mes ſujets de plainte à Madame de Renelle.

Mr. de Villemort n'attendoit point de réponſe; il n'eſpéroit que d'être favoriſé du hazard pour me parler,

& il étoit adroit à le faiſir. Un jour ſentant que malgré toutes mes réſolutions de ne lui jamais pardonner, il commençoit de m'ébranler, je m'éloignai de lui avec une ſorte d'émotion qu'il interprêta en ſa faveur, & dont il réſolut de tirer parti. Pendant long-temps il ne me parla plus que de ſon reſpect, de ſon amitié, de ſon eſtime; le mot d'amour étoit comme proſcrit; s'il me rencontroit, c'étoit une circonſpection dans le diſcours & dans le maintien, faite pour tromper les plus habiles dans l'art de pénétrer les motifs. On nous taxe, hélas, d'artifice! mais ſerions-nous capables d'autant de fourberies raiſonnées pour abuſer l'innocence? Née droite & franche, je fus abſolument dupe de cette conduite; je m'applaudiſſois intérieurement de n'avoir rien mandé à Madame de Renelle: elle m'avoit ordonné, diſois-je, de ne plus parler à Mr. de Villemort; il eſt cependant d'autres moyens de rappeller les hommes à la vertu & d'en faire des amis.

Pour mieux regagner ma confiance, Mr. de Villemort trouva le ſecret, à force de me chercher par-tout, de me rencontrer ſouvent ſeule, & d'y être

d'une ſageſſe que moi-même j'admirois. Une douce joie paroiſſoit ſe peindre ſur toute ſa phyſiomie. Quelque choſe de très-tendre ſembloit s'y joindre; mais auſſi-tôt qu'il ſe ſentoit animé, il s'éloignoit en me diſant que j'étois trop dangereuſe.... Comment une ame délicate ne feroit elle pas ſenſible à ces procédés lorſqu'elle les croit ſinceres? La mienne ſe livra toute entiere à la flateuſe illuſion que l'amour lui préſentoit pour la ſéduire. Je me perſuadai cette fois que j'étois aimée avec autant de candeur & de vertu que j'aimois moi-même. Je me repoſois de tout ſur la probité de Mr. de Villemort, je lui laiſſai voir toute mon eſtime. Quand il jugea m'avoir ramenée au point de confiance qu'il deſiroit, il tenta un nouvel effort. J'aurois, me dit-il un jour, des choſes très-importantes à vous communiquer; accordez-moi une demi-heure d'entretien.... Demandez-moi des choſes poſſibles, lui répondis-je, il n'en eſt point auxquelles mon amitié refuſe de ſe prêter; mais celle-cy dépend entiérement du hazard, profitez des moments. Ho, nos moments ſont trop courts, trop incertains, reprit-il! je voudrois cauſer

avec vous ſans gêne & ſans crainte..... Qui empêcheroit, par exemple, qu'un ſoir.... Ha, bon Dieu, que me propoſez-vous là, m'écriai-je!... y penſez-vous? comment cela peut-il entrer dans votre imagination? Un ſoir? Sentez donc que d'inconvénients renferme cette propoſition, & que de doutes elle pourroit me donner ſur l'interêt que vous devriez prendre ſur ma réputation...... En effet, nombre de diſcours que je lui entendois tenir depuis long-temps avec la Comteſſe ſur la conduite des femmes, ſur les ménagements qu'un honnête homme ne pouvoit ſe diſpenſer de garder, & une infinité d'autres qui ſembloient ne tendre qu'à m'inſtruire indirectement, ſe préſenterent à mon eſprit dans ce moment, & me rendoient Mr. de Villemort ſuſpect; mais il eſt ſi aiſé d'en impoſer à une ame droite, qu'il ſçut encore diſſiper tous mes ſoupçons; il crut que le ſeul moyen de m'amener à ſes fins, étoit de donner très-peu d'importance à la choſe, & de me perſuader que mes craintes n'étoient que l'effet du préjugé: oui préjugé, me diſoit-il; que fait la nuit ou le jour, dès que les intentions ſont droites, & qu'on eſt avec un

un ami ſûr ? Depuis que vous me connoiſſez, ajoûta-t-il, je penſe avoir fait mes preuves..... Non, lui répondis-je, je ne vous reconnois pas aujourd'hui. L'ami délicat doit chérir l'honneur de ſon amie, & il ne devroit pas vouloir l'expoſer au hazard. Ce n'eſt point aſſez pour nous que d'être ſages, il faut encore le paroître. Hé, que voudriez-vous que l'on penſe, ſi malheureuſement j'étois vue ou entendue ! Mais cela n'arrivera point, ma chere amie, fiez-vous-en à ma prudence, à mes précautions... Non, non, repris-je, je ne me fierai à rien, & je ne vous diſſimulerai pas même que ceci me devient très-ſuſpect. Il vous faudroit beaucoup plus de temps pour arranger ce vain projet, que pour vous ouvrir ſur ces choſes importantes que vous voulez me communiquer. Pourquoi ne pas profiter de cet inſtant que nous perdons à diſcuter... Ho, vous parlez très-bien !... Très-clairement, Mademoiſelle ; je vous entens.... Oui, vous êtes de ces femmes qui exigent les plus grands ſacrifices, & qui ſont incapables d'en faire un de la plus petite eſpece. Je le vois bien ; je me trompois lourdement en comptant ſur vo-

tre amitié. Vous ne m'accordez pas seulement votre estime Je vous suis suspect ; moi suspect, après tout ce que;... mais je ne vous le serai pas plus long-temps, Mademoiselle ; je devois partir très-incessamment, je vais hâter mon départ : il sortit en achevant ces mots.... Son air sombre ne m'affecta pas beaucoup, il s'en apperçut au ton libre & aisé que je conservai tout le reste du jour. Il sentit qu'il s'étoit trompé dans le choix des moyens ; que je n'étois pas femme à céder à la force par foiblesse ; il changea de batterie, redevint tendre & empressé, & porta toute l'attaque vers le cœur, toujours sous l'apparence de l'amitié. Que de subterfuges! malheureusement mon peu d'expérience ne me permettoit pas de les découvrir ; au contraire, je ne vis dans Mr. de Villemort qu'un homme aveuglé par le sentiment ; je crus qu'il puisoit tous ses torts dans la droiture de son cœur. Je n'attendis pas ses excuses pour lui pardonner. Une ame franche & vraie ne peut apprendre qu'à ses dépens à se méfier des autres. Mr. de Villemort trouvoit toujours le secret de me joindre. Quelques jours après il me demanda si j'a-

vois réfléchi ſur la priere qu'il m'avoit faite, & s'excuſa ſur la maniere dont il m'avoit quittée. Vous êtes bonne, ma chere amie, me dit-il, vous devez concevoir combien il a dû me paroître dur de vous être ſuſpect; il eſt conſtant que je ne vis & ne reſpire que pour vous ; je fais ma plus chere occupation de vous le prouver... Ne me ſera-t-il pas permis d'eſpérer un peu de retour ; & pour la premiere grace que je vous demande, me la refuſerez-vous inhumainement? Il me tenoit la main ſerrée dans la ſienne; ſon regard étoit ſi tendre que peut-être parus-je un peu émue. Regardez-moi donc, ma chere amie, continua-t-il; ne m'aimeriez-vous plus, moi qui vous adore, qui vous ſacrifierois tout? Quelles ſont vos craintes, vos doutes, vos ſcrupules? Parlez, je vous promets de me rendre à tout ce que vous exigerez..... Ce que j'exige eſt que vous renonciez à la folle prétention de me faire faire une fauſſe démarche. J'y ai bien réfléchi, & plus j'y penſe, plus la ſeule idée m'effraie. Ha, ma bonne amie!... Non, non, je ne commettrai point cette imprudence. Vous ne vous fiez donc pas

à mon honneur, à ma probité? Quand je m'y fierois, repris-je, les autres ſont-ils obligés d'y croire? Non ſans doute, ma chere, mais les autres n'entrent pour rien dans ceci; ils ne nous verront point, & je vous proteſte, foi d'honnête homme, que je n'ai nulle vue dont vous ayez à rougir. Je ferai la nuit ce que vous me voyez le jour; je ne vous approcherai même point ſi vous ne le voulez, & ne me permettrai pas la moindre plainte ſur la diſtance où vous me tiendrez de vous. Je ne veux & je ne deſire que d'emporter une preuve de votre amitié. Mon reſpect, ma tendreſſe ne mériteront-ils donc rien auprès de vous... Bornez vos deſirs aux effets poſſibles, lui dis-je, & vous me trouverez capable de tout ce qu'il y a d'honnête & de généreux. Mais; .... mais, ma chere... Toujours des mais; on vient, je vous laiſſe; j'eſpere... Ha, n'eſpérez rien! Pendant plus de trois ſemaines nous eumes nombre de ces converſations, & chaque jour ſes inſtances devenoient plus preſſantes à meſure que l'inſtant de ſon départ approchoit.

BILLET de Monsieur de Villemort.

HE bien, mon adorable amie, n'abandonnerez-vous donc jamais des craintes qui m'offensent? Le moment qui va m'arracher d'auprès de vous, n'aura-t-il aucun droit sur votre cœur; ce cœur qui est si bon? cette ame qui est si noble, ne fera-t-elle point un généreux effort en faveur du sentiment le plus pur qui puisse exister? A Dieu ne plaise que je pense avoir besoin de justifier mes motifs à vos yeux; ma conduite ne vous permet sûrement pas de douter de leur droiture. Mais, ma chere amie, supposons que ce soit simplement affaire de raisonnement; croyez-vous qu'un amant qui s'éloigne pour six mois, peut-être, hélas, pour bien plus, veuille séduire une maîtresse qu'il adore & dont il chérit la gloire? Quel fruit retirerois-je d'une semblable infamie, que la honte de l'avoir tentée infructueusement? Ce n'est point à vous que je dis cela; c'est à votre digne amie que j'imagine que vous consultez en tout. Non, mon aimable amie, non ma chere De ***, on n'a point

de telles vues, à moins d'être un miſérable! Quand je vous demande un acte de complaiſance, c'eſt par le deſir d'emporter la ſeule preuve de tendreſſe qu'il vous ſoit permis de me donner. Madame de Renelle fait ſa charge, & vous défendant de me l'accorder, elle ne me connoît point; mais vous qui liſez dans les plus ſecrets replis de mon ame, pouvez-vous bien me ſacrifier à un préjugé? L'amour n'unit-il pas nos cœurs? Mon Dieu, pourquoi faut-il tant d'explications? je ſerois comblé de n'avoir aucune réſiſtance à vaincre, de devoir tout à la confiance. Ha, ma chere, vous ne ſçavez point encore aimer comme j'aime, puiſque vous n'enviſagez pas le plaiſir qu'on goûte à obliger un amant! moi que ne vous ſacrifierois-je pas...? On vient, adieu. Songez que de ce que je vous demande, dépend le bonheur de notre vie.

REPONSE à Monſieur de Villemort.

HOmme intariſſable en plaintes comme en prieres, demandez-moi la vie, mais laiſſez-moi l'honneur; vous ne voulez point y attenter, je

le crois ; autrement daignerois-je vous répondre ? Non, je ſuis convaincue de la ſincérité de vos promeſſes, je rens juſtice à vos intentions, je fais plus encore peut-être, je déplore votre aveuglement. Si vous y perſiſtez, il ſera votre malheur, parce qu'en voulant exiger de moi plus que je ne dois, vous me forcerez à douter de votre délicateſſe ; & vous, de votre côté, vous douterez de mes ſentiments. J'y ai ſongé ; ma réputation eſt la ſeule choſe que je ne puiſſe point vous ſacrifier.

BILLET de Monſieur de Villemort.

JE ne ſuis donc qu'un homme pour vous, ingrate amie ? ha, que je me flatois d'être bien plus à celle que j'aime ! un homme, en vérité ce trait me déchire le cœur, que vous connoiſſez mal l'amour ! je devrois être pour vous ce que vous êtes pour moi, l'univers entier ; mais je vous fais pitié : vous déplorez mon aveuglement, déplorez-en donc auſſi la cauſe, puiſqu'elle vous eſt ſi peu chere. Eſt-il étonnant qu'un amant deſire obtenir une foible certitude qu'il eſt aimé ?

Et quand on l'aime véritablement, peut-on en refuser des preuves innocentes ? Non, ma chere amie, ces faux principes ne sont point dans la nature. Si je suis à vos yeux quelque chose de plus qu'un homme, vous rendrez justice à ma délicatesse ; vous ne m'induirez pas à douter de vos sentiments ; vous viendrez recevoir les serments d'un amant qui vous adore ; vous vous reposerez sur lui du soin de votre honneur ; vous concerterez avec lui un projet de la derniere importance, & vous serez sûre qu'il ne veut point de votre vie, mais que la sienne est à vous.

REPONSE.

SI vous voulez être plus qu'un homme pour moi, cessez donc d'en avoir les foiblesses. Vous serez l'univers entier pour moi, quand je vous verrai plus attaché à ma gloire qu'à votre satisfaction personnelle. D'ici-là je suis fondée à présumer que vous n'aimez que vous, & vous pourriez bien cesser de me faire pitié.

BILLET de Monſieur de Villemort.

IL faut en effet que vous me ſuppoſiez bien peu de délicateſſe, Mademoiſelle, pour la bleſſer auſſi ſouvent. Autrefois vous m'alléguiez des raiſons, actuellement vous vous bornez aux reproches; mais il eſt vrai qu'ils ſont laconiques. O Dieu! eſt-ce ainſi que l'on écrit quand on ſent! Barbare, dépouillez-moi donc de toute ma ſenſibilité, ou ne l'outragez pas! Quoi, vous n'avez fait naître dans mon ame quelque eſpoir que pour m'en punir! Hélas, de quel poids vont m'être des jours que je traînerai loin de vous! je pars, preſque certain que j'adore une ingrate, que je..... Ha, chere ame de ma vie, je ne puis ſupporter cette idée; non je ne partirai point, je mourrai plutôt de douleur ſous vos yeux..... Parlez au moins, c'eſt le plus tendre amant & le plus infortuné des hommes qui vous en ſupplie.

REPONSE.

VOus voulez que je parle ; hé bien écoutez-moi : la ſincérité eſt ſur mes lévres comme la vérité eſt dans mon cœur. Rien n'excuſera ma franchiſe, ſi vous en abuſez, je le ſens ; mais la confiance eſt l'ame du ſentiment, & le ſentiment l'emporte ſur toute autre conſidération.

Puiſque je me ſuis avoué mille fois que je vous aimois, je crois pouvoir vous le dire ; enfin, un penchant invincible m'attache à vous, il eſt ſi pur que ma vertu ne s'en alarme point. J'ignore ſi c'eſt amitié ou amour ; tout ce que je ſçais, c'eſt que je ne l'ai jamais ſenti que pour vous, & qu'à moins que vous ne ceſſiez d'en être digne, vous pouvez compter qu'il ſera durable : mon ame abhorre juſqu'à la moindre apparence du vice. Ne me demandez donc plus rien qui pût me faire paroître coupable ; ſortez du délire qui vous a aveuglé au point de vous expoſer à me compromettre. Le plus grand de vos deſirs eſt ſatisfait. Vous ne vouliez qu'une certitude d'être aimé, la voici : un aveu de ma

part vaut mille ferments; goûtez le bonheur que vous y attachez, fans vous expofer à m'en faire repentir.

Je vous ai affez détaillé mes raifons précédemment, pour n'avoir plus rien à vous dire fur l'entrevue que vous m'avez demandée; mon eftime fouffriroit qu'il en fût queftion davantage.

BILLET de Monfieur de Villemort.

QUel aveu! vous m'aimez; mais avec quel froid mortel me le dites-vous! Dieux, fi vous fentiez comme moi, que vous vous exprimeriez différemment! ma chere amie, l'amour s'eft-il jamais payé du foible langage de l'amitié? Non, vous ne m'aimez pas; mon bonheur a paffé comme un fonge. Votre dernier Billet acheve de détruire l'illufion la plus chere à mon cœur.... Un penchant vous attache à moi : hé! qu'eft-ce qu'un penchant? Vous ne fçavez fi c'eft amitié ou fi c'eft amour : ha, ce n'eft ni l'un ni l'autre! Le fentiment, quel qu'il foit, eft toujours diftinct. Cruelle amie, que ne gardiez-vous un éternel filence!... Plus je relis votre Billet, plus il m'accable. Chaque phrafe

eſt marquée au coin de la hauteur & du dédain, & preſque du mépris; pas une ne caractériſe la tendreſſe. Hé, vous voudriez que je renonçaſſe à la preuve que je vous ai demandée! Non, vous me la rendez plus néceſſaire que jamais; je vous la redemande de nouveau à genou, ma chere, mon unique amie; ne me réduiſez point au déſeſpoir.

REPONSE.

C'En eſt trop, Monſieur; vous avez deſſillé mes yeux. Une femme qui ſent, qu'elle a tort d'aimer, ceſſe bientôt d'être coupable; n'attendez plus ni explications, ni reproches, ils ſont déſormais au-deſſous de moi.

BILLET de Monſieur de Villemort.

JUſte ciel, c'en eſt donc fait! Ce n'étoit point aſſez d'être indifférent, je ſuis haï & mépriſé. Qui me donnera aſſez de forces pour cacher mon déſeſpoir? Quoi que vous penſiez de moi, Mademoiſelle, je ne veux point vous compromettre; je ſens que je ne ſoutiendrois pas vos regards ni votre

préfence. J'aime mieux m'éloigner pour quelques jours. Demain je ferai parti avant votre réveil. Si vous n'êtes la plus ingrate & la plus infenfible des femmes, la pitié aura quelque droit fur votre ame, & vous vous attendrirez fur le fort du plus malheureux des hommes.

Mr. de Villemort fe flatoit fans doute que fon abfence me feroit une vive impreffion ; qu'à fon retour il pourroit en tirer de nouvelles armes pour me toucher. Mais j'étois trop indignée de fon défaut de délicateffe, il m'avoit ouvert les yeux ; & dès que je commençai à douter de la foi de fes ferments, je ne vis plus en lui qu'une ame baffe, capable de tous les fubterfuges. J'eus honte d'être entrée en difcuffion fur l'article d'un rendez-vous, quoique je n'euffe pas eu le moindre combat intérieur à foutenir pour le refufer ; & le mépris étouffa prefqu'en un inftant jufqu'aux plus legéres traces du fentiment dans mon cœur. Etoit-ce candeur ou vertu qui produifit cet heureux effet ? Etoit-ce amour propre ou vanité bleffée? Etoit-ce de ma part une méprife de fentiment, fi commune à feize ans ; & n'avois-

je pris pour Mr. de Villemort que du goût tout au plus, ou peut-être de l'amitié au lieu d'amour? C'eſt ce qu'il ne me fut pas poſſible de définir dans le temps. Depuis affectée pour quelqu'un qui avoit des vues plus ſolides & plus honnêtes, j'ai cru n'avoir aimé que très-foiblement. Mais mon amour propre pourroit encore être intereſſé à porter ce jugement; il eſt au reſte divers degrés de ſentiment, & l'on ne connoît bien ſon cœur qu'après l'avoir éprouvé. Un attachement quel qu'il ſoit, n'eſt durable qu'autant que l'eſtime & la confiance en ſerrent les liens. Comme le dernier billet de Mr. de Villemort me faiſoit entendre que je n'étois pas encore quitte de ſes perſécutions, puiſqu'il devoit revenir, je réſolus d'y mettre fin à quel prix que ce fût; l'occaſion me favoriſa. Une de mes amies étoit venue dans le voiſinage; elle deſiroit me voir, je lui mandai qu'elle pouvoit prier ſon pere & ſa mere de me demander pour quelque temps à la Comteſſe; que s'ils venoient eux-mêmes l'en prier, j'étois perſuadée que n'ayant pas le moment de la réflexion, elle ne refuſeroit pas. Mon amie fut comblée, elle ne ſça-

voit pas le ſervice qu'elle me rendoit ; perſuadée qu'elle ne devoit ceci qu'à ma tendreſſe, elle mit tout en œuvre pour en retirer le fruit ; & l'après-dîner même je les vis tous arriver en famille. La jeune perſonne & moi ſortîmes enſemble ; on profita de notre abſence pour déterminer la Comteſſe, qui m'accorda ſans beaucoup de difficulté. A peine fumes-nous entrées, que M. de St. Sirant me marqua la joie qu'il avoit de me poſſéder pour la premiere fois de ſa vie ; il dit à ce ſujet des choſes obligeantes à ſa fille, & il la félicita de m'avoir encore pour compagne, (nous avions été au couvent enſemble) ; un inſtant après il me préſenta la main, j'embraſſai la Comteſſe & nous montames en carroſſe. Mr. de Villemort étoit allé ſe promener, il dut être fort ſurpris de ne me plus trouver, il en devina ſûrement les raiſons. Pour moi j'étois fort aiſe de m'éloigner de lui. Ce n'étoit point à la vérité après le plaiſir que je courois. La maiſon de Mr. de St. Sirant étoit une des plus ennuyeuſes que je connuſſe. Homme vain, plein d'oſtentation & pieux tout enſemble, honnête homme d'ailleurs, mais dur,

il avoit eu ſoin de bannir de chez lui tous les agrements de la ſociété, dont ſon orgueil ne dédommageoit perſonne : ſa femme ne manquoit pas d'une ſorte d'eſprit ; mais ſa dévotion la rendoit ſi rempante vis-à-vis de ſon mari, qu'elle s'étoit preſque totalement pliée à ſon humeur ; ma pauvre amie, quoique la plus intereſſante de leurs enfants, étoit celle de tous la moins chérie. Née vive, ſon caractere n'étoit pas tourné à la piété, & on lui en faiſoit un crime. Elle n'avoit pas beaucoup de talents, faute d'avoir pu les cultiver ; mais elle montroit des diſpoſitions pour tous. Il ne lui falloit que l'occaſion de ſe déveloper. Doublement malheureuſe de voir qu'elle lui manqueroit long-temps, par la maniere dont Mr. de St. Sirant la traitoit, elle me fit une telle compaſſion, que je n'apperçus en elle que ce qu'il y avoit d'aimable, & je m'y attachai aſſez eſſentiellement pour m'ennuyer près d'un mois avec elle. On ne trouvoit pas un livre dans cette grande & vaſte maiſon. Mr. de St. Sirant qui ſe piquoit d'avoir lu autrefois, me queſtionna ſur mes lectures ; je n'eus garde de me vanter de toutes celles

que

que j'avois faites; Rollin de Thou, Mezeray, étoient les auteurs que je connoiſſois le moins. Cependant je les poſſédois aſſez paſſablement pour pouvoir les citer. On me donna des louanges infinies; je paſſai pour un petit prodige de ſcience & d'eſprit. Sans ceſſe on me donnoit pour exemple à la pauvre St. Sirant; on s'imaginoit que j'employois à méditer le temps que je paſſois ſeule; j'avois beau aſſurer que je n'étois pas ſi dévote, on n'en croyoit rien; c'étoit modeſtie toute pure.

J'avois profité de mon premier moment de liberté, depuis mon départ du château de la Comteſſe, pour écrire à Madame de Renelle; mais, l'avouerai-je à ma honte: confuſe, déſeſpérée de tout ce qui s'étoit paſſé, je n'eus pas d'abord le courage de lui en faire l'aveu. Pour la premiere fois, mon orgueil l'emporta ſur l'amitié & ſur la confiance que je lui devois. Néanmoins peu accoûtumée à la diſſimulation avec elle, je fus très-embarraſſée; j'éprouvai mille combats. D'un côté le cœur cherchoit ce ſoulagement ſi rempli de charmes pour une ame ſenſible; de l'autre, la vanité, cette ſouveraine qui commande avec tant d'empire,

fur-tout à mon fexe, impofoit des loix très-dures à ma franchife; mon amour propre étoit un jeu, je cédai à fon impulfion, je ne mandai à mon amie que la centieme partie des dangers où m'avoit expofé une credule bonne foi, qui toujours entraîne l'imprudence, puis les regrets & le repentir. Le mien perçoit à travers l'ambiguité de mon ftyle.

LETTRE à Madame de Renelle.

NE m'adreffez plus vos lettres chez la Comteffe, ma bonne amie ! je vous écris d'un féjour, où l'air que je refpire eft plus pur ; la vertu y eft à l'abri des perfécutions. Peut-être les ai-je fui trop tard ; mais enfin j'ai trouvé le moyen de fuir ; c'eft toujours plus que je n'efpérois ; le courage ne me manquoit pas, l'indignation l'animoit ; je n'étois en peine que de l'occafion, & mon amie Mademoifelle de St. Sirant a bien voulu me la procurer ; je lui dois fûrement plus qu'elle ne penfe. Ha, chere maman, qu'il eft humiliant d'être dupe ! qu'il eft dangereux d'être bonne ! qu'on eft à plaindre d'être née fenfible ! j'éprouve ces trois fortes de

peines plus vivement qu'il n'eſt poſſible de les peindre. Puiſſe au moins la triſte expérience que j'en fais, me ſauver de plus grands écueils. J'apprens bien, jeune encore, à connoître les hommes; mais je me flate qu'aucun d'eux ne nuira plus à mon repos. Je me propoſe de paſſer des jours plus tranquilles dans la pratique exacte de vos préceptes, & je compte, autant que je le deſire, ne pas retrouver M. de Villemort. C'eſt, ma bonne amie, tout ce que j'ai la force de vous dire aujourd'hui. D'ailleurs la pauvre St. Sirant eſt ſi aiſe de me voir, qu'elle ne me laiſſe pas une minute à moi. Vous ſçavez qu'elle n'eſt point heureuſe; ſi je puis adoucir ſon ſort, je m'applaudirai doublement d'être venue la voir. Elle me paroît très-changée à ſon avantage; quand je lui ai parlé de vous, elle m'a ſauté au cou pour me prier de vous embraſſer de ſa part. Jamais elle n'a été ſi preſſante; mais en revanche tout ce qui l'entoure eſt bien peu attrayant. La voilà qui vient m'arracher ma plume, adieu, chere Maman, ma bonne & tendre amie; jettez un regard de commiſération ſur votre éléve, ſur votre enfant.

Son cœur eſt rempli d'amertume, & au moment où elle vous quitte, ſes yeux ſe baignent de larmes.

LETTRE de Madame de Renelle.

QUe ſignifie votre évaſion de chez la Comteſſe, ma chere petite? Elle me paroît bien précipitée, puiſque vous n'avez pas eu le temps de m'en prévenir. Que s'eſt-il donc paſſé? Pourquoi ne ſuis-je inſtruite de rien? Etoit-ce dans les circonſtances où vous aviez le plus beſoin de conſeils, qu'il falloit négliger de m'en demander? Il y a près d'un mois que je n'ai eu de vos nouvelles, & qu'eſt-ce que celle que vous me donnez! ha, chere petite, ſûrement vous m'en impoſiez, mais je vous le pardonne! Vous vous en impoſiez à vous même; vous êtes ſi naïve, ſi vraie, ſi franche, que je ne puis vous imputer que de l'erreur. Cependant votre ame n'eſt point dans une aſſiette tranquille. Vous comptez, vous deſirez ne plus retrouver M. de Villemort; ſe ſeroit-il oublié? Vous vous propoſez de paſſer des jours plus ſereins dans la pratique de mes préceptes.... Auroient-ils eu quelque at-

teinte? Je m'y perds. Malgré la longue habitude que je me suis faite de régler mon imagination, votre lettre lui fait faire plus de chemin que je ne voudrois...Je tremble...J'espere pourtant..... Au surplus, si j'avois tort d'espérer, ne me l'avouez pas, car je serois aussi humiliée que vous, & plus fâchée peut-être.

Remerciez Mademoiselle de St. Sirant de l'honneur de son souvenir. Je me la rappelle très-bien; elle a de l'esprit, & sur-tout de l'esprit agréable. Vous êtes encore toutes deux dans cet âge heureux, où la rivalité de mérite ne se fait sentir que foiblement. Mais prenez des précautions contre l'avenir, ma chere enfant; gardez-vous de certaines ouvertures de cœur, pour une jeune personne plus démonstrative que solide. Il est des choses qu'il faudroit pouvoir se cacher à soi-même. A présent que vous imaginez connoître un peu le danger du commerce des hommes, étudiez les femmes, & vous verrez qu'elles ne sont pas toutes aussi vraies qu'elles affectent de le paroître: la bonne politique seroit de gagner la confiance de celles avec lesquelles on se lie, sans leur accorder la nôtre; mais

c'eſt un art difficile à ménager ; je vous crois trop ſincere pour y réuſſir. Adieu, ma chere petite ; ſi votre cœur eſt rempli d'amertume, le mien eſt rongé d'inquiétude ſur ce que vous me diſſimulez.

LETTRE à Madame de Renelle.

NOn, ma bonne amie, vous n'avez pas tort d'eſpérer : ha, quelle injure vous me faites ! que ne pouvez-vous voir le trouble que ce doute a jetté dans mon ame ? Hélas, dequoi me plaindrai-je ! Je ne porte que la peine que devoit m'attirer une fauſſe diſſimulation, fondée ſur une gloire encore plus fauſſe. Pardonnez-moi cette foibleſſe priſe dans l'humanité ; mon cœur n'y a point eu de part ; je me jette à vos genoux, & vous promets un aveu ſincere de tous mes écarts ; c'eſt la ſeule réparation que je puiſſe vous offrir. J'ai des torts ſans doute ; mais ſeroient-ils de l'eſpece que vous craignez ? Des étourderies, quelques imprudences, trop de ſimplicité, une bonne foi dont j'ai déja été dupe à un certain point ; voilà mes torts. J'oſe me flater qu'ils ne me nuiront pas

dans votre cœur. J'ai été aſſez à plaindre d'avoir à ſupporter les reproches intérieurs; ſi j'étois réduite à perdre votre eſtime, au lieu de mépriſer Mr. de Villemort, je finirois par le haïr, lui & toute ſon eſpece. Votre amitié eſt mon unique ſoutien dans ma poſition ; ſi vous m'abandonniez à la rigueur de mon ſort, la vie me ſeroit inſupportable ; il eſt ſûr que je me déteſterois moi-même. Ha, mon amie, que les hommes ſont fourbes & faux! Il ne m'arrivera plus de faire d'exceptions, j'oſe vous en répondre. Peut-être vous verrai-je dans peu; permettez que je remette à ce temps de plus grandes explications; & daignez, en attendant, calmer l'agitation où je ſuis par quelques aſſurances de votre tendreſſe. Que je meure mille fois, plutôt que de m'en rendre indigne!

P. S. Soyez tranquille, chere Maman, ſur l'article des confidences; je n'en ai point fait à Mademoiſelle de Saint-Sirant; mais il eſt vrai que j'y ai réſiſté avec peine ; elle m'a trouvée pluſieurs fois baignée de larmes ; celles qu'elle a mêlées aux miennes, la vivacité de ſes offres, la tendreſſe de ſes reproches, ſes obligeantes queſtions

m'ont touché jusqu'au fond de l'ame. Si votre lettre ne fût pas arrivée, je doute que je ne lui eusse pas tout dit. Elle a un extérieur si affable, si bon, qu'il semble impossible que le fond du caractere n'y réponde pas ; mais je ne veux plus m'écarter en rien de vos conséils, ma chere amie.

Le lendemain que j'eus rassuré Madame de Renelle sur les inquiétudes que mon défaut de confiance pouvoit lui avoir occasionnées, je fus très-surprise de recevoir une lettre de Mr. de Villemort.

LETTRE de Monsieur de Villemort.

QUel fut mon étonnement, Mademoiselle, de ne plus vous trouver chez Madame la Comtesse d'où vous ne sortiez jamais ? Croyez que je ne me suis pas mépris sur vos intentions ; certainement vous me fuyez au risque de tout ce qu'il peut en arriver. Si j'osois encore me flater d'avoir quelque droit à votre tendresse, je dirois, *elle se fie à ma probité* ; mais la haine seule guide vos pas, & vous empêche d'envisager mon désespoir d'assez près, pour en redouter les

effets. Grand Dieu ! combien il faut que je vous aime, puiſque j'ai ſçu me contenir. Mademoiſelle, ſi vous doutez de ma droiture, au moins apprenez à connoître l'amour, ſon pouvoir, & l'homme tel qu'il eſt, quand préoccupé d'un attachement honnête, on le force à ne plus écouter que les paſſions. Dans l'excès de ma fureur, peu s'en eſt fallu que je ne fiſſe un éclat. J'ai balancé un inſtant, ſi par un aveu ſincere je n'hazarderois pas de vous obtenir de Madame la Comteſſe en dépit de vous-même, ou ſi je ne volerois pas ſur vos traces accompagné, de maniere que vous ne puiſſiez m'échaper. Aujourd'hui j'ai honte de ces déteſtables projets qu'enfanta une douleur trop juſte. Voilà cependant où vous aviez penſé me réduire. Ce n'eût pas été la premiere fois qu'on auroit vu naître le vice du ſein du cœur vertueux. Mais quels regrets n'auriez-vous point eus d'en être la cauſe ? car, malgré vos procédés étranges, j'apprécie vos motifs, & je rens juſtice à la candeur de vos vues, pour être puiſées dans la ſource des préjugés ; elles ne ſont pas moins reſpectables à mes yeux, lorſque la réflexion m'aide

de ſes ſecours. Ayez donc quelque indulgence pour un amant qui vous montre l'exemple. Si vous détournez vos regards de deſſus lui ; ſi vous dédaignez les ſentiments qu'il vous offre ; au moins rappellez-vous qu'il vous fut cher ; & faites en ſa faveur par humanité ce que vous euſſiez fait alors par amour. Qu'il eſt cruel cependant d'implorer la froide pitié, quand le cœur a goûté le charme de devoir tout au cœur. Mademoiſelle, vous ne l'imagineriez jamais. S'il étoit poſſible que vous luſſiez dans mon ame, vous verriez que j'étois digne d'un meilleur ſort. J'évite de repaſſer ici ſur ce qui m'a attiré celui que je ſubis : ces vaines, ces ſpécieuſes raiſons que vous alléguiez, en bleſſant ma délicateſſe, irritent trop mes tranſports ; je me défie de leur impétuoſité. Si je me ſentois la force de les maîtriſer, je vous dirois, accablez-moi, cruelle amie ; ne craignez point d'appeſantir vos coups ſur un malheureux qui les ſupportera patiemment, dans l'eſpoir de vous convaincre un jour que nul autre que lui ne pouvoit vous aimer autant. Mais... Mademoiſelle, n'exigez point que j'acheve : peut-être n'en ai-je

déja que trop dit pour vous donner lieu de présumer qu'entraîné par la fougue des passions je serois capable de tout. Ne souffrez pas qu'un sentiment pur dans son origine, devienne criminel; songez donc dans quel abysme de maux vous nous plongeriez l'un & l'autre. Tendez plutôt une main secourable au meilleur, au plus tendre de vos amis; à celui auquel vous ne rougissiez pas d'accorder un titre plus précieux encore, & qui voudroit mettre toute sa gloire à s'en rendre digne. Souffrez que je vous voie: permettez que j'aille expier à vos genoux mes prétendus torts. Un moment d'entretien suffira pour nous rendre à notre premier état. Qu'il étoit délicieux, ma bonne amie! quelle douceur, quelle sérénité, quel contentement! un signe, un regard parloit dans nos ames: comment avez-vous pu renoncer à ces innocents plaisirs? mais ils ne sont pas finis pour nous, je l'espere. En les retrouvant, ils nous paroîtront plus vifs, & l'amour a peut-être voulu nous servir par votre fuite. N'eussions-nous chez Madame de St. Sirant qu'un argus de moins, ce Mr. de Prévalle, c'est toujours beaucoup; & il m'est

très-facile de m'y faire présenter par Calidant, mon ancien camarade, chez lequel j'attens votre réponse malgré l'affreuse maladie qui infecte le village, même sa propre maison: car deux de ses gens sont déja attaqués d'une petite vérole qu'on soupçonne pourpreuse. J'aurois fui autrefois jusqu'au bout du monde cet air empesté & contagieux, mais que ne fait point braver un amour tendre & délicat. Mademoiselle, nos manieres d'agir sont trop dissemblables pour entrer en parallele. Vous vous exposez à des hazards pour m'éviter; moi je cours des périls presque certains pour vous rejoindre. C'est à vous de tirer de ceci les conséquences qui se présentent naturellement. Si vous y êtes insensible, je ne vous promets plus d'en mourir de douleur. Que votre imagination supplée au reste.

P. S. Cette lettre part par la poste; mais empressé de recevoir votre réponse, le valet de chambre de Calidant ira la chercher; lorsqu'il aura fait les compliments de son Maître à tous vos hôtes, vous pouvez le suivre; je me suis assuré de sa fidélité.

On conçoit de quelle indignation je

dus être ſaiſie à la lecture d'une lettre moins tendre que menaçante, & qui me dévoiloit combien je m'étois trompée ſur le caractere de Mr. de Villemort. Il étoit aiſé de ſentir qu'il ſe flatoit de m'amener à ſes fins en m'intimidant. Des vues auſſi baſſes, un deſſein auſſi perfide, acheverent de me faire déteſter l'inſtant où je l'avois connu : &, loin de redouter ſa colere, j'aurois voulu inventer de nouveaux moyens pour lui perſuader qu'elle ne m'inſpireroit que le plus ſouverain mépris. Rien ne me parut plus propre que mon premier projet de lui renvoyer ſa lettre : je l'exécutai. Mais comme s'il s'en fût défié, le valet de chambre à qui je la remis, fit difficulté de la prendre, diſant qu'elle n'étoit que recachetée. Quelqu'ordre que vous ayez, lui répondis-je, dites de ma part à celui qui vous l'a donnée que voilà le cas que je fais de ce qui vient de lui, & que s'il eſt aſſez hardi pour ſe préſenter ici, je pars à l'inſtant. Il voulut parler, je rentrai ſans l'écouter, véritablement outrée de la conduite de Mr. de Villemort, & de ſes imprudences. Heureuſement les reproches que je me faiſois d'avoir été dupe,

quelque humiliants qu'ils fussent pour ma vanité, ne portoient point avec eux l'amertume des remords. Je passai le reste du jour & la nuit suivante dans de tristes réflexions sur le danger inévitable d'un attachement quelconque, & si d'un côté elles m'affligeoient, de l'autre j'en tirois des leçons pour l'avenir.

A peine étoit-il jour chez moi, qu'on m'annonça un messager de la part de la Comtesse. Je me doutai que c'étoit encore un subterfuge de Mr. de Villemort. La lettre suivante me le confirma: mon ami, dis-je à cet homme, reportez ce paquet à votre Maître, & assurez-le bien que je n'en décacheterai aucun. Mademoiselle, me répondit-il, d'un ton assez résolu, il faut bien que vous ayez la bonté de le lire; car mes ordres portent que je ne sortirai point de votre appartement sans être muni d'une réponse. J'eus beau le prier, le menacer, tout fut inutile. Voyant qu'il s'obstinoit, je préférai de lire & d'écrire, plutôt que de décéler un mystere dont il pourroit réjaillir quelque blâme sur moi.

LETTRE de Mr. de Villemort.

O fille inexorable, à quel excès vont me porter vos durs & insultants refus! en vain ma vertu chancelante excite encore quelques combats au fond de mon cœur. Je sens qu'elle expire, l'amour l'emporte sur toutes les considérations possibles. Il faut qu'il triomphe, ou que je périsse; que je vous voie, ou que... Et pourquoi ne vous verrois-je pas, quand je le puis, quand vous ne pouvez pas vous y opposer, quand tout autorise & seconde mes desirs? Oubliez-vous donc que vos serments m'ont donné des droits sur vous? Quel mortel oseroit me les contester? Nommez-le-moi s'il existe, comme je n'en doute pas; car je connois assez les ruses de votre sexe, pour ne pas me laisser aveugler par ces scrupules feints, ces délicatesses apparentes, ces principes de réserve, unique fruit de l'inconstance artificieuse jusques dans la défense; rarement vous armez-vous de sévérité envers l'un, que vous ne deveniez prodigue envers l'autre. Mais ne pensez pas m'en imposer par tout ce simulacre

de l'honneur, vrai manteau de la fausseté. Je sçaurai découvrir celui qui me ravit votre cœur & l'en punir. Vos procédés m'apprennent que désormais les ménagements sont superflus; d'ailleurs je ne vous cache point qu'il n'est plus en mon pouvoir d'en observer aucuns. En proie à tout ce que le désespoir a d'affreux, livré aux fureurs d'une passion sans bornes, je ne vois que vous dans l'univers. Ce que l'on nomme bien ou mal, vice ou vertu, ne frape plus que d'un vain son mes organes. Si la perfection est possible, c'est aux hommes heureux d'y prétendre; quant à moi, Mademoiselle, vous m'avez forcé d'y renoncer: & dans l'état où je me trouve réduit, si j'employois des voies blamables pour parvenir à vous voir, bien des gens sentiront qu'elles doivent me paroître toutes égales. Il n'a tenu qu'à vous de me sauver de moi-même. Je vous en avois assez dit, mais rien n'a pu vous fléchir; larmes, prieres, supplications, égards, vous avez tout méprisé. Un amant ordinaire n'auroit d'abord écouté que son ressentiment, & vous auroit perdue. Un scelerat feindroit aujourd'hui de vous oublier afin de

de vous ſurprendre, ſans que vous puiſſiez traverſer ſes vues. Moi, dont l'ardent amour ſera peut-être tous les crimes, je vous laiſſe lire dans mon ame juſqu'au dernier moment : ma vertu eſt encore entre vos mains : votre empire ſur toutes mes affections eſt ſi grand, que d'un ſeul mot il dépend de vous de me transformer d'amant irrité en amant ſoumis, ou d'amant ſoumis en amant téméraire. Regardez cet aveu comme le dernier de tous. C'eſt beaucoup que j'aye pu prendre ſur moi de vous écrire, du moins avec autant de modération; car ce ne ſont plus des tranſports que j'éprouve, c'eſt une eſpece de rage trop difficile à contenir pour hazarder de pourſuivre. Si je m'en croyois, j'irois ſur l'heure braver vos dédains, peut-être ferois-je pis encore;.... mille idées plus violentes l'une que l'autre m'agitent. Croyez cependant qu'elles ne ſe confondent pas tellement, que je n'aye quelques projets réels. Si je les effectue jamais, ſouvenez-vous, Mademoiſelle, que les reproches tomberont ſur vous. Dès l'inſtant où vous ceſſerez de m'eſtimer, mes forfaits deviendront vos crimes. Une voix intérieure vous criera, *voilà*

ton ouvrage. Songez que, quelles que ſoient vos intentions actuelles, elles ne peuvent qu'apprêter des armes au repentir. Réfléchiſſez-y, je vous donne le quart d'heure. Pour moi, quand je vous poſſéderai, n'importe comment, je ſuis bien ſûr d'être heureux.

---

*REPONSE de Mademoiſelle De*** à Monſieur de Villemort.*

IL eſt bien étrange, Monſieur, qu'aux importunités préſentes & paſſées qui vous ont rendu ſi mépriſable à mes yeux, vous vouliez encore ajoûter la violence & les menaces. Comment, je ſerai perſécutée juſques chez mes amis, un commiſſionnaire inſolent m'aſſiégera juſqu'à ce que je l'aye chargé d'une réponſe! Eh, quels droits, s'il vous plaît, vous ai-je donnés ſur moi, pour oſer en agir ainſi? Croyez, Monſieur, que pour en acquérir il eût fallu être né avec des ſentiments plus vertueux, & plus honnêtes que les vôtres. Si j'ai quelque tort, c'eſt celui de vous avoir ſuppoſé un inſtant des principes. L'innocence paie aſſez ordinairement ce tribut; mais l'expérience nous éclaire. Ne vous

abbaissez donc plus aux prieres vis-à-vis de moi, & abandonnez l'espoir de m'intimider par vos menaces. Les unes, ni les autres ne peuvent plus m'inspirer ni pitié, ni crainte, ni haine. Si un tyran est digne quelquefois d'être haï, c'est lorsqu'il lui reste l'idée de quelque vertu, & le pouvoir d'en faire mauvais usage. Pour vous dont les mœurs sont aussi corrompues que le cœur, qu'auriez-vous pu précédemment! Et que pouvez-vous aujourd'hui contre moi? Des calomnies, des noirceurs: il faut être bien dégradé à ses propres yeux, pour prétendre tirer son mérite du mal qu'on n'a pas fait.

Comme je cachetois ma lettre, Mademoiselle de St. Sirant entra dans ma chambre pour me proposer d'aller faire le tour du parc: c'étoit assez notre usage tous les matins; je me hâtai de renvoyer l'indigne commissionnaire de Mr. de Villemort, & nous sortimes presque en même temps que lui. Il revint vers nous, lorsque nous traversions le parterre, demander à mon amie si elle ne pouvoit pas lui faire ouvrir la grille du parc, parce que cela lui abbrégeoit beaucoup de chemin. Je crus bonnement que c'étoit

une nouvelle feinte pour faire croire qu'il venoit de chez la Comteffe. Mon amie lui répondit avec l'air du regret, que fa mere tenoit les clefs dans fon appartement, & qu'elle ne les confioit à perfonne avant une certaine heure. Il nous quitta & nous pourfuivimes.

Mademoifelle de St. Sirant très-curieufe de fon naturel, me fit cent queftions qui m'embarrafferent, mais dont je me tirai fans vouloir lui rien avouer ; ce n'étoit pas ce que je pouvois faire de mieux. Ceux qui jugent des chofes après les événements penferont fans doute que je me ferois épargné les chagrins les plus cuifants que puiffe éprouver une femme délicate, fi au lieu d'apréhender un éclat, j'euffe traité le meffager de Mr. de Villemort comme il le méritoit, & que je me fuffe ouverte à mon amie fur la nature de fa commiffion. Mais la prudence des hommes eft trop fouvent confondue, pour qu'on infulte à mes regrets par un blâme auffi peu mérité. Il eft des conféquences qu'il n'appartient point à une jeune perfonne de prévoir. Quelque mauvaife opinion que j'euffe de Mr. de Villemort, je l'aurois d'autant moins

foupçonné d'une conduite auffi abominable, que je le croyois dans l'impuiffance de réalifer fes menaces. S'il en avoit les moyens, me difois-je, il fe garderoit bien de ne pas tenir fes deffeins cachés ; fon but n'eft donc que de m'effrayer par les prétendus rifques que court ma réputation. J'ignorois, hélas, qu'on pût joindre tant de rafinement à tant de noirceurs méditées ! Car Mr. de Villemort avoit preffenti toutes les idées que je pourrois prendre, & les raifonnements que je pourrois faire. Ma bonté & ma timidité, dont il efpéroit tirer fes plus fortes armes, font les feuls articles fur lefquels ils fe foit mépris. Je le vis arriver dès le même jour avec Mr. Célidant, qui le préfenta à Madame de St. Sirant comme fon meilleur ami. Lui, il m'aborda avec un air de connoiffance que je payai du falut le plus froid. Bientôt après, ne pouvant plus contenir mon indignation, je fortis.

Ils refterent très-long-temps fous le prétexte d'attendre Mr. de St. Sirant : comme il ne rentroit pas, on fonna plufieurs fois pour s'informer où il étoit. Enfin, on fçut qu'il chaffoit dans le parc : ces Meffieurs di-

rent qu'ils alloient l'y chercher en s'en retournant. Madame de St. Sirant m'envoya propoſer par ſa fille de les accompagner. Celle-cy me trouva enfoncée dans la plus profonde rêverie, tenant ma tête d'une main, ma plume de l'autre, & eſſayant en vain de retracer à Madame de Renelle les ſuites funeſtes du malheureux penchant qu'elle avoit juſtement condamné. Le deſtin, cet aveugle qui en conduit d'autres, par une bizarrerie ſinguliere ſembloit diriger tous mes pas vers l'abyſme que me creuſoit Mr. de Villemort, & faire ſervir les démarches les mieux concertées, les vœux les plus réfléchis à favoriſer la malignité, la noirceur & l'atrocité des deux plus infames hommes que j'aye jamais connus. Je répondis donc à ma jeune amie qu'il m'étoit impoſſible de prendre l'air avec la migraine qui m'accabloit; & je n'éloignois pas trop l'offre qu'elle me fit de reſter près de moi. J'aurois préféré d'être ſeule ſans doute; mais je croyois ravir à Mr. de Villemort quelques moments dont il pouvoit profiter pour captiver les ſuffrages de mes hôtes, & ſe faire preſſer de revenir. Je réuſſis ſelon mes de-

ſirs. Madame de St. Sirant très-facile à alarmer, & qui me ſuppoſoit être très-chere à la Comteſſe, quitta précipitamment ces Meſſieurs, pour venir s'aſſurer que je n'avois qu'une migraine, & preſque me la donner réellement par l'importunité de ſes attentions. Peut-être vous promenez-vous trop le matin, me dit-elle, ma fille vous entraîne. Quels regrets n'aurois-je pas ſi votre complaiſance alloit vous rendre malade? Je vous en ſupplie, reſtez au lit demain, & à moins que cela ne vous amuſe, n'allez au parc que de jour à autre. Quand on eſt délicate, il faut ſçavoir prendre ſur ſes plaiſirs pour ménager ſa ſanté. Comme je ne voulois pas nuire à ceux de la pauvre St. Sirant, j'aſſurai que je les partageois. Néanmois je promis de me repoſer un jour.

Comment nommerai-je l'enchaînement fatal de ces minutieux événements qui concourent à notre perte, lors même que nous nous efforçons de fuir l'ombre du danger? O deſtin! ton nom ſeul prouve, dit-on, le vuide du ſens que les trop crédules mortels y attachent. Tu ne ſers qu'à déſigner l'emblême du malheur; & les malheu-

reux ſont de toi une divinité malfaiſante ; ils t'admirent parce qu'ils ne te comprennent pas. Cependant en rejettant ſur toi tous leurs maux ils ſe créent des excuſes ; & ſi quelquefois tu les irrite après les avoir accablés, il ſemble encore que tu les conſole par l'impoſſibilité qu'ils ſè figurent d'éviter tes décrets. En effet, quelle autre reſſource leur reſte-il quand ils les ont ſubis. N'eſſayons pas d'y réfléchir, car tout devient chimere aux yeux de quiconque veut tout approfondir, & ce n'eſt pas ce que je me ſuis propoſé.

Mr. de St. Sirant vint trouver ces Dames dans ma chambre dès qu'il fut rentré; il nous dit avoir rencontré Meſſieurs Calidant & Villemort qui lui avoient appris que j'étois indiſpoſée, & que cela étoit cauſe qu'au lieu de les reconduire, il les avoit laiſſé revenir avec lui juſqu'au parterre. Je mourois de peur, ajoûta-t-il, que ce ne fût quelque ſymptome de petite vérole; mon ami, interrompit Madame de Saint-Sirant, j'ai éprouvé les mêmes craintes; mais ces choſes-là ſont bonnes à taire; il ne prit pas la leçon plus doucement que ne le permettoit ſon caractere impétueux. Je

fus obligée de les calmer l'un & l'autre, en leur faisant remarquer des traces très-distinctes de cette maladie que j'avois eue autrefois. Alors Mr. de St. Sirant remis de ses inquiétudes & de ses vivacités, nous entretint pendant long-temps de Mr. Calidant, & surtout de Mr. de Villemort dont l'extérieur lui avoit plû extrêmement. Je compris que celui-cy n'avoit pas omis de louer le château, le parc, les jardins, & tous les travaux d'un homme plein d'ostentation, & de cette puérile gloire qui domine les Gentilshommes campagnards. Le mari & la femme me questionnerent sur ce qu'étoit Mr. de Villemort, comment je l'avois connu, & quelles étoient ses mœurs? Cette derniere question appartenoit bien à la dévotion de Madame de St. Sirant. Je l'éludai, & je répondis en rougissant aux deux autres. Il n'y a je crois que les coupables endurcis, dont le front paroît serein au milieu des forfaits; mais l'ombre d'un tort suffit pour allarmer la pudeur d'une femme vertueuse. Peu familiarisée avec le vice, il lui semble que la tache qu'il imprime sur l'ame, perce aux yeux les moins clairs-voyants; & l'innocence même

tremble à l'aſpect du plus leger ſoupçon.

Mr. & Madame de Saint-Sirant ne tariſſoient pas ſur le compte de Mr. de Villemort ; on vint enfin les avertir qu'ils étoient ſervis. Quoique j'eus grand regret de les avoir inquiétés par une indiſpoſition feinte, je crus qu'il étoit néceſſaire de ſoutenir mon rolle. Quelque vives que fuſſent leurs inſtances, je refuſai d'aller me mettre à table ; je fis ſemblant de me coucher. Madame de St. Sirant défendit de nouveau à ſa fille de m'éveiller le lendemain pour notre promenade ordinaire ; j'eus beau l'aſſurer que mon mal de tête feroit diſſipé. Il n'en fut pas moins décidé que nous ne ſortirions pas, & nous nous ſéparames.

Peu diſpoſée au ſommeil dans les triſtes circonſtances qui me fourniſſoient matiere à tant de réflexions, je paſſai une partie de la nuit à écrire à Madame de Renelle. Malgré l'eſpece de honte que j'éprouvois en lui avouant mes imprudences, & combien je m'étois écartée de l'auſtere réſerve qu'elle m'avoit toujours preſcrite, mon cœur ſembloit s'alléger d'un fardeau inſupportable ; la douceur de la plainte ſuſ-

pendoit l'amertume des regrets. Il eſt donc encore des plaiſirs pour les malheureux, me diſois-je? Le ſein d'une amie eſt un aſyle aſſuré. Les ames ſenſibles trouvent en elles-mêmes des reſſources inépuiſables; & l'amitié offre des charmes qui ſe font ſentir juſqu'au comble de l'infortune : c'eſt même le moment où ils deviennent les plus précieux.

Je m'abandonnois ainſi ſans réſerve à ces délicieuſes extaſes; mais ce ſont de ces ſoulagements paſſagers qui bientôt font place aux larmes du repentir. A peine eus-je quitté la plume, qu'au lieu du repos que je cherchois, je me vis replongée dans de nouvelles agitations. Envain mes paupieres s'appeſantiſſoient par la laſſitude, le ſommeil fuyoit loin de moi, ou me ſuſcitoit des ſonges effrayants. Il me vint en idée que Mr. de Villemort pouvoit être caché dans la maiſon; le ſilence, l'obſcurité, le calme d'une de ces belles nuits, propre à faire naître les douces penſées, à nourrir les flateuſes illuſions des mortels heureux, accrut au contraire mes craintes. Au moindre bruit tout mon corps friſſonnoit; j'étois toujours prête à appeller, & par le

même principe de terreur la voix me manquoit. De la vie, je crois, on n'a paſſé des heures qui aient paru auſſi longues.

Dès que le jour parut, j'imaginai être en ſûreté, & je ne m'occupai plus que des prétextes de fuir un ſéjour ſi voiſin de celui de Mr. de Villemort. Mais quel jour, hélas, luiſoit pour moi! je frémis encore d'horreur au ſouvenir des cruelles, des humiliantes épreuves par leſquelles il m'a fallu paſſer.

Nos femmes, comme toutes les autres, de tout temps vrais ſinges de leurs maîtreſſes, crurent pouvoir profiter de notre petite retraite, pour aller, à notre imitation, ſe promener le matin dans le parc; elles y devoient faire un petit déjeûné, dont étoit le valet de chambre de Mr. de St. Sirant; mais celui-cy ayant été arrêté par quelque ordre de ſon maître, elles prirent l'avance, du moins voilà ce que j'appris dans la ſuite de Sophie. Elles s'enfonçoient dans les allées les plus étroites & les plus ſombres pour ne pas être vues, lorſque tout-à-coup Julliete, la plus jeune, celle qui approchoit le plus de ma taille, ſe ſentit arrêtée par

derriere, en paſſant vis-à-vis la petite porte de la charmille. Son premier mouvement fut de crier. Sophie qui imaginoit que ce ne pouvoit être qu'une niche de celui qu'elles attendoient, lui dit, veux-tu te taire, étourdie? puis en reconnoiſſant au lieu du valet de chambre de Mr. de St. Sirant, le même homme qui m'avoit apporté une lettre la veille, la frayeur la prit auſſi, & elle ſe mit à crier plus fort, au lieu de défendre ſa compagne qui s'attachoit à elle de toutes ſes forces; on les entraînoit ainſi toutes deux. Mr. de St. Sirant par un hazard ſingulier s'étant levé plus matin qu'à ſon ordinaire, avoit pris le chemin du parc; en avançant, il entendit des cris perçants redoublés, il fut à la voix. Comme il étoit en veſte, l'indigne exécuteur des ordres de Mr. de Villemort, crut que ce n'étoit qu'un domeſtique, & ſe ſentant ſoutenu de ſon maître qui n'étoit pas loin, il ne lâchoit pas ſa proie. Sophie ne l'effrayoit pas; au contraire, il croyoit faire un coup de parti, ſe perſuadant qu'il enlevoit la maîtreſſe & la ſuivante tout à la fois. Cependant quand il vit approcher Mr. de St. Sirant, armé d'une eſpece de

hache qu'il avoit trouvée ſur ſes pas, le miſérable appella du ſecours. A moi, Monſieur, s'écria-t-il, ſi vous ne me ſecondez, toutes nos peines ſont perdues : alors Mr. de Villemort parut portant ſon fuſil en bandouliere, & montrant un piſtolet à Mr. de St. Sirant qu'il prenoit pour un jardinier. Si tu approche, lui dit-il, tu es mort. Quoi, Mr. de Villemort, lui dit celui-cy, c'eſt vous qui faites tout ce vacarme chez moi, & qui inſultez les femmes de ces Dames ? Car lui qui n'étoit préoccupé de rien, avoit reconnu tout ſon monde ; .... d'abord il s'avançoit même malgré les menaces, ſans penſer ni juger qu'il fut néceſſaire d'appeller ſes gens, qui peut-être n'auroient pu l'entendre. Mr de Villemort s'appercevant de toutes ſes mépriſes, parut tout interdit. Qu'as-tu fait, malheureux, dit-il ! laiſſe-là ces filles : puis s'adreſſant à Mr. de St. Sirant, pardonnez, Monſieur, un tour de jeuneſſe à un de mes gens; il croyoit apparemment ces Demoiſelles de meilleure compoſition, ſûrement il ne leur vouloit point de mal. Qu'appellez-vous, Monſieur, un tour de jeuneſſe ? c'eſt une inſolence

outrée, dont vous ne me persuaderez pas que vous n'êtes point l'auteur; & de quel droit être dans mon parc à cette heure, quand toutes les portes en sont fermées?.... Monsieur, je vous le répéte, c'est un tour de jeunesse..... Dites plutôt que c'est un attentat horrible. Je vous en demanderois raison, si je ne vous regardois trop au-dessous de moi; mais vous m'avouerez la vérité, ou je vous poursuivrai juridiquement. Monsieur, un homme comme moi vuide ses querelles à la pointe de l'épée.... Monsieur, un homme comme vous perd tous ses droits par des actions aussi basses. Je n'ai point d'armes, quand j'en aurois, je dédaignerois d'en faire usage vis-à-vis de vous, & je ne crains pas les vôtres; vous êtes en ma puissance, vous ne pouvez sortir d'ici ni vous, ni les vôtres sans ma permission, & qui que vous soyez, la justice m'en fera raison.... La justice, Monsieur, y pensez-vous, cela vous deshonoreroit..... Oui, Monsieur, la justice: j'y pense très-bien. Encore une fois, il n'y a qu'un entier aveu qui puisse vous sauver de ce pas. Mr. de Villemort fit semblant de rêver un instant; puis lui dit,

comme en se faisant violence, Monsieur, je ne crains rien pour moi; mais l'honneur & la probité ne me permettent pas de compromettre une jeune personne sans avoir votre parole que jamais vous ne trahirez mon secret; considérez que je vais vous parler comme à mon confesseur.... Mr., reprit Mr. de St. Sirant, je n'ai point de parole à vous donner, je ne promets rien : quand je serai instruit, je jugerai de ce que j'ai à faire, & je ne vous conseille même pas de mettre ma patience à une plus longue épreuve. Compromettre une jeune personne, dites-vous, grand Dieu! seroit-ce ma fille? Non, Monsieur, rassurez-vous; je n'ai point l'honneur de la connoître. O ciel! c'est Mademoiselle De *** qui seroit venue chez moi, qui auroit choisi ma maison pour.... Arrêtez, Monsieur, n'achevez pas : oui c'est elle que j'attendois ici, mais respectez son innocence... comment, Monsieur, vous entendiez enlever une fille de qualité confiée à Madame de St. Sirant, & vous pensez.... Non, Monsieur, je ne prétendois pas l'enlever; nous comptions seulement causer une heure ensemble sur des affaires importantes...

tantes... Et pourquoi donc cette violence de votre vil agent ? pourquoi ſe trouve-t-il là ? pourquoi cette mépriſe ? Mr. de Villemort, ne déguiſez point la vérité, ce complot a été formé entre vous & Mr. Calidant ; n'eſt-il pas auſſi dans le parc ? Non, Mr. Calidant eſt chez lui ; il ſçait que j'ai un rendez-vous, voilà tout ; il n'y a point de complot ; j'ai gardé ce domeſtique diſcret avec moi, parce que ce fut lui que j'envoyai hier à Mademoiſelle De*** ; elle le chargea d'une réponſe ; vous connoiſſez bien ſon écriture, j'imagine, ajoûta-t-il, en tirant de ſa poche toutes les lettres que je lui avois écrites ; & adroitement il fait tomber ſous la main de Mr. de St. Sirant le malheureux billet qui contenoit l'aveu de mon penchant. Il frémit en liſant..... Oh ! vous ne tenez pas le dernier, lui dit Mr. de Villemort (il n'avoit vraiment garde de lui montrer) ; au ſurplus, pourſuivit-il, il n'y eſt pas fait mention du rendez-vous.... Mademoiſelle De*** en fille prudente n'a pas voulu confier ce ſecret au papier, elle avoit chargé mon fidele Laroſe de me communiquer ſes intentions (en même temps il l'appelle) ; interrogez-

le, Monſieur, il vous dira que je ne ſuis venu avec Calidant que par les ordres de Mademoiſelle De***, que j'étois prévenu qu'elle feindroit une migraine afin que rien ne nous décelât pendant ma viſite; & que moi, en ſortant par le parc, ſous prétexte de voir toutes les beautés qui ſont les fruits de vos travaux, j'aurois ſoin de me cacher; ſans quoi comment auroisje deviné que Mademoiſelle De *** venoit ici tous les matins?

Laroſe, ce prétendu Domeſtique, qui n'étoit qu'un ſoldat déguiſé, après avoir laiſſé parler ſon maître, ajoûta que j'avois même eu l'intention de lui montrer tous les détours du Parc, que je lui avois dit de me joindre lorſque nous paſſerions, Mademoiſelle de St. Sirant & moi, & qu'il s'étoit adreſſé à elle pour la prier de lui faire ouvrir la grille, mais qu'elle n'avoit pas voulu. On conçoit de quel poids devinrent toutes ces inductions, lorſqu'on chercha à les vérifier. Comme Monſieur de Villemort avoit eu le temps, pendant la nuit, de prévoir tous les événements poſſibles, il s'étoit ſi bien appliqué à donner le coloris du vraiſemblable à ſes perfidies, que toute

l'indignation de Mr. de St. Sirant retomboit ſur moi; néanmoins quelques doutes combatoient encore. Pourquoi donc, dit-il à Mr. de Villemort, avoir voulu uſer de violence, puiſque vous étiez ſi bien convenus de vos faits? Mr., c'étoit un jeu pour en impoſer à Mademoiſelle de St. Sirant, que je préſumois être avec Mademoiſelle De***; mais, Monſieur, pourquoi Mademoiſelle De*** n'eſt-elle pas ici? Cette objection l'embarraſſa d'abord. Monſieur, lui dit-il, je n'en ſçais rien, je ne puis augurer que des à-peu-près; peut-être Madame de St. Sirant a-t-elle traverſé nos vues ſans le ſçavoir hier: elle nous dit à Calidant & à moi, qu'elle craignoit que ce ne fuſſent les promenades du matin qui incommodoient Mademoiſelle De***; celle cy lui aura promis de ne pas ſortir dans l'eſpérance de pouvoir venir me trouver ſeule, & ayant apperçu de loin ſes femmes elle n'aura point oſé; que ſçais-je?.... peut-être auſſi.... Il reſta court.... Pourſuivez donc, lui dit Mr. de St. Sirant.... Eh bien! Monſieur, puiſque vous voulez tout ſçavoir, peut-être Mademoiſelle De*** eſt-elle piquée de m'avoir attendu en

vain toute la nuit; car j'ai vu de la lumiere jufqu'à quatre heures dans un appartement qu'elle m'a défigné être le fien, & que Larofe croit avoir reconnu pour celui où il lui a parlé.... Mais, Monfieur, comment pouvoit-elle vous attendre la nuit? toutes mes portes font fermées, elle le fçait bien. Vraiment, Monfieur, auffi l'avoit-elle obfervé à Larofe, en lui difant qu'il falloit que je me cachaffe fous l'efcalier qui conduit à fon appartement; qu'elle fçauroit bien m'introduire fans bruit chez elle; & que c'étoit un parti plus fûr que celui de nous voir dans le parc, où elle ne fçauroit comment fe débarraffer de Mademoifelle de St. Sirant. Après avoir paffé la nuit avec elle, je devois defcendre par la fenêtre au moyen d'une échelle de corde que voilà; je m'en étois muni à tout hazard, quoique je n'euffe nulle intention de fuivre ce plan; les jeunes perfonnes n'entrevoient jamais d'obftacles à ce qu'elles defirent, parce qu'elles en fentent peu les conféquences; pour moi, Monfieur, j'aurois cru que c'étoit vous manquer effentiellement; je fçais trop ce qui eft dû à quelqu'un de votre nom.

Comme ils en étoient là, arriverent une partie des gens de Monſieur de Saint-Sirant : nos femmes qui s'en étoient retournées par ſon ordre, avoient répandu l'alarme dans la maiſon. Madame de St. Sirant ne comprenoit rien à une aventure auſſi étrange ; elle trembloit pour la vie de ſon mari ; elle craignoit que la réputation de ſa fille ou la mienne ne fuſſent compromiſes par cette hiſtoire, & elle ne ceſſoit de queſtionner nos femmes. Juliette n'avoit preſque rien à dire ; mais ma Sophie, qui connoiſſoit les auteurs, commentoit chaque circonſtance, & me noirciſſoit peut-être ſans le vouloir. Le valet de chambre revint de la part de ſon maître pour tranquilliſer Madame de St. Sirant, & lui recommander de garder nos femmes à vue juſqu'à ſon retour.

Monſieur, dit Mr. de St. Sirant au miſérable Villemort, je commence à voir un peu clair dans tout ceci. Si les choſes ſont telles que vous venez de me les raconter, Mademoiſelle De *** eſt un monſtre, je vais la veiller de près, & me débarraſſer d'une fille de ſi difficile garde. Néanmoins je vous avoue que je ne concevrai

jamais qu'un galant homme puiſſe ſe prêter à de pareilles démarches ; ne devoient-elles pas vous inſpirer du mépris ? Ah, Monſieur, l'amour ſçait bien y donner une autre couleur ! j'aime Mademoiſelle De***, comme il n'eſt pas poſſible d'aimer ; je me crois payé de retour ; ce ſont deux puiſſants motifs pour m'engager à lui prêter des excuſes, & pour me prêter moi-même à lui ſauver de plus grandes étourderies ; car elle eſt dans l'âge où le feu des paſſions ne connoît point de bornes. A l'ardeur d'un tempérament bouillant, elle joint toute la vivacité de l'eſprit d'intrigue, & réunit un fonds inépuiſable de tendreſſe, à laquelle elle ſeroit capable de tout ſacrifier. Qu'auriez-vous fait à ma place ? Je ne voulois point la perdre, & en honneur, je craignois chaque jour de la voir voler ſur mes pas... Quoi, Monſieur, elle ſeroit capable d'une telle baſſeſſe ? Il faut la faire enfermer ; tôt ou tard elle deshonoreroit ſa famille, & comme je ne veux point qu'elle deshonore davantage ma maiſon, dès demain je la rendrai à ſa famille. Oui, je le répéte, c'eſt un monſtre. Qui auroit pu ſoupçonner tant de

turpitude dans l'ame d'une jeune personne qui porte une phyſionomie auſſi heureuſe?... Oh! Monſieur, ce n'eſt point la turpitude qui m'a rendu poſſeſſeur de ſa perſonne, c'eſt l'amour qui m'a donné ſon cœur. De grace ne me raviſſez pas ce thréſor, j'en mourrai de douleur. Monſieur de St. Sirant, je vous ſupplie, je vous conjure de ne point abuſer de ma confiance pour perdre une fille ſenſible, dont j'eſpere faire une femme honnête; daignez ne point l'affliger en lui parlant de ce qui vient de ſe paſſer entre nous. Je vais employer toutes mes reſſources pour parvenir à l'épouſer; ç'a toujours été mon but, & je ſens parfaitement qu'après une ſorte d'éclat, cette réparation lui eſt due. Si vous vouliez, loin de la faire périr de chagrin, vous pourriez nous ſervir auprès de la Comteſſe. Songez d'ailleurs que Mademoiſelle De***, réduite au déſeſpoir, ne feroit plus une femme comme une autre. Vous la verriez ſe porter aux plus grands excès... Madame de St. Sirant, dont les inquiétudes redoubloient à meſure que le temps s'écouloit, les renvoya encore interrompre, & prier Mr. de St. Sirant de trouver

bon qu'elle allât le joindre, ou bien qu'il ramenât avec lui Mr. de Villemort. Celui-cy s'estimant trop heureux du prétexte, se défendit beaucoup de paroître devant elle dans l'état où il étoit. Mr. de St. Sirant ne le jugea pas convenable non plus ; il lui épargna un nouvel embarras. Mais soit que contre toute apparence il lui restât quelques soupçons, il voulut mettre lui-même Mr. de Villemort hors du parc, & s'obstina à lui refuser toutes les paroles qu'il lui demandoit. Rapportez-vous-en à mon honneur & à ma prudence, lui dit-il ; un homme de mon âge sçait mieux que vous ce qu'il convient de faire. Je remets à me décider lorsque j'aurai interrogé Mademoiselle De ***. Venez demain ici à pareille heure, je vous attendrai à la grille, & vous communiquerai mes résolutions. Mais ne vous flatez pas que je veuille garder plus longtemps ici Mademoiselle De ***, ni m'interesser à couvrir sa honte. L'un & l'autre seroient indignes de moi.

Mr. de St. Sirant de retour, n'eut rien de plus pressé, après avoir rassuré sa femme, que de faire à Sophie toutes les questions qui pouvoient rap-

procher les dires de Mr. de Villemort; il n'eut pas grand'peine à la faire parler, tant ſur le peu qu'elle croyoit ſçavoir, que ſur ce qu'elle en avoit conjecturé. On ſçut d'elle que je ne m'étois point couchée, mais que j'avois écrit, & qu'elle croyoit même m'avoir entendu très-tard marcher à petits pas dans ma chambre. Depuis long-temps, ajoûta-t-elle, je ſurprens Mademoiſelle dans de profondes rêveries, les yeux ſixes ou baignés de larmes. Hier elle étoit encore plus triſte que de coûtume; je ne fus pas la dupe de ſa migraine, car elle ne l'a jamais ſans quelques ſoulevements de cœur, & il m'a paru très-ſingulier qu'elle ſe ſoit retirée tandis que ce jeune Monſieur étoit ici. J'ai toujours ſoupçonné qu'ils avoient du goût l'un pour l'autre. Lorſqu'il venoit chez Madame la Comteſſe, Mademoiſelle ſe levoit matin, elle s'habilloit de bonne heure & avec plus de ſoin; c'étoient de petits déjeûners, des promenades, de petits concerts; jamais ils ne paroiſſoient ſi contents, que quand ils étoient enſemble, toujours ils ſe cherchoient, & ce Monſieur me faiſoit bien des amitiés. Comme Madame la Comteſſe ou Mr. de Prévalle

étoient alternativement un tiers avec eux, je ne voyois point de mal, & j'imaginois qu'on penſoit à les marier ; ſouvent j'en parlois à Mademoiſelle ; un air de joie & de contentement ſe peignoit ſur ſon viſage... Ne vous a-t-elle point chargée quelquefois de ſes billets, lui demanda Mr. de St. Sirant.... Non, Monſieur ; je me ſuis apperçue ſeulement qu'elle écrivoit la nuit dans ſon lit. Quoi, reprit Madame de St. Sirant, Mr. de Villemort auroit de ces preuves-là en main ? Cela n'eſt pas poſſible. O, Madame, je puis parler pour avoir vu & lu ! Et après lui avoir tout conté : voyez, continua-t-il, Madame, quelle compagnie vous avez donnée à votre fille. Sûrement elle eſt auſſi dans la confidence..... Mon Dieu, Monſieur ! Sophie, ſe pourroit-il que Mademoiſelle ?.... Mademoiſelle Sophie, votre maîtreſſe eſt un monſtre de nature ; vous êtes bien heureuſe de ne l'avoir pas ſervie dans ſes coupables deſſeins, car je vous aurois fait pourrir dans un cul de baſſe-foſſe. Ah, Monſieur ! ah, Madame, ne croyez pas !... Il ſuffit, Mademoiſelle Sophie, il ſuffit ; le peu que vous me dites, confirme ce que m'a avancé

Mr. de Villemort ; tout ſe rapporte ; juſques-là j'avois été aſſez bon pour conſerver quelque doute ; mais qu'on aille chercher ma fille, ajoûta-t-il d'un ton menaçant... Juliette ſe leva toute tremblante... Non, Mademoiſelle Juliette, reſtez ici, il n'eſt pas beſoin que vous alliez préparer des menſonges. Donnez la clef de ſa chambre, on ira l'appeller ; & celui qui lui dira un mot de plus, aura affaire à moi. La pauvre St. Sirant étoit aſſiſe ſur mon lit, à cauſer tranquillement. Nous avions une porte de communication par un de mes cabinets, & il n'y avoit que cette porte d'ouverte chez elle ; le domeſtique qui la croyoit endormie, cria très-haut, elle fut lui demander pourquoi ce n'étoit pas Juliette qui entroit chez elle ; mais elle n'en tira pas d'autre réponſe, ſinon que ſon pere l'attendoit ; & il ne manqua pas d'aller rapporter que nous étions déja éveillées. Ce fut une nouvelle induction contre toutes deux ; ma pauvre amie ne ſçavoit ce que pouvoit être que cet ordre de comparoître ſi matin ; elle vouloit m'entraîner avec elle. Non, lui dis-je, puiſqu'on a à te gronder, il vaut mieux que j'arrive ſans paroître

prévenue, comme pour ſouhaiter le bon jour à Madame de Saint-Sirant.

Hélas! j'étois bien loin d'enviſager que la foudre ne menaçoit que moi, lorſque le deſir d'adoucir les peines de mon amie, me conduiſit preſque ſur ſes pas. En entrant je la vis fondant en larmes aux genoux de ſa mere, à qui elle atteſtoit ſon innocence. Viens, me dit elle, viens me juſtifier. Mr. de St. Sirant la releva bruſquement, lui ordonnant de s'aſſeoir & de ſe taire; puis, en ſe tournant vers moi: Eh bien, Mademoiſelle, comment va cette grandiſſime migraine, me demanda-t-il d'un ironique & me conſidérant de la tête aux pieds, de maniere à m'interdire? Je ne concevois rien non plus au froid glacial de Mr. de St. Sirant, qui ne daignoit ni ſe lever, ni me ſaluer. Mr., répondis-je, d'un air auſſi haut que le ſien: J'ai peu dormi..... Comment, Mademoiſelle, vous avouez cela? Ah, c'eſt quelque choſe! je ne croyois point que vous vouluſſiez qu'on ſçût que vous aviez paſſé la ſoirée à écrire, & la nuit à écouter ſi perſonne ne frapoit à votre porte. Mr., répondis-je d'un ton indigné, je puis ſi bien annoncer tout ce que

j'ai fait, que j'ai écrit jusqu'à quatre heures, que j'écrirai jusqu'à six, quand il me plaira. Si c'est par rapport à cela que vous maltraitez Mademoiselle de St. Sirant, vous avez grand tort; je ne l'ai pas vue, elle ignore absolument à quelle heure il m'a plu de me coucher. Par-tout où je suis seule, je n'ai pas de compte à rendre... Vous voyez, dit-il à Madame de St. Sirant, vous voyez le mensonge & l'effronterie tout ensemble. Ma fille n'étoit donc pas chez vous, Mademoiselle, quand on a été l'appeller.... Oui, Monsieur, elle y étoit, même plus d'une heure avant. Mais que signifie cet interrogatoire en termes si étranges? Parce que j'ai de l'attachement pour une fille que vous traitez plutôt en esclave que comme votre enfant, pensez-vous avoir le droit de m'insulter? Apprenez, Monsieur, que jamais mon front ne fut fait pour l'effronterie, ni ma bouche pour le mensonge; & que toute jeune que je suis, je porte un caractere respectable... Peut-être aux yeux de l'aveugle Villemort, Mademoiselle, encore n'en voudrois-je pas répondre. A ce dernier trait, qui n'étoit cependant que le moindre de ceux qui m'attendoient,

la colere penſa m'emporter; je regardai au tour de moi, j'apperçus Sophie, que je n'avois pas encore vue, toute en larmes. Qu'on aille ſur le champ me chercher une chaiſe de poſte. Elle ſe leva, & je voulus ſortir. Mr. de St. Sirant nous barra le paſſage. Oh non, non, mes Demoiſelles, dit-il, en me mettant de pair avec Sophie, non, vous ne ſortirez point! La frayeur qu'a eue Juliette ce matin, mérite bien d'être payée d'une comédie. Nous verrons le dénouement de la piéce, ſi vous le trouvez bon; il nous manque pourtant ici le principal acteur, ajoûta-t-il, en regardant Madame de St. Sirant. J'ai grand regret de n'avoir point ramené Mr. de Villemort du parc comme vous le deſiriez... La fureur étincelloit dans mes yeux; mais au nom de Mr. de Villemort tout mon ſang ſe glaça dans mes veines, je reſtai immobile. Ah, c'étoit là, reprit Mr. de St. Sirant, où je l'attendois! voilà le feu qui s'appaiſe... l'effronterie diſparoît, la honte ſuccéde.... Je conçois, dis-je, d'une voix preſque éteinte, je conçois à préſent l'étendue de mes malheurs; mais au moins... Eh bien, Mademoiſelle, achevez... mais au moins... La parole ex-

piroit ſur mes levres. Madame de St. Sirant à côté de laquelle j'étois, me retint dans ſes bras, & me fit donner du ſecours malgré ſon mari qui prétendoit que ce n'étoit qu'une foibleſſe de commande. Je reſtai cependant aſſez long-temps ſans connoiſſance pour le diſſuader. A peine fus-je un peu revenue, qu'il reprit ſon ton ironique. Convenez, Mademoiſelle, que vous auriez été bien aiſe de mourir : cela vous eût tiré d'un grand embarras. Mr. de Villemort m'avoit bien averti que vous aviez les paſſions violentes, & en voici une preuve. Mais on vous gardera à vue. Si je ne puis vous rendre à Madame la Comteſſe plus vertueuſe & plus chaſte qu'elle ne vous a donnée, au moins faut-il qu'elle vous retrouve bien portante, afin qu'elle puiſſe faire de vous ce qu'il lui plaira.

Madame de St. Sirant, à qui mon état inſpiroit une ſorte de pitié, voulut exhorter ſon mari à me traiter avec plus de ménagement, même de remettre l'explication au ſoir. Non, Madame, lui dis-je, dès que je pus parler. Non, Madame, je ne ſouffrirai point qu'on reſte en doute ſur mon innocence. Ne me refuſez pas les

moyens de la justifier, en m'apprenant le détail des circonstances qui me sont paroître si coupable. J'avois un air si vrai & si abbatu, qu'elle en fut touchée : quelques larmes coulerent de ses yeux. Mr. de St. Sirant lui réprocha durement sa foiblesse. S'il y avoit quelqu'un de criminel ici, lui dis-je, ce seroit sans doute moi, Monsieur; ainsi je dois porter tout votre courroux. Mais, s'il y a quelqu'un de trompé, j'ose affirmer que c'est vous. Il est trop injuste de vouloir me condamner sans m'entendre. Quelle effronterie, s'écria-t-il! je n'y tiens pas. Quoi, après avoir projetté de souiller ma maison par vos débauches, après y avoir reçu des messagers de votre amant; après lui avoir indiqué des rendez-vous à choisir, soit dans votre chambre la nuit, ou le matin dans le parc, & moi l'y avoir trouvé, vous osez encore m'insulter! allez vile & abjecte comme vous êtes à mes yeux, le nom que vous portez fait à la fois votre honte & votre bonheur; car je suis si indigné, que je ne vous laisserois pas coucher chez moi, si je n'avois pas quelques égards pour votre famille... Quelles noirceurs! quelles abominations, m'é-

m'écriai-je à mon tour! ce fut tout ce que je pus dire. La voix me manqua, on crut que j'allois encore retomber dans un nouvel anéantiſſement; mais la douleur nous prête quelquefois des forces. Eſt-il poſſible, repris-je, qu'il exiſte dans la nature des hommes auſſi pervers & auſſi odieux que le miſérable que vous nommez? Son nom ſeul me fait horreur. Mon ami, dit Madame de St. Sirant, nous avons peut-être été trop vîte. Il ſe pourroit très-bien que Mr. de Villemort... Ho voilà les femmes, interrompit Mr. de St. Sirant, elles ſe tiennent toutes par la main! heureuſement j'ai de quoi vous convaincre, ajoûta-t-il, en tirant de ſa poche un billet de mon écriture. Déſavouerez-vous ces caracteres, Mademoiſelle?... Non, Monſieur, mais je ſuis ſûre qu'ils n'expriment rien dont je doive rougir. Il le relut tout haut, appuyant ſur l'aveu que j'avois eu l'imprudence d'y faire. Achevez donc, Monſieur, lui dis-je; Madame verra s'il fait preuve que j'aye jamais ſongé à accorder à ce malheureux homme l'entretien qu'il me demandoit. J'ai auſſi toutes ſes lettres; & celles qu'il m'a écrites ici, juſtifient heureuſement

de mon innocence... Quelle innocence, grand Dieu! Croyez-moi, Mademoiſelle, je ſçais tout, continua Mr. de Sirant: Mr. de Villemort ne m'a point caché qu'il étoit poſſeſſeur de votre cœur & de votre perſonne. Il me ſemble qu'on ne peut pas exiger un aveu plus clair; ainſi après cela vous jugez quel fruit il vous reſte à eſperer de vos détours. Il n'a même tenu qu'à moi de lire tous vos billets doux. Ah, Madame, dis-je, en me tournant vers Madame de St. Sirant! Ah, Madame, fut-il jamais un pareil monſtre! je ne ſçais comment la terre ne s'entr'ouvre pas ſous lui, moins encore comment je ne ſuccombe pas ſous le poids des calomnies dont il m'accable..... Non, non, interrompit Mr. de St. Sirant, ce ne ſont que des médiſances, & je dois convenir que le pauvre reclus y a été un peu forcé... Mais, mon ami, reprit encore ſa femme, écoutons les deux parties; pour moi je ne puis croire ces horreurs. Mademoiſelle, quelle juſtification avez-vous à oppoſer? Pas d'autres, Madame, que la vérité aux menſonges les plus infames; la droiture à la fourberie; la candeur & la pureté d'une

conduite soutenue, en dépit de toutes les viles séductions dont a essayé en vain le plus méprisable des hommes. C'étoit lui que je fuyois quand j'ai cherché à venir chez vous. Je me flatois d'avoir trouvé un asyle où ma vertu seroit à l'abri de ses persécutions; à peine l'infame l'a-t-il eu découvert, qu'il m'a suivie, qu'il m'a écrit, qu'il m'a envoyé le valet de chambre de Mr. Calidant pour chercher ma réponse: celui-cy peut vous certifier ce qu'elle fut, & si je ne lui rendis pas la lettre de Mr. de Villemort... Vous ne l'avez donc plus cette lettre, Mademoiselle?... O le bon subterfuge, dit Mr. de St. Sirant!... Madame, repris-je, j'en ai une copie que j'avois tirée pour envoyer à une de mes amies, qui dans tous les temps m'a aidée de ses conseils. Eh bien, Mademoiselle, telle qu'elle est nous la montrerez-vous, ainsi que la lettre que Mr. de Villemort vous écrivit hier matin!... Ah, celle que Mademoiselle a écrite hier au soir! c'est celle-là qui doit être bonne à voir, dit Mr. de St. Sirant. L'attente d'un rendez-vous égaie l'imagination..... Madame, poursuivis-je, elles sont toutes dans mon écritoire; voilà la clef;

je vous ſupplie de vous la faire apporter ; vous verrez ſi j'écrivois cette nuit à d'autres qu'à mon amie Madame de Renelle, & ſi mon imagination s'égayoit dans l'attente d'un rendez-vous... Mr. de St. Sirant voulut aller chercher lui-même ce qu'il appelloit mes prétendues preuves, en m'avertiſſant qu'il étoit bien aiſe d'aſſurer qu'il n'y avoit point d'autres papiers dans ma chambre. Cela vous eſt très-permis, Monſieur, lui répondis-je, il eſt aſſez humiliant pour moi de deſcendre juſqu'à la juſtification de pareils faits, pour que je deſire qu'il ne vous reſte aucune eſpece de doute. Il ſortit.

Nous reſtames, Madame, Mademoiſelle de Saint-Sirant, moi, Juliette & Sophie, que l'inhumain Mr. de St. Sirant avoit exigé qui fuſſent préſentes, ſoit pour l'aider à me convaincre, ſoit pour me mortifier davantage. Elles conjurerent toutes Madame de St. Sirant de m'être favorable. Moi, je ne lui demandai que de ſuſpendre ſon jugement, mais je le lui demandai les larmes aux yeux, pénétrée & indignée de l'opprobre dont avoit preſque réuſſi Mr. de Villemort à me couvrir. Elle voulut ſçavoir comment je

m'étois liée avec lui, je le lui contai naïvement; elle m'apprit auſſi une partie de ce qui s'étoit paſſé le matin; & elle s'attendriſſoit ſur mon ſort, lorſque Mr. de St. Sirant rentra avec tout ce qu'il avoit pu raſſembler de mes papiers. Il en fit la lecture lui-même. Les billets de Mr. de Villemort, ni la copie de ſon avant-derniere lettre ne l'ébranlerent pas; mais la ſeconde à laquelle étoit attachée une copie de ma réponſe le frapa d'étonnement & de confuſion. Il s'arrêtoit à chaque phraſe, comme pour les méditer; une ſecrette horreur mêlée de joie, ſe répandit ſur la phyſionomie de Madame de St. Sirant; chacun écoutoit en ſilence; il pourſuivit juſqu'à la fin de la lettre qui étoit adreſſée à Madame de Renelle. On ne rapporte point ici cette lettre, parce qu'elle ne contenoit que des détails qui formeroient des répétitions, & que d'ailleurs elle ne partit point, vu les changements des circonſtances. Cette lecture achevée, Mr. de Saint-Sirant reſta ſans proférer une parole; je crois qu'il auroit mieux aimé me trouver coupable, que d'avoir à ſe repentir de tous les outrages que m'avoit attiré ſon impé-

rieuſe crédulité : car il ſuffiſoit qu'il eût paru convaincu d'une choſe pour qu'il fût au-deſſus de ſes forces de ſe retracter. Obligé enfin de parler, je ne conçois plus rien aux hommes, nous dit-il ; cependant voici, je l'avoue, de très-fortes inductions contre Mr. de Villemort... Des inductions mon ami ! reprit Madame de St. Sirant, aſſurément ce ſont bien des preuves non équivoques que ce jeune homme eſt un coquin & un ſcelerat à pendre. Jamais il n'y eut de noirceur ſi préméditée : comment inventer de ſemblables calomnies dans la vue de perdre une fille digne d'eſtime & d'admiration? Cela révolte la nature ! les loix ne devroient pas laiſſer de tels crimes impunis. Mademoiſelle, que d'excuſes ne vous devons-nous pas? au moins voyez par quelle chaîne ce miſérable nous a induits en erreur ; il étoit preſque impoſſible, quelque bonne opinion qu'on eût de vous, & moi en particulier, de ne pas y donner une certaine créance ; mais nos regrets & notre indignation vous vengent. S'il étoit d'autres moyens de punir le coupable... Ah, il en eſt, interrompit Mr. de St. Sirant ! s'il m'en a impoſé, c'eſt moi qu'il a

insulté doublement, & je sçais ce que j'ai à faire. Mais le Sieur Calidant ne peut-il point être entré pour quelque chose dans tout ceci? Il faut l'envoyer prier de venir. Mademoiselle De*** en sera plus complettement justifiée, & nous encore mieux éclaircis. Monsieur, lui dis-je, je ne crains pas plus les derniers éclaircissements que les premiers; ma sécurité se puise dans la source de l'innocence même. Ce précieux témoignage m'eût suffi, si je n'avois pas senti que ma réputation restoit ternie, & l'estime de Madame de St. Sirant perdue pour moi sans retour... La mienne vous importoit donc peu, Mademoiselle?... La vôtre, Monsieur? à en juger par l'injurieuse maniere dont vous m'avez traitée, je n'étois pas fondée à y compter. Madame de St. Sirant se hâta de me couper la parole pour sauver son mari de mes reproches, & me consoler autant qu'il dépendoit d'elle de la scene humiliante que je venois d'essuyer. Elle finit, mais elle avoit gravé dans mon ame des impressions difficiles à effacer. Toute la machine avoit tellement souffert que je tombai dans un abbatement affreux. On jugea à propos de le dérober aux

yeux des domestiques : Madame de St. Sirant me fit coucher, & ne me quitta pas une minute ; ses soins, ses attentions, sa tendre sensibilité furent une sorte de réparation & d'adoucissement dans mon malheur. Son mari, sans sortir de son caractere, étoit aussi plus touché qu'il n'auroit voulu le paroître. Ces hommes hauts & durs semblent n'être sujets aux mouvements d'humanité que pour leur propre supplice. Pleins d'une probité austere par état, ce n'est point la vertu qu'ils prisent, c'est la gloire de ne pas déroger à celle qu'on exige des personnes de leur rang ; & ils immoleroient la réputation de ceux qui ne tiennent point à eux au plus leger interêt qui compromettroit leur vanité. Il ordonna cependant le plus profond secret à nos femmes, & aux domestiques qui pouvoient être instruits ; mais c'étoit autant pour l'honneur de sa maison que pour le mien. Mademoiselle de St. Sirant à qui il avoit défendu de me parler, fut réhabilitée dans tous les droits que donne l'amitié ; il lui prescrivit même de rester jour & nuit près de moi, si je le desirois. Néanmoins il n'étoit pas encore tout-à-fait revenu de ses préventions.

Sur le ſoir il envoya prier Mr. Calidant de le venir voir pour une affaire extrêmement preſſée. Le domeſtique rapporta qu'il n'étoit pas chez lui. Cela eſt-il bien poſitif, demanda Mr. de St. Sirant?... Monſieur, je le crois, répondit-il, car tous ſes gens ſe ſont accordés à dire qu'il étoit parti en ſortant de table, parce que ce Monſieur qui eſt chez lui s'eſt trouvé fort mal Il a préſumé que ce pourroit être les avant-coureurs de la petite vérole, & il l'a laiſſé d'autant plus vîte entre les mains du chirurgien du village, que les deux domeſtiques qui étoient attaqués de cette maladie ſont morts cette nuit; cela l'a beaucoup effrayé. Et dit-on ſi c'eſt effectivement la petite vérole qu'a Mr. de Villemort, demanda Madame de St. Sirant?... Madame, elle ne paroît pas encore, mais il a tous les mêmes ſymptomes qu'ont eu les autres. On ajoûte qu'il eſt déja frapé qu'il en mourra, & que dans ſon tranſport il ſe plaint amérement de Mr. Calidant comme d'un traitre qui l'abandonne.

Chacun fit ſes commentaires ſur la nature de cet événement. Madame de St. Sirant l'attribua à une punition du

Ciel. Dieu veuille le pénétrer du repentir de ses fautes, disoit-elle; il est à portée des secours spirituels: le Curé de Calidant est un saint homme. Moi, je penchois un peu vers Mr. de St. Sirant qui doutoit de la vérité du fait. Tout ceci a l'air d'une nouvelle imposture arrangée à plaisir, disoit-il; il seroit-bien singulier que Calidant qui est resté chez lui, tandis que ses gens avoient la petite vérole, en partît au moment où elle prend à son ami. Sûrement ils ont eu plus de peur de moi que de la maladie, & ils se sont esquivés tous deux.

Le reste de la soirée se passa ainsi en réflexions: on juge quelles pouvoient être les miennes, & combien peu j'étois en état d'en faire part. Tout le monde se retira vers minuit; mais Sophie ne voulut point me quitter, & comme si je n'eusse cherché qu'à nourrir ma douleur, je me plaisois à faire raconter à cette fille les sinistres aventures de la veille. Dès le point du jour on vint l'appeller, c'étoit encore le perfide Larose; il vouloit à toute force me parler de la part de son Maître, & me faire, disoit-il, ses derniers adieux. Sophie après l'avoir accablé d'injures,

de refus, & sûrement de questions, vint me demander si au lieu de me l'amener, elle ne feroit pas bien de le conduire chez Mr. de St. Sirant? Là, disoit-elle, on obligera bien ce scelerat à révéler tous les forfaits de son Maître. Gardons-nous-en, lui répondis-je; Mr. de St. Sirant est trop emporté; congédiez même ce misérable au plus vîte; je ne voudrois pas que ma justification coûtât une goutte de sang au dernier des hommes; j'ai pour moi mon innocence, j'espere qu'elle triomphera. Sophie s'en fut; un instant après elle rentra, une lettre à la main: rapporte-la, lui dis-je avec indignation, je ne puis rien voir ni toucher de ce qui vient de ce malheureux... Mais, Mademoiselle, il ne voudra pas la reprendre, que risquez-vous? Elle vous servira peut-être à achever de détruire les derniers soupçons de Mr. de St. Sirant... Non, repris-je, il ne peut sortir de cette plume que des traits empoisonnés; mets-y une envelope, si tu veux, & délivre-moi pour toujours de ces persécuteurs. Larose, l'indigne Larose, trompé effectivement par la seconde envelope, reprit la lettre & s'en fut.

Madame de St. Sirant à qui je ne jugeai pas à propos de cacher cette particularité, blâma beaucoup ma précipitation : que ne me faisiez-vous appeller, me dit-elle ? Hélas, Madame, lui répondis-je, après les malheurs que j'éprouve, il est permis de tout craindre ! Qu'attendre de la part d'un monstre tel que Mr. de Villemort, si ce n'est de nouvelles atrocités ? Que sçavez-vous, reprit-elle, s'il ne cherche pas à expier ses crimes par une réparation authentique ? Peu de scelerats voient approcher leur derniere heure d'un œil tranquille ; les jugements de l'Eternel se font entendre, & tôt ou tard on rend hommage à la vertu.

Mr. de St. Sirant que rien ne pouvoit bien persuader de la maladie de Mr. de Villemort, ni peut être de tout le reste, s'imagina d'écrire au Curé de Calidant, & de son côté il nous en fit un mystere jusqu'à ce qu'il eût reçu la réponse suivante.

LETTRE du Curé de Calidant.

IL est très-vrai, Monsieur, que j'ai enterré hier deux domestiques du Château qui sont morts d'une petite

vérole pourpreuſe; cette maladie m'enleve déja vingt paroiſſiens ſans compter un nombre d'enfants. Il eſt tout auſſi vrai que Mr. Calidant effrayé de ces déſaſtres, eſt parti pour fuir un air très mal ſain à reſpirer, & que Mr. de Villemort ſon ami eſt très-dangereuſement attaqué; à moins d'une eſpece de miracle, je regarde comme impoſſible qu'il en revienne; mais tout dépend de la volonté de Dieu. Voilà, Monſieur, tout ce que mon miniſtere me permet de vous marquer de poſitif dans le moment actuel. Je ſouhaite avoir ſatisfait à ce que vous deſiriez ſçavoir, & ſuis avec reſpect.

Mr. de St. Sirant nous fit part de cette lettre. Pour le coup, il n'y eut plus de doute ſur cet article, & la journée ne ſe paſſa pas ſans que tous les autres ne fuſſent pleinement éclaircis.

Vers le ſoir un ſoldat vint demander à parler à Madame de St. Sirant de la part du Curé de Calidant. Madame, je n'oſe pas me nommer, lui dit-il; les lettres que j'ai l'honneur de vous remettre me feront aſſez connoître; permettez que je n'attende point ici votre réponſe; ſi mon foible témoignage eſt néceſſaire, vos gens me trou-

veront à un pas ; j'ai ordre de mon Maître d'avouer la vérité, & je ſuis prêt à l'exécuter ponctuellement. Mais, Madame, ne m'expoſez point au reſſentiment de Mr. votre mari ; vous ſentez que toutes mes fautes ſont involontaires, que j'étois en quelque ſorte obligé d'obéir à mon Capitaine.

Pendant qu'il parloit, Madame de St. Sirant lut la lettre du Curé ; comment! s'écria t-elle, vous êtes ce miſérable Laroſe ? Sauvez-vous ; que mon mari ne vous voie point. Allez, malheureux, allez, & que la colere du Ciel qui tombe ſur votre Maître, en vous ſervant d'exemple, vous apprenne à mener une meilleure vie : puis elle rentra chez moi. Voilà, me dit-elle, voilà ce qui va mettre le ſceau à votre juſtification, Mademoiſelle ; je m'en réjouis bien ſincérement, quoiqu'on ne puiſſe s'empêcher de déplorer les crimes d'un homme qui les expie d'une maniere auſſi rigoureuſe. Enfin, reſpectons les décrets de la Providence ; Dieu nous rappelle à lui par différentes voies : prenez, Mademoiſelle, prenez ce paquet, liſez-le ; & je me perſuade que vous ne pourrez refuſer un pardon que je ſuis char-

gée de ſolliciter pour un malheureux qui n'a peut-être pas deux heures à vivre.

Tous les ſentiments qu'inſpire la véritable pitié dont la charité eſt la baſe, étoient peints ſur ſa phyſionomie. On eût dit qu'elle avoit oublié les inſultes directes & indirectes de Mr. de Villemort, pour ne voir que ſon repentir. La générosité de ſon ame paſſa dans la mienne ; moi-même je me ſentois touchée. Mr. de St. Sirant qui auroit rougi de partager notre émotion, nous dit, en vérité Meſdames, ce ſont bien là des propos de femmes ! pourquoi ne pas aller au fait ? Que Mr. de Villemort meure, ou ne meure pas, qu'eſt-ce que cela fait à la choſe ? S'il eſt coupable, c'eſt une foibleſſe de le plaindre ; ſi ceci eſt un nouveau jeu des deux amants qui s'entendent, autant vaut-il l'approfondir tout de ſuite, & ne pas être leur dupe plus long-temps. Madame de St. Sirant voulut l'interrompre : Madame, Madame, reprit-il, j'en ſçais plus que vous. Qu'eſt venu faire ici ce matin le ſieur Laroſe ? Mademoiſelle Sophie qui a jaſé une heure avec lui, pourroit bien nous le dire, ſi elle vouloit.... Mon ami, je

ſuis inſtruite mieux que vous ne croyez : je vous en ſupplie, n'inſultons plus aux malheurs de Mademoiſelle De*** par des ſoupçons offenſants. Tenez, voyez ce que me marque le Curé de Calidant ; on peut bien s'en rapporter à la dépoſition d'un homme tel que lui. Oh! ſi c'eſt lui qui écrit, je l'en croirai, c'eſt un digne Prêtre. En diſant cela, il prit la lettre, & je lui remis auſſi celle qui s'adreſſoit à moi. Quelqu'outrée que je fuſſe de la dureté de ſes procédés, j'avois à cœur de le déſabuſer, & ma fierté naturelle en toute autre circonſtance, cédoit dans celle-cy à l'interêt de ma réputation : j'ai toujours cru qu'une femme n'avoit rien de plus cher. L'état où m'avoit réduit cette cruelle aventure, pourroit en convaincre celles auxquelles on n'a pas appris de bonne heure à y mettre un certain prix.

LETTRE du Curé de Calidant à Madame de St. Sirant.

MADAME,

LA bonté de votre ame eſt trop connue, pour que ce ne ſoit pas avec confiance que je l'implore en faveur

veur d'une homme qui a eu le malheur d'être criminel, mais dont le repentir mérite d'exciter votre pitié. Ce n'eſt ni la cauſe d'un pénitent, ni celle d'un ami que je plaide : dans le premier cas, ma délicateſſe ne m'auroit pas permis de me charger de cette commiſſion ; dans le ſecond, peut-être paroîtrois-je ſuſpect. Je ne connois Mr. de Villemort que depuis deux fois vingt-quatre heures, qu'il eſt à toute extrémité, hors d'état de pouvoir écrire : il a bien voulu m'honorer de ſa confiance. Ce ſont donc les droits ſacrés de l'humanité qui agiſſent ſur mon cœur ; & les loix de la charité que je cherche à faire valoir auprès du vôtre. Daignez, Madame, les exercer envers un malheureux coupable, d'abord en lui pardonnant une inſulte que ſa nature rend preſque perſonnelle ; puis en fléchiſſant le juſte courroux d'une jeune perſonne reſpectable à tous égards ; la réparation qu'il lui fait par ma main, eſt auſſi authentique que l'injure a été flétriſſante : faites-lui conſidérer, s'il vous plaît, que ceci ne peut plus tourner qu'au profit de ſa gloire. A le prendre du côté de la religion, on pourroit dire que Dieu

n'afflige que les fideles qu'il aime ; mais c'eſt ſouvent mal l'entendre, de vouloir rapprocher le profane des choſes divines. Laiſſons l'Être ſuprême, tantôt appeſantir ſon bras ſur l'injuſte, tantôt relever le foible, ou venger l'opprimé. Il ne nous appartient point, fragiles mortels que nous ſommes, d'oſer ſonder la profondeur de ſes vues ; ſoyons réſignés, c'eſt le partage du vrai chrétien : vous, Madame, qui êtes pénétrée de ces vérités, & à qui je les ai toujours vu mettre en pratique, j'eſpere que vous ne refuſerez point de m'aider à obtenir de Mademoiſelle De *** un pardon devenu ſi néceſſaire au repos d'un malade que les remors agitent : il eſt digne d'une belle ame ; la religion l'ordonne, la généroſité le preſcrit ; j'y ajoûterois volontiers que l'interêt doit y porter, car l'homme le plus vertueux ne penſe pas ſe flater d'être impeccable ; une malheureuſe paſſion ſuffit pour nous entraîner au crime ; un moment fatal pour nous y faire ſuccomber ; mais Dieu infiniment bon & miſéricordieux, tend les bras au pécheur repentant ; c'eſt une leçon qu'il nous donne : en la ſuivant nous nous élevons juſqu'à lui. D'ailleurs j'oſe

vous répondre, Madame, que le retour de Mr. de Villemort à la vertu, eſt fait pour toucher les cœurs les moins ſenſibles ; mais il eſt temps de le laiſſer parler lui-même.

Je ſuis avec reſpect.

P. S. Je devois, Madame, écrire ſous la dictée de Mr. de Villemort la lettre qui ſera jointe à celle-cy ; mais un de ſes parents qu'il avoit envoyé chercher en poſte, vient d'arriver ; je crois qu'à tous égards il convient mieux que je lui céde la plume, les fait en feront ſûrement plus détaillés. J'avois déja repréſenté à Mr. de Villemort que mon miniſtere ne me permettoit pas de défendre ſes idées autant qu'il paroiſſoit le ſouhaiter. Je vais actuellement l'aider à les rendre à Mr. de St. Falle ; & Mademoiſelle De*** ſera vraiſemblablement beaucoup mieux inſtruite & mieux juſtifiée encore par ce nouveau ſecrétaire, qu'elle n'eût pu l'être par moi.

LETTRE écrite par Monsieur de Saint-Falle, en partie sous la dictée de Monsieur de Villemort.

IL ne m'est plus permis, Mademoiselle, de me plaindre du refus que vous avez fait de lire ma derniere lettre. J'ai perdu tout droit à votre commisération; je sçais & je sens toute l'étendue de mes fautes. Ce n'étoit point pour les excuser que j'ai eu l'honneur de vous écrire, ce n'est point pour me justifier, que j'emprunte la main d'un de mes parents; non, je suis trop coupable; mais je crois vous devoir l'entier aveu de mes crimes. C'est une sorte d'expiation qu'exige leur énormité, & en même temps une réparation due à vos vertus. Le déplorable état où je suis m'éclaire. Enfin, l'horreur des approches de la mort n'est pas ce qui m'effraye, elle seroit un bien pour moi qui ne puis plus me flater de recouvrer votre estime, si mes forfaits ne m'inspiroient la juste crainte des châtiments éternels, mes remors en sont les avant-coureurs. Ce seroit inutilement que j'essayerois de vous les décrire. Mademoiselle, qu'il est affreux

de ſe regarder ſoi-même comme l'objet le plus mépriſable! vil rebut de l'eſpece humaine, je voudrois pouvoir m'oublier; ſans ceſſe je détourne mes regards, je cherche à faire errer mon imagination; ſouvent j'emprunte l'ame d'un homme vertueux; mais l'hideux phantôme de la mienne ne me laiſſe pas jouir long-temps de ce bien chimérique. Votre image vient enſuite ajoûter l'amertume des regrets à l'aiguillon des remors. La voix dont je vous menaçois, cette voix intérieure par laquelle la perverſité de mon cœur m'avoit fait concevoir le téméraire eſpoir, d'abord de vous intimider, & enſuite de vous ſéduire; cette voix, dis-je, ſe tourne contre moi-même, & accroît mes tourments. Plut à Dieu que je fuſſe mort mille fois avant de devenir criminel! les tranſports qui m'agitent ne me permettent pas de pourſuivre avec ordre le long récit que j'ai à vous faire. Il faudroit une tête plus ſaine que la mienne; trouvez bon que j'en abandonne en quelque ſorte le ſoin aux deux ſeuls hommes qui veulent bien prendre pitié de moi dans mes derniers moments. Tous ceux que j'ai eu de bons, ont été employés à retracer

les horreurs de ma vie au digne pasteur de ce lieu ; il me connoît à présent comme moi-même ; je lui avois remis les lettres du malheureux Calidant qu'il vient de repasser à Mr. de St. Falle, qui en pourra tirer des extraits. C'est donc ce dernier que je vais laisser parler en mon nom, du moins pour l'arrangement des faits. Il rectifiera mes idées qui se confondent, & tâchera de séparer les écarts de mon imagination d'avec les choses que j'ai à vous dire. Il faut remonter à l'époque où je vous ai connue : grand Dieu, prens pitié de moi !

Dans le temps où je vous vis pour la premiere fois, Mademoiselle, j'étois encore digne de quelque estime ; je dois cette justice à la Providence, elle m'avoit fait naître vertueux ; j'ai d'autant moins de reproches à lui adresser, qu'il m'a fallu des efforts incroyables pour détruire son ouvrage. Les maximes pernicieuses du siécle n'y ont pas peu contribué. En entrant dans le monde je savourai ce délicieux poison de la galanterie, qui laisse si peu d'armes à la probité, & point du tout à la délicatesse du sentiment. Séduire une femme, me disois-je, la tromper par des

détours artificieux, c'eſt ſeconder ſes deſirs : vous ſeule, Mademoiſelle, vous ſeule fites un inſtant exception dans mon cœur. Quand je cherchai à vous plaire, ce fut par un inſtinct ſurnaturel, ſans deſſein prémédité, ſans ſçavoir préciſément ce que je faiſois ; & je vous aimois déja qu'à peine m'en doutois-je. Surpris de mon nouvel état, je m'interrogeai : quelque choſe me dit, voilà le véritable amour ; il ſe ſent, ne ſe définit point & ne ſe prévoit jamais ; néanmoins je doutois encore. Qu'eſt-ce que l'amour, reprenois-je ? L'enthouſiaſme de l'imagination, la fougue des ſens, l'impétuoſité des deſirs : je n'éprouve rien de tout cela, au contraire, Mademoiſelle De*** paroît, & tous mes deſirs ſont ſubordonnés à la contemplation ; j'admire ſes graces, je goûte ſes talents, je me peins ſes vertus, & ſa préſence ſuffit à tous mes plaiſirs ; il ſemble que je n'aye plus rien à deſirer... Voilà le véritable amour, me répétoit toujours une voix ſecrette ; les ſens n'en ſont que l'acceſſoire ; mais ce véritable amour exiſte-t-il bien, me demandois-je ? N'eſt-ce pas plutôt une fiction ingénieuſe, inventée par les hommes

pour nourrir l'erreur des femmes, aiguillonner leurs ſens, & aſſaiſonner nos plaiſirs ?

Quelles que fuſſent mes incertitudes, au bout d'un très court eſpace, je m'avouai que je vous aimois ; la naïveté & la franchiſe de votre caractere ne permirent pas que je tardaſſe à m'appercevoir qu'un coup ſympatique avoit également porté ſur nos deux cœurs ; il me ſembla alors que j'avois trouvé la ſuprême félicité ; les aveux que vous me fites y mirent le comble ; jamais je ne m'étois vu ſi heureux, même dans les bras du plaiſir.

Il fallut m'arracher d'auprès de vous, ma douleur fut extrême ; j'avois en effet à gémir ſur plus d'un objet ; car c'eſt là l'époque du commencement de la corruption de mon cœur. Je trouvai chez ma mere pluſieurs de mes camarades, Calidant entr'autres, votre nom lui étoit connu, il m'en devint plus cher ; ſans ceſſe je l'entretenois de vous ; un jour enfin, mon ame ne pouvant plus ſuffire à tout ce que vous m'inſpiriez, j'eus l'imprudence trop ordinaire à mon âge, d'épancher tous mes ſecrets dans le ſein de cet ami. Ses éclats de rire, ſes mauvaiſes

plaiſanteries réïtérées, m'apprirent que je n'avois pas grand ſoulagement à en attendre ; il vit que je m'en offenſois ; & voulant faire de moi un proſélite, bientôt il changea de ton ; il feignit d'approuver mon penchant, il le nourrit ; il excita l'ardeur de mes paſſions, puis il les flata. Peu-à-peu il parvint à me faire reprendre mes premieres erreurs. Il n'eſt point d'autre amour ſenti que la jouiſſance, me diſoit-il ; les femmes elles-mêmes en conviennent. Dès qu'une fois elles ſont dans nos bras, la nature parle ſans contrainte ; les yeux ſe deſſillent, les préjugés s'évanouiſſent, & elles ſont les premieres à ſe moquer des dupes de la vaine gloire d'une chaſteté puſillanime. Crois-moi, mon cher Villemort, toute veſtale qu'eſt Mademoiſelle De ***, elle te tiendra compte des reſſources de l'art, qu'il ne tient qu'à toi d'employer fructueuſement par mes conſeils.

Vous l'avouerai-je, Mademoiſelle ? après mille débats entre lui & moi, j'eus la déteſtable foibleſſe de lui abandonner le ſoin de ma conduite : en vous revoyant, j'eus honte de mes ſecrettes intentions. J'amuſai, (s'il eſt

permis de s'exprimer ainſi), j'amuſai mes remors en me promettant de ne vous mettre qu'à l'épreuve, & de m'arrêter aux premieres tentatives, dès lors qu'elles auroient convaincu mon perfide ami, qu'il étoit des femmes délicates & vraiment attachées à leur devoir, quoique ſenſibles. Voilà comme on arrive au crime par degrés. Malheureuſement le froid avec lequel vous me reçutes doubla mes pas. Calidant ſçut en tirer des armes contre vous & contre moi: enhardi, félicité, preſſé par lui, à peine m'eutes-vous raſſuré ſur la cauſe réelle de votre réſerve, que je me flatai de la mettre en défaut: néanmoins un reſpect forcé mit des bornes aux tranſports de mes ſens: dans l'inſtant même où leur yvreſſe ſe faiſoit ſentir le plus vivement, votre candeur, votre innocence me toucherent. Il faudroit être un monſtre, me dis-je, pour en abuſer. Calidant ſe moqua encore de mes timides réflexions. Tant mieux, m'écrivit-il, tant mieux ſi Mademoiſelle De*** eſt innocente: tu n'en auras que plus de plaiſir à la poſſéder; va ton chemin, te dis-je.

J'en crus Calidant: vous ſçavez juſqu'à quel point j'oubliai ce que je

vous devois ; mais au lieu d'une colere feinte, j'apperçus ſur votre phyſionomie tous les ſignes de l'indignation la plus vraie ; le mépris avec lequel vous me traitates, porta le repentir dans mon ame. Les regrets que je vous exprimai étoient ſinceres, & ils le furent juſqu'au moment du pardon. Ce pardon qui devoit me pénétrer de reconnoiſſance & redoubler mon eſtime... Quelle horreur ! dois je en convenir ? Oui, ce ſera vous éclairer ſur l'injuſtice & l'inconſéquente bizarrerie des hommes. Eh bien, ce pardon d'accord avec les prédictions heureuſes de mon ami, me fit jurer votre perte ; je lui promis de nouveau de ſurmonter tous mes prétendus ſcrupules, & ce fut de concert avec lui que j'affectai pendant un temps l'air d'un amant délicat, pour vous ſéduire plus adroitement. Ce rolle m'alloit mieux que tous les autres ; en dépit de moi-même, je vous aimois plus véritablement que je ne voulois le croire ; ſouvent j'étois ſurpris de trouver au fond de mon cœur tout ce que j'imaginois jouer. Calidant s'en apperçut à mon ſtile ; il ſe hâta de prévoir ce qu'il appelloit ma chûte.
„ Oui, tu es un ſot enfant, me mar-

„ quoit-il, on ne peut pas te lâcher
„ la lisiere un instant, sans craindre
„ que tu ne te casses le nez. Comment!
„ pour te complaire je favorise tes dou-
„ cereuses langueurs ; je te permets
„ d'arborer l'étendart de la délicatef-
„ se, & tu vas vîtement t'envelopper
„ de ce drapeau? Encore un pas, mon
„ ami, tout seroit perdu. C'est assez
„ long-temps soupirer ; ne rappelle
„ point le ridicule de l'ancienne che-
„ valerie. Ta dulcinée par son rang,
„ plus encore par son caractere, exi-
„ geoit des ménagements : tu les as
„ observés, cela est dans l'ordre. J'ai
„ saisi ses petits caprices : elle vouloit
„ pouvoir se croire aimée, chérie,
„ adorée, & sur-tout respectée; nous
„ l'avons servie à souhait, c'est à mer-
„ veille. Mais il faut que tout ait un
„ terme ; le regne de la spéculation
„ doit faire place à la réalité. Je t'a-
„ vertis cependant qu'on s'en lasse
„ aussi. "

Ce fut dans cette lettre qu'il me pref-crivit la marche que j'observai en vous demandant un rendez-vous. J'avoue que l'image du plaisir qu'il m'offroit acheva de séduire tout-à-fait mon imagination, & de corrompre mon cœur.

Cependant ſi vous vous fuſſiez rendue à mes inſtances le jour que je vous fis ſerment de reſpecter votre innocence, il eſt preſque certain que cette premiere fois je ne l'aurois pas violé : d'un côté je voulois vous inſpirer de l'eſtime & de la confiance par ma retenue ; de l'autre, ſoit amour propre, ſoit amour ſincere, il me paroiſſoit plus flateur de devoir mon bonheur à votre tendreſſe qu'à la ruſe : mais auſſi.... faut-il encore l'avouer à ma honte?... Ciel, quelle indignité ! Mademoiſelle, pardonnerez-vous ce déteſtable projet? J'avois promis à mon perfide ami d'obtenir de vous un ſecond rendez-vous, où de quelque maniere que ce fût, je devois me venger de la contrainte du premier. Jamais vous n'imagineriez juſqu'où nous pouſſions la dépravation & la noirceur. Plus vous mettiez de droiture & de candeur dans vos procédés, plus nous nous en applaudiſſions : il n'eſt pas une ſeule de vos paroles dont nous n'ayions cherché à tirer parti : l'aveu que vous me fites de vos ſentiments ſembla nous prêter de nouvelles armes ; & malgré les refus obſtinés dont cet aveu étoit accompagné, je me flatois de vous ré-

duire bientôt au rang de tant d'autres. La ſeule différence que j'y mettois, c'eſt que je ne prévoyois pas encore l'inſtant où d'amant heureux & empreſſé, je pouvois devenir ingrat & perfide : au lieu qu'en d'autres occaſions il m'étoit arrivé de faire ce calcul d'avance.... Mais, Dieu, que d'infamie! Comment les femmes peuvent-elles encore être dupes de nos maneges? Heureuſement vous ne le fûtes pas des miens, Mademoiſelle; je m'en applaudis aujourd'hui pour vous; mais dans le moment où j'appris votre ſuite, je ne ſçais de quel forfait le déſeſpoir de vous voir échaper ne m'auroit pas rendu capable. Calidant qui m'avoit conſeillé de m'abſenter, afin de vous mieux faire ſentir combien je vous étois cher, n'eut pas de peine à me perſuader que je ne vous l'étois plus du tout, & qu'ayant perdu votre eſtime, je n'avois plus aucuns ménagements à garder. „ Tu es amoureux „ fou, me mandoit-il, & malheureux „ ſans eſpoir : autant vaudroit-il être „ mort : crois-moi, mets fin à cette „ frénéſie, ſi tu ne peux avoir cette „ fille de gré, aye-la de force; elle te „ fuit; enleve-la, & tes tranſports ſe-

„ ront bientôt calmés : le ſeul incon-
„ vénient que j'y trouve, c'eſt qu'elle
„ a un nom, & que tu ſeras obligé de
„ ſubir le joug du Sacrement ; mais
„ auſſi quand elle ſera ta femme, il
„ faudra bien qu'elle te pardonne tes
„ petites ſupercheries. Je te préſage un
„ petit plaiſir futur, c'eſt celui de la
„ vengeance. Elle deviendra folle de
„ toi, quand tu ceſſeras de l'être d'elle ;
„ c'eſt alors que les rigueurs ſeront de
„ notre côté. Arrive ici en diligence,
„ nous concerterons le tout pour le
„ mieux & le plus honnête ; ton ami
„ eſt paſſé maître dans l'art de ces
„ ſortes de procédés : arrive, te dis-
„ je, mon pauvre Villemort, & je te
„ promets, ſous quinze jours, de met-
„ tre cette belle *virtuoſà* dans tes bras."
Emporté par la fougue de l'âge & des paſſions, je ne me connoiſſois plus moi-même ; j'arrivai chez Calidant, dans l'état d'un vrai frénétique, n'ayant plus la force de former aucuns projets, mais fermement réſolu de faire tout ce qu'il voudroit, plutôt que de vous perdre ; car je vous regardois comme un bien à moi. Ce fut lui qui dicta ces deux lettres, ces indignes lettres, que, par un caprice indéfiniſſable du

cœur humain, le mien désavouoit en les écrivant. Ce fut lui qui m'entraîna chez Madame de St. Sirant. Ce fut lui qui dressa toutes mes batteries, qui devina les obstacles qui survinrent en effet, qui tâcha de rapprocher ma conduite de la vôtre, en calculant sur vos démarches toutes mes réponses. Il passa la nuit à m'endoctriner, & il voulut que Larose ne me quittât point, tant il comptoit peu sur la fermeté de mes résolutions. Vers la pointe du jour, des gens apostés lui dresserent une échelle derriere les murs; nous en trouvames une dans le jardin; il s'évada: & c'étoit ainsi que je devois vous forcer de fuir avec moi; cela me sauvoit presque des accusations de rapt.

Ici la narration finit, & Monsieur de Saint-Falle suit mot à mot tout ce que lui dicte Monsieur de Villemort.

Oh comble d'horreur! oh affreux souvenir! comment se peut-il que j'aye été assez lâche pour suivre ces exécrables conseils? Je ne puis jetter un regard en arriere sans m'effrayer de moi-même: quelles abominations! Il n'est pourtant que trop vrai que c'est moi qui les ai commises. Dieu vengeur, tu me punis; malheureusement il est trop tard,

tard, tous mes forfaits sont à leur dernier période ; j'ai affligé, j'ai outragé la plus parfaite de tes images ; il semble que tu ne m'as prêté des jours qu'autant qu'il m'en falloit pour montrer jusqu'où peut s'étendre la perversité du cœur de ceux qui s'éloignent de toi : daigne achever ton ouvrage ; frape ou allege-moi le fardeau insupportable de la vie. Ah ! Mademoiselle, après m'avoir occupé si délicieusement dans un temps d'innocence, vous êtes aujourd'hui l'ombre qui me poursuit ; c'est toujours vous que je vois & que j'entens me reprocher mes perfidies ; les remors déchirent mon ame ; les regrets consument le triste reste de mon individu. Quel cruel état ! Dieu miséricordieux, voyez mon repentir, & délivrez-m'en.... O jour à jamais malheureux, jour horrible où je connus le vil mortel dont j'osai faire mon ami, que ne me refusois-tu ta lumiere ! Ce misérable, après m'avoir perdu, m'abandonne à toute l'horreur de mon sort : que n'en peut-il être témoin ! Frapé de la vérité qui m'éclaire à ma derniere heure, il ne pourroit méconnoître plus long-temps les droits sacrés de la vertu ; il abhorreroit le vice, &

de la ſource des ſiens il tireroit au moins un principe de converſion. Peut-être auſſi... Mais où m'égaré-je? m'auroit-il corrompu, ſi j'avois eu quelque vertu? Ses torts n'excuſent pas mes fautes; j'ai mérité tout ce qui m'arrive, je reconnois le bras du Dieu vengeur. Que Calidant ſe corrige, c'eſt tout ce qu'il m'eſt permis de deſirer; j'eſpere ne pas mourir ſans avoir le courage de lui pardonner.

Mais vous, Mademoiſelle, vous que j'ai rendu victime innocente du parjure, de la calomnie, du menſonge, des noirceurs les plus inſignes, pourrez-vous bien oublier ces atrocités? Hélas! croiroit-on qu'il m'en coûte à prononcer ce mot d'oubli? Je voudrois qu'il fût poſſible de ſéparer mon nom de mes crimes, & qu'il pût vivre dans votre mémoire. Malheureux, tes infames actions ne l'y ont peut-être que trop gravé, ton repentir ne l'en effacera pas. Grand Dieu, tu ſçais cependant s'il eſt ſincere!... Mademoiſelle, c'eſt l'unique réparation qu'il ſoit en mon pouvoir de vous offrir; je me proſterne à vos pieds; j'abjure toutes mes iniquités; je déſavoue tout ce qu'une odieuſe paſſion m'a fait dire à Mr. de

St. Sirant, comme autant de blaſphêmes contre la droiture, la vérité & la candeur dont votre ame eſt le ſymbole Je proteſte que vous êtes auſſi innocente que je fus coupable & pervers. Mon dernier ſoupir en ſera le ſerment. Je ſens qu'il approche ; daignez jetter un regard de compaſſion ſur un malheureux prêt à expirer de douleur ; accordez-lui un généreux pardon, ſans lequel il mourroit en déſeſperé. Ce ne ſont plus des faveurs criminelles que j'attens de vous, c'eſt le ſalut de mon ame. Déja mes paupieres s'appeſantiſſent, ma vue ſe trouble, un froid mortel glace mes ſens, & bientôt vous entendrez dire que vous êtes vengée. O mort, viens à mon ſecours ! Ces réflexions me tyranniſent trop... Mais non, attens encore, j'ai tant de forfaits à expier..... laiſſe-moi... laiſſe-moi le temps de fléchir la meilleure & la plus digne des femmes : Dieu juſte & bon, daigne l'inſpirer, & répandre ſur elle toute l'abondance de tes graces. Adieu, fille admirable, adieu, recevez encore les dernieres excuſes du malheureux Villemort.

Pendant cette lecture nous n'avions

pu nous défendre d'un mouvement d'attendriſſement ; à peine fut-elle achevée, que Madame de St. Sirant me preſſa d'écrire. Son mari s'y oppoſoit ; qu'il meure, diſoit-il, l'infame, qu'il meure comme il a vécu ; & que lui importe ce pardon ? ne voyez-vous pas que c'eſt pure grimace que tout cela ? Calidant & lui ſont des monſtres à enterrer vifs ; je ſerois leur bourreau au beſoin : comment ? m'avoir trompé de la ſorte ! Allez, Madame, allez, quiconque eſt capable d'un crime auſſi réfléchi, eſt peu ſuſceptible de remors. Mais que Calidant, l'infame Calidant ſe garde de paroître devant moi. Il ſortit dans une eſpece de colere en achevant ces mots. Nous voulumes profiter de ce moment pour écrire, mais il n'étoit déja plus temps ; le Curé nous envoya apprendre la mort de ſon malade. J'en fus réellement affligée. Un Auteur moderne a dit : *Il eſt doux de plaindre un ennemi qu'on n'a plus à craindre* ; pour moi j'aurois trouvé plus de douceur à lui pardonner : c'eſt la vengeance des ames délicates. Une femme ſenſible comble de bien ſon ennemi, une femme vindicative l'accable de mal, ſi elle le peut.

Ces deux manieres d'agir, ſi différentes en apparence, ſe puiſent à peu de choſe près dans la même ſource; un naturel violent d'un côté, un amour propre bien entendu de l'autre, en font les frais, & toutes deux prennent plaiſir à ſe venger. Néanmoins la mort du malheureux Villemort effaça à mes yeux tous ſes outrages; je ne vis plus que ſon repentir, & je regrettai ſincerement le fruit qu'il en auroit pu retirer s'il avoit vécu.

Madame de St. Sirant ne tariſſant plus en excuſes ſur la maniere dont on avoit aggravé mes maux, engagea, mais inutilement, ſon mari à l'imiter : c'eſt à moi à qui on en doit, lui répondit-il : Mademoiſelle De*** n'eſt pas la ſeule offenſée. De gaieté de cœur, je n'aurois pas forgé toute cette hiſtoire. On me la raconte, on m'en fournit des preuves apparentes, & il eſt tout ſimple que j'en crois mes yeux; il finit par nous moraliſer à ſa façon. Voilà ce que c'eſt, Meſdemoiſelles, nous dit-il, que d'avoir liaiſon particuliere avec les hommes, & ſur-tout avec les militaires; ce ſont pour la plûpart des gens ſans mœurs, relativement aux femmes; il eſt hon-

teux que des filles bien élevées s'oublient jusqu'à écouter leurs fleurettes, & qui pis est, à leur écrire; vous voyez à quoi on s'expose. Que cela vous serve d'exemple, à vous sur-tout Mademoiselle de St. Sirant; car si pareille aventure vous arrivoit, je n'en dis pas davantage, je sçais ce que je ferois de vous. Pour ma fille Henriette, je ne crains rien, elle est bien née; on ne remarque point en elle cette envie de plaire, ces petites coquetteries de parure qui annoncent le penchant vers la galanterie. Au surplus, Madame, je vous prie que votre porte soit fermée à la ville comme à la campagne, indistinctement à tous les Officiers, & qu'on ne l'ouvre qu'à Mr. Calidant. Je suis bien aise de lui parler.

Il n'y avoit point de replique à faire, cet homme faisoit trembler toute sa maison. Je suppliai Madame de St. Sirant de ne le plus ramener sur ma triste aventure. J'étois doublement affligée d'avoir apporté le trouble chez cette digne femme, & la crainte où je la voyois perpétuellement que son mari ne rencontrât Mr. Calidant, me peinoit beaucoup. Heureusement on nous apprit peu de jours après qu'il

n'habiteroit plus ſa terre ; alors toutes nos inquiétudes ſe calmerent, nous reprimes notre train de vie pieuſe. Elle s'allioit aſſez bien avec les circonſtances deſquelles je ſortois. Toujours abſorbée par de noires réflexions, le monde m'eût été à charge ; la gaieté naturelle de la pauvre St. Sirant me l'étoit quelquefois. Je ne goûtois avec elle aucunes des douceurs de l'amitié, n'oſant pas lui ouvrir mon cœur ſur rien de ce qui m'affectoit. Il m'en avoit trop coûté pour m'être écartée une fois des conſeils de Madame de Renelle ; mais celle-cy ne me répondoit pas. J'étois extrêmement en peine : dix fois je vòulus lui peindre mes malheurs, dix fois je fus arrêtée par l'appréhenſion, ou qu'elle ne les prît trop à cœur, ou qu'elle ne m'accuſât de me les être attirés. Lui écrire ſans lui en parler, c'eût été une eſpece de fauſſeté dont j'aurois rougi. Je préférai donc d'attendre de ſes nouvelles, & je m'efforçai de dévorer tous mes chagrins, pour paroître ne m'occuper que de ceux de ma jeune amie ; mais il fallut enfin la quitter pour rejoindre la Comteſſe.

Quelque temps après mon arrivée

chez ma mere, je reçus une lettre de Mademoiſelle de St. Sirant qui en renfermoit une que Madame de Renelle lui avoit adreſſée.

LETTRE de Mademoiſelle de Saint-Sirant, en envoyant celle de Madame de Renelle.

VOici, ma chere, une lettre qui m'eſt adreſſée pour toi; je la crois de ton amie Madame de Renelle. Que peut donc te dire ſi ſouvent cette bonne religieuſe? Elle te prêche ſans doute, elle prie pour ta converſion, elle te croit déja à moitié damnée; car ces bonnes créatures penſent ſe ſanctifier en envoyant tous les gens du monde en enfer: va, laiſſe-la prier; comme je n'aime point les ſermons, & que tu as trop d'eſprit pour les goûter, je ne me ſuis pas autrement preſſée de t'envoyer celui-cy. Sçais-tu que tu es trop complaiſante d'entretenir un commerce auſſi ennuyeux, toi qui peux lire & cultiver ta belle mémoire. Pour moi ſi j'étois à ta place, je n'écrirois qu'aux perſonnes qui pourroient m'amuſer ou m'inſtruire. Ces deux talents ſont bannis du cloî-

tre, nous avons eu le temps de nous en appercevoir, & puis il y a conſcience de troubler le repos de ces ames pénitentes : il faut leur laiſſer pleurer leurs gros péchés. Ta Madame de Renelle n'a pas toujours été une ſainte, ou je me trompe fort. Mais pourquoi te parlai-je tant d'elle ? Tu n'y tiens ſûrement que par un reſte de vanité mal entendue : tu veux qu'il ſoit écrit que tu n'oublie pas tes anciennes connoiſſances; néanmoins cette intimité me bleſſe; il me ſemble que mon attachement devroit emporter une préférence excluſive dans ton cœur. Tu as vu combien tu m'es chere par les larmes que m'a arraché ton départ; cependant tu ne me montre pas une ſi grande confiance qu'à ta vieille amie : tu n'as rien voulu m'avouer de particulier ſur ce qui t'affectoit pendant ton ſéjour ici. Tu es une petite diſſimulée; mais j'irai te voir. Tu as des voiſins aimables, ma chere; ne t'ennuyois-tu pas de ne point recevoir les hommages du Marquis d'Olmane? On prétend qu'il te trouve fort à ſon gré; conviens-en de bonne foi, il eſt auſſi au tien, n'eſt-ce pas ? Pourquoi tant de myſtere? cela ſe verra, cela

ſe ſçaura ; donne-toi au moins le mérite de l'aveu envers ton amie. Songe que nous ſommes faites pour être liées intimement, que tout nous rapproche, eſprit, âge, goût & caractere. Nous avons une infinité de rapports; ce ſeroit un meurtre que de n'en pas tirer parti. Si je ne t'ai pas écrit plutôt, c'eſt que je n'ai pas eu un inſtant à moi depuis mon retour à la ville. Mon pere étoit reſté à la campagne, ma mere s'eſt laiſſé enfin perſuader qu'il falloit nous mener aux aſſemblées, aux fêtes, aux bals qui ſe ſont donnés à l'occaſion du mariage de Madame De***, fille de notre Gouverneur. Ces plaiſirs étoient nouveaux pour moi, ils m'ont occupée; ma mere m'en a fait un crime de leze dévotion; mais je t'aſſure qu'elle s'en amuſeroit tout comme nous, ſi elle oſoit; le rolle qu'elle joue va peu à ſon eſprit; je crois que ſi elle le ſoutient, le bon Dieu en tiendra compte à mon pere; tu connois ſon auſtérité. Il m'a moraliſé à ſon retour; il a prétendu que j'avois l'air coquette, parce qu'il me reſtoit un peu de friſure; ma ſœur avoit repris la grand'coëffe; on la loue, on l'admire & on la préconiſe; car tu

conçois bien que ce n'eſt que par complaiſance qu'elle a porté ſa triſte figure au bal. En vérité ſi on lui ſçait tant de gré d'un ſemblable acte de complaiſance, combien mes grands parents ne me doivent-ils pas de reconnoiſſance à plus juſte titre pour mes grandes prieres, mes longues oraiſons, les vêpres, les ſaluts éternels d'où je ſors toujours tranſie & ennuyée, ſans en devenir meilleure. Conviens que c'eſt pourtant une bonne choſe que mon maintien recueilli à l'Egliſe. Que veux-tu? Il faut prier avec les dévots. J'eſpere que quelque jour nous ſerons nos maîtreſſes. J'ignore cependant quant à moi comment mon pere pourra ſe réſoudre à me marier; il voudroit bien être débarraſſé de moi; ce n'eſt pas l'embarras; mais ce pouvoir, cette autorité abſolue qu'il exerce journellement, qui la lui ſouffrira, quand je ſerai une grande Dame, que j'aurai une grande maiſon où il viendra peu, & que je n'irai guere chez lui? Je vois qu'il ſeroit fâché de rien perdre de ſes droits, & moi je t'aſſure que je ſuis très-empreſſée à jouir des miens. Auſſi me garderai-je d'épouſer mon magot de couſin, c'eſt un bon enfant, je le

fçais, il a des mœurs, de la fortune & de la piété, tout cela eſt à merveille; les biens ne fortiroient pas de la maiſon, voilà de grandes vues aſſurément, & très-dignes de ma pieuſe famille; mais tendent-elles à mon bonheur? C'eſt ce dont on s'inquiéte le moins. Je les entens d'ici: ne pouvant plus me mener à la meſſe chaque jour, ils voudroient que j'allaſſe m'enterrer à la campagne, pour n'être pas dans le cas d'aller au bal; que je vécuſſe ſaintement ſous les loix d'une belle-mere; que je ne ſortiſſe d'un eſclavage que pour entrer dans un autre, peut-être moins tyrannique, au moins auſſi ennuyeux; que j'euſſe une pépiniere d'enfants; que je devinſſe une ménagere, une vraie campagnarde &c, &c, &c. Ha, je ſuis bien leur très-humble ſervante! j'ai auſſi mes vouloirs. Ils peuvent faire de leur incomparable Henriette le modele & l'exemple des filles ſoumiſes, du reſte bonne à rien, déplacée par tout, morte aux plaiſirs & au monde. Pour moi, ma chere, j'entens ne me marier que pour avoir ma liberté, ne pas recevoir le ton, mais le donner. Je ſerai aſſez riche pour cela. Toi, tâche, ſi tu peux, de te ti-

rer de l'abyſme où tu es ; je ne te crois pas fort heureuſe. Il me ſeroit bien doux, après avoir formé un établiſſement, de pouvoir contribuer au tien, & qu'il ne nous éloignât pas. Adieu, ma tendre amie, j'entens mon pere qui gronde, c'eſt ſûrement parce que je ſuis dans ma chambre : je dirai que je viens de faire l'oraiſon. Il ſeroit bon de lui en montrer le fruit, qu'en penſe-tu ? L'on m'appelle : adieu, charmante, écris-moi ſouvent.... On m'appelle encore, de quoi s'agit-il donc ? Quelle chienne de vie ? Oh liberté ! quand te poſſéderai-je ? Tu ſeras bien fêtée..... Ma chere, je ſuis à toi de tout mon cœur.

Raſſurez-vous, ma chere petite, me mandoit Madame de Renelle ; vous ne ſerez jamais mépriſable à mes yeux, fuſſiez-vous encore plus coupable. Faites attention néanmoins que ma morale pour être douce n'eſt pas relâchée ; tirez, ma chere petite amie, de ces écarts involontaires des inſtructions pour l'avenir. Un peu d'expérience ne nuit point à la vertu ; il eſt dommage ſeulement que nous ne puiſſions l'acquérir qu'à nos dépens ; mais c'eſt un malheur qui étoit dans l'ordre

des choſes humaines, & que vous partagez avec bien d'autres. Après avoir été dupe, ce ſeroit trop d'être foible; élevez-vous au-deſſus des remors, ils ne ſont faits que pour les femmes d'une autre claſſe que la vôtre. D'ailleurs ſçachez qu'il eſt dangereux de s'y livrer. Il eſt plus rare qu'on ne penſe qu'ils ramenent à la vertu. On ne ſépare pas facilement le regret de ſes fautes d'avec l'idée de l'objet * qui nous les a fait commettre, & en amour le repentir tient ſouvent au crime; ſi vous avez quelque foi à mes conſeils, vous ne vous occuperez plus à ce qui s'eſt paſſé; vous avez eu le temps de vous repentir d'avoir oublié que les hommes ne cherchent qu'à ſéduire; parmi eux ces détours, dont vous concevez une juſte horreur, leur tiennent lieu de gloire, ſans ſervir d'excuſe aux malheureuſes qui en ſont les victimes. Ainſi loin de vous tout autre examen que celui des hommes en général. Que vous importent les motifs qui ont fait agir Mr. de Villemort; tenez-vous-en aux effets, ils ſont blâmables à tous égards. L'innocence doit être reſpec-

* Cette penſée eſt de Mr. Pope, dans ſa lettre d'Héloïſe.

tée, & je méprise indistinctement ceux qui en abusent. Si je voulois m'étendre sur les circonstances, je pourrois vous moraliser pendant long-temps, mais puisque je dois vous voir bientôt, je remettrai à ce temps de plus grands détails, & je vous préviens d'avance que je vous fais graces des vôtres. A travers la petite humiliation que vous causeroit l'entier aveu, il pourroit se glisser un charme secret dans le récit. Je me défie toujours des retours que font les femmes sur leur conduite, & sur-tout à votre âge. Oubliez encore une fois, oubliez, c'est le plus sûr; & autant qu'il dépendra de vous, ne revoyez pas ce Monsieur de***; ne prononcez seulement pas son nom. Interessez ici votre vanité. Ce n'est pas un foible ressort chez les femmes. Adieu, aimable enfant; apprenez-moi bien vîte que vous avez recouvré la tranquillité d'esprit qui suit toujours la paix de l'ame; vous sçavez combien votre bonheur m'est cher.

LETTRE à Madame de Renelle.

QUe mon ame a souffert, chere Maman, pendant l'intervalle de votre réponse ! malheureusement elle a été un siécle en chemin. Ce n'étoit plus ni mes regrets, ni mes remors qui m'occupoient, c'étoit l'appréhension d'avoir perdu votre estime. Je dis votre estime plutôt que votre amitié, parce qu'avec vous, je sens bien que l'une dépend de l'autre ; & j'ai éprouvé moi-même qu'on ne peut aimer qu'autant que l'objet est estimable. Enfin, ma bonne amie, vous daignez me rassurer, vous faites renaître encore une fois le calme dans mon cœur : que vous êtes généreuse ! eh que je suis à plaindre ! Je m'étois flatée trop tôt du bonheur de vous embrasser. Les projets de la Comtesse ne sont pas forts constants, mes espérances sont évanouies, & avec elle tous mes plaisirs. Qu'il m'eût été doux, chere Maman, d'aller déposer dans votre sein mes peines, mes inquiétudes, répandre auprès de vous des larmes de reconnoissance, y mêler celles d'un juste repentir, & puiser de nouvelles forces à la source même

même des vertus : votre ame eſt leur temple. Puiſque cette conſolation m'eſt refuſée, ma bonne amie, permettez que je m'en dédommage, & que je vous ſupplie de ne me pas faire grace de vos leçons ; elles me ſont néceſſaires. Plus vous m'éclairez, plus je ſens combien j'ai beſoin de l'être : il ſemble que les premiers rayons de lumiere que vous m'avez communiqués, n'aient ſervi qu'à me faire connoître qu'il eſt des ténébres plus affreuſes encore que je ne l'imaginois. Ah ! chere Maman, quand ſerai-je auſſi prudente, auſſi vertueuſe, auſſi ſage, auſſi bonne que vous ? Rendez-moi digne, s'il ſe peut, d'être votre amie, après avoir été votre éléve. Je m'abandonne entiérement à vos conſeils ; j'ai pris la ferme réſolution de les ſuivre. Croyez, ma bonne amie, que ſi je m'en ſuis écartée, je l'ai payé cher. On m'a entraîné bien loin ſans doute, mais on vouloit m'entraîner plus loin encore. Sans vous, qui ſçait ſi l'on n'auroit pas réuſſi ? Heureuſement je ne vous ai point perdue de vue, mon cœur vous prenoit à témoin de la droiture de mes intentions. Dès que vous lui avez reproché les apparences du mal, il eſt

rentré dans ſon devoir. Hélas! chere Maman, que d'obligations ne vous ai-je pas? Si vous ſçaviez... Mais vous me défendez les détails... Ah! ſoyez tranquille, ne craignez plus de retour ſur moi-même, tous les liens de ce funeſte penchant ſont briſés à jamais; le malheureux de Villemort n'eſt plus: une mort prompte l'a enlevé aux conſeils d'un ami perfide qui l'eût, ſuivant les apparences, rendu auſſi ſcelerat que lui: ſes derniers moments ont été dignes d'un pécheur repentant: eſpérons qu'il a trouvé grace devant l'Etre ſuprême.

Il y a depuis mon retour ici, quelques changements dans notre maniere de vivre: j'ai trouvé Mr. de Prévalle en aſſez mauvaiſe intelligence avec la Comteſſe; il eſt allé paſſer l'hiver à P.... & ſon abſence entraîne d'autres maux auſſi réels, non moins dangereux pour ma réputation. Vous ſçavez quel ancien attrait le monde avoit aſſez indiſtinctement pour la Comteſſe, & vous comprenez, chere Maman, qu'étant livrée à elle-même, elle devient moins ſcrupuleuſe ſur le choix de ſes ſociétés. Madame de St. Albin que je n'avois pas vue depuis l'inſtant qui

nous a féparées, eft venu derniérement paffer quelques jours dans fes terres; elle a voulu me parler avec liberté fur la conduite de la Comteffe, je lui ai répondu que je ne croyois pas qu'il me fût permis de condamner, ni d'entendre blâmer quelqu'un à qui je devois un refpect aveugle. Nous en fommes reftées là : mais, ma bonne amie, quelle femme eft cette Madame de St. Albin elle-même pour parler des autres? Comme elle traite fes enfants! quels exemples elle leur donne! combien de fois j'aurois été dupe, chere Maman, fi vous ne m'aviez garanti de fes piéges! Madame de St. Albin mon amie, ma confidente! grand Dieu! à qui ai-je penfé me lier? & de quels gens fuis-je entourée? J'ai auffi revu Madame Dubois, elle me cherchoit beaucoup, quelque chofe que j'aye fait pour l'éviter : enfin elle eft parvenue à me parler de votre lettre. Pourquoi donc, Mademoifelle, m'a-t elle dit, ne m'avez-vous pas tranquillifée en me difant que la lettre de Mr. de Villemort s'adreffoit à Madame de Renelle? .... Madame, ai-je repris, ne me faites point de queftions fur cet article, je vous en fupplie, les chofes confiées

font des dépôts facrés; je n'en fçais pas violer les loix. Puifque Madame de Reneile vous a écrit, elle vous aura marqué tout ce qu'elle vouloit que vous fçuffiez; ce n'eft point à moi de vous en apprendre davantage.... Elle a loué ma difcrétion, puis elle s'eft exhalée en regrets fur la malheureufe fin de Mr. de Villemort. J'ai brifé là-deffus, de façon à détruire les idées qu'elle avoit eues précédemment.

Ne fembloit-il pas, ma bonne amie, que tout fe réuniffoit pour concourir à ma perte? Exemple dangereux, félicités pernicieufes! le vice ne prend feulement pas la peine de fe mafquer. Mais vous êtes mon ange tutelaire, chere Maman; vous ne m'abandonnerez point; vous continuerez d'être mon guide, mon appui. Si mes pas chancellent, vous les raffermirez, ma bonne, mon unique amie; c'eft en vous feule que je mets toute mon efpérance.

P. S. Mademoifelle de St. Sirant m'a écrit en m'envoyant votre lettre; fon ftyle m'a paru plus agréable que fa maniere de penfer folide. Je vais prendre la liberté de lui faire fentir, quoiqu'elle foit plus âgée que moi, & que

je n'en ſçache guere plus qu'elle ; mais elle n'a point une amie comme j'ai le bonheur d'en avoir une. Les vertus de cette amie m'inſpireront ; & je me flate que Mademoiſelle de St. Sirant les goûtera.

REPONSE à Mademoiſelle de Saint-Sirant.

MOn aimable amie, tu m'aurois fait grand plaiſir de m'envoyer plutôt la lettre de Madame de Renelle; j'en étois vraiment en peine. Pour colorer ta négligence tu juges à propos de tourner mon attachement en ridicule ; mais, crois-moi, je ne prens point le change ; une excuſe auroit coûté à ton amour propre. Tu as cru que le badinage feroit honneur à ton eſprit ; & pour avoir voulu trop gagner d'un côté, tu as perdu de l'autre. Va, tu ſeras toute ta vie un peu négligente ; autant vaudroit-il te parler grec que te demander de l'exactitude. Sur le tout, mon très-cher cœur, les grands rapports que tu me fais la grace d'admettre entre nous n'empêchent pas que nous n'apprécions les choſes très-différemment. Tu conſideres Madame de Renelle comme une vraie

beguine; & moi je la révere comme une fille aimable, envers qui je contracte chaque jour de nouvelles obligations. Ses lettres ne me dédommagent que bien foiblement de sa présence. Ce ne sont point d'ennuyeux sermons, elles renferment des conseils sages, des principes de vertu, des préceptes de tous les âges, des leçons pour tout le temps de ma vie. Hé, tu voudrois les traiter de misere! Ha, mon amie, que tu ne te connois guere, si tu crois pouvoir te conduire seule! Que tu connois peu le monde en général, si tu imagines qu'il suffit d'y avoir un pied pour y marcher avec assurance! Je ne vois encore ce labyrinthe que de très-loin. Tant que Madame de Renelle voudra m'aider de ses lumieres, j'en profiterai pour m'instruire; oui, m'instruire, ma chere, ris à ton aise. C'est peu, selon moi, que de cultiver sa mémoire, d'amonceler une infinité de faits passés, quand on ignore ce qu'il conviendroit de faire. La vraie science la plus utile, c'est la connoissance du cœur humain. Il faut commencer par s'étudier soi-même : après cela pourvoyons à l'agréable, je suis fort de ton avis; mais n'attens point de moi une

préférence èxclusive. Ma franchise se démentiroit si j'osois te le promettre: crois seulement que mon ame n'est point étroite pour ne pouvoir suffire à plus d'une intimité. Dès que tout gît en preuves avec toi, je te répondrai que j'ai payé tes larmes de sensibilité par les larmes du plus sincere attendrissement. Et comme les plaisirs champêtres sont moins tumultueux que ceux de la ville, rien n'a même fait diversion à la douleur que m'a causé notre séparation. Sans cesse occupée de tes malheurs, je ne t'en parle qu'avec amertume; mais le tour leger que tu sembles donner à tout, me feroit presque penser que je les sens plus vivement que toi. Ma chere, quand tu m'ouvres ton cœur, je sçais bien que c'est à une autre toi-même que tu comptes parler; mais prens garde que qui que ce soit ne pénétre ta maniere de penser sur tes grands parents. Ton pere est dur, personne ne l'ignore; mais il est ton pere, tu dois respecter jusqu'à ses défauts; si tu les juge, que ce soit pour les cacher & t'en garantir. Ta mere est une digne femme; sa dévotion peut tenir de la foiblesse de son caractere, mais il n'y a point d'hypocrisie dans

ses motifs. Son ame est tendre, elle avoit à souffrir, le cœur cherche des consolations, la religion lui en offroit; elle les a saisies, c'est un bonheur pour elle. Rien ne t'oblige de l'imiter bien strictement sur cet article, mais tout t'impose le devoir de révérer, plaindre & chérir une mere vertueuse, à qui il n'a manqué que des circonstances favorables pour être une des femmes les plus aimables. Songe que les plaisanteries des enfants sur les auteurs de leurs jours sont des offenses dont il réjaillit un ridicule ineffaçable sur les enfants. Quant à ta sœur Henriette, c'est un bon enfant qui suit la route qu'on lui a tracée. On lui a dit qu'il falloit aimer Dieu, & le prier à toute heure : elle le fait. Je ne vois pas quel crime tu pourrois lui imputer. La préférence qu'on lui accorde sur toi est injuste, j'en conviens : mais ce n'est pas de ce qu'on l'aime que tu dois être mortifiée, c'est de ce que l'on ne l'aime pas autant qu'elle continue à mériter de l'être; l'injustice sera imputée à ceux qui la font. Je te l'ai dit, ma chere, il est au-dessous de toi de chercher à humilier cette pauvre fille. Plus on a d'esprit, moins il est par-

donnable de manquer d'indulgence envers les autres, & ſur-tout envers ſes proches. Si elle étoit hypocrite, elle te revaudroit tes petites méchancetés dix fois le jour. Montre-lui donc de l'amitié & de la douceur, on t'en eſtimera davantage: je ne ſerois point auſſi ſurpriſe qu'elle eût été au bal par complaiſance pour toi, que je le fus de ton air recueilli un jour de fête à l'Egliſe; tu affectois la bigoterie à s'y méprendre. Tiens, pendant que je ſuis en train, il faut encore que je te blâme; ſi tu me déteſtes après, ce ſera ta faute; pourquoi as-tu choiſi une confidente telle que moi? La franchiſe fait la baſe de mon caractere, je t'en ai avertie; j'abhorre tout ce qui eſt joué, & je reſpecte tout ce qui eſt ſenti. Deviens dévote de bonne foi, j'approuverai ton maintien; d'ici-là contente-toi d'en avoir un décent ſelon les lieux où tu te trouves; car ne te flate point d'en impoſer. Peu d'ames ſimples ſeront tes dupes; les autres te jugeront, & à la rigueur on pourroit en tirer des inductions fâcheuſes contre toi. Crois-moi; ſouvent en voulant tromper le public, on ne trompe que ſoi, il eſt plus éclairé qu'on ne penſe: plus tu

as envie de t'établir, mieux tu feras de te montrer telle que tu es, tu ne peux qu'y gagner.

Je souhaite plus que je ne l'espere que le gros cousin se relâche de ses prétentions, & ta famille de son autorité. A parler vrai, ce pourroit être le bien de tous deux. Vous ne paroissez guere faits l'un pour l'autre. Cependant, ma chere, nous devons l'obéissance à nos parents. Je sens que la loi est tyrannique; je sçais qu'ils abusent quelquefois de leur pouvoir; mais ni toi, ni moi n'abolirons cet usage, & nous pourrions bien augmenter le nombre des victimes qu'on traîne à l'autel. Je ne suis point du tout convaincue que tu n'obéiras pas, cet établissement a ses jours favorables, comme ses aspects disgracieux; on te fascinera les yeux sur les uns en te les dessillant sur les autres. Tu es bien née, bien élevée, tu céderas. Qui sçait aussi si l'amour de ce gros homme tout jovial ne te flatera pas un peu? Nous aimons toutes à plaire. Et puis, ma chere, la peur de rester fille, une vieille fille de vingt ans, compterai-je cela pour rien? Tiens, tout bien considéré, tout calculé, un peu de complaisance

d'un côté, l'amour propre flaté de l'autre, un desir extrême d'être une grande Dame, la crainte de ne pas l'être si-tôt t'ameneront à obéir; c'est moi qui te le prédis. Continue toujours à me faire part de ce qui te touche, cela m'interesse assurément plus que mes affaires personnelles. Je te remercie cependant de tes beaux projets; rien ne me presse de me marier; ma mere me traite avec beaucoup de bonté, & je t'avouerai naturellement que le mariage m'effraie; j'en vois tant de malheureux, que j'appréhende d'en courir les risques.

Adieu, ma chere, je m'apperçois un peu tard que l'attrait du plaisir m'a emporté bien loin. Ne prendras tu pas aussi cette longue lettre pour un sermon? Pardonne si elle n'est ni aussi gaie, ni aussi legere que la tienne. Tu sçais que j'ai l'esprit tourné au sérieux. Rapporte à cette cause l'air chagrin que tu m'as reproché souvent. Sans être aussi malheureuse que tu me le supposes, j'envisage des perspectives qui ne sont pas fort riantes. L'amabilité de mes voisins n'est point capable de m'en distraire; & je te proteste que je ne pensois guere à regretter le Mar-

quis d'Olmane, tandis que j'étois auprès de toi; tu peux examiner, commenter, s'il te plaît, ſes démarches & les miennes, je ne redoute nullement ta pénétration.

Adieu encore une fois, ma chere, je ne te fais point d'excuſes de ma franchiſe, j'ai trop bonne opinion de toi pour craindre qu'elle te déplaiſe. Tu y reconnoîtras certainement le zéle de l'amitié, & j'oſe dire les principes de l'aimable Madame de Renelle. Car je ne prétens pas me faire honneur de ſon bien, c'eſt à elle que je dois le peu que je vaux. Vois-tu à préſent à quoi ſert une telle amie? Ma chere, je t'en ſouhaiterois une ſemblable : toutes les bonnes qualités de ton ame ſe déveloperoient; tu ſens comme moi, mais tu dirois bien mieux.

LETTRE de Madame de Renelle.

J'Aurois été bien enchantée de vous embraſſer, ma chere petite; je me plains autant que vous du contre-temps qui s'y oppoſe : on en dit plus en une heure qu'en dix lettres, & vous ſçavez bien que je n'aime point à écrire; néanmoins tant que je pourrai

vous être utile, je m'en ferai un devoir. Les leçons que vous me demandez ſe tirent du mal même ; ce ſont les meilleures que je puiſſe vous donner, ma chere enfant. Le voyageur qui s'eſt égaré retourne ſur ſes pas, il s'éloigne le plus qu'il peut du ſentier qui a failli le perdre, & ſe défie de tous ceux qui s'offrent à ſes regards. Imitez-le : en deux mots, voilà quel doit être le fonds de votre conduite. Tenez-vous en garde contre tous les hommes qui vous approcheront; forcez-les à vous eſtimer, alors ils vous reſpecteront. Leurs reſpects valent mieux que leurs frivoles hommages. L'un eſt un tribut digne de flater, les autres ne ſont ordinairement que le fruit du déréglement de leur imagination. Mais retenez bien, ma chere enfant, que quels que ſoient les ſentiments que vous inſpirerez, ou que l'on vous inſpirera, en amour comme en amitié, nul ne ſe ſoutient ſans eſtime, & l'eſtime ſe prouve par l'exact ſcrupule à n'exiger de ſes amis rien de contraire à leurs devoirs. Les porter à les enfreindre, c'eſt les en croire capables. Donc c'eſt les méſeſtimer & ſe rendre méſeſtimable. Vous en avez la preuve par devers vous,

ma chere petite ; appliquez-vous donc à connoître avant que d'aimer... Madame de St. Albin & Madame Dubois ſont chacune dans leur genre des femmes abjectes, dont vous n'auriez pas long-temps été dupe. Je plains les malheureuſes filles de la premiere ; mais ſi elles ſont bien nées, il n'y a pas plus à craindre pour elles que pour vous ; les ſéductions du mauvais exemple, le vice qui ſe montre à découvert, alarment la pudeur ſans l'ébranler.

Je ne vous parle plus de Mr. de Villemort : ſa mort prématurée eſt peut-être le ſalut de ſon ame, & ſa liaiſon avec vous doit ſervir de leçon à toutes les jeunes perſonnes. Les plus honnêtes hommes, ma chere enfant, ont une pente naturelle à ſéduire l'innocence ; ſi la probité retient quelques-uns, la fougue des paſſions emporte les autres. Ceux de l'âge de Mr. de Villemort ſont ordinairement plus vifs que ſenſibles, rarement ils ſçavent aimer, & tous indiſtinctement ſont dangereux, ſoit par le ſentiment qu'ils éprouvent, ſoit par celui qu'ils affectent de peindre, plus ſouvent encore par les artifices qu'ils emploient pour inſpirer ce qu'ils ſont très-loin de ſentir.

Défiez-vous-en, ma chere fille; je ne puis assez vous le répéter.

S'il n'y avoit point de mystere dans les lettres de Mademoiselle de St. Siraut, je ne serois pas fâchée de les voir; j'imagine qu'elles détermineroient les notions que j'ai déja prises de son cœur & de son esprit. Il seroit peut-être important pour vous que je la pénétrasse. Néanmoins, ma chere petite, que l'interêt que vous pourriez y avoir ne vous fasse point commettre d'indiscrétion, au contraire, il doit même vous rendre plus scrupuleuse. Quelque sûre que vous soyiez de ma prudence, Mademoiselle de St. Sirant n'est point obligée d'avoir confiance en moi. Adieu, ma chere petite; adieu, ma chere enfant, ma digne éléve. Oui, vous serez mon amie, vous l'êtes déja, car j'ai pour vous les entrailles d'une vraie mere.

LETTRE de Mademoiselle de Saint-Sirant.

IL faut te prouver, ma chere, que j'entens ton langage. Je me demande quelquefois, ce qui doit le plus m'étonner, ou de la sottise qui m'entraî-

ne, ou de la portion d'eſprit que je poſſede. Toi qui as la ſcience infuſe, réſous-moi ce problême. Mais ne vas-tu pas encore me moraliſer pour ce petit trait de ſatyre ? En vérité tu t'es miſe en frais d'éloquence. Ta lettre eſt un tiſſu de ſentences choiſies, ſans doute dans le repertoire de Madame de Renelle. Non, elle n'a pas perdu ſon temps à t'inſtruire; moi je t'aide à prendre l'eſſort, & je te vois d'ici t'élever ſi haut, ſi haut que tu fends les nues. Tu fais de trop belles phraſes : j'en ſuis encore toute émerveillée. Je t'écris dans la chaleur de l'enthouſiaſme. Comment, mon pere eſt mon pere, ma mere eſt une digne femme, Henriette une bonne enfant ? Oh! je ne ſuis pourtant point encore ſi ignare, car je me doutois de tout cela ; je les avois peints avec les mêmes traits. Crois que je ſçais également tes grands principes par cœur. Mais, ma chere, quand je parle à mon amie, comme tu le dis fort bien, je me perſuade que c'eſt à une autre moi-même. En public j'étalerai auſſi tes grandes maximes de reſpect filial, d'amour fraternel. A toi je te répondrai que je vois toutes ces choſes dans leur vrai point

de

de vue. Je devrai beaucoup à mon pere, quand il fera beaucoup pour moi. Qu'il remplisse ses devoirs, les miens couleront de source, parce que j'ai un cœur capable de sentir le bien, de l'aimer & de le pratiquer. Si ma mere imagine que je lui doive une reconnoissance sans bornes des douleurs qu'elle a souffertes malgré elle pour me donner le jour, elle se trompe, je puis ne me pas trouver fort en reste avec elle Ses douleûrs n'ont duré qu'un instant, & les miennes s'accroissent à tous les moments par le peu de tendresse qu'elle me marque, par l'injuste préférence qu'elle accorde à Henriette qui sort du même sang que moi. Hé bien, nous partagerons les successions & tout sera dit. Elle aura de plus hérité de la dévotion de ses peres, joui de leur bonté, passé une enfance heureuse, ainsi son état sera toujours le meilleur. Mais, ma chere, dépouillons-nous, de toi à moi, de ces préjugés faits pour le peuple, & tu verras que le cri du sang n'est qu'une chimere ; que nous ne devons à nos parents que la reconnoissance du bien être qu'ils s'efforcent de nous procurer, & du bonheur qu'ils nous préparent par une

éducation telle que notre rang l'exige. Quand ils manquent à ces trois obligations, ils nous affranchissent de tout, hors du respect que nous gardons moins envers eux qu'envers nous, pour édifier le public. Ta Madame de Renelle te prêche une morale trop gothique. Quel âge a-t-elle donc ? On la croiroit du très-vieux temps. Si tu n'y mets bon ordre, elle te vieillira avant l'âge. Il est grand dommage que tu n'ayes pas une Henriette pour sœur, c'est-à-dire, une petite idiote, remplie des miseres d'une éducation bornée, & des petitesses de la dévotion ; je parie qu'elle t'imposeroit la loi de l'aimer, & que tu n'oserois pas lui représenter que ton cœur n'en reçoit de personne, pas même de toi. Lis, lis, ma chere, tu as d'heureuses dispositions, du goût, de l'esprit ; avec cela & des livres on se forme, & l'on se met à l'unisson du temps où l'on vit, car les mœurs ne sont plus ce qu'elles ont été. Aujourd'hui qu'il est permis de penser, on revient d'une multitude d'erreurs. Va, j'ai bien employé mes nuits depuis que je ne t'ai vue. J'ai trouvé le secret d'avoir des livres de toute espece, je les dévore. Quelle différence d'un es-

prit cultivé à celui qui ne l'eſt pas ! Que veux-tu nous dire avec ton étude du cœur humain & du tien en particulier ? Qui eſt-ce qui ne ſe connoît pas? On eſt ſi près de ſoi. Acquiers des lumieres, ma chere, & tu pénétreras bien plus facilement ce que tu te fatigues à étudier ſans notions préciſes ſur rien. Je te vois comme un enfant à qui on voudroit apprendre à écrire avant qu'il ſçût parler. En vérité je croyois bien plus de rapports entre nous, mais ils naîtront ſûrement lorſque tu voudras changer de plan. Suis le mien, & nous penſerons de même. Voilà de la franchiſe en échange de la tienne; je me flate qu'elle ne te bleſſera point : nous ſommes faites pour ſçavoir entendre la vérité ; il n'y a que les génies étroits qu'elle révolte.

Le gros couſin eſt venu peſamment m'offrir ſon ſtupide hommage. Mon Dieu, quel homme pour oſer prétendre à ton amie ! On le fête pourtant extrêmement ici ; moi je diſſimule, crainte d'exciter mon pere à uſer de plus d'autorité. Blâmeras-tu encore cette ſage précaution ? comme ſi on pouvoit ſonder notre intérieur. Tu as beau vanter la pénétration du public ; je

t'assure que nous sommes toutes à ses yeux ce que nous résolvons d'y paroître. Quand on me voit appliquée à l'Eglise, on conclut que je suis pieuse, & on m'en tient compte parce que l'on sçait bien que j'ai assez d'esprit pour ne l'être pas. En vérité, ma chere, tu es bien dupe: C'est le sort des ames droites & bonnes, mais à la longue cela devient si humiliant que tu t'en corrigeras; de deux maux tu choisiras le moindre. En imposer sur ces sortes de choses, au fond ce n'est qu'une malice adroite à laquelle toi & moi réussirons quand il nous plaira. Mais être dupe, ha, ma chere! quelle humiliation! A propos du cousin, j'ai tiré son horoscope, je ne serai point sa femme, ou il sera malheureux. Il lui faut une petite bourgeoise étoffée qui puisse se glorifier de porter son nom: voilà son fait. Pour moi je veux en changer; trop de gens se préviendroient contre l'ignorance attachée à celui de St. Sirant, ainsi je n'obéirai point; ta prédiction m'est presque une preuve complette que tu ne connois pas la noble fermeté de mon ame: non, je n'obéirai point.

Toutes tes réticences sur les bontés

de ta mere, ſur ton dégoût pour le mariage, ſur l'amabilité de tes voiſins, ne m'en impoſent point, ma chere; c'eſt par vanité que tu ne veux pas convenir de tes malheurs. Nous ſçavons quelle femme eſt la Comteſſe, comme elle ſe laiſſe gouverner par ſon Monſieur de Prévalie, & combien celui-cy a l'empire dur: nous n'ignorons pas non plus que Mr. d'Olmane eſt un des hommes les plus agréables, & que puiſque tu lui plais, il te plaît, ou tout au moins te plaira; cela eſt impoſſible autrement, tout le monde le penſe ainſi; mais tu diſſimules avec ton amie, & tu voudrois lui donner des leçons de franchiſe: prêche d'exemple, ma chere, ou renonce à vouloir me perſuader. Adieu, mon amie, je t'embraſſe & ne tarderai pas à t'aller voir. Dépêches-toi de me répondre; conviens que l'un & l'autre t'embarraſſent un peu.

REPONSE à Mademoiſelle de Saint-Sirant.

POurquoi, chere amie, courir après un eſprit factice? le naturel eſt ſi beau, ſi bon, il plaît ſi fort que je ne

conçois pas quelle eſt la fureur du ſiécle d'y ſubſtituer un art qui gâte tout. Que de Sophiſmes tu crées, que d'étranges paradoxes ; ma chere, ces lectures te perdront, prens-y garde : tu as l'imagination vive, tu t'arrêtes à la ſuperficie des choſes, & tu n'en pénétres pas le ſens. Attens pour lire indiſtinctement toutes ſortes de livres que tu ayes quelqu'un de ſage qui t'aide à les apprécier. Sur le reſte permets-moi de te combatre. Je n'en ſçais pas tant que toi, mais j'ai des principes ſimples que je crois ſûrs, & dont je ſerois bien fâchée de m'écarter. Tu te trompes, je ne m'éleve point, je vais terre à terre ; ainſi ne t'apprêtes point à rire ſur ma chûte. Tu as voulu faire briller ton ſçavoir aux dépens de la raiſon & de l'amitié. Je le pardonne de tout mon cœur à ce que tu appelles ton enthouſiaſme. Quant au problême de ton amour propre, l'épithéte que je lui donne le réſout en deux mots ; ta vanité l'a fait naître, ta vanité l'expliquera : ne m'en demande pas davantage, je craindrois de te mortifier. Paſſons à tes diſſertations ſur le devoir paternel & filial. Je laiſſe tes plaiſanteries, elles ne prou-

vent rien ; les grandes maximes que tu prétens étaler en public prouveront beaucoup plus, mais ce sera contre toi ; car la pratique devroit suivre la théorie, & tu paroîtras plus coupable qu'une autre, il vaudroit mieux pécher par ignorance. Tu ne me nieras point, j'espere, le cri de la voix intérieure, comme le cri du sang. Moi j'ajoûte foi à tous deux, & je crois la nature plus forte que tous les raisonnements. Non, ma chere, ceci n'est point une chimere. Le même sang qui coule dans nos veines a circulé dans celles de ceux de qui nous tenons le jour, & il ne se peut pas qu'une mere qui nous a porté dans ses flancs soit pour nous un être tout-à-fait indifférent, quelque indifférence qu'elle nous marque. Je sçais qu'il est des marâtres, des monstres, dont l'atrocité révolte ; mais interroge leurs victimes, elles te répondront que leur cœur se déchire, que leurs entrailles se bouleversent, qu'elles éprouvent des mouvements indéfinissables à la vue d'une mere qui s'est rendu envers elles indigne de ce respectable titre. Une autre ne leur inspireroit que du mépris. La nature n'est donc jamais neutre ; elle a des

droits plus ou moins étendus ſur l'ame, à proportion du degré de conſanguinité. Si elle ſe joue dans la diverſité des caractères, des eſprits & des figures, elle n'en imprime pas moins dans tous les cœurs des ſentiments qui lient les peres aux enfants, attachent le frere à la ſœur, ne s'affoibliſſent qu'à meſure que les générations s'éloignent, ſe perpétuent & ſe diviſent pour former d'autres chefs, & d'aures enfants auſſi unis qu'étoient les premiers.

Les devoirs paternels ſont grands, je l'avoue; & il me ſemble qu'ils doivent être doux à remplir : mais quand nos parents y manqueroient, ils auroient fait encore beaucoup plus pour nous, que nous ne pouvons faire pour eux dans tout le cours de notre vie. Ainſi rien ne peut nous affranchir du devoir filial. Compte, ſi tu veux, les douleurs de l'enfantement pour rien; mais les ſoins, les peines, les tendres inquiétudes que leur cauſe notre enfance, les privations auxquelles les oblige notre éducation quelle qu'elle ſoit, mettras-tu tout cela de côté? Tu parles aujourd'hui en fille qui cherche à ſecouer le joug; attens que tu ſois mere, & tu me diras de quel œil tu

regarderois un enfant qui adopteroit tes fauſſes maximes. Ma chere, je me tranſporte dans l'avenir, & je t'aſſure que je préférerois la mort au malheur de donner le jour à un être à qui je deviendrois ſi peu cher. Le ſeul point que je veuille t'accorder, c'eſt que plus nos parents nous témoignent d'affection, de tendreſſe & de bonté, plus notre reconnoiſſance doit s'accroître, & plus les liens qui nous uniſſent à eux doivent ſe reſſerrer. Mais rien ne peut nous diſpenſer du reſpect; il n'y a que des cas très-extraordinaires qui puiſſent faire taire dans nos cœurs le cri de la nature pour le changer en une impreſſion à laquelle je ne connois point de nom, tant elle eſt rare. Qu'une pareille poſition doit être accablante pour ceux qui l'éprouvent! malgré tout, il faut encore ſçavoir ſe reſpecter ſoi-même, obſerver les dehors, garder un profond ſilence, baiſſer la tête ſous la main qui nous frape, & ſouvent paroître tout oublier pour voler au ſecours d'un pere ou d'une mere, dont la ſituation réclame un dernier devoir. Je n'ai point puiſé ce ſentiment dans les livres, ma chere; cherche au fond de ton cœur, & tu

l'y trouveras comme moi; mais tu n'en es pas réduite à cette dure extrémité. Tes parents, pour avoir quelques torts vis-à-vis de toi, ſont fort loin d'oublier que tu leur appartiens : ils ont de l'honneur, de la probité & des mœurs très-pures ; & je te blâmerois beaucoup ſi tu rougiſſois d'être leur fille parce qu'ils ſont plus pieux que ſçavants. La piété contribue à notre bonheur lorſqu'elle eſt ſincere; & la ſcience y nuit ſouvent par le mauvais uſage que nous en faiſons. Pour moi, ſi ma naiſſance étoit équivoque, & qu'on me demandât de qui je voudrois être née, je répondrois comme Jean-Jacques Rouſſeau, non pas d'un riche ni d'un grand, mais de gens vertueux, honnêtes & eſtimés, dans l'eſpérance de devenir eſtimable à mon tour en les imitant.

J'ai lu de bons livres comme toi, & je n'y ai vu d'autres principes que les miens ſur l'article dont il s'agit. L'application des choſes dépend de la diſpoſition des Lecteurs ; cela m'induiroit à croire que la lecture a ſes dangers à notre âge, quand perſonne ne rectifie notre jugement. N'imagine pas que nous puiſſions nous former ſeules ; une jeune plante a beſoin de

culture. Ne nous écartons point de la nature, ma chere, elle eſt bonne à ſuivre. Si les preceptes de Madame de Renelle te paroiſſent gothiques, c'eſt ta faute ; c'eſt celle du ſiécle dont tu adoptes la frivolité : je n'en ſçais pas aſſez pour décider ſi nous avons beaucoup gagné au changement de mœurs auquel tu applaudis. J'admire dans l'Hiſtoire une infinité de grandes actions, dont je trouve peu d'exemples de nos jours ; & je vois qu'on loue aujourd'hui ce qui ne mérite de l'être, que parce que la vertu eſt ſi rare qu'elle a acquis le droit de nous étonner. Cependant je ne m'aviſe pas de décider, je ne ſuis encore qu'un enfant à la croiſette : tu me l'as dit ; mais je m'inſtruis dans l'Hiſtoire, & j'eſpere qu'elle m'apprendra à comparer avec juſteſſe, que je pourrai rapprocher les temps, apprécier les anciens & les modernes, en prendre le bon & laiſſer le mauvais. Tu y réuſſiras ſûrement mieux que moi quand tu voudras t'en donner la peine ; mais je doute que ton plan d'étude vaille mieux que le mien, & je continuerai de m'appliquer à connoître avant tout le fort & le foible de mes penchants. Qui eſt-ce qui ne ſe

connoît pas, dis-tu? Hélas! ma chere, c'eſt toi, c'eſt moi, c'eſt chacun en particulier, & tout le monde en général, par la raiſon même qu'on eſt trop près de ſoi, que l'amour propre aveugle, & que les circonſtances ſeules peuvent nous éclairer ſur ce que nous ſommes. Ne t'es-tu jamais ſurpriſe à faire dans un temps ce que tu avois déſapprouvé dans un autre? Ma chere, je remarque que nous ſommes très-indulgentes pour nous, nous ſçavons trouver des excuſes où il n'y en a point. S'agit-il de blâmer un tiers? Nous blâmons inconſidérément, nous faiſons parade de ſévérité croyant afficher la vertu, & nous oublions que la charité & l'humanité ſont les premieres de toutes.

Quand il ſeroit vrai que nous ne ſommes aux yeux du public que ce que nous affectons d'y paroître, crois-tu que nous en ſerions plus avancées? La conſcience ne nous reprocheroit-elle point d'en impoſer, & les ſuffrages même que nous obtiendrions, n'ajoûteroient-ils pas aux remors inſéparables d'une fauſſeté odieuſe? Tiens, ma chere, tu prens des notions bien étrangeres à la probité, à l'honneur,

à la droiture ; je ne te le cache point. Si tu ne t'en rapportes pas à moi, permets que je consulte Madame de Reneile, elle te ramenera certainement à la vérité, & tu m'en remercieras quelques jours. Je ne retrouve point du tout la noble fermeté de ton caractere dans la variété de tes principes : lorsqu'on en a reçu de bons, il faut y rester attaché. Si tu penses effectivement rendre ton pauvre cousin malheureux, tu feras bien de ne pas obéir ; mais j'ai encore assez bonne opinion de toi pour ne croire ni à l'un ni à l'autre de ces deux motifs de refus de ta part.

Je n'ai pas dérogé à ma franchise en te parlant de la Comtesse : il est très-vrai qu'elle me traite avec douceur : je ne prétens ni la louer ni la blâmer ; & je lui appartiens de trop près pour souffrir que tu la dégrades à mes yeux : mais je dis ce qui est, ce qui me concerne, sans entrer dans aucuns détails. Ce n'est guere par vanité que les malheureux se taisent ; l'amour propre céde ordinairement au plaisir d'être plaint, & tous les cœurs sensibles sçavent goûter celui d'un tendre épanchement. Quand la prudence l'inter-

dit, il me ſemble que ce doit être une peine de plus. Tu vois qu'en effet, ma chere, nos manieres de penſer different beaucoup. Je me ſuis fait des principes que tu traites de préjugés vulgaires : de-là naiſſent auſſi ſans doute nos différentes manieres de ſentir.

Il ne me reſte plus qu'un mot à te répondre ſur Meſſieurs de Prévalle & d'Olmane. Je n'ai pas aſſez vécu avec le premier pour définir ſon caractere : il a des connoiſſances, de l'eſprit naturel & de l'eſprit acquis ; il m'aide quelquefois à tirer du fruit de mes lectures : voilà tout ce que je puis t'en dire. Quant au Marquis, je me garderai bien de l'apprécier d'après ſon extérieur : plus il eſt ſéduiſant, moins peut-être il eſt digne de ſéduire. J'ignore ſi je lui plais, je ne ſçais pas d'avantage s'il me plaira. Tu décides hardiment de tout, moi je n'oſe répondre de rien, ſi ce n'eſt du deſir de conſerver mon cœur libre. Arrive à préſent, ma chere, quand tu voudras ; je ne ſerai pas plus embarraſſée à te recevoir qu'à te répondre, mais j'y aurai ſûrement un plus grand plaiſir ; c'eſt ta fidelle amie qui te le jure.

LETTRE de Mademoiſelle de Saint-Sirant.

JE conviens, ma chere, que le tact de vraiſemblance que tu donnes à tout ce que tu me marques, m'a ſéduite à la premiere lecture; je n'ai pas le temps de l'examiner. Nous partons pour une petite tournée que nous terminerons par aller auprès de toi. Mais chemin faiſant, je me propoſe d'approfondir tes grandes diſſertations. J'ai l'imagination ſi ardente qu'il ne ſeroit pas étonnant qu'elle m'emportât quelquefois. Je n'ai que moi-même pour la régler, & ma ſeule raiſon pour la ramener : au lieu qu'il me paroît que tu as plus d'un guide. Tu profites des lumieres des autres ; moi je ferai mon propre ouvrage. Cela nous fera honneur à toutes deux.

Fais décider, ſi tu le juges à propos, nos petits débats par Madame de Renelle, ils peuvent être de ſon reſſort, & je crois qu'ils l'amuſeront. Sans vanité elle ne voit pas ſouvent des lettres auſſi joliment écrites. Je ne ſerois point fâchée auſſi de ſçavoir à quel ſtyle elle donne la préférence ; y conſens-tu, ma chere ? La ſeule choſe que

j'exige de toi, c'eſt que pour ne la pas prévenir, tu retrancheras des copies ce que j'ai avancé qui pourroit bleſſer ſon amour propre. Qui imagineroit qu'une religieuſe eût autant d'eſprit que tu lui en donnes? Cela peut être cependant. Je veux en juger comme toi par ſa réponſe. Adieu, ma chere, ne m'écris plus, dans un mois j'aurai le plaiſir de t'embraſſer.

---

*LETTRE de Mademoiſelle De*** à Madame de Renelle.*

J'Avois le plus grand deſir, chere Maman, de ſoumettre à votre déciſion les petites diſputes que le hazard & la confiance ont fait naître entre Mademoiſelle de St. Sirant & moi; mais j'aurois cru manquer à l'amitié, ſi avant tout je n'avois eu ſon conſentement: elle me le donne: ainſi j'agis à préſent ſans ſcrupule. Ce n'eſt point l'amour propre qui me fait ſouhaiter d'obtenir votre ſuffrage, ma bonne amie; l'amour de la vérité que vous m'avez ſi bien inſpiré, l'emporte dans mon cœur ſur tout autre motif; & ſi je penſois avoir fait de fauſſes applications de vos préceptes, je vous prierois de

de me condamner. Vous montrez la vertu ſi aimable, qu'il eſt impoſſible de ne pas chérir vos leçons, plus impoſſible encore de ne pas s'y rendre.

Mademoiſelle de St. Sirant voudroit auſſi que vous décidaſſiez du ſtyle. Quoique je ne prétende point à la préférence, j'y conſens très-volontiers. Je n'entrerai pas dans de plus grands détails, car je me reprocherois de chercher à faire pencher la balance de mon côté. Jugez-nous, ma chere Maman, ou plutôt nos manieres de penſer; je n'en appellerai ſûrement pas.

Quel bonheur pour moi d'avoir une amie telle que vous! croyez que j'en ſens tout le prix, & que ma reconnoiſſance eſt ſans bornes.

LETTRE de Madame de Renelle.

J'Ai lu toutes vos lettres, ma chere petite: vous avez répondu à celles de Mademoiſelle de St. Sirant, comme je l'aurois fait moi-même: dites-lui ce peu de mots; le ſurplus eſt pour vous ſeule. Quant au ſtyle, il me paroîtroit également bien, ſi la legéreté de celui de Mademoiſelle de St. Sirant ne caractériſoit pas la legéreté

de ſa maniere de ſentir & de penſer. Je ne veux point vous ôter une amie, ma chere enfant ; je ſçais que les intimités de votre âge ont beaucoup d'attraits, & je ſerai très-aiſe de vous voir jouir du plaiſir qu'elles offrent : mais Mademoiſelle de St. Sirant a plus d'eſprit que de juſteſſe, plus d'imagination que de ſenſibilité, plus d'envie d'apprendre que d'envie de ſçavoir, & plus de vanité que de principes. Quelques-uns de ces défauts ſe corrigeront l'un par l'autre avec l'aide du temps, & de l'uſage du monde ; néanmoins je doute qu'elle devienne jamais une amie ſolide. L'extrême amour propre exclut l'amour des autres dans les ames qu'il domine à cet excès : & l'on s'apperçoit à chaque trait de plume que Mademoiſelle de St. Sirant n'eſt occupée qu'à ſe faire valoir aux dépens de tout, ſouvent même de la vérité. La vertu, l'honnêteté lui ſont moins cheres que la vaine gloire. Si elle chérit les unes, ce n'eſt que parce qu'elles menent à une ſorte de conſidération dont vous la verrez faire ſon idole. Ses vertus ſeront toutes fauſſes ſi elle ne change pas de caractere. Comme il en peut réſulter des

effets impoſants, ceux qui n'auront point interêt de les approfondir, ſe tiendront pour contents, ils la loueront, & croiront devoir l'eſtimer; mais vous, ma chere petite, qui mettrez toujours une candeur, une bonne ſoi, & une tendreſſe extrême dans le commerce de l'amitié, je vous prédis que vous ſerez trompée par cette ame foible qui ne ſe fixe ſur rien, que la vraiſemblance ſéduit, & que la réalité ne frape que par hazard. Vous voyez quelles conſéquences elle tire de ſes lectures; une penſée brillante l'éblouit, & l'erreur l'entraîne; il en ſera de même de ſes ſociétés, dès qu'elle aura la liberté de les choiſir: l'eſprit & le ſçavoir ſembleront la captiver; elle ſe livrera en apparence à leurs charmes: dans le fond elle ne tiendra qu'au dernier objet qui ſçaura flater ſa vanité. C'eſt vraiment là le chemin de ſon cœur, & je parierois avec vous qu'elle épouſera ſon couſin. Il ne s'agira que de lui montrer cet établiſſement ſous un jour favorable, ou de lui faire croire que c'eſt ſa raiſon ſeule qui la détermine. Ce bon garçon, tel qu'il eſt peint dans vos lettres, ne ſera point autrement malheureux avec elle.

Pour peu qu'il ait de fermeté, elle lui obéira aveuglément, tout en se persuadant qu'elle le gouverne. Il est une façon de prendre ces esprits remplis de vanité; sans cesse ils se replient, non pas sur eux-mêmes, mais sur la volonté des autres. D'après cette analyse, ma chere enfant, réglez votre conduite envers Mademoiselle de St. Sirant, & défiez-vous de la tendre sensibilité de votre cœur : je vois qu'il ne cherche qu'à se remplir. Ce besoin d'aimer pourroit vous jouer de mauvais tours, si la confiance venoit à vous rendre dépendante.

Adieu, ma chere petite, j'aurois encore un million de choses à vous dire sur le danger de certaines lectures, sur le ridicule d'afficher un sçavoir superficiel, sur les travers que votre jeune amie se donnera aux yeux de gens sensés si elle continue. Vous en avez senti une partie, & ma santé ne me permet pas de vous démontrer l'autre ; l'occasion se retrouvera un autre jour. Laissez-moi donc vous quitter, ma chere enfant ; je vous embrasse de toute mon ame.

Mademoiselle de St. Sirant arriva à la campagne comme elle me l'avoit

mandé, mais je ne la vis pas plus que lorſqu'elle étoit à la ville; & elle m'écrivit moins, parce qu'il falloit avoir recours aux exprès, que je veux croire qu'elle n'avoit pas ſous ſa main. Soit qu'elle eût reconnu ſes torts, ſoit que la vivacité de ſon imagination l'eût emportée vers d'autres objets, elle ne me demanda point la déciſion de Madame de Renelle : moi peu empreſſée de la mortifier, je ne lui en parlai plus. D'ailleurs deux grands événements vinrent faire diverſion. Sa pauvre ſœur Henriette fut attaquée de la petite vérole; elle mourut en trois jours. Ce coup imprévu, qui toucha extrêmement ſes parents, changea beaucoup ſa ſituation perſonnelle. Madame de Saint-Sirant le regarda comme une punition du Ciel pour les prédilections injuſtes d'une mere, dont la tendreſſe devoit ſe partager & ſe reproduire également envers tous ſes enfants. Mr. de St. Sirant enviſagea cet événement ſous le même point de vue. Tous deux affligés, tous deux chercherent à s'indemniſer de leur perte. Mademoiſelle de St. Sirant leur devint de jour en jour plus chere; ils ne s'occuperent plus que de ſon établiſſement. Elle,

enjouée de ſon bonheur, oublia le reſte. J'appris par la voix publique que ſon mariage étoit prêt à ſe conclure; je crus lui devoir un compliment, je lui écrivis.

LETTRE à Mademoiſelle de Saint-Sirant.

CE n'eſt point le moment de me plaindre de tes négligences, ma chere; je ſens que depuis quelques mois tu dois être eſclave de ton temps. Tes malheurs nous avoient liées, j'eſpere que la félicité préſente nous réunira. J'apprens avec un vrai plaiſir que tout y concourt, & que tu es à la veille de conſommer le grand ouvrage de ton deſtin. La joie que j'en reſſens pourroit être un reproche pour toi, mais ne vois dans cette nouvelle marque de mon amitié qu'une preuve certaine que l'abſence ni le temps ne peuvent rien ſur le cœur de ton amie. Adieu, ma chere, il ne faut point t'interrompre.

REPONSE de Mademoiſelle de Saint-Sirant.

IL eſt vrai, ma chere, que je ſuis extrêmement occupée depuis la mort de la pauvre Henriette; tu ſçais comme elle nous a été enlevée promptement; je l'ai pleurée. En vérité ce ſont de ces circonſtances auxquelles un bon cœur ne peut refuſer des larmes. On nous a dit que tu avois envoyé ici, mais nous n'entendions plus rien. Ma malheureuſe mere étoit dans un état déplorable : ſa douleur, ſes regrets ſembloient ſe transformer en repentir & déchirer ſon amê. Je ne l'ai quittée ni nuit ni jour. Souvent dans l'excès de ſon affliction elle me prenoit dans ſes bras. Viens, ma chere fille, viens, me diſoit-elle, que les larmes que je répandrai ſur ton ſein expient tous mes torts envers toi. Ce ſont mes fautes qui ont irrité le Ciel. Celle qui m'étoit trop chere n'eſt plus; mais Dieu eſt bon & miſéricordieux; il te laiſſe pour m'aider à réparer mes torts, pour être mon unique, ma ſeule conſolation. Soutiens mes vieux jours, ma chere enfant; ſois l'ap-

pui de ma vieilleſſe; vois une mere au déſeſpoir d'avoir manqué à ſes devoirs; que ſon exemple t'apprenne à être toujours fidelle aux tiens. Hélas! pourquoi n'ai-je pas ſçu ſentir plutôt tout ce que tu valois? ta conduite ne me le prouve aujourd'hui que pour ajoûter à mes remors. Pardonne, ma chere enfant; dis-moi..... aſſure-moi que tu pardonnes à ta mere, qu'elle t'eſt chere, & que tu comptes ſur ſa tendreſſe..... Je ne pouvois lui répondre que par de profonds ſoupirs. Souvent mon pere nous ſurprenoit les bras entrelacés, & nos viſages collés l'un contre l'autre; ſa fermeté d'ame cédoit à l'attendriſſement de ce ſpectacle; il nous ſerroit étroitement entre ſes bras; puis il s'efforçoit de nous ſéparer, & tâchoit de nous dérober ſes larmes. Allons, Madame, diſoit il à ma mere, c'eſt trop de foibleſſe; vous avez de la religion, offrez votre ſacrifice au Seigneur. Ma fille, il faut ſçavoir être réſignée. Ma pauvre mere ſe jettoit à genoux, élevoit ſes mains au ciel, & paroiſſoit ſe calmer: mon pere ſortoit; moi je reſtois immobile ſur ma chaiſe. Ces ſcenes touchantes ſe répé-

toient dix fois le jour. Je t'avoue, mon amie, que mon ame n'y suffisoit plus; l'excès de ma sensibilité l'avoit épuisée. Il étoit temps que le Confesseur de ma mere vînt lui représenter que sa douleur passoit les bornes, & qu'elle outrageoit la divinité en se révoltant contre ses décrets. Cet homme a de l'esprit, il parle comme un ange! en vérité, ma chere, la persuasion est sur ses levres. Moi-même j'étois pénétrée en l'écoutant: comment ma digne mere ne l'auroit-elle pas été? Il a interessé sa pitié & son attachement pour sa famille; il lui a offert des motifs de consolation dans l'approche des sacrements; elle s'est abandonnée à ses conseils, l'a prié de revenir souvent l'encourager; & depuis lors tout a semblé changer de face. Mon pere n'a plus voulu qu'on prononçât le nom d'Henriette. Il nous reste une fille & deux garçons, a-t-il dit à ma mere, qu'ils se conduisent bien, & nous ne serons pas si malheureux. Il faut commencer par établir celle-cy: j'ai des vues depuis long-temps: elle est bien née, je crois qu'elle s'en rapportera à moi, & qu'elle fera tout ce que j'exige. Ho, mon ami! reprit ma mere, n'exigeons

rien, attendons tout de ſon cœur; il ſeroit affreux de la forcer à épouſer ſon couſin ſi elle ne l'aimoit pas. Puis en ſe tournant vers moi, ma chere fille, ſois ſûre que nous ne voulons que ton bonheur; les circonſtances actuelles nous le rendent plus précieux & plus néceſſaire; il remettroit le calme dans mon ame. Ton couſin eſt un honnête garçon, il te rendra heureuſe: veux-tu, ma chere enfant, dis, veux-tu que nous l'envoyions chercher? Comble les vœux de ta pauvre mere... Tu ne répons rien, ma chere fille; eſt-ce que?... Mais tu t'attendris... Ses larmes couloient, ſa bonté me touchoit; je me jettai à ſon cou, & je lui promis de faire tout ce qu'elle deſireroit. Sur le champ un exprès eſt parti, le couſin n'a pas tardé à arriver. Soit qu'il ait moins de crainte, ou moi moins de prévention, je le trouve beaucoup plus ſupportable; il a du ſens, un très-bon cœur. J'imagine qu'on ne peut point être malheureuſe avec un homme qui joint à ces deux qualités une fortune brillante. L'idée d'aller vivre dans ſa famille m'effraie un peu; mais ſa mere eſt vieille, elle ne vivra pas éternellement.

D'ailleurs ſans trop d'amour propre, je crois qu'il me ſera très facile de gouverner tous ces campagnards. Voilà, ma chere, où en ſont les choſes. Il arrive dans le cours de la vie bien des événements qu'il eſt impoſſible de prévoir, & qui donnent bien le change à nos réſolutions. Les adverſités ſervent quelquefois à prouver aux autres ce que nous valons, elles nous le découvrent auſſi à nous-mêmes. Je n'aurois jamais penſé avoir le cœur ſi tendre, ni l'ame ſi compatiſſante : ce ſont deux beaux préſents de la nature. Je t'en parle comme à quelqu'un à qui ils ne doivent point faire envie. Tu avois raiſon : il eſt ſûr que ma mere eſt une digne & reſpectable femme ; nous vivons à préſent en vráies amies. J'aurai bien de la peine à m'en ſéparer. Mais cette lettre eſt déja bien longue. Adieu, ma chere ; je ne ſçais plus quand je pourrai t'aller voir : au moins ſois ſûre que je ne t'oublie pas, & que j'ai été ſenſible à tes marques d'attention.

LETTRE de Mademoiſelle de Saint-Sirant.

TOut eſt encore changé, ma chere; je m'empreſſe à te l'apprendre. Quelques difficultés d'interêts ſuſpendirent d'abord la concluſion de ce mariage tant vanté; & ces difficultés qu'on n'avoit pas lieu d'attendre de la part d'un homme qui s'eſtimoit ſi heureux de m'obtenir, firent ouvrir les yeux à ma mere. Elle ſoupçonna quelques deſſous de cartes, & voulut éclairer de plus près la conduite du Couſin. Juſques alors il avoit paſſé pour avoir des mœurs, mais quelles mœurs, ma chere! ton amie a failli être ſacrifiée. N'en n'aurois-tu pas gémi. Heureuſement les choſes n'étoient pas encore fort avancées. Mon pere eſt furieux; ma mere déplore ces égarements; tu ſçais comme le vice lui eſt en horreur : moi je me félicite de pouvoir rompre un mariage que je ne faiſois que par un effort de raiſon & de complaiſance; car j'ai toujours penſé qu'il étoit peu ſortable : ainſi, ma chere, ne t'afflige pas, ceci eſt un coup de partie. Quand le couſin reviendra pour conclure, il ſera joliment reçu; je m'en

réjouis, & j'apprête d'avance cet air méprisant que tu me connois pour les gens qui le méritent.

Adieu, aimable amie, je n'avois qu'un instant, je l'ai mis à profit pour t'écrire; tiens-en compte à l'amitié.

REPONSE à Mademoiselle de Saint-Sirant.

TE voilà donc restée des nôtres? ma chere; je partage ta joie, puisque tu t'en félicites. Mais ta respectable mere ne s'est-elle pas adressée à quelque dévote pour épier la conduite du Cousin? Les personnes pieuses se scadalisent aisément, & crient tout de suite à l'impie. J'entens parler très-diversement de cette aventure. Prens garde; on exagere souvent, & il seroit très-possible que le cousin se justifiât, de maniere à regagner les bonnes graces de ta Famille. Si on ne me trompe pas, cela est déja fort avancé. J'espere que je le sçaurai plus positivement de toi, ma chere; tu ne dois pas douter du sincere interêt que j'y prens.

P. S. Je n'ose point te parler de ta premiere lettre: elle m'a arraché des larmes. Il faut éviter de rouvrir des

plaies encore ſaignantes. Ta digne mere eſt vraiment une vertueuſe femme : qu'elle eſt grande & touchante dans l'adverſité ! Plus l'aveu de ſes fautes a dû lui coûter, plus il eſt beau à elle de l'avoir fait : & à qui ? à une fille. Ha, ma chere, on le croiroit à peine ! il n'y a que des ames auſſi belles que la ſienne qui puiſſent ſe le perſuader. Enfin ce n'eſt plus ta mere, c'eſt ton amie. Quel titre ! que tu es heureuſe, & que je partage ton bonheur !

REPONSE de Mademoiſelle de Saint-Sirant.

CE n'eſt plus Mademoiſelle, c'eſt Madame de St. Sirant qui t'écrit, ma chere ; mais je n'ai pas le temps d'entrer dans aucuns détails. Au reſte, ils importent peu aux choſes qui ſont conſommées. Tout le monde paroît très-content ici. Je ne négligerai rien pour être heureuſe. J'irai te voir dès que je le pourrai. Je pars dans l'inſtant avec toute la famille de Mr. de Sirant. Adieu, ma chere ; ne m'écris plus juſqu'à ce que je t'inſtruiſe de mon retour ; & ne doute jamais combien tu m'es chere.

Je fus très-long temps ſans entendre parler de Madame de St. Sirant.

Le Chevalier d'Olmane & ſes freres continuoient à me donner les mêmes marques d'attention. Le Marquis devenoit plus aſſidu auprès de moi. D'abord je ne mis ſes ſoins que ſur le compte du déſœuvrement où le jettoit la mort de Mr. ſon pere, qui lui avoit laiſſé de ſi mauvaiſes affaires, qu'uniquement occupé à y mettre ordre, il avoit renoncé à toute autre ſociété que la nôtre: il paroiſſoit la rechercher avec empreſſement. Des regards d'obſervation, inſenſiblement il en vint à des regards très-tendres; & dans la converſation il n'échapoit nulle occaſion de me faire appercevoir qu'il avoit des vues ſur moi. Sans ceſſe il ſe plaignoit de la fortune, non pas comme d'un bien qui fût digne d'être regretté, mais comme d'un mal qui pourroit nuire à ſon bonheur, en le privant de l'établiſſement qu'il deſiroit le plus ardemment. J'étois ſurpriſe de la métamorphoſe qui ſe faiſoit en lui. Ce n'étoit plus un petit maître, c'étoit un garçon aimable, honnête & ſenſé. Au ſurplus les graces de ſa jolie figure embelliſſoient, ou faiſoient valoir juſques

à la moindre des choſes qui ſortoient de ſa bouche. Il n'eſt point de femme qui ne ſe fût félicitée d'être auſſi bien, & je n'ai pas vu d'homme à cet égard qui le valût. Notre gloire eſt toujours intereſſée à louer l'objet qui affecte notre cœur. Communément l'amour de concert avec la vanité, font que nous nous exagérons les qualités d'un amant; & que lors même que l'amour s'évanouit, nous cherchons encore à pallier ſes défauts : mais on découvre aiſément que ce n'eſt plus l'ouvrage du cœur. Pour moi, j'ai fait rang à part, ſoit que je n'aye jamais eu que des goûts très ſoumis à l'empire de ma raiſon, ou que j'aye plus ſenti qu'une autre la néceſſité d'apprécier à leur juſte valeur les hommes qui cherchoient à me plaire : dans tous les temps il m'eût été auſſi facile de faire des reproches à d'Olmane que d'admirer ſes vertus. Cependant il avoit un de ces caracteres ſi indécis, qu'il ne ſeroit point aiſé de le peindre avec des traits auſſi peu faits pour former un enſemble. Quelqu'un plus habile que moi dans cet art pourroit hazarder ſon portrait. Sans s'éloigner de la vérité, on verroit dans un très-grand jour tous les

les contraſtes réunis : mais je me bornerai à donner une juſte idée de celle que j'avois priſe de lui. J'ai parlé de ſes agréments. C'eſt une choſe ſinguliere, que ce qui devoit naturellement ſéduire une jeune perſonne de ſeize ans, fût ce qui lui nuiſit le plus dans mon eſprit. Je me perſuadai qu'il s'eſtimoit prodigieuſement, & que ſûr de plaire quand il le voudroit, il étoit incapable de ſe fixer. De plus j'étois réſolue d'éviter toute eſpece de liaiſon qui pût tenir à l'intimité. Ma propre expérience venoit de réaliſer à mes yeux les ſoupçons qu'on m'avoit donnés ſur la droiture & ſur la probité de tous les hommes en général envers quelques femmes que ce ſoit. Je m'appliquai donc à préſerver mon cœur de toute atteinte ; mais il étoit bien difficile que je puſſe embraſſer aſſez d'objets à la fois pour être encore en garde contre ma vanité. Je ne diſſimulerai point qu'à la longue elle fût flatée des ſoins du Marquis d'Olmane. Il ſe lia encore plus étroitement qu'il ne l'étoit avec Mr. de Prévalie dès qu'il fut de retour de Paris. Il en fit ſon confident, lui avoua le goût très-vif qu'il avoit pour moi, & le mit ſi bien dans ſes interêts, que

celui-cy me parut, on ne peut pas mieux, diſpoſé à le ſervir. Il me rendoit exactement tous leurs entretiens; il attiroit le plus qu'il pouvoit Mr. d'Olmane chez la Comteſſe, (c'étoit ſe conduire en ami plus zélé que prudent). Il me recommandoit, il eſt vrai, de ne pas trop me fonder ſur des eſpérances qui pouvoient devenir trompeuſes, & ſur-tout de ne point m'attacher au Marquis (comme ſi le ſentiment étoit à volonté), néanmoins une vaine préſomption que j'établiſſois ſur l'expérience, me perſuadoit que je ſerois toujours maîtreſſe de mon cœur. Chaque fois que j'avois vu d'Olmane, j'examinois ſcrupuleuſement l'état de mon ame; & j'étois aſſez contente d'une ſécurité que je tâchai d'entretenir, en étudiant les défauts de cette jolie créature, à qui il ne manquoit, ſelon moi, pour être digne de l'attachement d'une femme, que d'avoir moins d'amour propre, plus de profondeur dans l'eſprit, plus de fermeté dans le caractere, & moins de legereté dans le commerce. Au fond, peut-être, lui en prêtois-je un peu, & cela ne m'avança pas de beaucoup.

A force de préſervatifs, nous em-

ployons quelquefois des moyens dont les effets trompent notre attente. C'eſt encore une de mes épreuves. Je m'étois imaginé que je ne plaiſois que foiblement, & que d'Olmane étoit très-loin d'avoir des ſentiments tendres pour moi. Il cherche une femme, me diſois-je, & voilà tout : on ſe marie tous les jours ſans être amoureux. Ce que je croyois être modeſtie de ma part, n'étoit ſans doute qu'un rafinement de vanité : voici ce qu'il produiſit : je me mépris aux ſignes les moins équivoques de l'amour. Chaque marque que m'en donnoit d'Olmane ne me paroiſſoit qu'une politeſſe, ou tout au plus une marque de diſtinction. Pour avoir été plus de temps à me convaincre, il ne m'arracha que plus de regrets dès que je fus convaincue, & que je me vis obligée de renoncer au projet d'établiſſement qu'il étoit parvenu à me faire deſirer. Ce fut à peu près pour lui l'ouvrage d'un an de ſoins & d'aſſiduité, pendant lequel il n'avoit fait parler que ſes yeux ; mais on ne me reprenoit plus à pareil jeu. J'avois d'autant plus d'attention à le fuir, que je redoutois au-delà de toute expreſſion la fatuité dont tout le monde

taxoit le Marquis. Rebuté vraiſemblablement de ne pouvoir me trouver jamais ſeule, il engagea la Comteſſe à s'élever au-deſſus du préjugé, à accepter un dîner chez des garçons. Le retour pouvoit lui fournir le prétexte de me donner le bras; mais je l'évitai ſi ſoigneuſement, que ce moyen ne lui réuſſit pas; il en trouva un autre infiniment plus commode, & plus analogue au fonds de timidité qui étoit en lui. Il écrivit à une femme retirée dans la maiſon religieuſe où j'avois été élevée : cette femme, que je nommerai Madame de St. Mars, étoit ſa parente & la mienne, parce que Mr. d'Olmane & moi étions un peu alliés. Il lui fit la peinture la plus vive de ſes ſentiments pour moi, & lui demanda ſans doute une réponſe qu'il pût me communiquer. Madame de St. Mars avoit tout l'eſprit imaginable; elle ſe conforma à ſes deſirs avec une adreſſe ſurprenante de la part d'une femme honnête. D'Olmane vint, la lettre à la main, me faire ſes compliments, & tâcher de piquer ma curioſité ſur un article qu'il aſſuroit me regarder très-poſitivement. Quoique je fuſſe fort curieuſe de m'en inſtruire, je m'obſtinai à ne pas le pa-

roître. Mais il étoit arrêté que la Comtesse aideroit à toutes les déclarations qu'on prendroit fantaisie de me faire. Elle avoit un peu de goût pour d'Olmane; il avoit senti la nécessité de s'y prêter; elle l'appelloit son petit mari; ce ton de badinage ne laissa pas de le servir. Ha, mon petit mari, lui dit-elle, montrez-nous ce que vous mande Madame de St. Mars. Non, non, ma petite femme, ce sont des secrets de la derniere importance. Tenez, mon petit mari, je me mettrai à vos genoux, (& elle s'y mit). Lui du haut de sa grandeur soutient la plaisanterie jusqu'au bout. Tout ce que je puis vous accorder, lui répondit-il, c'est de la montrer à notre belle-fille... Hé bien soit! Hé non, repris-je! je n'aime point les confidences forcées. Que Monsieur garde ses secrets. Les supplications se tournant alors de mon côté, j'eus la complaisance de lire cette lettre. Je vis des détails très-amples d'une passion fondée sur l'estime, & soutenue des vues qui ne pouvoient blesser en rien ma délicatesse. Heureusement j'étois si rouge d'avance qu'il n'y avoit plus de possibilité à ce que je pusse rougir davantage. Comme mon nom n'étoit qu'en abbregé, pour me

tirer d'embarras, je feignis d'en suppofer un autre. Cela ne peut me regarder, dis je froidement, ainfi je vous promets d'être difcrette. Il n'étoit pas affez dupe pour croire que je priffe le change. Content de m'avoir fait lire dans fon cœur, il cherchoit dans mes yeux quelque affurance du retour que je me flatois encore de ne lui jamais accorder.

Cependant cet établiffement avoit fes attraits, rien n'eût été plus fortable à tous égards. Le Marquis d'Olmane compenfoit les défauts que je lui ai reprochés par beaucoup d'éducation, un grand ufage du monde, le ton de la bonne compagnie, un peu de lecture, une extrême douceur dans le caractere : il étoit capable des procédés les plus nobles & les plus généreux. Une femme raifonnable pouvoit efpérer de le rendre plus actif pour fes affaires, & d'être fort heureufe avec lui ; mais fa fortune me paroiffoit un obftacle invincible, je m'y arrêtois toujours, je faifois tout ce qui dépendoit de moi pour qu'il balançât un goût que je commençois plutôt à craindre qu'à fentir.

Tout le monde jafoit déja fur fes fréquentes vifites ; il n'étoit perfonne

qui ne nous regardât comme destinés l'un pour l'autre. Madame de Renelle l'apprit par Madame de St. Mars : elle eût sans doute mieux aimé le tenir de moi. La difficulté de faire passer sûrement nos lettres ralentissoit notre commerce. Une occasion s'offrit ; elle en profita. „ On parle ici très-fort de „ vous, me mandoit-elle ; j'ai été sur„ prise d'être la seule à ignorer votre „ nouvelle conquête. Seriez-vous sé„ duite une seconde fois ? Vous êtes „ si tendre, si sensible que je ne se„ rois pas étonnée qu'une premiere „ leçon n'eût fait impression que sur „ votre esprit sans avoir corrigé votre „ cœur. En parlant toujours du même „ principe, je vous plaindrois de toute „ mon ame. Oser prononcer que vous „ êtes coupable, ce seroit être trop „ sévere ; aimer n'est point un crime, „ les actions seules décident sur cet „ article. Je vous dirai cependant que „ je ne vous pardonnerois pas aisément „ l'imprudence d'un aveu. Souvenez„ vous des suites du premier : c'est le „ moment de vous les rappeller. Au„ jourd'hui vous ne pourriez plus trou„ ver d'excuse dans l'ignorance ; & „ c'est un furieux malheur que d'a„ voir à s'estimer moins. Au reste ne

„ prenez ceci que pour un avis dicté
„ par l'amitié la plus ſincere. Je ne vous
„ demande ſeulement pas ſi les bruits
„ ſont faux, ou vrais; vous me con-
„ noiſſez peu curieuſe; & comme je
„ vous l'ai recommandé, à moins que
„ je ne puiſſe vous être utile, ne m'en-
„ tretenez jamais des miſeres qui rem-
„ pliſſent le vuide de vous autres gens
„ du monde; l'état que j'ai embraſſé me
„ les interdit. Ne concluez pas de ceci
„ que mon intention ſoit de me donner
„ pour meilleure que je ſuis. Je ne ſuis
„ pas aſſez ſotte pour être une bigote,
„ ni aſſez hypocrite pour la jouer: ma
„ dévotion n'eſt que trop ſouvent en
„ défaut. Les raiſons qui m'ont amenée
„ ici n'avoient point pour baſe un ſaint
„ enthouſiaſme; des pertes irréparables
„ ont fixé mes réſolutions: je me ſuis
„ ſacrifiée ſans nul regret à ma vive
„ douleur: l'univers ne m'étoit plus
„ rien: ainſi je n'y ai pas eu le moin-
„ dre mérite. Mais le temps affoiblit,
„ ou uſe le chagrin, l'ame ne ſe nour-
„ rit pas toujours de peines, les mien-
„ nes, peut-être, me ſont néceſſaires: &
„ loin de vouloir m'en diſtraire, je ſens
„ qu'il m'eſt utile de les perpétuer."

Fin du Tome premier.

MÉMOIRES
DE MADAME
LA MARQUISE
DE CRÉMY,
ÉCRITS PAR ELLE-MEME.

TOME SECOND.

A LYON,
Chez PIERRE DUPLAIN, Libraire, grande rue Merciere.

M. DCC. LXXIII.

MÉMOIRES

DE MADAME

LA MARQUISE

DE CRÉMY.

LETTRE à Madame de Renelle.

EST-CE bien à votre éléve, à votre enfant, ma bonne amie, que vous prenez la précaution de dire que vous êtes peu curieuse ? comme si elle pouvoit se méprendre au motif de bonté qui vous fait agir ; comme si elle pouvoit cesser d'y attacher le prix de la reconnoissance ; comme si elle ne devoit pas aux soins que vous avez pris d'elle une confiance entiere, & l'aveu de tout ce qui se passe dans son ame. Ha,

ma bonne amie, quelle injuſtice vous me faites ! j'y ſuis plus ſenſible qu'il ne vous eſt poſſible de l'imaginer. Non, chere Maman, de ma vie je n'aurai rien de caché pour vous : c'eſt dans votre ſein que je dépoſerai juſqu'aux plus ſecrets mouvements de mon cœur. Si je ne vous ai pas fait part de ce que vous appellez ma nouvelle conquête, c'eſt que je ne la vois point encore des mêmes yeux que le public. Mr. de Villemort m'a rendu très-incrédule ſur l'article du véritable amour ; & aujourd'hui j'ajoûte peu de foi aux démonſtrations d'un ſentiment qui me paroît ſi rarement ſenti. D'ailleurs d'Olmane paſſe pour avoir tant de vanité, tant d'amour propre, ſi peu de ſtabilité dans ſa maniere de penſer, que le temps ſeul peut décider de ſon goût apparent pour moi. Quant à celui qu'il m'inſpire, en vérité, ma bonne amie, je n'en ſçais encore rien. J'ai, il eſt vrai, du plaiſir à le voir. D'un côté ſes attentions me flatent, de l'autre elles réveillent mes craintes : je ſuis vis-à-vis de lui timide, empreſſée & retenue tout enſemble. Je doute même que ma réſerve ne ſoit point portée à l'extrême ; car je remarque qu'il s'en

apperçoit; & j'appréhende qu'il ne s'en prévale. Mais, à mon âge, le moyen d'obvier à tout? Voilà, chere Maman, quelle eſt la ſituation de mon ame. Juſqu'à ce moment ici je ſuis très-incertaine d'être aimée, j'ai le plus grand deſir de n'aimer pas; du reſte je n'oſe répondre de rien. Vous concevez ſeulement que je ne ſuis pas ſans trouble & ſans inquiétude. Mais vous, ma bonne amie, avec quelle amertune m'écrivez-vous ſur vos peines? je vous croyois heureuſe: quoi, vous ſouffrez! vous êtes bien aiſe de nourrir votre douleur, vous avez éprouvé, vous éprouvez encore des chagrins cuiſants, & je ne les partage pas! chere Maman, douteriez-vous de mon zele à les adoucir, de mon empreſſement à mêler mes larmes aux vôtres? Non, vous connoiſſez trop bien la tendre ſenſibilité de mon ame. Mais je vous entens, je ſuis trop jeune pour prétendre à votre confiance; cependant formée par vos ſoins, ne devrois-je pas en être digne? Ho, mon amie, ma bonne & unique amie, je ne ſoutiens pas l'idée que m'offrent vos malheurs! s'ils alloient affoiblir votre ſanté, ſi j'avois celui de vous perdre, que

deviendrois-je ? N'aurois-je pas tout perdu à mon tour ? Au moins permettez-moi d'avoir ſoin de vous, de conſerver des jours qui me ſont précieux, & auxquels mon exiſtence eſt attachée pour la vie.

P. S. J'ai fait attention à tout ce que vous m'avez marqué précédemment ſur le caractere de Mademoiſelle de Saint-Sirant, aujourd'hui Madame ; je profiterai de vos conſeils : néanmoins, ma bonne amie, je lui crois un très-bon fonds : les torts de ſes parents étoient la cauſe de ceux qu'elle s'eſt donnés vis-à-vis d'eux : elle n'avoit ni amie, ni conſeil. Il n'eſt point étonnant qu'avec ſa vivacité elle ſe ſoit fait de faux principes ? mais elle en eſt déja revenue en grande partie depuis la mort de ſa ſœur. L'époque de ſon bonheur ſemble être celle de ſa raiſon : la lettre qu'elle m'a écrite à ce ſujet vous touchera ; je vous l'envoie pour la réhabiliter dans votre eſtime ; vous verrez qu'elle n'a point conſenti à ſon mariage par foibleſſe, c'eſt le ſentiment qui a fait les frais de l'obéiſſance. Il y a quelque temps que je n'ai eu de ſes nouvelles ; on nous l'annonce dans ce canton. Je

vous avoue, ma bonne amie, que j'aurai un grand plaiſir à la voir dans toute ſa gloire.

Depuis le retour de Mr. de Prévalle nous avons repris notre train de vie ordinaire. Adieu, chere Maman, permettez à votre petite amie de vous embraſſer ; il lui ſeroit bien doux de pouvoir aller ſécher ou recueillir vos larmes ; vos peines l'occupent uniquement.

Je ne me ſentois pas encore coupable ; mais pour me ſoutenir dans ma tranquillité, j'avois beſoin de réfléchir ſouvent ſur les obſtacles & les inconvénients que je prévoyois devoir naître ; ils m'aidoient à être circonſpecte, & j'eus bien lieu de m'en applaudir.

Premierement dans le même temps la famille de d'Olmane entreprit de le marier à une fille plus riche que jolie, & mal élevée : on l'obligeoit à aller lui faire ſa cour. Il s'y prêta ſi mal qu'il déplut à cette jeune perſonne, qui elle-même avoit une inclination. J'avoue, en paſſant, que je ne comprenois pas trop comment il pouvoit déplaire : quoi qu'il en ſoit, l'éloignement qu'ils montrerent l'un pour l'autre fit languir l'affaire : d'Olmane m'en

rendoit un compte aſſez exact. J'avois trop de vanité pour lui laiſſer entrevoir que j'y priſſe d'autre interêt que le ſien : ce parti vous convient, lui diſois-je, & vous ne pouvez mieux faire que de céder aux deſirs de Madame votre tante, dont vous attendez tout. Il trouvoit que je parlois fort à mon aiſe : en effet il ne m'en coûtoit pas prodigieuſement.

Le deſtin attaché à me pourſuivre n'avoit pas mis ce mariage dans l'ordre des choſes poſſibles : il ne réuſſit pas. D'Olmane vint un jour, la joie peinte ſur ſa jolie mine, m'apprendre que tout étoit rompu. „ Dieu ſoit loué, „ me dit-il, on m'a rendu ma liberté "; du ton dont on ajoûte, je voudrois bien ne la ſacrifier qu'à vous. L'expreſſion du ſentiment brilloit dans ſes yeux, ils étoient vifs, tendres & honnêtes tout enſemble. J'eus bien de la peine à cacher la part que je prenois à cet événement ; j'en étois ſurpriſe moi-même. Mais félicitez-moi donc, me diſoit-il Hélas de quoi, pourquoi vous féliciter, lui répondois-je? Il pourroit vous arriver quelque choſe de pis ; au moins ce malheur n'eſt-il pas prochain, reprit-il ; il pourra m'être permis d'eſ-

pérer. Sçavez-vous que c'eſt un grand bien que l'eſpérance? depuis hier qu'elle m'eſt rendue, je ne puis vous exprimer combien je me trouve heureux. Oui, c'eſt une aſſez belle chimere, continuai-je toujours froidement. Ho mon Dieu que vous êtes étrange, avec vos réflexions & vos ſentences! vous me déſeſpéreriez inhumainement. Hé bien, je n'en démordrai pas; ſoit chimere ou non, je veux eſpérer, & j'eſpérerai ſi long-temps, qu'à la fin ma conſtance perſuadera, perſuadera. Hé qui perſuadera-t-elle? les circonſtances, les inconvénients, les obſtacles. Cela eſt ſupérieurement bien dit; mais je crains fort que vous ne vous mettiez en frais de délicateſſe, abſolument à pure perte. Toute claire qu'étoit cette converſation, la Comteſſe n'y comprenoit rien. Nous la ſoutinmes une heure ſur le même ton : lui avec feu, moi avec un froid ſi affecté qu'il n'en fut pas mécontent. Ses aſſiduités en redoublerent; je m'apperçus avec chagrin que j'en reſſentois un plaiſir plus vif que je n'aurois voulu. Une abſence de trois mois qu'il fit pour lors acheva de m'éclairer ſur l'état de mon cœur, il me ſembloit que quelque choſe me man-

quoit. Je devins triste, mélancolique, je voulus m'étourdir. Je sortis beaucoup plus souvent qu'à mon ordinaire.

Madame de St. Sirant étoit venue me voir; elle devoit passer plusieurs mois dans une terre voisine de celle de la Comtesse. J'allois souvent chez elle, nous parlions sans cesse de d'Olmane, avec qui je lui avois fait faire connoissance. Quelques livres prêtés, empruntés & renvoyés leur avoient donné occasion de s'écrire : il étoit beaucoup question de moi dans toutes ces lettres. Madame de St. Sirant cherchoit à pénétrer mon secret : à peine me l'avouois-je à moi-même. Enfin, à force de contrainte, d'aller & de venir, je tombai malade, & malade très dangereusement. Je reçus toute sorte de marques d'attention de la part des freres de d'Olmane; ils se relevoient à toutes les heures pour sçavoir de mes nouvelles; le Chevalier sur-tout me parut pénétré de mon état. Ce n'étoit plus interêt ni amour, j'en fus d'autant plus reconnoissante. Aussi-tôt que le Marquis sçut le danger où j'étois, il écrivit chaque ordinaire à M. de Préville, ses lettres me furent communiquées, & elles acheverent de me con-

vaincre de ſon attachement. Je n'étois plus aſſez ſimple pour m'expoſer au repentir. Dans le doute où j'étois ſur la ſituation de mon ame, ſi j'aime, me diſois-je, il faudra bien ſubir mon ſort. Tout ce que je puis eſt de me garder de l'aveu : je me le promis, & je me ſuis tenu parole.

J'amuſai ma convaleſcence par mille projets qui tous étoient relatifs à d'Olmane. Madame de St. Sirant vint mettre le comble à mon illuſion, en m'apportant une lettre qu'elle avoit reçue dans le temps où j'étois le plus mal; elle voulut d'abord m'en faire payer la lecture par un entier aveu.... Non, lui dis-je, ma chere, n'attens point de moi l'aveu que tu me demandes; ſi j'aimois le Marquis, je voudrois me le cacher à moi-même. Pourquoi cela? il eſt ſi aimable! Pourquoi? parce qu'il me paroît impoſſible que nous ſoyons jamais unis. Ma fortune dépend de la Comteſſe, celle de d'Olmane eſt dans les mains de la Baronne de***, ſa tante, & ni l'une ni l'autre ne ſe prêteront à rien.... Tiens, me dit-elle, tu me fais pitié; lis cette lettre, elle détruira toutes tes craintes; je vois à préſent plus clair que toi dans ton cœur.

Tous ces raiſonnements ne ſont que des combats, tu dois cruellement ſouffrir, je ſçais ce qu'il en coûte. Mais il eſt tard; adieu, ma chere, je te laiſſe de quoi te conſoler.

LETTRE de d'Olmane à Madame de St. Sirant.

QUelle affreuſe nouvelle je viens d'apprendre, Madame; Mademoiſelle de*** à toute extrémité d'une fiévre maligne! Se pourroit-il que le ſort fût aſſez cruel pour trancher le cours d'une ſi belle vie? Je vous ai vue ſi intimement liée avec elle, que vous ne ſerez pas ſurpriſe ſans doute de l'interêt que je prens à ſa conſervation. Vous jugerez de mes ſentiments par les vôtres. Madame, le malheur extrême rend tous les hommes vrais & ſinceres par beſoin, comme ils devroient l'être par nature. En vain voudrois-je vous cacher dans cet inſtant que j'adore votre aimable amie; un cœur accablé du poids de ſes peines cherche un doux épanchement. Un malheureux ſemble avoir acquis le droit de ſe plaindre. Oui, Madame, je ne reſpire que pour votre amie; je

mettrois le terme du bonheur à celui de pouvoir lui offrir une fortune digne d'elle. Si malgré tous les obſtacles que je prévois, rien ne peut rebuter ma conſtance, jugez dans quel état me réduiroit une mort ſi prématurée. Je n'y puis ſonger ſans que tout mon ſang ſe glace dans mes veines. Dieu, que deviendrois-je ! ma tante m'a trouvé ce matin ſi abſorbé, qu'elle s'eſt doutée de la ſituation de mon ame. Elle m'a demandé avec une ſorte d'interêt des nouvelles de Mademoiſelle de***. J'ai profité de la circonſtance pour lui avouer mes ſentiments; elle ne m'a pas paru éloignée de faire quelque choſe pour moi. Mais m'eſt-il permis de me livrer à aucun eſpoir?.. qui ſçait ſi?.... Madame, les forces me manquent.... Pardonnez le déſordre où je ſuis, daignez en prendre pitié & m'inſtruire de mon ſort. Ma reconnoiſſance égalera mon profond reſpect.

Si les diſpoſitions favorables de la Baronne de *** envers ſon neveu ne levoient que la moitié des difficultés, c'étoit toujours au moins en applanir quelques-unes; le temps pouvoit achever le reſte. Je conviendrai ingénument

que cela commençoit à former l'unique objet de mes desirs. La seule idée de tout autre établissement me répugnoit, même m'effrayoit. Malheureusement tout le monde s'empressoit à se mêler du mien. On vint parler à la Comtesse de celui que j'ai accepté depuis, mais que je rejettai très-loin dans ce temps là. Mes refus pour Mr. de Crémy ne furent pas pris en trop mauvaise part. On dit seulement qu'il falloit attendre & voir. Je n'avois que dix-sept ans, rien ne pressoit, je crus en être délivrée. Je vis arriver d'Olmane avec d'autant plus de plaisir. Son empressement, ses soins devenoient chaque jour plus tendres. L'état dans lequel j'avois été, & dont on voyoit encore des traces sensibles, lui fournit l'occasion de me dire une infinité de choses qui me confirmoient combien je lui étois chere : je lui avois coûté plus d'une larme, m'assuroit-il ; celles qu'il retenoit en me le jurant m'attestoient cette douce vérité. La violence extrême que je me faisois pour n'y répondre que par une politesse froide ne passoit pas mes lévres, mes yeux s'animoient malgré moi, les indiscrets me trahissoient sans que je m'en dou-

taſſe. Mr. de Prévalie qui prenoit un interêt très-ſévere à ma réputation m'en avertit. Vous êtes vraie, me dit-il, faites plus, ſoyez franche, & convenez de ce qui ne pourroit échaper à ma pénétration. Croyez-moi, vous aimez le Marquis? Si vous n'entendez, lui dis-je, par ce mot aimer, qu'une préférence de goût fondée ſur des vues d'établiſſement, j'avoue de bonne foi qu'il n'eſt point d'homme auquel je m'uniſſe plus volontiers qu'à d'Olmane. Je ſçais qu'il a des défauts, mais tous les hommes en ont. Je ſçais auſſi que rien n'eſt plus incertain que la réuſſite de ce projet; & je fais un rempart de ceci entre lui & moi, qui me préſervera toujours de m'y attacher à un certain point: voilà avec la plus grande ſincérité ce que je crois lire dans mon cœur.... Hé bien, reprit-il, je vous ſuis garant que vous n'y voyez pas bien clair. Vous n'en êtes point avec le Marquis au point de confiance où vous parutes d'abord avec Mr. de Villemort; & c'eſt ce qui aide à vous tromper: mais ce n'eſt que le fruit de l'expérience: il eſt aiſé d'appercevoir que vous prenez prodigieuſement ſur vous dans vos actions & dans vos

propos, pour ne pas répondre à ses avances ; vous n'avez pas le même empire sur vos yeux ; à chaque instant ils vous jouent de mauvais tours. D'Olmane est vain, il se persuadera que vous l'aimez, que votre réserve démentie par vos regards n'est due qu'à la contrainte à laquelle vous êtes forcée. Il est capable de s'en vanter ; je sçais comme il traite les femmes ; cela peut vous faire grand tort dans le monde. Quiconque suppose une inclination à une fille ne se présentera pas pour l'épouser. Quelqu'aimable qu'il soit, il y a dix à parier contre un que la Comtesse ne vous donnera pas à d'Olmane ; je vous promets cependant, si sa tante consent à lui faire un sort qui puisse le rapprocher de vous, qu'il n'y aura rien que je n'entreprenne pour combler vos desirs ; mais sur toutes choses observez-vous.

J'eus beau rentrer en moi-même, je n'y découvris exactement que les impressions dont j'étois convenue avec Mr. de Prévalle, je conclus de-là qu'il avoit cru devoir prévenir le danger par ses conseils ; & tant que je n'éprouvai pas d'autre contrariété, je demeurai intimement convaincue qu'en

cas

cas de néceſſité je ſéparerois mon ſort de celui du Marquis ſans une douleur bien amere. Je continuai à le voir ſur le même ton ; j'ajoûtai ſeulement tant de circonſpection dans ma conduite, que cela alloit juſqu'à la défiance : il le remarqua & m'en fit quelques plaiſanteries. Il n'y avoit rien de fort déſobligeant pour lui ; c'étoit avouer tacitement la perſuaſion où j'étois que ſans ceſſe nous étions occupés l'un de l'autre.

Ces obſervations n'échapent jamais aux hommes ; ils me paroiſſent avoir un degré d'amour propre de plus que nous : ſoit délicateſſe ou timidité, nous doutons bien plus de nos ſuccès.

Il y avoit trop long temps que j'étois tranquille : de nouvelles propoſitions de mariage vinrent me troubler. Heureuſement la Comteſſe n'y trouva rien qui pût flater ſa vanité du côté de la naiſſance ni de la fortune ; elle dédaigna l'une & l'autre. Ce n'eſt pas ce qui m'alarma, comme on le juge bien ; mais les détails dans leſquels elle entra relativement au peu qu'elle vouloit faire pour moi, & à tout ce qu'elle exigeoit que l'on offrît pour m'obtenir, me montrerent, pour ainſi dire, l'évi-

dente néceffité de renoncer à d'Olmane. Ce que j'imaginois devoir détruire en moi toute efpece de goût pour lui, m'apprit que j'avois prefque un attachement réel ; j'en fus affligée au-delà de toute expreffion : à mon tour le Marquis me coûta quelques larmes. Revenue du premier mouvement, je me trouvai affez de force pour réfléchir. La Comteffe fe dégoûtoit de moi, une grande fille eft toujours à charge, & je me voyois réduite à être facrifiée au premier magot qui voudroit bien fe payer de mon nom & de mes foibles attraits. Elle reffembloit à ce vieil avare qui, toutes les fois qu'on lui demandoit fa fille, répondoit, c'eft un thréfor ; elle a pour cent mille écus de mérite. Dans ces circonftances la Comteffe auroit encore volontiers renchéri fur ma dot.

Il n'étoit pas poffible que d'Olmane pût s'accommoder d'auffi peu de bien ; quand il l'auroit voulu, j'étois trop fenfée pour y confentir. Il eft fans doute fort agréable de s'unir à quelqu'un pour qui l'on a une préférence marquée : le fol enthoufiafme peut d'abord fafciner les yeux fur le refte, mais le cours des chofes humaines n'admet

point que ce sentiment conserve la même vivacité, chez les hommes surtout ; plus ils s'y livrent, moins il dure ; au bout d'un terme le bandeau tombe, & l'on finit par se repentir mutuellement d'avoir trop donné à l'amour, & rien à la raison. Je n'envisage rien de pis que de ne pouvoir pas faire honneur à ses affaires ; du caractere dont je me connois, c'eût été pour moi un vrai supplice. Je fus assez raisonnable pour faire toutes ces réflexions, & je me promis de les renouveller si souvent, qu'enfin elles me conduiroient à ne plus regarder d'Olmane que comme ses autres freres, auxquels il étoit bien décidé que je n'appartiendrois jamais.

Je me croyois assez d'empire sur moi-même pour vaincre mon penchant ; mais avant d'y parvenir il étoit écrit que l'amour me livreroit plus d'un combat. Telle est notre foiblesse, qu'avec les plus belles résolutions du monde le cœur se joue sans cesse de la raison.

C'étoit bien le cas d'avoir recours aux sages leçons de Madame de Renelle. Vous m'avez permis, lui marquai-je, de vous importuner dans le besoin : j'use de la permission aux risques de

vous ennuyer. Préparez-vous, ma bonne amie... Mais hélas ! qu'ai-je à vous apprendre que vous n'ayez prévu long-temps avant que je m'en doutasse ? Je rougis jusqu'au fond de l'ame d'avoir une nouvelle confession à vous faire. Je voudrois pouvoir me cacher à moi-même qu'il existe un mortel pour lequel je crains d'avoir trop de sensibilité. Il me semble entendre prononcer ma condamnation au fond de mon cœur : le triste souvenir du passé m'alarme pour l'avenir : je sens tout mon tort, je n'y trouve nulle excuse : je forme mille projets, puis je manque de courage pour les exécuter ? Ha, mon amie, qu'un cœur tendre n'est pas un aussi beau présent de la nature que je me le persuadois ! l'innocence, le charme des premieres impressions que notre amitié fit éprouver au mien me servoit de régle pour en fixer le prix : aujourd'hui j'en rabats considérablement. Quand recouvrerai-je donc ma paisible indifférence ? indiquez-m'en les moyens. Pour moi je n'en vois d'autre que celui de fuir l'aimable d'Olmane : puisque ses défauts n'ont pu me garantir de le chérir plus que je ne devois, non-seulement je veux

qu'il l'ignore, mais je veux encore travailler à le détacher de moi, le recevoir si mal, être si maussade, qu'il se rebute. Je vous parle vrai, ma bonne amie, c'est bien mon intention dans certains moments. Pourquoi la foible humanité ne comporte-t-elle pas une plus grande étendue de perfection?

REPONSE de Madame de Renelle.

JE vous dois plus d'une réponse, ma chere petite, mais je vais commencer par votre derniere lettre. Quoique j'eusse prévu tout ce qu'elle me confirme, je m'afflige de tout mon cœur avec vous des nouveaux combats que vous allez avoir à soutenir. Ma chere enfant, l'amour est le tyran des ames sensibles; plus on s'approche de la force de l'âge, plus cette passion acquiert d'empire sur tout notre être. Je ne vous dirai donc plus comme à quinze ans, vous prenez un simple penchant pour l'amour: je vous dirai au contraire, gardez vous de prendre l'amour pour un simple penchant. Ne vous dissimulez point que vous aimez. Il vaut cent fois mieux rougir de ses fautes que de s'exposer

à les aggraver par un aveuglement volontaire. Car de tous les ſentiments, celui que l'on s'avoue dès ſa naiſſance, eſt toujours le moins dangereux pour une femme vertueuſe. Si vous étiez du nombre de celles qu'on nomme foibles, je tâcherois de vous humilier en exagérant des torts, qu'avec juſtice je ne puis regarder que comme une ſuite inévitable d'une trop délicate conformation. Les ames élevées veulent être repriſes avec plus de ménagement : je prétens même qu'elles trouveroient en elles toutes les reſſources néceſſaires, ſi l'ardeur des paſſions ne les empêchoit pas de rapprocher les objets. Je vous aiderai volontiers à ſurmonter cet obſtacle ; & c'eſt le ſeul moyen que j'enviſage pouvoir vous être de quelque utilité. Celui que vous vous propoſez d'employer, en fuyant le Marquis d'Olmane, eſt très-beau dans la ſpéculation ; mais par un contraſte ſingulier, je n'en admets la poſſibilité que pour les ames extrêmement fortes, ou exceſſivement foibles. Sondez le cœur humain, & vous en ſentirez les raiſons : vous verrez qu'une ame forte eſt ordinairement très - ſuſceptible d'ambition ,

qu'elle a plus d'amour propre, & que l'amour de la gloire eſt le premier de tous ſes ſentiments. Or l'entier renoncement à un objet aimé lui eſt plus facile en ce qu'elle ſacriſie une paſſion à une autre dominante. Quant à l'ame foible, cette réſolution ne viendra jamais de ſon propre mouvement. On peut ſeulement, avec art, la conduire à l'adopter comme ſienne. Il lui en coûteroit moins dans l'exécution, parce qu'elle n'aime que proportionnellement aux facultés de ſon être.

Dans quelle claſſe rangez-vous donc mon ame, m'allez-vous demander? Je ne la range dans aucune, ma chere petite; je me borne à la définir, & elle n'y perd rien. Vous réuniſſez tout ce qu'il y a d'affections tendres, vives & ſenſibles; il s'y joint une noble élévation, beaucoup de candeur, un amour naturel pour tout ce qui eſt honnête. Cet amour abſorbe en vous l'amour de la gloire. Toutes ces qualités ſe confondent pour ne former qu'un ſeul tout; & je doute que vous ayez éprouvé ſéparément l'une des ſenſations qu'elles produiſent. Conſéquemment vous êtes la femme du monde la moins maîtreſſe de comman-

der à votre cœur avec l'empire que votre raiſon ſemble deſirer. Loin d'anéantir le ſentiment, vous le heurteriez par des remédes trop violents. Hé qui ſçait ce qui en réſulteroit? Croyez-moi, ma chere petite, n'entreprenez rien au-deſſus de vos forces; la chûte ſeroit certaine. Prenez une voie plus douce & plus analogue à votre caractere. Sans nourrir votre paſſion, amuſez-la dans ces moments où votre imagination échauffée ne peut vous permettre rien de mieux; dans ceux où le calme renaît aſſez pour que la raiſon uſe à ſon tour de ſes droits, c'eſt alors qu'il faut raſſembler tout ce que vous avez de forces, de courage, & de vertu pour l'oppoſer aux attraits du ſentiment, & balancer l'amour par la gloire de vous vaincre, ſur-tout faites taire, s'il eſt poſſible, ces mouvements naturels qui nous induiſent à mettre nos fautes ſur le compte des foibleſſes attachées à notre condition. Sous le ſpécieux prétexte d'en gémir, il arrive toujours qu'on céde plus aiſément aux impulſions du cœur: néanmoins n'eſpérez pas triompher tout de ſuite; ceci ne peut être l'ouvrage que du temps, de la patience & des efforts

du raiſonnement. Mais pour y parvenir, impoſez-vous d'abord quelques privations, meſurez-les à vos forces; inſenſiblement, chaque jour, vous gagnerez quelque choſe, & vous reviendrez plus contente de vous-même. Les abſences du Marquis doivent vous aider à commencer cette grande œuvre; je ſouhaite que les défauts que vous avez apperçus en lui achevent de la couronner; car cet attachement paroît empoiſonner vos plus beaux jours. Ce ſont des plaiſirs illuſoires qui ſe paient bien cher. Croyez, ma chere enfant, que je vous parle avec connoiſſance de cauſe, c'eſt ma propre expérience qui me guide, je laiſſe les préjugés à part, & vous répéte encore que le plus grand des malheurs pour une jeune perſonne, eſt celui de former une inclination à laquelle le plus ſolemnel des engagements l'oblige tôt ou tard de renoncer.

Quant à ce qui me regarde, je vous crois très-digne de ma confiance, ma chere enfant, mais pas aſſez forte pour en ſupporter le poids. Lorſque votre ame ſera dans une aſſiette plus tranquille, je raſſemblerai très-volontiers tous les débris de mes papiers & je vous

les remettrai. Ils peuvent ſervir à vous inſtruire; aujourd'hui ils n'exciteroient que votre ſenſibilité, & vous n'avez pas beſoin de cela. Non-ſeulement il eſt des leçons & des exemples pour chaque âge, mais il en eſt auſſi pour chaque circonſtance; & l'on doit avoir égard à la diſpoſition actuelle du cœur auquel on veut qu'elles ſoient profitables.

On nous annonce ici votre jeune amie Madame de St. Sirant : je deſire fort m'être trompée ſur ſon compte : la lettre que vous m'avez envoyée ne me déſabuſe pas encore, ſa vanité y perce par-tout, même à travers ſa prétendue douleur. Ce n'eſt ni elle ni ſon langage qui me touchent, c'eſt ſa pauvre mere. Qu'elle eſt grande cette femme! concevez-vous bien, ma chere enfant, l'élévation qu'il faut avoir dans l'ame pour avouer ainſi ſes torts, & chercher à les réparer ſans autre mouvement que celui du cœur? Voilà le fruit de la vertu. Adieu, ma chere petite, veillez ſans ceſſe ſur vous-même, ne vous laiſſez point abbatre, & raſſurez-vous ſur ma ſanté, elle n'eſt pas mauvaiſe; pourvu que je la conſerve auſſi long-temps que mon amitié

pourra vous être utile, je n'en demande pas davantage.

D'Olmane partit à l'ordinaire pour ſon régiment. j'avois de ſes nouvelles par Mr. de Prévalle, auquel il écrivoit aſſez réguliérement malgré ſon extrême négligence ; tant il eſt vrai que l'amour eſt une paſſion qui pourroit à la longue rectifier bien des défauts, ſi l'on ſçavoit mettre à profit l'inſtant où elle a aſſez de force pour aider à les corriger. Quoique les freres de d'Olmane euſſent eu chacun en particulier quelques velléités de ſentiment pour moi, ils ſe rangerent de ſon côté, & ils paroiſſoient deſirer ſi ardemment de m'avoir pour belle-ſœur, qu'ils me rendoient des ſoins pour ſon compte.

Ce temps d'abſence fut pour moi celui de revenir aux affaires domeſtiques. Je n'étois pas affectée au point de n'y prendre aucune part. Les fréquentes altercations qui naiſſoient à chaque minute entre la Comteſſe & Mr. de Prévalle, m'affligeoient ſenſiblement. Quelquefois l'humeur rejailliſſoit ſur moi, d'autrefois il me falloit écouter les plaintes de part & d'autre ; la prudence exigeoit que je reſtaſſe neutre ; cependant j'hazardai un jour

de laiſſer entrevoir à Mr. de Prévalle l'étonnement où j'étois ſans ceſſe, de ce qu'ayant ſi peu d'analogie entre le caractere de la Comteſſe & le ſien, il ſe fût fixé chez elle. Je vous entens, me dit-il, bien des gens penſent ſûrement que c'eſt par interêt, & peu rendent juſtice à la pureté de mes motifs; je ſerois bien fâché que vous les ſoupçonnaſſiez de baſſeſſe. J'avoue, pourſuivit-il, qu'il eſt preſqu'impoſſible que nous ſoyons ſouvent d'accord la Comteſſe & moi, vu nos différentes manieres de penſer; mais je ne lui en ſuis pas moins eſſentiellement attaché; la bonté de ſon cœur m'eſt connue malgré les mouvements de vivacité qui ſemblent la démentir quelquefois. Nous ſommes tous foibles, il n'eſt pas étonnant que nous ayons des défauts; ſi je fronde les ſiens avec fermeté, c'eſt parce que j'en ai moi-même d'oppoſés; car je ſens à merveille que les repréſentations douces conviendroient mieux de toute maniere; malheureuſement il n'eſt point en mon pouvoir de me refondre. D'ailleurs le vif interêt que je prens à ſes affaires m'emporte ſouvent ſur toutes les autres conſidérations: je ne puis perdre de vue ce que

je dois à la mémoire de Mr. votre pere, ce qu'il m'a recommandé en mourant, & ce que je lui ai promis. „ Tu me „ fermes les paupieres, me dit-il, mon „ cher ami, c'eſt le dernier devoir de „ l'amitié; mais ce n'eſt pas le dernier „ ſervice que j'en attens. Je te laiſſe „ une femme que j'aime, & un en- „ fant au berceau. Tu ſçais combien „ cet enfant m'eût été cher ſi j'euſſe „ vécu; tiens-lui lieu de pere, je te le „ demande en grace; prens ſoin de „ ſon enfance, veille à ſon éducation, „ ne perds pas un inſtant ſes interêts „ de vue; je te la recommande, ainſi „ que ſa mere que je te prie de ne „ pas abandonner; je juge du beſoin „ qu'elle aura de toi après ma mort, „ par l'utilité dont j'ai vu que tu lui „ étois de mon vivant."

Telles furent ſes dernieres paroles, Mademoiſelle; j'ai été fidele aux engagements qu'elles m'impoſoient, & je ſerai toujours pénétré de reconnoiſſance pour ce digne ami. Puiſſé-je remplir ſes vues en contribuant à votre bonheur, mes ſoins ſeront doublement recompenſés. Sans vous preſſer davantage de m'avouer votre penchant pour d'Olmane, je vois que lui ſeul

peut combler vos ſouhaits ; & ſûrement s'il y a moyen de vous unir, ſans trop ſacrifier vos interêts réciproques, vous pouvez compter que je ferai tout ce qui dépendra de moi. De quelque maniere que les choſes tournent, gardez-vous ſeulement de ſa fatuité. Si vous devenez ſa femme, il vous en eſtimera davantage ; ſi vous en épouſez un autre, vous ſerez à l'abri des propos.

Je fus enchantée de cette converſation avec Mr. de Prévalle, & dès ce moment je commençai à reconnoître l'injuſtice des préventions déſavantageuſes que j'avois eues à ſon égard ; je m'en ſuis convaincue dans la ſuite, & n'ai pu douter qu'il ne s'intereſsât véritablement à faire réuſſir les choſes au gré de mes deſirs. Peut-être même auroit-il été plus prudent de ſa part de ne pas me communiquer auſſi exactement les lettres de d'Olmane ; elles entretenoient un vain eſpoir, qui eût fait mon malheur, ſi j'euſſe eu moins d'empire ſur moi-même ; mais cette réflexion étoit alors bien loin de mes idées.

Au bout du terme preſcrit, d'Olmane quitta ſon régiment & revint

apporter quelque ſoulagement à ma triſteſſe. Mr. de Prévalle lui fourniſſoit le plus de prétexte qu'il pouvoit pour le rapprocher de moi. Le hazard nous fit quelquefois rencontrer ſeuls; & ces hazards augmenterent prodigieuſement mon eſtime pour lui, par rapport à la maniere honnête dont il ſçavoit les employer. Des marques de confiance, des proteſtations de reſpect & de tendreſſe, rempliſſoient tous ces inſtants: ſa timidité égaloit preſque la mienne. Convaincu que je n'ignorois pas l'étendue de ſes vues, il gardoit devant la Comteſſe beaucoup plus de ménagement que je n'aurois oſé m'en flater: cependant il paroiſſoit n'être pas fâché que j'apperçuſſe qu'il ſe mêloit de temps en temps quelques mouvements très-vifs à des ſentiments plus délicats: je rougiſſois, il ſortoit: jamais dans les têtes-à-têtes il ne lui eſt arrivé d'alarmer ma délicateſſe. Cette retenue nous conduiſit au ton de la ſimple amitié: il découvroit une partie de mes chagrins, & me fit part des ſiens ſi adroitement dans la converſation générale, que nous nous ſîmes un langage tout particulier. Il commençoit à ne plus s'accorder avec ſes freres. C'étoit trois

caracteres différents, quoique tous trois très-aimables & gens de mérite.

A quelque temps de-là nous fumes passer le carnaval à la Rochelle; j'y retrouvai Madame de St. Sirant que je n'avois pas vue depuis un siécle, & dont je n'avois eu de nouvelles que par d'Olmane, à qui elle écrivoit par hazard pour lui emprunter des livres. Je voulus lui reprocher son départ, son silence, son indifférence à laquelle je n'avois pas pensé devoir m'attendre. D'abord elle affecta un air de hauteur pour me faire sentir que c'étoit à moi à la prévenir; mais appercevant un peu de sécheresse dans mes réponses, elle s'excusa sur ses occupations d'un nouveau genre de vie, elle entra dans les plus grands détails, reprit le ton de l'amitié, y joignit des caresses, presque de la confiance, & tout fut oublié.

Elle devoit retourner chez sa belle-mere où elle attendoit un parent de son mari, homme aimable & sçavant dont elle faisoit un cas singulier. Je voulus l'en plaisanter, elle se vengea sur d'Olmane. Au reste, ajoûta-t-elle, montre-moi de la confiance, conviens que tu aimes le Marquis, & je ferai franche aussi à mon tour. Après les

lettres qu'il m'a écrites, tu ne peux pas imaginer que je doute de ses sentiments & des tiens : ainsi ta réserve blesse d'autant plus l'amitié. J'ignore, ma chere, quelles lettres t'a écrites le Marquis, je n'en n'ai vu qu'une; quant à moi je t'avouerai, si tu le veux, que je serois flatée que les vues qu'elle renfermoit pussent avoir leur exécution. Je le connois, il a des défauts & des qualités, il seroit facile de tirer parti des uns & des autres; mais je ne vois point du tout qu'il y ait lieu d'espérer que nos parents fassent rien pour nous, & je me défendrai toujours le plus qu'il me sera possible, de former un attachement qui ne m'attireroit que des peines lorsqu'il s'agitoit de me lier à un autre. Il importe peu que l'amour décide de notre établissement; mais au moins faut-il avoir le cœur libre. Tu crois donc, me dit-elle, qu'il suffit d'être engagée par le sacrement pour ne plus aimer d'autre homme que son mari? Hélas, ma chere, je n'en crois rien! je pense seulement qu'un lien tel que celui-là n'est qu'une obligation de plus de renoncer à ses penchants, si l'on avoit le malheur d'en sentir pour quelqu'homme

que ce ſoit. Ha, mon amie! je l'ai penſé comme toi, l'honnêteté de nos ames ſe rencontrera toujours; mais conviens que le préjugé eſt bien tyrannique; les hommes l'ont établi, les hommes ſont les premiers à le combatre, & les mouvements de notre cœur ſemblent les ſeconder... Sa mere entra dans ce moment. Madame de St. Sirant me ſerra la main pour me faire entendre qu'elle étoit fâchée que notre converſation ne pût pas aller plus loin, & je la quittai une minute après; elle m'embraſſa avec toutes les démonſtrations de l'amitié, me promit de m'écrire ſouvent, & me recommanda l'exactitude. Je rejoignis la Comteſſe qui m'attendoit pour monter en carroſſe. A peine fus-je de retour que Madame de St. Sirant m'écrivit.

LETTRE de Madame de Saint-Sirant.

JE veux, ma chere, te montrer l'exemple de l'exactitude; crois que j'en ſuis capable quand l'amitié eſt la baſe d'un commerce, & que les agréments de l'eſprit en font les frais. Mais j'avoue que j'ai peine à me prêter à ceux dont la ſécheresſe du ſentiment

& la ſtérilité de l'imagination laiſſent le champ libre aux lieux communs, & à ces petites nouvelles qui ne ſignifient rien. Nous ſommes l'une & l'autre au-deſſus de ces miſeres, c'eſt ce que je contois l'autre jour à Mr. de Norfalque, l'homme dont je t'ai parlé. Nous nous écrivons très ſouvent, lui diſois-je, Mademoiſelle De*** & moi, ſans autre objet que celui de nous former réciproquement, en nous communiquant nos idées & nos connoiſſances. Cela lui parut ſingulier; il me demanda ſi j'avois encore de tes lettres: je lui en ai montré quelques-unes dont il a été fort content. Il eſt ſûrement en état d'apprécier les choſes. Ses freres ſont auſſi très-aimables. Au reſte, ma chere, de pareilles ſociétés font tort aux autres. Que de vuide on trouve dans les cercles, que d'aridité dans les converſations! ici elles ne tariſſent point. Nous liſons l'hiſtoire; chacun fait ſes réflexions. J'ai quelquefois le plaiſir de voir approuver les miennes. J'apprens la Géographie: Mr. de Norfalque rend preſque intereſſante cette étude la plus dénuée d'agréments; il a un ſçavoir prodigieux. Je défierois qu'on pût s'ennuyer avec lui. Ma che-

re, il femble que je fois dans mon centre. Tu m'as toujours connu beaucoup de goût pour les fciences, & j'ofe dire des difpofitions heureufes à cet égard ; mais il me falloit quelqu'un qui les dévelopât. On fait fi peu de chemin quand on étudie feule, qu'à la fin on fe rebute. Je voudrois bien, mon aimable amie, te fçavoir en auffi bonne main, tes fuccès exciteroient mon émulation ; mais les hommes du mérite de Mr. de Norfalque font très-rares ; comparaifon faite, ton Marquis n'eft qu'une jolie poupée. Comme il m'avoit prêté des livres, je hazardai de raifonner avec lui. Mon Dieu qu'il étoit embarraffé ! il s'en tira par de jolies phrafes, qu'en bon françois on peut appeller du jargon de Cour. Quand fon fort ne feroit point uni au tien, je t'affure qu'il n'y auroit pas grande perte. A propos de cela, conviens que ma mere eft venu nous interrompre bien mal-à-propos. Nous étions dans un de ces moments où le cœur fe dilate, où l'efprit fe met au-deffus des fots préjugés. Nous jouiffions de toutes les prérogatives de la faine raifon. Qu'elle éleve l'ame ! ma chere ; qu'elle lui donne de reffort, mais que la dé-

votion la rétrecit ! pluſieurs fois j'ai forcé ma mere d'en convenir. Nous en ſommes à ce point d'intimité ; & entre nous je regarde l'habitude comme ſa plus forte entrave : car elle a de l'eſprit, des lumieres, & certainement elle eſt très-capable de ſentir le prix des choſes. Néanmoins je n'aurois pas voulu pourſuivre devant elle notre converſation ſur ce que les dévots nomment vertu, & que nous traitons de préjugé. Il faut éviter de bleſſer les eſprits malades. Jamais nous ne leur ferions entendre que pour différer d'opinion, notre conduite n'en ſera pas moins réguliere ; & que la réputation intacte qu'ils s'appliquent de conſerver, peut-être ſans mérite & pour l'honneur de Dieu, nous la conſerverons pour l'amour de nous-mêmes, & par amour pour notre gloire.

Je ſuis ici entourée de cette eſpece de gens, belle-mere, belle-ſœur, beau-frere, tout cela eſt aſſervi aux petiteſſes qu'entraîne indiſpenſablement l'ignorance. Mais je ſecoue un peu le joug, ou du moins je ne plie qu'autant que je le crois néceſſaire pour leur en impoſer. Actuellement que je ſuis groſſe, je compte bien m'affranchir d'un

grand nombre d'actes de représentation. Et toi, ma chere, comment gouvernes-tu la Comtesse? Comment la gouverne son Mr. de Prévalle? Car elle est faite pour être gouvernée. Je cherchai à causer avec lui la derniere fois que je te vis. Une femme de bon sens m'avoit assuré qu'il avoit des qualités essentielles; je me defiois un peu de l'interêt qu'elle paroissoit y prendre; généralement il n'est point estimé. Cependant je lui ai trouvé de l'esprit & des saillies agréables. Sa maniere de penser sur ton établissement m'a fait un plaisir extrême, elle s'est trouvée d'accord avec la mienne. Si au lieu de ton Marquis nous pouvions découvrir un homme opulent qui ne t'éloignât pas de moi, je me persuade que tu serois plus heureuse. C'est aujourd'hui la fortune qui régle les distinctions. Sans aisance on reste dans l'obscurité, le mérite est enseveli. Et puis, ma chere, songe donc combien il seroit flateur pour deux femmes du même rang, qui s'aiment, & dont les goûts se rapprochent assez pour que les mêmes sociétés leur plaisent: songe combien il seroit agréable de se trouver réunies. Tout concourroit à notre fé-

licité : il n'y auroit pas jusqu'au ridicule des autres qui ne nous amusât : nous aurions l'adresse de tirer parti de tout. J'ai déja fait bien des projets là-dessus, je te les communiquerai quelque jour. Je ne hais pas d'anticiper un peu sur l'avenir ; il me semble qu'il n'y a que les imaginations froides qui peuvent se restreindre au présent, surtout quand le cœur parle. Adieu ma chere, le mien est à toi, tu n'en peux pas douter.

REPONSE à Madame de Saint-Sirant.

JE te sçais bon gré de m'avoir prévenue, ma chere ; cette exactitude est pour moi une nouvelle preuve de ton amitié, & elle m'en devient plus précieuse. Mais quel éloge fais-tu de notre commerce? Tu prétens sans doute prendre sur ton compte tous les frais de l'esprit : car pour moi je me borne à ceux du sentiment ; & je n'imagine pas que Mr. de Norfalque ait trouvé autre chose à louer dans les lettres que tu lui a montrées. Te voilà donc dans ton centre au milieu des sciences & des arts ; & tu n'y es sûrement pas comme Tantale au milieu des eaux. D'a-

près les détails que tu m'as envoyés, je m'attens à te trouver un prodige lorſque nous nous reverrons ; & par contre-coup je te paroîtrai très-ignare. Auras-tu la force de m'aimer encore? Mais j'aurois bien une autre queſtion à te faire : Ne crains-tu pas, ma chere, que le ſcientifique Mr. de Norfalque, en dévelopant ce que tu nommes tes heureuſes diſpoſitions, ne trouve le chemin de ton cœur ? qu'après t'avoir inſpiré l'amour du beau, il ne te faſſe perdre l'amour du vrai ? cela me paroît aſſez dangereux pour que tu y donnes quelque attention. J'imagine qu'il ne faut pas toujours en croire les hommes ſur leur bonne foi ; ils ont tant d'interêt à nous tromper, qu'il ſe pourroit très-bien qu'ils penſaſſent d'une maniere, tandis qu'ils agiroient d'une autre. Ne confons point, ma chere : c'eſt pour eux qu'ils ont créé des préjugés, à nous ils ont laiſſé les principes ; & l'interêt politique ſemble ſe réunir au rafinement de l'art pour les juſtifier. Tu vois que je ne traite pas cette matiere ſous le point de vue qu'offre la religion ; ce n'eſt point mon affaire, d'autres ont pris ce ſoin avant moi, ils le continueront après : mais, je t'en

prie, ne dégrade pas la ſageſſe d'une bonne conduite en la mettant au rang des préjugés. Oter le mérite à la vertu, ce ſeroit nous ravir nos plus beaux droits. Peux-tu bien croire que ce que tu ferois pour l'honneur de toi-même, par amour de ta gloire, c'eſt-à-dire par une vanité bien entendue, pût avoir même à tes yeux le prix de la candeur, de l'honnêteté, de la pudeur, de cette pureté, de cette innocence, de cette droiture d'intentions, de ces qualités enfin qui toutes réunies forment un ſi bel enſemble, qu'il ne peut s'exprimer que par le nom de vertu? N'y auroit-il donc que les dévots de profeſſion qui aimaſſent le bien, & qui le pratiquaſſent par amour du bien même? Tout le ſexe entier mépriſeroit-il les attributs qui lui ſont propres, pour ſacrifier à une vaine idole? Toutes les actions perdroient-elles leur prix par la cauſe des motifs qui les dirigent? Non, ma chere, je ne puis me le perſuader, ou j'aurois bien peu de confiance dans des principes qui dépendroient plus de la tête que du cœur. C'eſt où doit porter l'attaque, que doit réſider la défenſe. Quand j'aimerai mes devoirs, quand j'aurai horreur

des égarements où entraînent les passions, si la plus noble de toutes trouve l'issue de mon ame, je pourrai soutenir les combats qu'elle me livrera, reconnoître le pouvoir & la force du sentiment; mais je n'aurai point à rougir de ses foiblesses, parce que ma maniere de sentir m'en préservera : au lieu que si je n'oppose à l'amour que la vanité, bientôt il sçaura la mettre à couvert sous le voile spécieux du mystere. Je croirai avoir tout rempli en conservant les dehors : & quand je réussirois, j'aurois encore tout perdu : songe que si nous vivons un instant avec les autres, sans cesse nous rentrons forcément en nous-mêmes; la paix intérieure est un thrésor dont rien ne peut racheter la perte. Du moins, ma chere, voilà le plus grand des préceptes que m'ait donné Madame de Renelle. Mais je voulois te plaisanter, & je moralise; chacun fait parade de son sçavoir. Revenons pourtant à ton Mr. de Norfalque, j'ai peine à croire qu'il ne finisse point par adorer son ouvrage : tu m'en diras des nouvelles si tu es de bonne foi. Les précepteurs de son âge, les écolieres du tien ont échoué jusqu'à présent; si tu fais exception, ce sera

un beau miracle : je t'avoue qu'à ce prix j'aime autant me paſſer des ſciences. D'ailleurs quand j'aurois plus d'érudition, je t'aſſure que la peur de la laiſſer appercevoir me retiendroit. On rencontre ſi peu d'eſprits cultivés, que pour un admirateur on ſe fait cent ennemis. M'occuper de choſes ſolides, braver l'ennui, pouvoir placer un mot à-peu-près juſte dans toutes les converſations, n'être déplacée dans aucune ſociété, c'eſt où ſe borne toute mon ambition; cependant je ne t'applaudis pas moins de faire mieux, dès que tu le peux. Quant à d'Olmane il n'a jamais eu la prétention du ſçavoir; tu l'avois pris là par ſon foible. L'épithete de jolie poupée que tu lui donnes, m'a d'autant plus fait rire qu'on auroit pu très aiſément te ſoupçonner, à certain bal où je te vis avec lui, d'être du nombre des enfants qui s'en amuſeroient. Il faut donc quelquefois ſe défier des pieges que tu tens? Au reſte ſois tranquille, je ne te vendrai point. Il y a longtemps que je ne joue plus à la poupée; & je ſuis convaincue que celle-cy ne m'appartiendra jamais. Tes projets ou plutôt tes deſirs d'établiſſement

pour moi feroient très-flateurs, si le mariage pouvoit me flater. Tu fçais ce que je t'ai déja dit là-dessus, la Comtesse n'est pas fort disposée à se séparer de moi : compte qu'il faudroit des circonstances un peu extraordinaires pour la déterminer à financer. Quand tout le prétendu pouvoir de Mr. de Prévalle feroit sans force sur cet article, cela ne me surprendroit point. Ainsi attens-toi à voir le mérite que tu supposes à ton amie enseveli pour toujours, s'il est vrai que les richesses seules le fassent valoir.

Adieu, ma chere, je suis consolée de te fçavoir grosse, j'imagine qu'un enfant te causera une joie extrême.

LETTRE de Madame de Saint-Sirant.

MA chere, ta lettre m'est parvenue à la campagne; mais je n'ai pas le moment d'y répondre. On est ici dans les fêtes & les plaisirs; nous les devons à un sot mariage que vient de faire le Chevalier de St. Sirant. Au premier quart-d'heure de libre je te donnerai de mes nouvelles. Ma grossesse avance assez heureusement : je t'aime toujours, voilà les deux points les plus importants pour toi. Adieu.

LETTRE de Madame de Saint-Sirant.

A Peine avois-je parcouru votre lettre, Mademoiſelle, lorſque je vous écrivis mon dernier billet. Je viens de la lire, & je ſuis auſſi ſurpriſe qu'offenſée des apoſtrophes qu'elle renferme. Il eſt clair que toutes vos déclamations générales s'adreſſent à moi : les louanges même que la force de la vérité vous arrache ſont autant de traits ſatyriques. Je veux bien croire que vous ne ſentez pas la force des termes que vous employez. Encore quelques années de plus, & vous apprendrez ſans doute à vous reſpecter vous-même dans la réputation de vos amies. Ce titre ne vous autoriſoit nullement à me donner des conſeils que je ne vous demandois point ; l'interêt même le plus ſincere ne peut excuſer les doutes que vous formez ſur ma conduite ; ſçachez qu'elle n'a jamais ſouffert de blâme, & que mes principes valent au moins les vôtres. Il n'y a qu'une jalouſie qui ait pu vous faire croire que *je tendois des piéges* à votre d'Olmane. (Car ce ſont-là vos termes.) Raſſurez-vous, je ne vous

l'enleverai point; j'en fais trop peu de cas. Mais déformais gardez, s'il vous plaît, vos leçons; & difpenfez-vous de chercher à briller par un vain étalage qui infulte ma délicateffe; peu s'en faut que je ne vous regarde comme la femme du monde fur laquelle je dois le moins compter, & que je ne fois convaincue que vous auriez deffein de rompre avec moi. Si cela étoit ainfi, vous n'avez qu'à parler. L'amitié n'eft point un lien indiffoluble; & je vous protefte que je fuis à vos ordres.

REPONSE à Madame de Saint-Sirant.

QUelque différente que tu fçaches être de toi-même, ma chere, je n'ai fûrement point envie de changer mon ftyle : tu dis *vous*, je te dirai *tu*. Si cela t'offenfe encore, je n'en ferai fâchée que pour toi. Il eft cependant bon de t'avertir que je n'apoftrophe & n'infulte perfonne, à plus forte raifon mes amies. Ceci n'eft pas une excufe, ne t'y trompes point, c'eft une certitude que je prie Mr. de Norfalque d'admettre; car ton attention à ne point le nommer, lui qui

faisoit le plus ample sujet de *mon vain étalage*, me persuade que tu mets ta délicatesse en jeu mal-à-propos : c'étoit la sienne qu'il falloit citer. Mes déclamations lui ont sans doute attiré quelques rigueurs, quelques réserves de plus ; si cela est ainsi, je lui pardonne de m'en vouloir, il est payé pour cela. Mais toi, qui t'excusera de douter de la droiture des intentions de ton amie ? Ce sera encore l'amitié. Oui, ma chere, cette amitié qui n'a pas craint de te parler vrai sçaura être indulgente. Rien ne t'oblige à suivre mes conseils, je le sçais ; rien ne m'autorise à t'en donner ; mais tout me permet de te dire à toi, plus qu'à qui que ce soit, ce que je pense de tes principes, de ceux des hommes en général, & de détailler quels sont les miens en particulier, parce que la confiance, la franchise & la liberté sont les premiers droits que s'arroge le sentiment. Quand j'aurois plus d'années, je n'agirois ni ne penserois différemment, moins encore chercherois-je mes expressions & mes termes. La preuve que je sens mieux que toi ceux que j'ai employés, c'est que je ne les désavoue ni ne les regrette. Peut-être se-

rois-je à tes genoux, si je m'étois servie de celui de *bassèsse*. Une basse jalousie fuit mon ame, & rien de bas n'entra jamais dans un cœur comme le mien. Reçois cette leçon, je te prie, pour Mr. de Norsalque; qu'il apprenne à connoître ton amie & même l'amitié. Quel blasphême t'induit-il à proférer! *l'amitié n'est point un lien indissoluble*, me dis-tu à coup sûr, il est désintéressé sur ce point. Il te fait protester ensuite *que tu es à mes ordres si je veux rompre.* On voit bien que c'est un tiers qui parle; & l'on pourroit croire que le cœur de ce tiers est plus soumis à l'imagination qu'à l'ame. L'amitié ne se doute ni ne se rend; une fois formée, il ne dépend plus de nous de la bannir ni d'y renoncer. Il n'est qu'un seul cas où elle puisse s'anéantir: c'est celui où l'estime disparoît, parce que l'estime est la base de tous les sentiments raisonnés; conséquemment tu ne peux pas être plus à mes ordres que moi aux tiens. Laissons les définitions.

Il est temps de revenir à mes affaires particulieres. Pendant six mois nous vécumes assez tranquillement, d'Olmane un peu tracassé par ses freres, moi

moi politiquement avec la Comteſſe & avec Mr. de Prévalle, dont l'uniformité de la diſcorde n'offre rien de fort intereſſant.

D'Olmane reçut ordre de ſa tante d'aller la joindre à Paris, où elle avoit trouvé un parti qui lui convenoit: cela preſſoit, on ne lui donnoit pas deux jours pour l'arrangement de ſes affaires. Il vint nous en faire part : je fus aſſez adroite pour ne pas lui laiſſer appercevoir une grande ſenſibilité; je lui fis même compliment d'un air aſſez libre. Cela n'eſt pas encore fait, me dit-il. J'exigerai tant de conditions que... Au ſurplus vous ſerez inſtruite de tout. J'écrirai à Mr. de Prévalle. Ce propos jetta une lueur d'eſpérance dans mon ame, j'attendis très-impatiemment des nouvelles. Il manda d'abord que la fortune qu'on lui offroit étoit brillante, la jeune perſonne très-jolie & fort épriſe de lui; mais, ajoûtoit-il, quelle différence entre les établiſſements de ce pays-cy & celui qui fait mon unique ambition ! je n'ai pu m'empêcher de le repréſenter à ma tante.

Peu après il ſurvint des altercations ſur la dot, tout parut rompu; il re-

vint, sa façon de se conduire vis-à-vis de moi fut toujours la même; un jour que nous faisions une partie de trictrac, la Comtesse sortit, Mr. de Prévalle nous laissa seuls. D'Olmane profita du moment pour me parler avec confiance sur ses affaires, sur les mauvais procédés de ses freres. Ils me forceront, me dit-il, de me marier plutôt que je ne voudrois; je suis seul de mon parti contre trois, ils me rendent réellement malheureux. Je tâchai de l'adoucir, & de le porter à la paix. Je lui demandai pourquoi il ne terminoit pas à Paris: est-ce que la jeune personne ne vous plaît pas, lui disje? Elle est assez bien, me répondit-il là-dessus; vous sçavez ce que j'ai mandé à Mr. de Prévalle. Nous n'étions pas fort à notre jeu; en levant la tête il vit la Comtesse qui se disputoit avec Mr. de Prévalle: que vous êtes à plaindre ici, continua-t-il! il faut être vous-même pour y montrer autant de sérénité, aussi n'y a-t-il qu'une voix sur votre compte; tout le monde vous rend justice & s'interesse à votre sort; on voudroit bien vous voir établie. Cela est fort difficile, repliquai-je; & quoique je ne sois pas

fort contente en effet, & que j'aye à souffrir de toutes les altercations que vous voyez, je vous parle sincérement, je tremble au seul mot de mariage. Il m'interrompit pour me faire remarquer la Comtesse qui revenoit avec précipitation. La voilà bien inquiéte de nous sçavoir tête-à-tête, je ne présumois pas qu'elle se défiât de vous; ce sera sûrement l'effet d'un caprice ou d'un moment de mauvaise humeur. Car vous êtes la personne du monde qui donnez le moins de prise sur vous, & celle je vous jure que j'estime & respecte le plus.

Je conviens qu'il n'y avoit pas de protestations qui pussent me flater davantage, & que je les recevois chaque fois avec l'air de la véritable satisfaction. Mais elle fut bientôt troublée par une nouvelle absence de d'Olmane: il vint dès le lendemain nous faire part du mariage d'un de ses parents, auquel sa famille desiroit qu'il assistât, pour les représenter tous. Ce mariage se célebroit dans le pays où la Demoiselle habitoit, à plus de quatre-vingt lieues de la Rochelle. Je compris que d'Olmane ne reviendroit pas si-tôt, & quelque liberté d'esprit que j'affectas-

ſe, il me fut impoſſible de vaincre tout-à-fait le chagrin que j'en reſſentois. La raiſon s'efforce en vain de commander au cœur : on ſçait qu'il lui obéit difficilement pour comble d'infortune.

Pendant cet intervalle, une vieille Dame, amie de la Comteſſe, vint la voir ; c'étoit une des meilleures & des plus ſottes créatures qu'il y eût dans le monde : elle m'ennuyoit ſouverainement, & je penſai la haïr quand je ſçus qu'elle formoit le projet de ſe mêler de mon mariage. Il y avoit à la vérité de l'injuſtice de ma part. Ses intentions étoient bonnes ; & la maniere dont elle s'y prit devoit même lui aſſurer des droits à ma reconnoiſſance : mais, comme l'on ſçait, l'impartialité n'eſt pas le propre de l'amour. J'ai appris, Mademoiſelle, me dit-elle avant de prévenir la Comteſſe, que des raiſons d'interêt obligeoient Mr. le Marquis de d'Olmane de renoncer à l'eſpoir de s'unir à vous ; cela m'enhardit à ſeconder celui d'un de mes parents qui n'a pas encore l'honneur de vous connoître, qui néanmoins ſur votre ſeule réputation a le plus grand deſir de mériter vos bon-

tés : puis-je ſans vous déplaire le propoſer ? C'eſt un jeune mouſquetaire de vingt-cinq ans, pas tout-à-fait auſſi beau que Mr. d'Olmane, mais ſa fortune eſt liquide, & j'oſe vous répondre que vous ſerez heureuſe.

Vous ſçavez, Madame, lui répondis-je, que la dépendance à laquelle l'uſage nous contraint, ne nous permet jamais de prononcer un mot déciſif ſur cet article ; ainſi quelque flatée que je puiſſe être de vous appartenir, trouvez bon que je ne m'écarte pas de la régle établie. Que je ſçache ſeulement, Mademoiſelle, que votre affection n'eſt point engagée, j'agirai avec plus de certitude. Mon affection, Madame, repris-je, doit être ſoumiſe aux volontés de la Comteſſe, & je ne crois pas avoir donné lieu d'en juger autrement. Satisfaite par cette réponſe très-peu ſatisfaiſante en elle-même, elle fit l'ouverture de ſes propoſitions qui ne furent regardées d'abord que comme très-vagues : pour y donner plus de poids, elle amena la mere du jeune homme. J'étois ce jour-là indiſpoſée & en bonnet de nuit : je me flatai qu'on me trouveroit laide & mauſſade. La bonne Madame De *** me trouva char-

mante, & s'en retourna exciter les empressements de son fils par le portrait très infidele qu'elle lui fit de moi.

La Comtesse, à qui on avoit laissé entendre qu'on se contenteroit de peu, espéroit qu'on se réduiroit à rien, elle me demanda ce que je pensois de ce parti. Le moyen de fixer ses idées, lui répondis-je, avant d'avoir examiné les choses? On les présente toujours du beau côté; il faut voir, rien ne presse, vous connoissez mon peu de goût pour le mariage, je pourrois même dire mon éloignement. L'envie qu'elle avoit d'être débarrassée d'une grande fille, lui faisoit saisir avec avidité toutes les occasions qui se présentoient de l'établir à peu de frais. Cependant je remarquai qu'une chose l'embarrassoit. Ce Mr. De*** étoit éloigné & inconnu de Mr. de Prévalle: cette réflexion la fit pencher pour d'Olmane. Je la vis prête à décider qu'il n'y avoit que lui qui pût me convenir. Vos biens seront rassemblés, me dit-elle; vous le connoissez, il est aimable, peut-être vous aimez-vous? par la suite il aura du bien, nous ne serions qu'à un pas l'une de l'autre; Mr. de Prévalle vivroit sûrement avec vous; moi je resterois seule ici: & beau-

coup plus heureuſe par conſéquent. Si la tante de d'Olmane mouroit, je vous aſſure que vous n'en épouſeriez pas d'autre. Sa tante doit vous être obligée, lui dis je, de la bonne intention que vous montrez pour ſon neveu. A ce prix elle ne ſera pas fort tentée de m'unir à ſon neveu. Au reſte ce ſont là des projets en l'air. D'Olmane ne peut jamais m'appartenir. Il faudroit des événements très-inattendus pour nous rapprocher; & ce ſeroit une folie que d'y penſer. En effet plus j'y réfléchiſſois, plus j'entrevoyois d'obſtacles : l'on concevra facilement que ces nouvelles circonſtances étoient de nature à ajoûter à ma triſteſſe. Mr. de Prévalle s'en apperçut le premier. Votre état me touche juſqu'au fond de l'ame, me dit-il un jour avec attendriſſement. Je ne ſçais ſi je me trompe, mais je me perſuade que vous avez beſoin de diſſipation; j'ai déja diſpoſé la Comteſſe à vous mener chez la Baronne de Souligny, où elle pouvoit vous laiſſer; ſi cela vous agrée, je ne penſe pas qu'il ſoit difficile de l'y déterminer. Je le remerciai beaucoup, & j'acceptai ſa propoſition comme une reſſource dont je devois attendre plus

de ſoulagement que des plaiſirs. On voyoit grand monde dans cette maiſon, & de préférence j'aurois choiſi la ſolitude; néamoins nous partimes peu de jours après.

Je trouvai la Baronne aimable pour ſon âge, honnête, polie, & peut-être trop attentive : elle avoit conſervé ce ton de l'ancienne Cour, qu'aujourd'hui on traite de gêne. Je ne m'aviſerai pas de décider ſi l'on a perdu ou gagné au change. Madame de Souligny avoit d'ailleurs un genre d'eſprit qui la rapprochoit de tous les âges, on ne s'appercevoit point que le temps qu'elle avoit donné à la galanterie l'eût empêchée de prévoir qu'elle ne feroit pas toujours galante, elle joignoit au naturel beaucoup d'acquit, parloit de tout avec aiſance & facilité; mais elle ſe reſſouvenoit d'avoir été jolie, & ne pouvant perdre l'habitude d'être louée, on diſtinguoit, malgré toute ſon adreſſe, dans les louanges qu'elle prodiguoit aux autres, ce coin d'interêt qui empêche qu'elles ne flatent, & qui refroidit la volonté qu'on auroit de les rendre. La conduite décente qu'elle avoit ſubſtituée à une plus diſſipée, ſembloit jetter un voile ſur le paſſé;

ſes propos ne reſpiroient que la vertu. L'envie qu'elle montroit de la faire aimer, annonçoit le regret de ne l'avoir pas pratiquée, ſans être cependant une cenſure de la conduite des autres; indulgence peu commune quoique fondée dans les circonſtances où elle ſe trouvoit. En total elle poſſédoit d'excellentes qualités, & il n'y avoit que les méchants qui puſſent s'étonner qu'elle cût encore le cœur tendre. La bonté de ſon ame auroit pu en rendre raiſon aux gens moins ſatyriques. Ceux-cy plus équitables ne lui reprochoient que ſes défauts actuels, un peu de caprice, prodigieuſement de vivacité, quelquefois de l'humeur, un reſte d'affectation : mais avec plus de juſtice on auroit ſenti qu'ils étoient la ſuite inévitable des années qu'elle avoit données aux plaiſirs. Quand les hommes ont gâté les femmes juſqu'à un certain âge, ils ont perdu le droit de les corriger; & communément les autres femmes ne l'ont point acquis. Pour moi je goûtai beaucoup Madame de Souligny, ſa converſation & ſa ſociété: nous liſions une partie du jour, nous ſortions peu, mais nous recevions du monde. Inſenſiblement le temps s'écou

loit; & moins livrée à moi-même, je jouiſſois le jour d'une tranquillité apparente, mais les nuits étoient conſacrées aux ſoupirs, aux inquiétudes, & aux agitations inſéparables de l'amour; j'eſſayai de les calmer, en profitant de ma liberté pour écrire à Madame de Renelle.

LETTRE à Madame de Renelle.

IL y a un ſiécle que je n'ai goûté la douceur de m'entretenir avec vous, chere Maman; la crainte que mes lettres ne vous paſſent pas ſans être ouvertes me retient ſouvent. Actuellement que je ſuis chez Madame de Souligny, j'eſpere qu'il n'y a aucun riſque à courir en vous ouvrant mon cœur. Le deſir de mettre vos conſeils à profit m'a attiré ici, ma bonne amie: d'Olmane eſt abſent. J'ai cru qu'un peu de diſſipation m'aideroit à l'oublier: quelques propoſitions de mariage faites derniérement pour moi à la Comteſſe, achevent de me convaincre combien je ſerois malheureuſe ſi jamais elles avoient lieu; mais par un contraſte ſingulier, plus je ſens la néceſſité de renoncer à l'eſpoir flateur d'être

unie à d'Olmane, plus il ſemble, chere Maman, que mon penchant pour lui augmente. Mon Dieu, quel eſt donc le pouvoir de l'amour? De ma vie je ne me ſuis trouvée dans une poſition ſi étrange; ce que j'éprouve eſt indéfiniſſable. Il eſt tel moment où une douleur tendre m'abſorbe, tel autre où je me ſurprens tranſportée dans un avenir, dont la perſpective ne me ſéduit que pour me replonger auſſi-tôt dans un dédale de ſoucis & d'inquiétudes. Je paſſe ainſi ſucceſſivement d'une erreur à l'autre. Quel état, ma bonne amie! en vérité je le conçois à peine; il me ſemble ſi fort au-deſſus des circonſtances, que s'il n'étoit point abſurde d'admettre le pouvoir du preſſentiment, j'y croirois de bonne foi. Quand tous les malheurs poſſibles ſeroient prêts à m'accabler, mes perplexités ne pourroient être plus grandes. Chere Maman, daignez compatir à ma foibleſſe; je vous jure que je la déplore.

P. S. Si j'avois l'eſprit plus libre, je vous parlerois de Madame de St. Sirant, ma bonne amie; nous avons eu une petite altercation enſemble, je ne ſçais ſi elle aura des ſuites.

LETTRE de Madame de Renelle.

JE me ferois rejouie, ma chere enfant, de n'avoir point de vos nouvelles, fi j'avois moins bien connu votre cœur, parce que j'aurois imaginé que vous n'aviez plus befoin de mes confeils; mais j'étois loin de m'en flater, vu la tendre & conftante fenfibilité de votre ame : elle fe défavoue par votre raifon, j'en fuis convaincue; mais, ma chere petite, la raifon n'eft qu'un effort de l'efprit. En nous exagérant l'empire qu'elle devoit avoir fur nous, nous parvenons à lui en laiffer acquérir. Malgré tout, la premiere fenfation appartient de droit à la nature; le philofophe qui nieroit cette trifte vérité, ne fe pareroit que d'un vain fyftême, & il diminueroit le prix de la vertu, puifque le combat fait fa gloire.

Ceffez donc, aimable enfant, de vous affliger d'une foibleffe commune à tous : rien ne vous avoit promis que vous en feriez exempte; mais tout vous répond qu'avec un peu d'effort il fera en votre pouvoir de la vaincre.

Qu'y a-t-il de fi étrange dans votre pofition actuelle ? n'avez-vous pas dû

vous attendre que tôt ou tard on penſeroit à vous établir ? Ma chere petite, ce qui cauſe tous vos maux eſt l'illuſion dont votre cœur ſe repaît ſans ceſſe ; ſongez que quelque flateuſe qu'elle vous paroiſſe, ce n'eſt jamais qu'un poiſon lent préparé avec art par les paſſions, ainſi évitez de vous y livrer, car il en coûte ſouvent plus à perdre un bien-être eſpéré, qu'un bien-être ſenti. Vous voyez que l'interêt eſt le nœud gordien de tous les mariages d'aujourd'hui. C'eſt un grand tort ſans doute, ſur-tout pour les amants ; cependant ne croyez pas qu'il faille trop généraliſer ce principe. Quoique la fortune ne faſſe pas l'eſſence du bonheur, elle n'eſt ni à négliger ni à dédaigner. Le ſage ne mépriſe que ce qui eſt au-delà de ſes beſoins, & votre condition vous interdit certain point de déſintereſſement, parce qu'elle entraîne la néceſſité de ſoutenir votre rang avec dignité.

Quant à vos idées de preſſentiment, ne donnez pas, je vous prie, ma chere petite, dans ces puérilités des ſots. Le mot de preſſentiment eſt abſolument vuide de ſens, il n'a rien de réel que les inquiétudes chimériques qu'il ajoûte

aux douleurs ſenties par une imagination prévenue. Sortez de ces ſombres rêveries, fuyez-vous vous-même, vous n'avez point d'ennemi plus dangereux pour votre repos. Quand une fois les paſſions ſe ſont gliſſées dans le cœur, c'eſt dans la ſolitude qu'elles jouent leur plus grand rolle; c'eſt là qu'elles s'emparent de tous nos ſens, qu'elles nous rendent ſourds à la voix de la raiſon, & que leur pernicieux langage ſéduit l'eſprit pour mieux corrompre l'ame. L'amour ſur-tout craint ce qui peut le diſtraire, parce qu'il ſçait ſe ſuffire à lui-même; mais je me flate que l'expérience que vous en avez déja faite, vous préſervera de ſuccomber à ces nouveaux écueils.

Votre jeune amie eſt venue ici, où je vous avois mandé qu'on l'attendoit; il ne m'a point paru qu'elle fût en froid avec vous, j'ai ſeulement remarqué qu'elle motivoit tous ſes termes devant moi comme ſi elle eût craint mes obſervations: & j'ai ſçu qu'il lui étoit échapé des traits de ſatyre qui dénotent un peu de jalouſie. Si jamais elle s'avoue que vous l'emportez ſur elle à quelques égards, je doute qu'elle ne vous en puniſſe pas. Mon aimable

enfant, cette femme ne s'eſt liée avec vous que par vanité. Les mêmes vues pourront vous l'attacher extérieurement ; mais plus je la ſuis, moins je la crois capable de ſoutenir un titre qu'elle n'affecte peut-être de prendre en public, que pour nuire plus ſûrement dans le particulier.

Adieu, ma chere petite, ne négligez point de m'inſtruire de la ſituation de votre cœur. Je ſens combien vous avez beſoin de l'épancher dans le ſein d'une amie ; & vous n'en aurez de votre vie une plus ſincere que votre Maman.

Pendant quelques jours nous reſtames ſeules Madame de Souligny & moi. Elle profita de cette circonſtance pour pénétrer les replis de mon cœur. Oſerai-je vous demander, me dit-elle un jour, ſi vous êtes aſſez heureuſe pour avoir conſervé libre votre cœur juſqu'à préſent? J'héſitois à lui répondre ; adroitement elle feignit de n'y pas faire attention, & continua. Je n'ai aſſurément nul droit d'exiger de vous cette franchiſe ; néanmoins quelques raiſons particulieres me la font deſirer, je pourrois ajoûter même qu'elles m'impoſent l'obligation de vous

demander un peu de bonne foi sur l'état actuel de votre ame. Il faut, lui répondis-je, que vous comptiez beaucoup en effet sur ma bonne foi, pour attendre de ma part un aveu qu'aucune fille n'est dans le cas de faire sans imprudence. Au reste le hazard vous servira mieux encore que ma sincérité, & je ne croirai pas vous en imposer en vous disant que je suis libre, quoiqu'il me soit arrivé d'accorder un goût de préférence à quelqu'un qui en avoit pour moi. Votre réponse est très-sage, reprit-elle; on trouve dans toutes les occasions de nouveaux sujets de vous admirer. Conservez bien, ma chere petite amie, cet empire sur vous-même, qui vous arrête précisement au degré du goût de préférence. Pour peu que vous le passiez, il deviendroit sentiment; du sentiment à la passion il n'y a qu'un pas à faire, & le peu de plaisir réel qui en résulte n'est point comparable au bonheur d'en avoir évité les soins, les peines, les inquiétudes & les remors. Pardonnez cette petite morale à mon expérience; je vous laisse la maîtresse de penser qu'elle me l'a dictée un peu tard. Mon but n'est jamais de me donner

ner pour exemple ; & dans ce moment-cy je n'écoute d'autre interêt que celui qu'il eſt impoſſible de ne pas prendre à votre tranquillité. Malgré tout le fonds que je fais ſur votre ſageſſe, je crois devoir vous prévenir, puiſque vous m'aſſurez être libre, que j'attens ici un jeune homme très-aimable, qui eſt bien la plus ſéduiſante créature que je connoiſſe, & qui ne cherche qu'à abuſer de ſes avantages. Faite pour plaire comme vous l'êtes, il ne négligera ſûrement aucuns moyens pour parvenir à vous captiver. Défiez-vous en, je vous en ſupplie, car je ne me pardonnerois pas de vous avoir expoſée à devenir ſenſible pour un auſſi grand ſcelerat vis-à-vis des femmes ; les dangers prévus ſont à moitié évités : actuellement je me repoſe abſolument ſur votre prudence.

Je ne ſçais ſi une autre que moi ſe feroit offenſée de l'avis de Madame de Souligny ; pour moi, quoique perſuadée de ſon inutilité, je rendis juſtice à l'intention & l'en eſtimai davantage. Je ne ſuis pas du nombre de celles qui prétendent que les écarts paſſés ôtent tout droit de repréſentations. L'expérience ſemble-

roit au contraire devoir y donner plus de poids. D'ailleurs quelque tardif que puiſſe être le retour à la vertu, n'eſt-il pas toujours un acte eſtimable?

Madame de Souligny reçut ce même ſoir une lettre d'excuſe de ce très-aimable homme qui ne vint point. J'avoue que j'en reſſentis quelque déplaiſir: l'amour propre tient ſon coin dans les ames les plus ſimples. J'aurois été fort aiſe de prouver à la Baronne qu'on pouvoit être ſéduiſant ſans me ſéduire. Il eſt vrai que je n'y aurois pas eu beaucoup de mérite: car un cœur auſſi préoccupé qu'étoit le mien eſt peu ſenſible aux hommages. Mais je me plaignois de mon ſort pour lors, faute d'en avoir trouvé un plus rigoureux; j'ignorois qu'il n'eſt point d'infortuné qui ne puiſſe encore regarder au-deſſous de lui; qu'en portant ſes vues ſur l'avenir, il eſt poſſible de trouver des motifs de conſolation ſur le préſent. J'étois dans cette poſition, & je touchois au moment de la criſe; deux confidences oppoſées m'accablerent en un ſeul jour. La Comteſſe arriva précipitamment, & m'apprit que d'Olmane étoit de retour, qu'il avoit été la voir fréquemment, qu'enfin il

s'étoit expliqué ſur ſes vues, qu'il ne demandoit que ce qu'il lui falloit pour liquider ſes dettes; elle y joignit le récit des choſes obligeantes que les circonſtances avoient pu fournir à d'Olmane ſur mon compte. M. de Prévalle de ſon côté, me dit en ſecret que la Comteſſe ne venoit me chercher que pour recevoir la viſite de ce M. de*** dont il étoit queſtion avant mon voyage, qu'on venoit d'écrire dans ſon pays pour s'informer plus particuliérement de l'état du jeune homme, de ſa fortune & de ſes mœurs. J'éprouvai, je l'avoue, deux ſenſations ſi différentes, qu'elles renverſerent totalement l'ordre de mes idées. Je tombai dans le plus grand abbatement; heureuſement nous étions prêtes à partir. Je fus m'enfermer quelques minutes pour raſſembler tous mes eſprits avant de monter en carroſſe. Il avoit été décidé qu'on ne permettroit à M. de * * * de venir qu'après avoir reçu réponſe aux informations. Chaque lettre qui arrivoit me faiſoit friſſonner : je ne voyois plus d'Olmane avec ce plaiſir pur qui n'eſt accordé qu'à l'innocence : il me paroiſſoit que c'étoit le tromper que de travailler ſans qu'il le ſçût à diſpoſer de

moi en faveur d'un autre. Quelles chimériques idées l'amour ne ſuggere-t-il pas à qui veut rafiner ſur le ſentiment! ſeroit ce délicateſſe ou ſimplement l'effet d'une imagination vive?

La Comteſſe me cachoit très-ſoigneuſement tout ce qui regardoit mon établiſſement; mais M. de Prévalle, ſûr de ma diſcrétion, me fit part des réponſes qu'elle avoit reçues à ce ſujet. M. de*** avoit les mœurs de ſon âge. Sa fortune étoit embringuée, ſon éducation avoit été négligée; en tout on ne diſoit aucun bien de ſa perſonne. Que de bonheur pour un jour! j'en étois au comble de la joie; d'Olmane arriva chez la Comteſſe pour en être témoin. Je crois que dans mon raviſſement j'aurois volontiers conſenti à ne lui jamais appartenir, pourvu qu'on m'eût aſſurée que je ne ſerois pas forcée d'appartenir à un autre. Il s'en falloit bien que je conſidéraſſe mon établiſſement ſous le point de vue où toutes les jeunes perſonnes enviſagent le leur. Celles qui ſçavent s'étourdir ſur les dangers preſqu'inévitables des liens que forme l'interêt & la convenance, ſont à mon gré, ſi ce n'eſt les plus prudentes, au moins les plus heureuſes.

On n'avoit point encore renvoyé M. de*** ; il preſſoit vivement par ſes lettres, ſa vieille parente le vantoit beaucoup ; & malgré le portrait peu avantageux qu'on avoit fait de lui, la Comteſſe étoit déterminée à le laiſſer ſe préſenter, lorſque M de Crémy s'annonça comme concurrent. Il n'y avoit point d'objection à faire contre ſes mœurs, contre ſon nom ni ſa fortune ; mais on craignoit que la réputation qu'il avoit d'être un homme extraordinaire, miſanthrope & peu fait aux uſages du monde, ne lui nuiſît dans mon eſprit. M. de Prévalle conſeilla à la Comteſſe de ménager ma délicateſſe, d'agir avec confiance, & de me conſulter ſur la réponſe qu'elle avoit à faire. J'éprouvai une révolution ſi ſubite que j'eus beſoin d'un quart d'heure pour me remettre. Mon premier mouvement fut de demander en grace qu'il n'en fût pas queſtion ; puis il me ſembla qu'on auroit à me reprocher de m'être refuſée à un acte de complaiſance qui ne m'engageoit à rien. Je cédai & laiſſai la Comteſſe maîtreſſe de recevoir les premieres viſites de M. de Crémy ; mais je me réſervai le droit de prononcer ſur ſon

fort, & je fus écrire à mon amie pour lui faire part du mien.

LETTRE à Madame de Renelle.

HE bien, ma bonne amie, ce pressentiment chimérique, ces notions puériles d'un malheur prochain, les voilà pourtant réalisés! D'Olmane reste libre, & je suis menacée de ne plus l'être. Un M. de Crémy que vous connoissez de réputation se présente: il est riche, il demande peu; & la Comtesse se réjouit déja par la perspective d'une aisance qu'elle espere partager. Quel coup pour le cœur de votre enfant! Qui lui donnera la force & le courage nécessaires? De quel front oserai-je me présenter à l'autel? Ah, chere Maman, de ma vie je ne le pourrai! l'idée seule d'un faux serment me saisit d'horreur; & peut être n'ai-je jamais si bien senti combien le cœur démentiroit ma bouche. Pendant longtemps, vous le sçavez, je me suis flatée de perdre sans un vif regret l'espoir que je nourrissois involontairement: je ne me croyois agitée que par la crainte d'aimer; mais aujourd'hui l'amour se montre à découvert. Le mal-

heur deſſille les yeux, ma bonne amie: hélas, qui m'auroit dit que ma félicité fût auſſi dépendante du ſort de d'Olmane! je ne l'aurois pu croire. Son mariage même ne m'en auroit pu convaincre. Il falloit des propoſitions qui me regardaſſent perſonnellement pour m'éclairer ſur cette vérité. Qu'il appartienne à une autre.... cela ſeroit dur, je l'avoue; mais moi, ma bonne amie, je paſſerois dans les bras.... Hé dans quels bras? Dans ceux de Mr. de Crémy que je ne connois point, dont je n'ai entendu dire que peu de bien; j'irois le tromper parce qu'il peut faire ma fortune, j'acheterois une frivole reſſource au prix de mes remors & de ſon bonheur! jamais, non jamais je ne me montrerai ſi indigne d'être votre éleve. Cependant l'orage gronde ſur ma tête: on attend ici de jour en jour Mr. de Crémy. Je vois que la Comteſſe regarde l'affaire comme conclue, & que.... Hélas, ma plume ſe refuſe à vous en écrire davantage.... Pourquoi les richeſſes éblouiſſent elles ſi fort les hommes en général, tandis qu'elles ont ſi peu d'éclat à mes yeux? Vous me recommandez, ma bonne amie, de ne pas les dédaigner, je vous

affure que je ne méprife point ceux qui en font poffeffeurs, mais auffi je ne les leur envie pas. Qu'on me laiffe ma liberté, voilà mon thréfor, le feul que j'eftime, l'unique que je me fente capable de chérir. Après vous, chere Maman, c'eft tout mon bien. Dois-je l'échanger pour un autre dans la pofition où je me trouve? C'eft une queftion qu'il n'appartient qu'à vous de réfoudre ; j'attendrai impatiemment votre avis. Au moins, ma bonne, ma tendre amie, ne m'accablez pas, ayez compaffion de ma foibleffe, épargnez un cœur fenfible prefque réduit au défefpoir.

P. S. S'il eft vrai que j'aye pu infpirer de la jaloufie à Madame de St. Sirant, cet événement-cy doit la guérir d'une petiteffe que je croyois au deffous d'elle. En tout cas elle ne fçait guere ce qu'elle envie : je n'interromprai point fon filence pour le lui apprendre.

REPONSE de Madame de Renelle.

LEs amants font bien crédules, il faut en convenir, ma chere petite. Quoi! parce que votre ame n'é-

tant pas dans une aſſiette tranquille, il s'eſt préſenté pour vous un parti ſortable, vous croyez au preſſentiment : puis, ſur de ſimples propoſitions, vous enviſagez tout de ſuite le moment du ſacrifice ; en vérité l'amour égare bien l'imagination ; calmez un peu l'ardeur de la vôtre, ma chere enfant ; voici l'inſtant où vous avez beſoin du plus grand ſang froid. Il s'agit du bonheur ou du malheur de votre vie ; cet établiſſement peut en décider. Mais le conſeil que vous me demandez eſt bien délicat. C'eſt votre cœur, ce ſont vos ſentiments, votre délicateſſe qu'il faut conſulter ; il ne m'eſt pas poſſible de vous preſcrire d'autres régles. Néanmoins j'hazarderai de vous dire, non pas ce qu'il convient que vous faſſiez, mais ce que je penſe ſur les circonſtances où vous vous trouvez ; ce ſera à vous de réfléchir ſur les principes généraux, & de les appliquer à votre ſituation particuliere.

Par le terme de faux ſerment vous entendez ſans doute qu'attachée comme vous l'êtes à d'Olmane, vous ne pourriez jamais vous engager de bonne foi avec un autre ? vous partez de

là pour craindre vos remors & le malheur d'un honnête homme. Ces maximes ſont vraies, je les approuve ; j'ai plaiſir à les voir gravées dans votre ame ; il ſeroit odieux qu'un interêt de convenance balançât l'amour de la droiture, de la ſincérité & de l'honneur. Mais, ma chere petite, tout ce que nous croyons ſentir n'eſt pas toujours un penchant invincible. Les paſſions ſe ſervent d'un miroir à facettes pour nous préſenter les objets, afin de multiplier à nos yeux les obſtacles. Briſez cette glace trompeuſe qu'inventa l'artifice ; qu'elle faſſe place au flambeau de la raiſon, celle-cy ſimplifie tout, elle aide à jetter un regard pénétrant dans l'avenir, & nous fait voir les choſes préſentes telles qu'elles ſont.

Il ſe pourroit très-bien qu'avec le temps vous parvinſſiez à abandonner le fol eſpoir d'épouſer d'Olmane ; bien des événements même peuvent vous y forcer. Alors qu'y auroit-il de ſi affreux de paſſer dans les bras d'un autre ? l'amour n'eſt pas le lien le plus ſolide du mariage. Ne vous figurez point qu'aimer & être aimée ſoit la premiere baſe d'un engagement ſolemnel : l'eſ-

time fondée ſur le mérite, voilà le point eſſentiel pour aſſurer le bonheur des deux époux. Si les rapports de goûts & de caracteres s'y trouvoient réunis, ce ſeroit le comble de la félicité : mais il ne faut point exiger du deſtin plus qu'il ne vous a promis. Remettez-vous-en ſur cet article à la Providence, & gardez-vous d'aucunes fauſſes préventions ſur Mr. de Crémy. La renommée eſt quelque choſe, l'événement eſt beaucoup plus. Tâchez de gagner, d'obtenir aſſez de délai pour le connoître, & l'apprécier autant qu'il en ſera ſuſceptible. Ne le jugez pas d'abord ſur l'extérieur ; mettez-le ſeulement à portée de dévoiler ſa maniere de penſer. On en impoſe ſouvent par des actions réfléchies, préparées & amenées ; mais la définition d'un principe, la déciſion ſur le juſte ou l'injuſte, la facilité avec laquelle on blâme, on approuve le bien & le mal, tiennent preſque toujours du fonds du caractere. Les hommes ſont tous vrais, lorſqu'ils penſent le moins à l'être ; ce qui m'induit à croire qu'il n'y a que la contagion générale qui les rende faux par néceſſité, enſuite par habitude.

Après de mûres obſervations, ſi Mr. de Crémy vous paroît un galant homme, je ne vous preſſerai point encore d'accepter ſa main : je vous plaindrai ſeulement, ma chere petite, ſi vous la refuſez ; parce qu'un parti auſſi ſortable, ſe retrouve difficilement. Aujourd'hui les richeſſes n'ont nul prix à vos yeux, je n'en ſuis pas ſurpiſe, l'amour eſt riche de ſon propre fonds ; il croit pouvoir ſe ſuffire conſtamment. Tout ce qui n'eſt point ſentiment lui ſemble mépriſable ; mais l'oſtentation, la vanité viennent à leur tour dominer l'eſprit. L'amour propre ſouffre des beſoins auxquels ne répond point la fortune ; & l'on finit par regretter ce qu'on s'étoit perſuadé qu'on mépriſeroit toujours.

Quant à votre liberté, ce thréſor que vous chériſſez tant, il eſt bien précieux ; mais le poſſédez vous ? pouvez-vous vous regarder libre tant que votre cœur eſt affecté ? pouvez vous vous flater de ſecouer le joug de la dépendance, en évitant d'épouſer Mr. de Crémy ? Non, ma chere enfant, ne l'eſpérez pas ; ſongez que votre ſort eſt on ne peut pas moins ſtable. D'un inſtant à l'autre les bonnes ma-

nieres de la Comteſſe peuvent changer. Que deviendriez-vous alors ? Vous attendez tout d'elle. Vous n'auriez aucune reſſource, il ne vous reſteroit qu'à ſoupirer, gémir & vous taire. D'ailleurs croyez que pour une fille de votre rang, la liberté n'eſt qu'un fantôme, vous courez après lui, l'ombre vous échapera ſans ceſſe, & vous ſerez toute votre vie eſclave, parce que vous êtes née pour l'être, de la décence des préjugés & de la malignité du public. Vous ne ſçavez guere ce que c'eſt qu'une réputation à conſerver : la femme la plus prudente n'y réuſſit pas ſans peine ; mais peut-être ne l'apprendrez-vous que trop tôt : car voici un événement qui va fixer tous les regards ſur votre conduite ; réveiller la jalouſie des unes, exciter l'envie des autres : ne vous en affligez pas, ma chere enfant, c'eſt un tribut qu'il faut payer tôt ou tard : quelquefois pendant tout le cours de ſa vie. Quand je repaſſe ſur ces viciſſitudes, je dis avec le ſage, qu'on eſt heureux d'être innocent & ignoré, & je ſuis bien payée pour le penſer. Adieu, ma chere petite, puiſſe cette nouvelle criſe ſe terminer ſans beaucoup d'a-

larmes ; comptez que chaque effort de raiſon ſera autant de pas que vous ferez vers le bonheur.

J'étois encore plongée dans les ſombres rêveries où m'avoit jetté cette lettre, lorſque Mr. de Crémy arriva avec Mr. de Niord ſon ami, qui s'étoit chargé de le préſenter. On donna beaucoup de ſoins à ma parure, l'on me recommanda d'être gaie, polie, attentive : cette précaution fait aſſez comprendre que la triſteſſe me dominoit déja. Au premier abord Mr. de Crémy me ſembla peu propre à la diſſiper. Je ne vis en lui qu'un homme ſimple, froid à l'excès, ſi peu empreſſé de plaire, que je m'imaginai qu'apparemment il ſe croyoit ſûr du ſuccès ; & je m'en offenſai. Quoi ! ce ſeroit là, me dis-je, l'homme auquel j'appartiendrois ; l'homme qu'il me faudroit préférer à l'aimable d'Olmane.... Il me prit alors un tremblement ſi violent que Mr. de Prévalle fit ſigne à la Comteſſe de me faire ſortir ; il vint me joindre un inſtant après. Hé bien, me dit-il, comment vous trouvez-vous ? Que penſez-vous de ceci ? je ne me trouve pas bien, lui dis-je, & je penſe qu'en deux mots on peut définir ce triſte perſon-

nage. C'eſt un de ces êtres froids qui ne montrent ni vertus ni vices, l'eſpece d'homme que j'abhorre le plus. Vous jugez bien précipitamment, me dit-il; au ſurplus vous vous alarmez mal-à-propos. Tant que j'aurai quelque pouvoir ici, vous reſterez maîtreſſe de vos actions, comptez que je ſacrifierois plutôt juſqu'à la derniere goutte de mon ſang, que de ſouffrir qu'on vous contraignît le moins du monde ſur votre établiſſement; ſoyez donc tranquille, & tâchez de prendre un peu plus ſur vous. Il rentra, je le ſuivis peu après, toujours plus tremblante qu'il ne m'eſt poſſible de le décrire. Envain m'efforçai-je de vouloir parler. J'ouvrois les levres, & n'avois pas la force d'articuler : on ſe mit à table, il ne me fut pas poſſible de manger; je vis ſouper les autres, & je bénis cent fois le moment où l'on ſe ſépara pour aller ſe coucher : mais l'extrême contrainte que je m'étois impoſée ne me permit pas de recouvrer le calme ſans qu'il ſe fît en moi un bouleverſement total. Je me trouvai très-mal, je reſtai ſans connoiſſance pendant près d'une demi-heure. En revenant de là, mon premier regret, & le plus ſincere fut

d'en être revenue : le ſecond fut d'avoir eu ma femme de chambre pour témoin. Je lui donnai d'aſſez mauvaiſes raiſons de cet accident, & je lui défendis d'en parler. Recommander le ſecret à ces gens-là, c'eſt hâter leur indiſcrétion. A peine la Comteſſe fut éveillée, qu'elle l'inſtruiſit de ce qui m'étoit arrivé. Elle ſe leva auſſi-tôt & m'amena Mr. de Prévalle pour me raſſurer. Ils me proteſterent l'un & l'autre qu'ils ne ſe méleroient que des arrangements d'interêts ; quant aux paroles, me dirent-ils, vous les donnerez & les retirerez à votre gré. Rien ne vous engage juſqu'ici, & vous ſerez toujours libre d'accepter ou de refuſer.

J'avois de l'humeur, je les reçus paſſablement mal. Peut-être croyez-vous, leur dis-je, m'en impoſer par une apparence de liberté que vous me laiſſez ; mais les ames comme la mienne s'élevent au-deſſus du malheur au riſque de tout ce qui peut arriver. Il n'eſt rien que je ne préfere à l'idée d'être menée à l'Autel comme une victime. Si j'y vais jamais, l'effort de ma raiſon m'y conduira. En cas d'événement, je ne veux pouvoir en imputer

la faute à perſonne, mais je doute... Au reſte, je me donnerai le temps d'examiner.

Je ne parus que pour me mettre à table. L'après-dîner l'introducteur de Mr. de Crémy qui vouloit s'en aller, me dit avant de partir que Mr. de Crémy reſteroit ſi je le trouvois bon, & me demanda à quoi je me décidois: à rien lui répondis-je. Cela eſt bref, Mademoiſelle; autant que vous êtes prompt, Monſieur : à mon âge on prend la peine de réfléchir; bon, réfléchir, reprit-il, à quoi cela mene-t-il? à finir par où l'on auroit mieux fait de commencer. Nos manieres de vivre & d'agir, Monſieur, me paroiſſent trop différentes pour que nous puiſſions être jamais d'accord; ainſi finiſſons cette diſcuſſion. Mais, Mademoiſelle, Monſieur de Crémy eſt preſſé de conclure, il doit vous demander aujourd'hui ſi vous approuvez ſes vues... il entroit dans ce moment; le mot étoit donné. Mr. de Crémy, ſans faire attention à mon embarras, me dit d'un ton libre & aiſé comme s'il m'eût connu depuis dix ans: ſans doute, Mademoiſelle, que Madame la Comteſſe vous a inſtruite de ce qui m'amene ici ? Oui

Monſieur. Puis-je eſpérer, Mademoiſelle, que vous me ferez l'honneur..... Choquée de ce mot d'eſpérer & de cette précipitation, je l'interrompis...

Avant d'eſpérer, Monſieur, il faut ſe connoître. Mademoiſelle, la connoiſſance ſe commence par les convenances, me répondit-il, & s'acheve avec le temps : mais quelquefois trop trop tard, lui repliquai-je. Communément on ne la différe que par le réciproque interêt qu'on a de ſe tromper ; pour moi, Monſieur, qui ne veux ni tromper ni me laiſſer tromper, j'exige du délai. D'ailleurs vous avez une famille nombreuſe, une ſœur avec laquelle je ſçais que vous n'êtes pas bien, & je ſuis bien aiſe de ſçavoir ſi elle & vos autres parents ne déſapprouveront point vos vues ; je ne voudrois pour rien au monde entrer dans une famille déſunie. Mademoiſelle, vous feriez faite pour y ramener la paix ; au ſurplus à mon âge on eſt maître de ſes actions, & j'ai des raiſons eſſentielles pour deſirer que mon mariage ne traîne point en longueur. Indépendamment de tout, repris-je, il faut du temps, Monſieur, c'eſt ma déciſion.

Tout le monde vint nous joindre, l'ami de Mr. de Crémy, avant de se retirer, me prit en particulier par ordre de la Comtesse, pour sçavoir le résultat de notre conversation, & si j'en avois été contente? Comme on peut l'être, lui répondis-je; je vous entens, me dit-il; mais vous avez de l'esprit & du talent, vous refondrez tout cela; il a du sçavoir, beaucoup de douceur, un très-grand fonds de probité, une fortune considérable dont vous disposerez à votre gré. Tous les moyens d'être heureuse s'offrent à vous; dans la disposition où vous êtes, on vous blâmeroit de n'en sçavoir pas profiter: j'y penserai, ce fut toute ma réponse.

J'étois trop vivement affectée pour que la raison pût user de ses droits; je ne cherchai pas même à l'appeller au secours de ma douleur: entiérement absorbée, je ne voyois ni n'entendois plus rien; je n'étois susceptible que de réflexions tristes; aux yeux de tout autre que Mr. de Crémy, j'aurois dû paroître la plus insupportable créature qu'il y eût, & certainement on n'auroit pas dû être tenté de m'obtenir. Mais toujours du même sang froid, il

resta quelques jours sans paroître s'appercevoir qu'il déplaisoit; & en partant il me demanda la permission de m'amener Mr. de Plenneton son beau-frere, qu'il voyoit quelquefois, quoiqu'il fût brouillé avec sa sœur.

Je me sentis allégée d'un pesant fardeau à l'instant où il nous quitta; mais en recouvrant plus de liberté d'esprit, je ne me trouvai qu'un peu plus à plaindre. Je me livrai sans réserve à toute l'amertume de mes peines; on en voyoit des traces sensibles sur toute ma personne; je maigrissois & je changeois à vue d'œil. Mr. de Prévalle n'oublioit rien pour adoucir mon sort; il se doutoit bien que de fortes dispositions à l'amour ajoûtoient encore à ma douleur : néanmoins il respecta mon secret. Ce ménagement caractérise l'ami prudent & délicat.

On sçut bientôt dans toute la province que Mr. de Crémy étoit sur les rangs, d'Olmane devoit l'avoir appris comme les autres par la voix publique; cependant je ne le voyois pas, il y avoit plus de quinze jours que je n'avois ouï parler de lui. Quel procédé! comprenez-vous l'insensibilité de d'Olmane, me dit Mr. de Prévalle. Pas trop,

lui répondis-je; au reste, il faut prendre les hommes pour ce qu'ils sont; il est du nombre de ceux sur lesquels il faut peut compter. Ce ton chagrin, lui fit imaginer que je pouvois trouver une sorte de consolation dans le plaisir de le revoir; il lui écrivit pour l'engager à venir dîner chez la Comtesse. Je ne fus pas peu embarrassée de paroître devant lui, j'étois blessée de sa négligence, j'étois accablée de tristesse, j'aurois voulu lui dérober l'un & l'autre; c'étoit trop embrasser à la fois, je ne réussis qu'à moitié, encore fut-ce à l'aide de ma fierté. L'art en fait chez les femmes le soutien de la vertu, & la sauve-garde de leur réputation. Qu'est devenue hélas, cette primitive innocence qui ne puisoit sa source que dans le cœur? Mais dans ce temps il n'y avoit point un art de se conduire, encore moins un art d'aimer : aujourd'hui l'art gâte tout, & les mœurs du siécle dévoilent les vices des particuliers; je reviens à mon sujet.

Ne pouvant dissiper mon abbatement, je composai avec moi-même; j'évitai tout air froid qui pût tendre aux reproches; ils m'ont toujours paru aussi humiliants pour celui qui les fait,

que flateurs pour celui qui les reçoit; & j'aurois été défespérée de flater d'Olmane. J'usai de la seule vengeance permise, je lui parlai comme s'il n'y avoit eu que deux jours que je l'eus vu; j'apperçus qu'il s'attendoit à toute autre chose. Il y a un siécle que je n'ai eu l'honneur de vous faire ma cour, me dit-il à demi-voix, j'ai sçu que vous aviez des affaires, je n'ai pas osé les interrompre.... Je rougis jusqu'au blanc des yeux, & je ne me trouvai pas capable de lui répondre. Quel embarras que celui d'une femme qui voudroit se taire, mais dont le silence parle malgré elle! j'aurois voulu dans ce moment être à cent lieues de d'Olmane : il nous avoit amené un de ses amis, nous fimes une partie où je déjouai. Ma tête n'y étoit plus, & je faillis à m'évanouir un instant après, au bruit qui se fit dans la cour. On attendoit de jour en jour Mr. de Crémy avec son beau-frere; je ne redoutois rien tant que d'avoir d'Olmane pour spectateur de cette entrevue. Voilà une visite qui vous arrive, me dit-il malicieusement; je rougis, puis je pâlis si fort qu'on fut obligé de quitter la partie, & je ne pus la repren-

dre qu'après m'être assurée que c'étoit une fausse terreur. J'étois pour lors d'une santé si misérable que ces accidents ne tiroient point à conséquence, car je ne me serois point consolée qu'on eût pu en pénétrer la véritable cause. Après le jeu la conversation devint générale ; je n'y prenois aucune part. D'Olmane s'approcha, & nonobstant toutes mes résolutions, en lia une avec moi beaucoup plus particuliere que je n'aurois voulu. Vous souffrez, me dit-il tout bas, & je suis bien trompé si ce n'est autant de l'ame que du corps. Vous sçavez, lui répondis-je, qu'assez ordinairement j'ai l'esprit tranquille, je ne suis pas de celles qui cherchent à lire dans l'avenir tandis que le présent leur échape ; non, reprit-il, mais les circonstances dans lesquelles vous vous trouvez, mettent le présent & l'avenir dans un point de vue si égal, que je ne doute pas qu'avec l'esprit de réflexion qui vous est propre vous ne soyez très-affectée, & je vous jure que vous ne l'êtes pas seule. Tant pis, car le malheur des autres n'adoucit pas les miens.

Quel heureux mortel! Non, Made

moiſelle, je n'y puis penſer, depuis que je ſuis menacé de vous perdre, je ſuis dévoré, il m'a été impoſſible de trouver la force de me préſenter devant vous. Sans Mr. de Prévalle je crois que je ſerois reſté enſeveli dans ma retraite. Quel heureux mortel! dites-moi donc, ſera-t-il heureux? Je doute fort, lui répondis-je, que ſon bonheur dépende du ſuccès, en tout cas il ſeroit fort incertain & encore éloigné: éloigné! hé pourquoi feindre? On prétend que tout eſt conclu; accablez-moi; mais je ſuis indiſcret de toutes les manieres poſſibles, je dois vous taire tout ce que je ſens, & il ne m'appartient pas de pénétrer le myſtere. Pardonnez, Mademoiſelle, un interêt trop vif m'entraîne au-delà des bornes que je m'étois preſcrites. Je ne vous demande point votre ſecret, je me reſtreins à former des vœux pour.... Je n'ai point de ſecret, lui dis-je, ni je ne ſçais point de myſtere. On peut vous avoir rendu que Mr. de Crémy eſt venu ici avec des vues d'établiſſement, & cela eſt vrai; mais il eſt faux que tout ſoit conclu, ou prêt à l'être. Au moins, Mademoiſelle, ſerez-vous maîtreſſe ſur cet important article? Oui

certainement je le ferai, fût-ce même aux dépens de ma vie. Vous avez du courage, Mademoiſelle, vous comparerez les objets, & vous ne céderez point par foibleſſe ; un effort de raiſon vous menera à l'autel & je ſerai la victime : oh c'en eſt fait ! toute ma vie je ſerai malheureux ! Je ne puis dire ce que je ferai, lui répondis-je ; quant à ce que je deſire, ce ſeroit d'être dans un état d'indépendance qui pût s'allier avec le célibat. Un mari, des enfants m'effraient. Mille ſoins, mille peines ſont attachés au mariage, & je les redoute indépendamment de tout autre objet. Il n'y avoit rien là de très-flateur, je penſe. Oſerai-je vous demander, me dit-il, Mademoiſelle, comment vous avez trouvé Mr. de Crémy ? La queſtion étoit délicate ; je l'ai jugé, lui répondis-je, comme un homme qui a peu d'uſage ; du reſte on en dit du bien. Mais quelle eſt l'opinion du public ſur mon prétendu mariage avec Mr. de Crémy ? On penſe, Mademoiſelle, que vous ſeule réuniſſez aſſez de vertu, aſſez d'eſprit, aſſez de courage pour courir les riſques du hazard, & en tirer bon parti. On ajoûte d'une commune voix que Mr.

de Crémy ſera le plus heureux de tous les hommes : ceux qui vous connoiſſent, penſent comme moi, que votre bonheur eſt en vous-même. Je ne crois pas qu'on puiſſe citer une ſemblable égalité d'humeur. Cette partie de votre caractere fait chaque jour mon admiration. Vous avez tort, lui dis-je, je n'y ai pas le moindre mérite, elle eſt innée en moi.... Mais je m'apperçois qu'on nous oublie ; il eſt temps de prévenir le retour de l'obſervation, je m'éloignai, & peu après il nous quitta.

Je reſtai cruellement agitée. La tendreſſe qu'il avoit miſe dans ſes proteſtations avoit ému mon ame, la ſageſſe de ſes réponſes avoit excité mon eſtime, & j'éprouvois qu'une pénible contrainte laiſſe encore après elle des regrets que le devoir condamne.

Je devois compte à Madame de Renelle de l'état de mes affaires, encore plus de celui de mon cœur. Je m'empreſſai de lui en faire part.

LETTRE à Madame de Renelle.

JE l'ai vu, chere Maman, ce Monſieur de Crémy, & tout mon ſang s'eſt glacé dans mes veines. Comment vous rendrai-je ce que j'ai éprouvé, comment vous retracer ce que j'éprouve encore? Comment, hélas, parviendrai-je à vous peindre un homme qu'il me ſeroit ſi important que vous définiſſiez vous-même? Jamais je n'aurai l'eſprit aſſez libre pour ſuivre le plan que vous m'indiquez, ma bonne amie, mon ame eſt trop agitée, & mon cœur..... Ha concevez dans quelle perplexité il eſt! accablée du poids de ma douleur, livrée à toutes les horreurs de l'incertitude il ne me reſte pas ſeulement l'idée du courage. Mes forces m'abandonnent, ſi j'en ai encore par intervalle, ce n'eſt que pour former le ſouhait de ceſſer d'être avant que le ſacrifice ſe conſomme; car il faut qu'il s'accompliſſe & que je ſois la plus malheureuſe des créatures: je le vois bien, la Comteſſe y borne tous ſes deſirs, & vous, ma bonne amie, quel langage me tenez-vous? plus vos raiſons ſont convaincantes, moins je ſuis capable

de les entendre. Grand Dieu! trouverai-je tout l'univers contre moi? La pitié, la commisération, l'aimable compassion n'habitent-elles plus parmi les hommes? Les vertus farouches & dures ont-elles pris leur place? O ma bonne amie! s'il est vrai que je vous sois chere, s'il est possible que vous ayez passé par d'aussi cruelles épreuves, rappellez-vous ce que vous avez souffert & vous compatirez à ma foiblesse. Vous ne me demanderez plus ce qu'il y auroit d'affreux à passer dans les bras d'un autre. Vous le sentirez, vous vous mettrez à ma place, & vous ne déchirerez plus mon ame. Mais, hélas, je m'égare, je forme des plaintes, je vous adresse.....j'ose vous adresser des reproches! pardonnez, chere Maman, les écarts où m'entraîne une passion que je déteste souvent, que peut-être je chéris quelquefois, & dont je suis si peu maîtresse, que mon esprit ne sçait plus qu'errer au gré des agitations qu'elle me cause. Je perds de vue tout ce que je m'étois proposé en vous écrivant. Au lieu de vous parler de Mr. de Crémy, je ne vous entretiens que de mes peines. Hé qu'y pouvez vous? Mais au seul nom de

Mr. de Crémy mes yeux ſe baignent de larmes, elles coulent, ma bonne amie, elles inondent le papier ; je n'y vois plus, laiſſez-moi vous quitter, pleurer à mon aiſe, & me remettre ſi je puis.

Hé bien, ma chere Maman, que vous dirai-je ? Il eſt bien doux de pleurer ce qu'on aime, qu'il doit être délicieux de..... Malheureuſe, qu'oſes-tu enviſager? un bonheur : hé il n'en eſt plus pour toi! cette réflexion eſt bien amere.... mais je m'égare encore. C'eſt de Mr. de Crémy qu'il faut vous entretenir, de cet homme dont le monde vante la fortune ſans dire un mot du mérite. Que penſez-vous de ce ſilence? Ma bonne amie, j'avoue qu'il me ſurprend & m'effraie ; puis ſon empreſſement m'eſt ſuſpect. Croyez-vous bien qu'il m'a déja preſſée de conclure? des raiſons eſſentielles, m'a-t-il aſſuré, l'obligent d'accélérer ſon mariage, & cela d'un air de confiance qui annonce que d'avance il eſt perſuadé qu'il doit plaire malgré le peu d'envie qu'il paroît en avoir. Quoiqu'aſſez mal de figure, je conviendrai pourtant qu'il n'a rien de rebutant, ſa taille eſt plutôt petite que grande, il ſe préſente bien, ſon main-

tien eſt noble & aiſé. On voit qu'il a de l'éducation ſans uſages. Il parle peu, ne donne l'air d'importance à rien de ce qu'il traite, il ſemble que ſe marier ſoit pour lui un marché à prendre, ou à laiſſer ; il voit tout du même ſang froid. Je n'ai point remarqué qu'il m'obſervât le moins du monde, quelque interêt qu'il dût y avoir. Lorſqu'on a parlé d'arrangement, ces choſes-là ne peuvent ſouffrir de difficulté, a-t-il répondu, mon homme d'affaires ou le vôtre dreſſera les articles & nous ſignerons. A ce mot de ſigner j'ai pâli, puis rougi, & pâli ſucceſſivement. Quoiqu'il me regardât il n'a pas paru s'en appercevoir.

En vérité ma bonne amie, je tremble de vous dire ce que je penſe, mais ſi l'homme qu'on me deſtine n'avoit ni vertus ni vices, pourriez-vous me blâmer ſi je le refuſois ; née pour ſentir vivement pourrois-je m'habituer à cette maniere d'être qui tient de la non-exiſtence ? Non, ma ſenſibilité s'en irriteroit, il me faut un être ſenſible comme moi, ou je mourrai à toutes les heures du jour. Quelle différence d'homme à homme!..... Vous m'entendez, chere Maman ; hélas, cette

comparaiſon me coûte bien des larmes. Si vous aviez pu être témoin de la converſation que je viens d'avoir avec le pauvre d'Olmane, je doute, ma bonne amie, que vous.... Mais vous ne l'aimez pas. Vous & moi lui avons rendu peu de juſtice juſqu'à préſent. Quelle délicateſſe cependant, quelle retenue en me parlant de ſon rival! que de regret, que de tendreſſe, que d'attachement il m'exprimoit, ſans qu'il cherchât à m'éloigner de remplir mes devoirs! ha, chere Maman, un cœur de marbre n'y auroit pas tenu, j'en ſuis encore dans l'admiration! ne nous aveuglons point, lui ſeul pouvoit faire mon bonheur, & ſûrement j'aurois fait le ſien. Un nouveau nuage obſcurcit ma vue, adieu, bonne & tendre amie, adieu, mes malheurs ſont à leur comble. Plût au Ciel qu'ils puiſſent terminer des jours trop infortunés! j'emporterois avec moi deux ſentiments bien vifs, l'amour & la reconnoiſſance.

P. S. Je reçois dans l'inſtant des nouvelles de Madame de St. Sirant à laquelle je ne ſongeois plus, je vous envoie, ma chere Maman, ſa lettre & ma réponſe.

LETTRE de Madame de Saint-Sirant.

QUe fais-tu donc, ma chere, on n'entend plus parler de toi, ou plutôt moi ſeule ignore ce qui ſe paſſe? Car tù vas, tu viens, mais tu ne donnes pas ſigne de vie. Songerois-tu encore à notre querelle? Ma foi tu ſerois bien ſotte, je l'avois oubliée le lendemain : d'ailleurs il faut de ces choſes-là pour rendre un commerce plus piquant. L'eſprit y gagne ſans que le ſentiment s'altére. J'ai demandé pluſieurs fois à ton Marquis ſi tu étois fâchée, il n'a pas pu me répondre. Tu es bien diſcrete avec tes amants. A préſent que voilà Mr. de Crémy ſur les rangs, on peut parler au pluriel. Mais, dis-moi, ma chere, n'eſt-ce point un amoureux tranſi? Je ne le connois pas. Depuis qu'il te rend des hommages on ſçait ſeulement qu'il exiſte, qu'il eſt riche, qu'il..... Enfin on ſçait tout ce qu'on dit en général d'un garçon à marier. On ne lui accorde pas infiniment d'eſprit, de figure, ni d'amabilité. Du reſte il paſſe pour un bon enfant, & entre nous c'eſt tout ce qu'il en faut pour un mari, avec de la fortune

fortune on se dédommage, & quoique tu ne me demandes point mon avis, je te conseille très-fort de prendre Mr. de Crémy, c'est ton fait, mieux qu'à toute autre, parce que tu as de l'esprit pour deux. Qu'il se plie à tes volontés, qu'il t'aime, qu'il te laisse ta liberté : les femmes sensées n'en doivent pas desirer davantage. Le point essentiel est de se rendre maîtresse d'abord. Comme nous serons voisines, je pourrai t'instruire des mysteres de l'art, il faudra y avoir recours en dépit de cette franchise dont tu fais un si pompeux étalage, ou tu ne serois jamais qu'une femmelette. Mais le sacrement change un peu la maniere de penser. Telle que tu me connois, tout est ici soumis à mes Loix. Je feins de leur céder, ils le croient bonnement, tandis que je leur fais vouloir ce qui me plaît, & toujours je les amene à mes fins. Une femme a bien des ressources ; il ne faut qu'un évanouissement à propos. Je n'y manque point lorsqu'on me contrarie, aussi-tôt mon mari est à mes genoux, il pleure, je me plains un peu plus fort ; il se repent, je lui pardonne, & j'obtiens ainsi les choses les plus opposées à ses goûts. Tu crois bien

que je ne confie mes reſſources à perſonne, je me contente d'en profiter & d'en rire quelquefois. Dans le public, ma chere, conſervons toujours le *decorum*, notre gloire y eſt intereſſée, nous ſommes obligées d'en impoſer aux ſots, c'eſt le premier devoir d'une femme honnête, & tu verras que ce rolle eſt ſouvent aſſez pénible à ſoutenir avec éclat & dignité, pour qu'il ſoit permis de nous en indemniſer. Encore une fois, qu'un voile épais rende le myſtere impénétrable, que les dehors ſoient tellement pour nous, que jamais on n'en puiſſe parler qu'avec une ſorte de vénération; qu'on nous cite comme des modeles de douceur, de ſageſſe, de vertu, notre tâche ſera remplie. Bien folle qui s'embarraſſeroit du reſte.

Mais le pauvre d'Olmane comment prend-il ton mariage? J'imagine que cet événement va réveiller ſa vanité encore plus que ſon amour, car il ſe flatoit que tu ne trouverois jamais perſonne qui te voulût, & il n'auroit point été fâché de te quitter le premier. Etre délaiſſé, cela eſt humiliant! au ſurplus, ma chere, ſur quelque ton qu'il te parle de ceci, ne te laiſſe

ni toucher ni attendrir. Un amant fait rarement un mari commode. Aux importunités de l'amour ſuccédent le dégoût & les tourments de la jalouſie. D'ailleurs, ſonge que d'Olmane n'a pour lui que ſa jolie mine. Joins-y quelques airs de Cour qu'il ne copie pas toujours merveilleuſement. A cela près, Mr. de Crémy le vaut au moins par le nom, & c'eſt un très-grand objet dans le monde. Si ces deux hommes ne t'offrent point le choix des talents, tu as celui de la fortune, ſur lequel il ſeroit extravagant de balancer une minute. C'eſt une amie déſintereſſée qui te le repréſente, ainſi tu peux l'en croire.

J'ai été voir nos bonnes religieuſes depuis peu, elles m'ont reçue à merveille. Madame de Renelle m'a beaucoup queſtionnée ſur ton compte. Avec tout ſon eſprit elle n'eſt point parvenue à ſçavoir de moi ce qu'elle auroit voulu. J'ai remarqué que d'Olmane l'inquiéte, & qu'elle n'a point en ta vertu toute la confiance que devroient lui inſpirer ſes principes, je te prie que cela ne nous paſſe point, fais-en ton profit ſans me citer.

Actuellement je ne ſors plus du

tout ; j'attens le moment d'accoucher, après quoi je disposerai mon voyage pour la Capitale. Le Seigneur de St. Sirant ne goûtoit point du tout ce projet, mais il a bien fallu qu'il le signât. Mr. de Norfalque doit m'accompagner, tu juges de l'utilité dont il sera pour moi dans un pays où il y a tant de belles choses à examiner. Avec son secours je réunirai l'utile & l'agréable. Dépêche-toi d'arriver dans ce canton avant mon départ, ma chere, on est fort empressé de t'y connoître, & Mr. de Norfalque en particulier. C'est le plus aimable des hommes, il t'enchantera. Le voici qui frape à ma porte Adieu, ma chere, je te quitte pour prendre une leçon aussi délicieuse qu'instructive.

REPONSE à Madame de Saint-Sirant.

NOn, ma chere, je ne suis point fâchée, mais tu t'adressois mal pour le sçavoir ; d'Olmane n'est point accoûtumé à mes confidences. Que ne m'écrivois tu chez la Baronne de Souligny puisque tu sçavois que j'y étois? J'ai apporté de ce voyage une santé bien délabrée, ainsi n'attens point que

je réponde aujourd'hui à tes plaiſanteries, ma tête eſt trop mauvaiſe, je te prie ſeulement, lorſque tu voudras me donner des conſeils, de ne pas les confondre avec tes folies : car il n'eſt pas poſſible de différencier, diſtinguer les unes des autres, & ſur cet article j'aime à ſçavoir ſur quoi tabler. Puis, je t'avouerai naturellement qu'il n'eſt point dans mon caractere de plaiſanter avec les devoirs, les engagements & les principes

Si je me décide à accepter la main de Mr. de Crémy, ce ſera parce que je lui connoîtrai des vertus. Je n'entens point ce proverbe : *cela eſt aſſèz bon pour un mari.* Les hommes n'auroient donc qu'à dire cela eſt aſſez bon pour une femme. Et de ce mépris général il réſulteroit de beaux aſſemblages. Dans ma façon de penſer, la perſonne qu'il nous importe le plus d'eſtimer, & même d'aimer, eſt celle avec laquelle nous devons toujours vivre; tous les thréſors du Mexique ne me feroient point paſſer ſur les qualités eſſentielles.

Mon but ne tendra pas non plus à maîtriſer mon mari ſi j'en prens un. Je ne ſuis faite ni pour commander ni

pour obéir. Si l'un eſt plus avantageux que l'autre, je ne ſçais lequel des deux eſt le plus ridicule aux yeux des gens ſenſés. Je t'ai déja dit ce que je penſois, non pas de tes principes, car j'eſpére que ce ne ſont pas les tiens, mais de ces grands mots : gloire, *decorum*, dehors affectés de douceur & de ſageſſe. Tu peux railler à ton aiſe ma droiture & ma franchiſe, une fauſſe honte ne m'égarera point ; duſſé-je n'être toute ma vie qu'une *femmelette*, je n'aurai pas recours aux feintes, aux évanouiſſements prémédités pour en venir à mes fins. Garde ces grands ſecrets de l'art, jamais je ne ſerai tentée d'en uſer : quand je ne deſirerai rien que d'honnête, je n'imagine pas qu'un mari raiſonnable me le refuſe ; au ſurplus c'eſt le cœur qu'il faut gagner, & non l'eſprit qu'il eſt poſſible de ſéduire, voilà ma maxime.

A l'égard de la tienne, qu'un amant devient époux incommode, je n'entreprendrai pas de la combatre, l'expérience peut ſeule en décider ; mais je ne ſerai vraiſemblablement pas à même de l'acquérir. Ne crois point que j'aye le choix entre Mr. de Crémy & le Marquis de d'Olmane : ce n'eſt

pas entre eux que je balance, mais c'eſt le mariage en lui-même qui fait l'objet de mes réflexions. Tu prétens qu'on épouſe la fortune; moi je penſe qu'on épouſe le caractere; dans toute autre occaſion je pourrois te démontrer que mon ſyſtême, pour différer des notions devenues générales, eſt cependant le plus ſage, mais je n'en ai pas la force aujourd'hui.

Tu as ſûrement mal interprété les intentions de Madame de Renelle. N'inſulte pas une amie que je reſpecte, & qui a toute ma confiance. Adieu, ma chere, je te ſouhaite beaucoup de bonheur & beaucoup de plaiſir; malgré celui que j'aurois à t'embraſſer & à connoître ton héros, ne m'attens point dans tes cantons, j'ai beſoin de temps, en vérité très-grand beſoin; quand les réflexions ſont lentes, les délibérations ſont toujours tardives.

LETTRE de Madame de Renelle.

JE conſons mes larmes aux vôtres, ma chere enfant, & il n'eſt pas néceſſaire pour m'y exciter de me rappeller mes malheurs. Ceux que vous éprouvez ſuffiſent. Ils pénétrent mon

ame. Oui, ma chere petite, je vous plains, j'entre dans vos peines, je les partage. Que n'avez-vous pu conſerver un cœur libre ? Vous vous fuſſiez épaigné bien des maux Mais triſte jouet des caprices du ſort, il faut payer le tribut à la ſenſibilité. Je ne me ſuis jamais flatée que vous échaperiez aux attraits qu'elle offre ; toutes vos affections ſont trop tendres. Je formois ſeulement les vœux les plus ſinceres, ils ont été impuiſſants ; aujourd'hui mes regrets ſont ſuperflus. Les plaintes, les ſoupirs, les gémiſſements ne vous tireront pas du pas où vous êtes, c'eſt de la force & de la raiſon que vous devez tout attendre. Elevez vous donc au-deſſus des foibleſſes communes, ma chere enfant, montrez-vous grande dans le malheur, que je reconnoiſſe cette noble fermeté qui autrefois par un mélange heureux de douceur faiſoit la baſe de votre caractere. Les larmes ſoulagent, je l'avoue, mais à la longue elles amolliſſent le cœur, & énervent le courage. Les circonſtances préſentes demandent un effort, exigent du diſcernement, de la pénétration, du jugement. Toutes vos facultés intellectuelles doivent agir,

elles ſeules peuvent vous éclairer, vous aider à combatre, vous déterminer. Sur-tout point de comparaiſon entre Mr. de Crémy & le Marquis de d'Olmane; ce ſeroit ajoûter à vos tourments, ſans en tirer aucune utilité.

Vous m'accuſerez de vous dire des vérités dures : vous me taxez d'auſtérité dans mes conſeils: hélas, ma chere petite, ſi votre bonheur dépendoit de moi, j'aurois bientôt mis ſin à vos reproches. Que ne puis-je l'acheter au prix de mon ſang! vous m'êtes plus chere que mon exiſtence, ſoyez-en ſûre. Je voudrois vous préſerver du repentir. Et je ne le puis qu'en vous préſentant les moyens de l'éviter. Répondez aux deux queſtions que je vais vous faire, peut-être deſſilleront-elles vos yeux.

1°. En rapprochant les objets les plus éloignés, pouvez-vous eſpérer qu'ils deviennent favorables à vos deſirs? croyez-vous que d'Olmane ſoit déterminé à attendre les événements, & que s'il trouvoit dans l'intervalle un bon parti, il ne le prît point?

2°. En ſuppoſant Mr. de Crémy un parfait honnête homme, penſez-vous que la Comteſſe vous pardonnât de

le refuser, & qu'un jour elle ne s'en vengeât pas tout au moins en usant de ses droits lorsqu'il seroit question de d'Olmane ?

Si vous me répondez *non*, ma chere petite, toutes vos incertitudes sont éclipsées; il ne vous reste que des combats à soutenir, un sentiment à vaincre, & un examen à poursuivre. Ne pouvant jamais être à d'Olmane, vous comprenez combien il seroit chimérique de renoncer à tout autre. Une fille de votre nom doit prendre un état, le célibat n'en est un qu'à l'âge où les femmes sensées n'en sortent plus.

Ne croyez point que ce soit la cause de Mr. de Crémy que je plaide, c'est la vôtre. Le portrait que vous me faites de lui ne le caractérise pas encore assez pour que je puisse porter aucun jugement. Cependant je ne suis point ennemie de ces hommes simples dont l'extérieur ouvert, les démarches aisées semblent induire à penser qu'ils aiment le bien, qu'ils ne se défient point du mal, & qu'ils ne soupçonnent jamais le vice. Ma chere enfant, si, sur de foibles apparences, je l'avois bien défini cet homme qu'on vous destine, oui je regretterois très-

fort que sa vertu ne fût point récompensée. Il seroit digne de vous, vous seriez digne de lui, & votre union seroit l'image de la félicité. Je blâme néanmoins sa précipitation, vous ferez bien de n'y pas céder si tôt. Quelque parti que vous preniez, étudiez un peu son caractere, informez-vous de ses mœurs, assurez-vous qu'il a des vertus. Je ne puis me figurer que son air de bonne foi soit le symbole de l'insensibilité. Attendons & voyons, ma chere petite; le temps quelquefois amene des événements dont les circonstances nous mettent à même de juger les hommes.

J'ai lu la lettre de Madame de St. Sirant. Qu'on est à plaindre d'avoir de l'esprit, & d'en faire un si mauvais usage! je ne vous recommande point, ma chere enfant, de mépriser ses conseils, ses fausses maximes, qui tendent toutes à se faire un jeu des choses les plus sacrées; je sçais que la candeur de votre ame est incorruptible, vous pouvez bien n'être pas exempte de foiblesse, mais jamais vous ne serez ni fourbe, ni fausse, ni vicieuse, & votre amie pourroit devenir tout cela si elle tomboit en mauvaise main. Qui change à tout instant sa façon de voir

& de juger, n'a jamais de ſentiment à ſoi. Dès qu'il ne faut qu'éblouir l'eſprit d'une femme pour la ſéduire, on peut regarder ſa chûte comme prochaine.

La naïveté avec laquelle vous m'envoyez cette lettre me perſuade qu'il feroit inutile de me juſtifier ſur l'accuſation qu'elle renferme : je gagerois même que vous n'y avez pas fait attention. Je ſuis ſûrement touchée de cette marque de confiance, ma chere petite ; mais vos devoirs m'étant plus chers que les témoignages les plus flateurs, je vous exhorte à être une autre fois plus fidelle au ſecret d'autrui. Madame de St. Sirant vous prioit que cela ne vous paſsât pas, c'étoit une ruſe de plus, j'en conviens. N'importe, il ne vous étoit point permis de me la faire connoître. La diſcrétion & la prudence ont des régles très - ſtrictes, & très-étendues. Il faut s'accoûtumer de bonne heure à ne les point violer. Au reſte ceci n'eſt point de votre part une faute de principe, ce n'eſt que la ſuite des paſſions qui vous tyranniſent. Vous n'avez rien vu au-delà de ce qui vous affectoit, & voilà comme un abyſme en pourroit attirer un autre. Au moins

ſauvez les apparences vis-à-vis de d'Olmane, qu'il ne nous devine jamais. A quoi vous ſert-il de l'entendre, dès qu'il ne peut remédier à rien. Vous y trouvez de l'adouciſſement, me répondrez vous? Il eſt conſolant d'être ſûre qu'on partage nos maux. Oui, ma chere petite, c'eſt une grande douceur, je ne le nie pas, mais croyez-moi, ce ſont autant de traits que l'amour vous lance, & votre cœur foiblit ſous ſes coups. Fuyez, ma chere enfant, fuyez ſi vous voulez vaincre. Une ame tendre ſoutient rarement le combat. Adieu aimable petite, le ciel veuille exaucer les vœux que je lui adreſſe, c'eſt moi qui mourrois contente ſi je vous ſçavois heureuſe.

Mr. de Cremy ne tarda pas à arriver avec Mr. de Plenneton ſon beau-frere; on me l'avoit annoncé comme fort au-deſſus de Mr. de Crémy par l'eſprit & le ton. Mais on perd preſque toujours à être vanté. Mr. de Plenneton ne me parut dans le premier abord qu'un petit Gentilhomme campagnard à demi-policé, & un bavard inſoutenable. J'étois ſeule, il me fit un compliment qui ne finiſſoit pas. Lorſque la Comteſſe revint, il en recommença un

autre dont je ne fus pas plus ſatisfaite. On parla d'affaire, il en raiſonna aſſez juſte, j'apperçus qu'il ne manquoit ni de ſens, ni d'idées; mais je pris une très-mauvaiſe opinion de ſon cœur & de ſa prudence, quand je ſçus après ſon départ, qu'il n'avoit laiſſé échaper aucune occaſion de deſſervir Mr. de Crémy dans l'eſprit de Mr. de Prévalle, avec lequel il avoit beaucoup cauſé. Nous en conclumes qu'un motif d'interêt dirigeoit ſes actions, & que le mariage de ſon beau-frere étoit la choſe du monde qu'il avoit le plus à cœur de rompre. Cette découverte me rendit un peu plus à moi-même; j'étois bien-aiſe que tous les obſtacles ne vinſſent pas de mon côté, & j'eſpérois qu'il ſçauroit en faire naître plus d'un. Pendant quelque temps nous n'entendimes plus parler de rien, cet intervalle acheva de me faire recouvrer ma Philoſophie. Moins vivement affectée, je fus plus capable de comparer la ſomme des maux préſents, avec la ſomme des biens à venir. Mr. de Prévalle m'aidoit auſſi à faire cette combinaiſon par quelques mots qu'il ſembloit ne laiſſer échaper qu'au hazard d'être mal reçus, & en m'aſſurant

toujours que le oui ou le non dépendoient absolument de moi. Ce ménagement étoit nécessaire pour conduire les choses à une heureuse fin. Il est constant que, si l'on m'eût fait entrevoir la moindre volonté à cet égard, prévenue, comme je l'étois, je me serois révoltée, & rien au monde ne m'eût fait céder à la violence. J'en rendis compte à Madame de Renelle.

LETTRE à Madame de Renelle.

UNe lueur d'espérance me donne un moment de relâche, ma bonne amie ; il est trop juste que je l'emploie à vous remercier de vos bontés. J'ai retrouvé dans votre derniere lettre votre ame toute entiere, sa tendre compassion, son extrême indulgence, toutes ces qualités aimables qui vous sont personnelles. Hélas vous l'avouerai-je, chere Maman ! j'ai rougi que tant de vertus, tant de raisons ne fissent qu'effleurer mon cœur. C'est peu d'admirer, me disois-je ; je devrois être pénétrée, me reconnoître convaincue, me jetter dans les bras de ma digne amie, lui dire vous avez toujours été mon appui, soyez mon guide, dispo-

ſez de moi, ordonnez à votre enfant de vouloir, & elle exécutera. Mais quel intervalle immenſe je voyois encore entre le deſir de bien faire, & la poſſibilité d'y ſoumettre mes affections! mon ame ſembloit ſe roidir contre elle-même; l'amour & l'amitié ſe diſputoient mon cœur, ſe l'enlevoient tour-à-tour; je conviens à ma honte que le triomphe de l'un diminuoit les droits de l'autre: je ne vous en aimois pas moins, ma bonne amie, croyez-le bien, je vous le demande en grace, car ſi c'étoit à vous qu'il eût fallu ſacrifier d'Olmane, je doute que j'euſſe héſité. Mais c'étoit à un autre que vous vouliez me donner... Vous me comprenez, ma bonne amie, je n'oſe pas achever. Tout ce que je puis vous avouer encore, c'eſt que vos deux queſtions, hélas trop faciles à réſoudre, vos conſeils & généralement toute votre lettre m'avoient enfoncé le poignard dans le cœur. La violente contradiction de mes peines avoit tari mes larmes; j'étois réduite à me plaindre de ne pouvoir plus m'affliger. Quel état, chere Maman! non il n'en eſt point de ſi cruel. Mais je vous parle du paſſé comme d'un ſonge, ma chere amie, cela vous ſurprend.

Peut-

Peut-être avez-vous entendu par le mot d'eſpérance, que je pouvois me flater enfin d'appartenir à d'Olmane? Non, chere Maman, à peine le croirois-je ſi je me voyois au pied de l'autel avec lui, ma main dans la ſienne, écoutant ſon ſerment, prononçant le mien, je regarderois encore ſi mes yeux ne me trompent point. Soyez certaine que je ne me fais pas illuſion; l'amour qui, dit-on, repaît l'ame d'agréables chimeres, ne m'offre pour tout bien que de triſtes vérités. Que je ſerois heureuſe de n'être jamais qu'à moi-même. Depuis un mois Mr. de Crémy n'a paru; & l'on n'a pas entendu parler de lui, du moins de ſa part, car la Comteſſe en parle à toute heure. Elle s'afflige & s'inquiéte à ſa maniere, tandis que je me réjouis à la mienne. D'Olmane s'étonne de mon air gai & ſatisfait, ſûrement il n'en pénétre pas la cauſe; je vois même qu'il s'en attriſte davantage. Mais je dois me taire, & ſentir ſes maux ſans oſer paroître les partager. Chere Maman, que de contradictions on apperçoit quand il eſt poſſible de réfléchir! ici c'eſt un abus qui en réforme un autre, là c'eſt une vertu qui détruit

un ſentiment naturel & vertueux. Partout c'eſt le préjugé qui domine, & qui triomphe quelquefois de la vertu, toujours de la nature. Ha, ma bonne amie, ſi la vie n'eſt qu'un voyage court, qu'il eſt pénible, & quel néant dans les choſes d'ici bas ! On vient m'interrompre..... des lettres de la poſte..... Y en auroit-il de vous, chere Maman ? Un autre meſſager, un exprès avec une lettre, je vois une enveloppe, le friſſon me prend, bon Dieu, que vais-je devenir ! c'eſt de Mr. de Crémy, que me veut-il, ma bonne amie ? Je vous quitte, il faut lire, mais le pourrai-je.

P. S. Me voici replongée, chere Maman, dans l'abyſme dont je me croyois ſortie. La félicité d'un inſtant ne ſert qu'à rendre le malheur plus amer. Mr. de Crémy m'apprend ſon raccommodement avec Madame ſa ſœur. Il ſçait que je dois aller à la Rochelle..... il ſe propoſe de m'y joindre. Qui l'informe donc ſi bien ? A-t-il des eſpions ? Fatale lettre ! elle me ravit tout en un jour ; plaiſirs préſents, projets futurs. Tranche le cours d'une vie innocente, deſtin cruel, & n'attens pas qu'elle puiſſe devenir coupable.

Cy-joint ſont les lettres & ma réponſe; vous en trouverez une de la pauvre St. Sirant, ſi j'ai tort cette fois-cy de vous l'envoyer, je ſuis excuſable, car à peine l'ai-je lue. Vous me la renverrez pour que j'y réponde. Aujourd'hui il me ſeroit impoſſible de le faire. Plaignez votre éléve, ma bonne amie, plaignez la : je vous aſſure qu'elle eſt digne de compaſſion. L'excès de ſa douleur n'empêche cependant pas que ſon cœur ne batte encore pour la meilleure & la plus tendre des Mamans.

LETTRE de Monſieur de Crémy.

MADEMOISELLE,

LA répugnance invincible que je vous ai vue pour entrer dans une famille déſunie, (ce furent vos termes) m'a fait faire les derniers efforts pour me réunir avec ma ſœur. Des difficultés d'interêt avoient fait naître l'altercation. En ſacrifiant ces motifs, j'eſpere enfin recouvrer la paix & rétablir l'union. Mais les ſoins que j'ai pris pour y parvenir, & les nouvelles affaires qui vont en réſulter m'ont privé

& me priveront encore pendant quelque temps d'aller vous aſſurer de mon reſpect. J'ai appris que vous deviez vous rendre dans huit jours à la Rochelle ; ſi Madame votre mere & vous, Mademoiſelle, voulez bien me le permettre, j'aurai l'honneur de vous y voir avec mon beau-frere. Nous deſcendrons chez Mr. de Niord qui eſt notre ami commun. Serai-je aſſez heureux pour que vous ne trouviez plus d'objections à m'oppoſer ? En ce cas on pourra de part & d'autre régler les choſes les plus eſſentielles. J'attens vos ordres & ceux de Madame la Comteſſe. Permettez moi de lui préſenter mes hommages.

Je ſuis.

LETTRE de Madame de Saint-Sirant.

TA lettre m'eſt parvenue dans un moment où j'étois peu en état de l'ouvrir, ma chere, mais ſois tranquille, elle m'a été remiſe fidellement. Je ſuis accouchée d'une fille, hélas qui n'eſt déja plus ! & moi après des tourments affreux j'exiſte encore pour pleurer cet enfant que j'aurois d'autant

plus chérie, qu'elle m'avoit coûté davantage. Mais j'ai été ſi mal, je me rétablis ſi lentement, qu'il n'y a nulle certitude que je ſurvive long-temps à mon malheur; j'ai toujours préſentes à l'eſprit les rigueurs d'une mort cruelle qui n'a pas épargné l'innocence, & les horreurs d'une mort à venir qui peut juſtement punir une femme..... Devine ce que je n'oſe pas achever. Ha, ma chere, que l'on enviſage bien différemment les objets lorſqu'on n'a plus qu'un inſtant à jouir. La vertu eſt une; tu avois raiſon : & les remors ſont innombrables : .... fuis les occaſions de manquer à tes devoirs, mon amie; ſi tu t'es jamais oubliée, (& cela peut arriver aux femmes les plus honnêtes) hâte-toi de le réparer par un prompt retour. Car le ſupplice du repentir eſt ce que je connois de plus terrible. Quoique mes fautes ne ſoient pas de l'eſpece la plus grave, le trouble de mon ame égale des impreſſions qui furent trop cheres à mon cœur. Que l'exemple de ta pauvre amie te touche & te ſerve de leçon. Du ſentiment au crime il n'y a qu'un pas, & de la vie à la mort, hélas, l'eſpace eſt bien court! il me ſemble encore tou-

cher au dernier inſtant, à celui qui n'éclaire les yeux de l'ame que pour éteindre ceux du corps. Il ſaudroit être bien peu pénétré des vérités qu'on nous a enſeignées & de la grandeur du Dieu devant lequel nous devons paroître, pour voir de ſang froid ce dernier moment.

Que d'obligations n'ai-je point à ma digne, à ma reſpectable mere! c'eſt elle qui, le cœur déchiré & percé de mille coups au premier ſigne du danger dont j'étois menacée, a eu le courage de ſonger à mon ſalut & de me parler avec une tendreſſe, une piété & une élévation que la religion ſeule inſpire. Quand je me la rappelle je crois encore l'entendre.

Tu viens d'avoir un très-grand ſacriſice à offrir au Seigneur, ma chere fille, me dit-elle en arroſant mes mains de ſes larmes. Lorſque la nature a uſé de ſes droits, il faut ſçavoir ſe réſigner aux volontés de l'Etre ſuprême. Nos jours ſont entre ſes mains, tu le ſçais, ma chere enfant, j'eſpere que le monde n'a point encore corrompu ton cœur; mais n'as-tu rien ſur la conſcience qui te faſſe de la peine? Souvent je te vois agitée & inquiete, garde-toi d'être

ſourde à la voix intérieure, ſi c'eſt elle qui te preſſe. Dieu te tend les bras, il eſt auſſi bon que juſte, jette-toi aux pieds d'un de ſes Miniſtres, choiſis un homme éclairé, je ne t'en propoſe point, tu en connois ſans doute. Ha, ma mere, m'écriai-je, en ſuis-je déja réduite à cette extrémité? Quoi, il me faudroit mourir à vingt-deux ans, empoiſonner le reſte de vos jours, vous quitter pour jamais! Je m'étois jettée à ſon cou, je la ſerrois étroitement, j'inondois ſon viſage de mes pleurs. Non, ma fille, reprit-elle, avec une ſorte de fermeté, non, ma chere enfant, nous ne nous quitterons point, j'eſpere que tu vivras pour recueillir mon dernier ſoupir. Je le demande ardemment au Seigneur, & ſi j'avois le malheur de te perdre, nous ne nous quitterions pas encore. Les forces s'épuiſent avec les années; à mon âge on ne ſoutient plus de ſemblables coups. Mais écartons ces idées. Ce n'eſt point relativement à ton état que je t'exhorte à mettre ordre au repos de ta conſcience, tu n'es point dans ce danger évident qui ne laiſſe pas le temps de la réflexion, & je ſerois bien fâchée de l'attendre. Communement on effraie le

malade par cette fauſſe délicateſſe, ce n'eſt point la reſſource du ſacrement qu'on vient leur offrir, c'eſt leur derniere heure qu'on ſe trouve forcé de leur annoncer. Moi, ma chere fille, je préviens les malheurs de loin ; quand on aime avec tendreſſe, il ſuffit qu'ils ſoient poſſibles pour les craindre, & je veux éviter de t'effrayer s'il ſurvenoit de nouveaux dangers. D'ailleurs je te l'ai dit, tu m'as paru n'être pas dans une aſſiette tranquille. T'avouerai-je tout, ma chere enfant ? Depuis pluſieurs mois tu vis dans la diſſipation ; Mr. de Norſalque ne te quitte point, il eſt aimable. Avec de la vertu on n'eſt pas toujours maîtreſſe des mouvements du cœur. Je ne cherche point à pénétrer le tien, ma chere fille, c'eſt à toi d'en ſonder les replis.

Elle parloit encore cette incomparable femme, le modele & l'exemple des meres, elle parloit & je ne l'entendois plus. La violence de ma douleur m'avoit occaſionné une foibleſſe qui ajoûta à mes frayeurs ; à peine eus je repris mes ſens que je demandai un confeſſeur, jamais confeſſion ne fut plus exacte ni repentir plus ſincere.

Depuis ce moment je ſuis beaucoup moins agitée, mais, ma chere, je ſens que j'ai beſoin d'un tendre épanchement & je m'y livre avec toi, parce que toi ſeule es digne de cette marque de confiance. Ouvre tes bras à ta malheureuſe amie, laiſſe-lui dépoſer toutes ſes peines dans ton ſein. Je crois déja m'appercevoir que la plainte les allége. Songe que j'ai perdu preſqu'en un inſtant tout ce que j'avois de plus cher. Ma fille n'a vécu que deux jours, & Mr. de Norſalque eſt parti.... Oui, ma chere, il eſt parti ſans eſpoir de retour, & c'eſt moi-même qui lui en ai prononcé l'arrêt. Je devois cette réparation à Mr. de St. Sirant, quoique mes torts envers lui fuſſent bien legers. Mais qu'il eſt dur de remplir ces devoirs extérieurs, quand le cœur n'agit point de concert & qu'il gémit encore tout bas! le mien eſt déchiré de toutes les manieres poſſibles, perſonne ne partage mes maux. Ma mere eſt trop occupée de ma convaleſcence pour s'attendrir ſur mes pertes. Mon mari a déja oublié qu'il devoit lui reſter un enfant. L'homme qui lui portoit ombrage eſt loin de lui, il ne s'inquiéte plus de rien, & moi ſeule

infortunée je dévore mes chagrins : fasse le ciel, mon aimable amie, que tu n'éprouves jamais aucune des peines que j'endure, & sur-tout que tu recouvres la tranquillité de l'ame. Crois-moi, renonce à d'Olmane, épouse Mr. de Crémy, sois à lui de bonne foi & sans réserve ; que ton cœur n'ait point à rougir de ses secrets mouvements. Le seul bien réel se trouve dans la vertu, & l'unique moyen de la conserver, est d'être fidele aux pratiques de la religion. Oublie ce que j'ai pu te dire d'opposé, j'en reconnois l'erreur : abjure de même les tiennes & soyons unies de cœur & d'esprit pour toujours. Adieu, charmante amie, si Dieu me rend la santé, je me propose d'en faire un meilleur usage. Je n'irai point à Paris, l'air en doit être trop corrompu.

REPONSE à Monsieur de Crémy.

MA mere eût été très-aise, Monsieur, d'avoir l'honneur de vous voir, mais on ne peut que louer les motifs qui vous retiennent, & vous féliciter sur l'heureux succès de vos affaires, je souhaite que celles qui vous restent à régler se terminent selon vos

desirs.... Ma mere est très-sensible à votre souvenir, elle compte effectivement aller passer les premiers jours de l'année chez Mesdames ses sœurs, vous n'aviez sûrement pas besoin de sa permission pour l'y venir voir.

J'ai l'honneur.

LETTRE de Madame de Renelle.

QUe vous dirai-je, ma chere petite, que je ne vous aye déja dit? Je prens part à vos peines, vous n'en devez pas douter. J'étois disposée à partager votre joie, & je m'afflige, non des nouvelles tentatives de Mr. de Crémy, mais de l'impression qu'elles vous font. C'est ainsi que la tendre amitié communique d'une ame à l'autre toutes les impressions mutuelles; les conseils d'un cœur dur & désinteressé peuvent révolter, je n'en suis pas surprise; mais, ma chere enfant, une amie qui souffre de vos maux s'est acquis le le droit de représentation. Un Jour peut-être vous étonnerez vous de ce qu'elle n'a pas eu le pouvoir de vous convaincre. Le cruel état où vous me marquez que je vous ai réduite m'impose silence.

Il pourroit être dangereux d'irriter votre ſenſibilité. Ne conſultez donc plus que vos propres forces; qu'elles vous décident ſur ce que vous devez faire. Quand on prend l'honneur pour régle de ſes démarches, jamais on ne court riſque de manquer à ſes engagements.

Le ſtyle de Mr. de Crémy m'a paru celui d'un homme ſenſé, modeſte & généreux : tout autre à ſa place n'auroit pas manqué de mettre dans le plus grand jour les torts vrais ou faux de ſa famille pour voiler les ſiens, & vous auroit preſque demandé de la reconnoiſſance du ſacrifice qu'il fait pour vous. Au moins auroit-il prétendu à votre admiration : voilà les hommes du ſiécle. Celui-cy n'exige rien, il a aſſez bonne opinion des autres pour penſer qu'ils ſçavent apprécier les choſes ce qu'elles valent. Encore une fois j'aime ces ames ſimples qui trouvent le plaiſir dans la pratique du bien ſans en attendre d'autre récompenſe. Cependant ſuivez-le de près, & voyez ſi je ne me trompe pas.

La lettre de Madame de St. Sirant m'a fait pitié, elle eſt à plaindre pour le moment : vous, ma chere petite, en pareil cas, vous ſeriez malheu-

reuſe pour toujours. Reliſez attentivement ce qu'elle vous marque, le peu de conſiſtence des divers ſentiments qu'elle peint vous frapera, par-tout on voit qu'elle pleure ſur elle-même. Ce ne ſont ni les remors, ni ſes pertes qui l'affligent, ni la religion qui la touche: c'eſt la crainte de la mort qui l'effraie. En tous points cette femme n'a qu'une ſenſibilité momentanée, effet de la vivacité plutôt que de la tendreſſe de ſon ame.

D'ailleurs, ma chere enfant, tant de fois Madame de St. Sirant a varié dans ſes principes, que je ſais, on ne peut pas moins de fonds ſur ce retour : elle vous dit qu'elle a congédié Mr. de Norfalque; cela eſt vrai, mais ſon mari l'y a obligée. Je le tiens de quelqu'un de ſûr, & je ſçais également qu'il s'en faut bien que tout plie ſous ſes loix ainſi qu'elle vous le mandoit, il y a peu de temps. Son bonheur, ſon malheur, tout gìt pour elle en ſpéculation, elle ſe perſuade que les autres n'ont qu'un fantôme de volonté, & c'eſt elle au contraire qui n'a que l'ombre de la liberté. Voyez combien l'amour propre exceſſif altere le jugement. Quiconque s'applaudit & ne

s'occupe que de ſoi-même, voit en beau tout ce qui y a rapport, & rarement apperçoit ce qui peut l'humilier. Je crois peindre votre amie par ce ſeul trait. Adieu, aimable enfant, vos doutes, vos queſtions me découvrent à tout inſtant des qualités précieuſes; ce qui vous rendroit plus chere à mon cœur, s'il m'étoit poſſible de vous aimer davantage.

LETTRE à Madame de Saint-Sirant.

OUi, ma chere, ton amie te tend les bras, & ce ſeroit de tout ſon cœur qu'elle voudroit pouvoir prendre ſur ſon compte la moitié de tes peines. Tâche de rappeller ta raiſon, ſonge à rétablir ta ſanté, l'avenir réparera tes pertes. Tu es ſi jeune; j'imagine cependant à merveille combien la nature doit ſouffrir d'une ſemblable perte. Ce n'eſt point parce que ta fille t'avoit beaucoup coûté, que je te trouve à plaindre de ne l'avoir plus; c'eſt la privation d'une autre toi-même que je regrette pour toi; il me ſemble que plus nos affections ſe multiplient, plus les reſſorts du cœur s'é-

tendent, & plus nous approchons du vrai bonheur.

Oſerai-je te parler du ſecond objet de ta douleur? Hélas! je crains que ce ne ſoit rouvrir des plaies encore ſaignantes. Mais, ma chere, j'avois tout prévu, ſi ce n'eſt l'excès de tes remors qui m'étonnent; car tu n'es pas coupable; à peine ſépares-tu le ſentiment du crime. Eh combien de femmes tu condamnerois! mais je ſuis moins ſévere que toi, & ne fais point conſiſter la vertu dans l'inſenſibilité; la vertu, à ton ſens, ſeroit indépendante de la réflexion. Au reſte, chacun a ſa maniere de voir, mon intention n'eſt pas de fronder tes nouveaux principes, je deſirerois ſeulement pouvoir calmer tes regrets, & diſſiper tes craintes. Je ſuis bien fâchée qu'il ne me ſoit pas permis de voler vers toi, je me flate que je remettrois un peu de ſécurité dans ton eſprit. Mais ne m'épargne point, ma chere; oui dépoſe toutes tes peines dans mon ſein, ne crains point de m'attendrir, ne ſonge qu'à les alléger, & compte ſur l'indulgence d'une amie qui n'eſt guere moins infortunée que toi. Nous partons dans l'inſtant pour aller voir mes tantes, où je crois que

nous trouverons Mr. de Crémy. J'ignore encore si son sort sera uni au mien. Sans le connoître davantage je ne puis me décider.

Adieu, ma chere, aye bien soin de ta santé, donne-moi souvent de tes nouvelles, & ne doute jamais du sincere interêt que je ne cesserai de prendre à tout ce qui te regarde.

La lettre de Mr. de Crémy m'avoit rendu ma premiere tristesse. Je compris que la victoire que je croyois avoir remportée, n'étoit relative qu'aux événements. D'Olmane venoit souvent mettre le comble à mes maux par ses marques d'attachement & par une circonspection qui accrut singuliérement mon estime pour lui. J'admirois qu'il pût se montrer aussi tendre, aussi fortement épris, & que jamais il ne lui échapât un mot, un conseil qui pût nuire à Mr. de Crémy. Un penchant, quelque honnête qu'il soit, est un écart du cœur que la raison nous fait payer cher quand il faut y renoncer. Je n'entreprendrai point de décrire tout ce qu'il m'en a coûté, je ne le rendrois que foiblement. Il est des choses qui ne sont faites que pour être senties. Heureusement il est aussi

des

des compenſations pour ces peines intérieures. Quand l'orage des paſſions a cédé aux efforts de la vertu, le plaiſir d'avoir rempli ſes devoirs, dédommage amplement des maux qu'on a ſouffert : j'ai toujours mis cette ſatisfaction dans le premier rang, & je m'en ſuis bien trouvée.

La veille de notre départ pour la Rochelle, d'Olmane vint paſſer la journée chez la Comteſſe. Nous nous trouvames ſeuls quelques inſtants. Hé bien, me dit-il, c'en eſt donc fait? vous allez conclure. Pas encore, répondis-je. Si c'eſt un myſtere, Mademoiſelle, je ne vous demande plus rien, je me contenterai d'en gémir, de déplorer mon ſort, & de vous regretter comme une perte irréparable pour moi. Ce compliment eſt plus flateur que ſincere, lui dis-je, les choſes ont toujours été trop éloignées; mon cœur les rapprochoit, Mademoiſelle, & depuis long-temps vous avez dû voir que je faiſois dépendre de lui toute ma félicité. Je ne me plains point du parti que vous prenez, vous trouvez une fortune fort au-deſſus de celle que j'aurois pu vous offrir, mais je ſens auſſi vivement qu'il eſt poſſible, le

malheur de n'en pas avoir une digne de vous. Mon unique ambition eût été de la mettre à vos pieds, perſonne ne connoît auſſi bien que moi ce que vous valez. Une femme comme vous eſt un thréſor ineſtimable; ſi Mr. de Crémy ſçait y mettre le prix, ce ſera l'homme... Votre imagination va bien vîte, lui dis-je, il n'eſt pas du tout décidé que Mr. de Crémy ſoit mon époux : on me preſſe, il eſt vrai, mais il s'en faut de beaucoup que mon parti ſoit pris. Soyez ſûr que ſi j'étois décidée j'en conviendrois. Ma franchiſe ſeroit la premiere marque de reconnoiſſance que je croirois devoir à l'interêt que vous voulez bien y prendre. De l'interêt & de la reconnoiſſance! Ha, Mademoiſelle, que ce langage eſt froid! On entra, il fut interrompu & le fut très-à-propos. Les forces commençoient à me manquer, il ne m'eût plus été poſſible de lui dérober le trouble de mon ame. Que de cruels moments l'amour, ſans ceſſe en contradiction avec le devoir, fait paſſer à une femme ſenſible!

La Comteſſe n'oſoit me faire aucune queſtion analogue aux circonſtances, elle ſe reſtreignoit aux careſſes,

croyant m'engager par-là au ſacrifice qu'elle voyoit bien ne devoir attendre que du temps. Cependant qu'alloit-elle dire, que répondre à l'Ami de Mr. de Crémy? Cela l'intriguoit. Elle chargea Mr. de Prévalle de démêler à-peu-près quelles pouvoient être mes vues dans le ſilence que je m'obſtinois à garder. Le tête-à-tête que j'avois eu avec d'Olmane lui en fournit l'occaſion. Qu'avez-vous appris de nouveau, me demanda-t-il? Où en eſt le mariage de d'Olmane? Nous n'en avons pas parlé, lui répondis-je...., C'eſt donc le vôtre qui a fait l'objet de votre entretien.....? Oui, Monſieur, en partie. Hé bien vous approuve-t-il....? Mon indéciſion le diſpenſe de m'approuver & me ſauve du blâme. Mais il faudroit cependamt tâcher de fixer cette indéciſion. Depuis deux mois vous avez eu le temps de réfléchir, vous ſentez bien que ce voyage-cy doit arrêter quelque choſe. Il ne conviendroit pas, ſi abſolument vous ne vouliez point de Mr. de Crémy, de le tenir en ſuſpens. S'il ne s'agiſſoit, repliquai-je, que de ce que je veux, ou de ce que je deſire, tout ſeroit bientôt dit. Mais ma poſition me force

à envifager le mariage qu'on me propofe fous un autre jour. Je fens parfaitement que fi je manque celui-cy, la Comteffe ne trouvera jamais la même facilité de fe débarraffer de moi. D'un autre côté il me paroit plus affreux que je ne puis vous le dire, de me donner à un homme pour lequel je me fens une répugnance extrême...... Un déluge de larmes fufpendit mes plaintes. Mr. de Prévalle ne put fe défendre d'un peu de pitié. Soulagez-vous, me dit-il, je conçois que vous en avez befoin. L'excellence de votre raifon, la jufteffe de votre difcernement, & plus que tout cela, la bonté de votre cœur, la tendre fenfibilité de votre ame ajoûtent encore à votre fupplice. Toutes vos réflexions font très-fenfées, je voudrois feulement les voir plus déterminées, mais ce doit être votre ouvrage. Je n'emploierai pas même la voie de la perfuafion ; les circonftances font trop difficiles. Nous partimes le lendemain pour la Rochelle.

La Comteffe attendoit avec la plus grande impatience l'arrivée de Mr. de Crémy ; mais il ne vint point ; Mr. de Plenneton écrivit pour lui à fon ami, qui nous envoya fa lettre.

LETTRE de Monsieur de Plenneton.

MOnsieur de Crémy s'est engagé un peu legérement à aller vous voir, mon cher de Niord, moins sans doute pour vos beaux yeux, que pour ceux de Mademoiselle de ***. Les amants ne prévoient jamais d'empêchement aux projets qu'ils forment; mais quand il s'agit d'affaires aussi importantes que celle que nous avons à régler, il faut faire treve à l'amour. Sçavez-vous bien que ma femme étoit lésée considérablement par le partage qu'avoit fait son pere avant sa mort? Crémy comprend enfin que la probité ne permet point ces préférences, & au lieu de plaider comme nous l'eussions fait indubitablement dès qu'il veut se marier, nous allons procéder à un nouveau partage. Cela demande du temps, ainsi prévenez vos Dames que moi qui ne suis point obligé d'être amoureux, je ne sçaurois me rendre à leurs ordres. Entre nous je ne vois pas ce qu'il y auroit d'avantageux pour Crémy dans ce mariage; il aura une jolie femme, c'est à-peu-près tout; & souvent c'est un bien propre à don-

ner plus d'humeur que de plaisir. Au surplus il est sage, qu'il y réfléchisse bien, & qu'il s'arrange. Mais qu'il n'espére pas que je m'en méle. Je suis, mon cher de Niord, votre ami pour toujours. Crémy vous embrasse, ma femme vous boude, elle vous pardonnera difficilement de lui avoir donné le tort pendant la brouillerie.

Faire treve à l'amour : quel propos! il me blessa singulierement. La Comtesse & mes tantes furent toutes très-fâchées de la tournure que prenoit cette affaire. Chacune faisoit son observation, toutes regardoient la chose comme rompue. On accusoit Mr. de Plenneton, on n'osoit pas trop jetter la faute sur moi. On me faisoit entendre seulement que mon air chagrin pouvoit y être entré pour beaucoup. On me parloit raison toute la journée, & je m'ennuyois à l'excès. Nous partimes enfin, les uns fort mécontents, & moi intérieurement fort satisfaite. Quoique je n'eusse pour perspective que le choix entre deux genres de maux, cependant une lueur d'espérance entroit dans le fond de mon ame. La seule idée d'être délivrée de Mr. de Crémy y portoit une douceur qui approchoit

du bien-être. Auſſi-tôt après mon retour je l'appris à d'Olmane avec une joie peut-être trop marquée, car ce que l'on ſent vivement échape malgré l'attention la plus ſcrupuleuſe. S'il eſt vrai que l'illuſion ſoit un bien, d'Olmane fut moins heureux que moi. Je ne ſçaurois croire, me dit-il, que Mr. de Crémy ne penſe plus à vous. Je ne démêle pas bien ſi c'eſt crainte ou deſir qui forment mes preſſentiments, mais je ſuis perſuadé que ceci n'eſt qu'un retard. Néanmoins ſix ſemaines s'écoulerent ſans qu'on reçût aucune nouvelle. Je me croyois au comble de mes vœux, j'avois recouvré toute ma gaieté, mes anciens projets de liberté avoient repris toute leur force. Ce fut un auſſi furieux mécompte pour mon cœur, que pour mon imagination, lorſqu'un jour on vint m'éveiller en m'annonçant que Mr. de Crémy étoit dans l'appartement de la Comteſſe. Hé bon Dieu! que m'importe ſon arrivée, répondis-je? Il valoit bien mieux me laiſſer dans l'erreur d'un ſonge agréable. Vous rêviez donc, me dit la Comteſſe, qui étoit ſur les talons de ma femme de chambre. Oui, repris-je d'un ton ſec;

il y a fix femaines que je rêve plaifamment. Elle m'entendit bien, & me fupplia en quelque façon, de mettre plus de politique dans mon maintien & dans mes difcours.

Dès que je parus, M. de Crémy vint au-devant de moi, il me fit d'auffi grandes excufes fur la longueur de fon abfence, que s'il eût été certain que j'en étois fort touchée ; la Comteffe lui répondit pour moi, je n'en trouvai pas le courage ; mais en l'examinant autant que j'en étois capable, je crus remarquer qu'il me confidéroit attentivement ; qu'il parloit plus qu'à fon ordinaire ; que fans ceffe il s'adreffoit à moi, & qu'il pefoit toutes mes réponfes. Auffi tôt après le dîner il voulut partir. La Comteffe lui fit les inftances les plus vives pour refter, tout fut inutile ; il partit même fans dire dans quel temps il reviendroit.

Cette conduite finguliere nous étonna. M. de Prévalle crut que c'étoit une défaite honnête. La Comteffe me le reprocha avec aigreur, elle en imputoit la faute au peu d'attention que j'avois marquée à Mr. de Crémy. Moi, fans fçavoir pourquoi, j'étois inquiéte, je paffai la nuit flottant en-

tre la crainte & l'eſpérance. Le lendemain, au moment où je me diſpoſois à écrire à Madame de Renelle, je fus extrêmement ſurpriſe de voir entrer chez moi une fille que je connoiſſois pour une ouvriere de la maiſon; elle me remit une lettre très-précipitamment, me dit qu'elle alloit paſſer chez Madame la Comteſſe pour qu'on ne ſoupçonnât rien, & que le ſoir elle viendroit chercher ma réponſe, ſi je voulois tâcher de me trouver ſur ſon chemin; puis, ſans attendre un ſeul mot, elle s'enfuit.

Peu accoûtumée à tout ce qui reſſembloit aux intrigues, je demeurai preſque immobile. Je ne ſçavois ſi je devois ouvrir ce paquet aſſez gros & ſans adreſſe; enfin je m'y déterminai. J'y trouvai une lettre à mon adreſſe, une à celle de d'Olmane, & une autre que celui-cy m'écrivoit. Soit mouvement naturel, ſoit envie d'éclaircir le myſtere, je commençai par lire la derniere.

*LETTRE de d'Olmane à Mademoiſelle de ****.

N'Avois-je pas raiſon, Mademoiſelle, de me défier des apparences de rupture qu'un leger interêt vous avoit fait prendre pour ſinceres? L'amour n'eſt point ſi aveugle qu'on le penſe, mais à quelle épreuve met-on le mien? Hé que ſemble exiger de moi Mr. de Crémy? Liſez ſa lettre, Mademoiſelle, je n'ai pas la force de vous en expliquer le contenu; j'ignore ce qu'il vous mande, il ne m'en parle que pour me prier de vous la faire remettre ſecrettement. Dix fois j'ai été tenté de briſer le cachet, dans la crainte qu'il n'y eût des choſes affligeantes pour vous. Encore une fois à quelle épreuve me met cet homme? qu'elle eſt délicate pour un cœur auſſi tendrement épris! Quoi! je renoncerois à vous, j'aſſurerois Mr. de Crémy que je n'y ai nulle prétention quand j'y attache plus que jamais mon bonheur. Quelle fauſſeté, quelle baſſeſſe! non, je ne la commettrai de ma vie. Qu'il vienne cet homme audacieux, qu'il vienne, je laverai de ſon ſang & du

mien, s'il le faut, l'affront qu'il prétend me faire! qu'il prouve s'il vous mérite mieux que moi, je ſuis prêt à tout. Dans l'état où je ſuis, la vie m'eſt un peſant fardeau, & je ſongerois moins à la défendre qu'à me montrer digne de vous. Mais hélas! où m'emporte la paſſion? Grand Dieu, que ne m'eſt-il permis de m'y livrer ſans vous compromettre! je ſuis ſi violemment agité que ma plume tombe de mes mains. Je vous quitte, Mademoiſelle, encore incertain du parti que je prendrai: puiſſe la réflexion m'en fournir un conforme à vos deſirs. Je vais examiner de nouveau la lettre de Mr. de Crémy, & vous en envoyer une copie; à peine l'ai-je parcourue! Je ſçais ſeulement qu'il doit être auprès de vous dans ce moment, & ma fureur en augmente. Si je vous reſpectois moins, ſi votre réputation m'étoit moins chere, j'irois ſur l'heure.... Mais adieu, Mademoiſelle, je dois vous cacher des tranſports qui peut-être vous offenſeroient.

P. S. Celle qui vous remettra ces lettres eſt la fille de votre tapiſſier, qui me ſert auſſi. Habituée à paroître chez vous elle n'y ſera point ſuſpecte.

D'ailleurs elle me paroît adroite, je me suis assuré de sa fidélité en la payant d'avance, & lui promettant encore beaucoup. Tâchez de lui rendre votre réponse ce soir, vous la trouverez dans la grande avenue. Hélas ! qui auroit cru que Mr. de Crémy me mettroit dans le cas d'user de ces ressources avec vous ? En m'ôtant tout, il me procure une faveur à laquelle je n'aurois osé aspirer. Quel contraste, & que de combats il me livre !

COPIE de la Lettre de Monsieur de Crémy, au Marquis de d'Olmane.

SEroit-ce de votre part, Monsieur, que l'on m'auroit donné l'avis que je viens de recevoir ? Comme personne n'ignore dans la province que j'ai eu l'honneur d'être présenté chez Madame la Comtesse de***, on a pénétré facilement les motifs qui m'y ont conduit ; & un homme que je ne nommerai pas, me prévint hier que vous comptiez vous opposer à mes démarches, qu'elles vous blessoient, & qu'aucune considération ne pourroit arrêter votre ressentiment, même celui de Messieurs vos freres qui se dispo-

ſent auſſi à me diſputer un bien que je deſire vivement de poſſéder. Quoique je penſe ſur tout ce qui s'appelle affaire particuliere, comme les gens ſenſés le doivent, croyez qu'en appréciant les préjugés, je mépriſerois un homme qui ne ſçauroit pas s'y ſoumettre, & que l'honneur m'eſt trop cher pour paſſer ſur un reproche que je ne mérite pas, ni ſur un affront que je ſuis incapable de ſouffrir. Si donc vous avez prétendu m'intimider, je me crois obligé de vous avertir que vous n'y réuſſirez pas, & je vous déclare que par-tout où vous voudrez me voir, je ſuis prêt à m'y rendre.

Mais dix ans de plus me donnant ſur vous l'avantage de l'expérience, je poſſéde encore celui du ſang froid, & la probité m'engage à vous montrer autant de franchiſe que de valeur. Ce n'eſt que depuis peu de jours qu'il m'eſt revenu que vous étiez attaché à Mademoiſelle de ***. Si ſon cœur vous appartient, vous pouvez être ſûr que je ne vous enleverai point la perſonne. Il n'entre pas dans mes principes de nuire à la félicité des autres, j'y ſacrifierois plutôt la mienne. Quoique vos menaces ne changent rien à mes

projets, la réponse de Mademoiselle de ***, aux questions que je prens la liberté de lui faire, peut les détruire en un instant. J'ai assez bonne opinion de vous, Monsieur, pour croire que vous ne me refuserez point la grace de lui faire passer ma lettre avec toutes les précautions possibles. Parce que dans le cas où elle m'avoueroit qu'elle ne peut être qu'à vous, je veux pouvoir lui sauver les reproches de Madame sa mere, me retirer sous quelque prétexte, lui rendre sa liberté, & s'il ne m'appartient pas de combler ses vœux, au moins verra-t-elle que je suis incapable de nuire volontairement à son bonheur. Le jour que ma lettre vous parviendra je serai chez elle. Plusieurs raisons me déterminent à cette visite. Outre qu'il y a long-temps que je ne lui ai fait ma cour, je serai bien aise de l'examiner de plus près. Si j'y arrive le matin j'en partirai le soir ou le lendemain, afin que ma présence ne la contraigne point, que vous puissiez y aller si vous le desirez, & qu'elle puisse me répondre. C'est d'elle absolument que je compte recevoir des éclaircissements, soyez-en bien persuadé, ne le lui laissez point ignorer,

& faites-moi l'honneur de croire, Monſieur, &c. &c.

---

*LETTRE de Monſieur de Crémy à Mademoiſelle de ***, incluſe dans celle du Marquis de d'Olmane.*

LOrſque j'allai vous rendre mes devoirs, Mademoiſelle, j'ignorois que M. le Marquis de d'Olmane avoit des vues que vous approuviez ; je n'en ſuis pas même encore certain. Les bruits publics méritent confirmation, on ne doit pas les croire legérement. Mais des circonſtances auxquelles votre bonheur, peut-être auſſi le mien, paroît ſi fort intereſſé, m'engagent à hazarder une démarche qui, j'eſpere, vous prouvera la droiture de mes intentions. J'écris à Mr. d'Olmane pour les lui expliquer, & j'ai l'honneur de vous demander quelles ſont les vôtres, Mademoiſelle, afin d'y conformer ma conduite. Je ſçais que vous ne me devez nulle eſpece de confiance. Peu connu de vous, il eſt téméraire à moi ſans doute, d'oſer interroger votre cœur ; cependant quel autre moyen de nous ſauver l'un & l'autre du repentir qui ſuivroit de près un mariage

forcé? J'y ai réfléchi, & je ne vois de préservatif à tant de maux qu'un aveu de bonne foi. Ne craignez donc point de m'ouvrir votre ame, Mademoiselle, je vous jure sur mon honneur que si Mr. d'Olmane prend les mesures convenables pour couvrir ceci du plus grand mystere, jamais personne ne sçaura que vous m'ayez écrit. Je ne serois ni surpris ni jaloux, si ce jeune homme avoit eu le bonheur de vous plaire. Accoûtumés l'un & l'autre à vous voir, presqu'élevés ensemble, aimables tous deux, réunissant tous les agréments extérieurs, il seroit presque étonnant que la proximité n'eût pas fait naître à Mr. d'Olmane le desir d'unir son sort au vôtre. Les mouvements du cœur consultent rarement les convenances pour se déterminer, & quoiqu'ils dévancent la raison, ils ne m'en paroissent pas moins excusables; la nature aura toujours ses droits à part; en vain veut-on s'efforcer de les détruire. Croyez, Mademoiselle, que je les connois ces droits, & qu'ils m'inspirent pour vous la justice que je réclamerois pour moi même.

Avant d'être induit à vous supposer un attachement, j'ai pu vous offrir un

un cœur libre ; aujourd'hui je ne me pardonnerois pas de troubler votre bonheur. Je vous obſervai peu d'abord ; mais, en me rappellant ce que j'ai vu ſans examen, en rapprochant vos refus, vos délais, les prétextes que vous avez pris, & l'air contraint qui les accompagnoit, je juge que ma préſence vous étoit auſſi importune que mes propoſitions vous paroiſſoient déſagréables. Je regrette ſincérement de vous avoir cauſé quelques peines. Parlez, Mademoiſelle, un mot ſuffira pour vous rendre votre premiere ſécurité, parce que mille raiſons honnêtes peuvent m'autoriſer à me retirer ſans vous compromettre.

Quelques motifs particuliers m'avoient d'abord fait penſer au mariage. La bonne réputation dont vous jouiſſez, l'éducation que vous avez reçue, le nom que vous portez acheverent de vaincre une répugnance juſques-là connue de toute ma famille. Je ſuis perſuadé qu'un homme ne pourroit être qu'extrêmement heureux avec vous. Voilà en deux mots ce qui me détermina. Mais je craignois l'amour, & vous trouvant plus faite que perſonne pour l'inſpirer, dès que je vous

eus vue, je desirai de conclure avant que la passion pût s'emparer de mon ame, parce que la passion aveugle, & que je redoute les écarts qu'elle entraîne. D'un autre côté, j'ai cru qu'en vous obtenant avec précipitation je sentirois moins la valeur du bien où j'aspire; mais j'ai toujours compté le recevoir comme un présent du Ciel, & non comme une victime de l'obéissance filiale. C'est donc à vous seule, Mademoiselle, que je veux devoir votre main si elle m'est accordée. Un consentement tacite de votre part ne me suffiroit point : honorez-moi d'un mot de réponse, je vous en supplie, & soyez convaincue que je ne négligerai aucun des ménagements nécessaires pour remplir vos vues, & vous prouver que personne n'est avec plus de respect, &c.

---

*REPONSE de Mademoiselle de *** à Monsieur de Crémy.*

JE suis véritablement alarmée, Monsieur, des bruits qui courent; je les ai toujours craint, & je croyois avoir fait tout ce qu'il falloit pour les éviter. Je ne me consolerois pas s'ils

donnoient quelque atteinte à ma réputation. Il me paroît par votre lettre qu'ils n'ont point encore affoibli votre estime. Mais peut-être aussi ne m'en témoignez-vous que pour m'engager à plus de confiance. J'avoue que j'aurois besoin d'être rassurée sur cet article. Cependant, vous réclamez ma franchise, de maniere à me persuader qu'elle vous touchera, ainsi je vais m'abandonner à la pente naturelle de mon caractere. La droiture en est la base. Croyez qu'il m'en coûteroit plus à me dissimuler qu'à vous ouvrir mon ame. Quelques risques que je coure, car je ne me les dissimule pas, je les vois dans toute leur étendue, néanmoins je les brave.

Oui, Monsieur, il est très-vrai que le Marquis de d'Olmane a eu des vues favorables, peut être même de l'attachement pour moi; j'ai cru aussi ressentir pour lui une sorte de goût fondé sur la reconnoissance dont il est bien difficile de se défendre en pareil cas, quand on est née sensible.

Mais je n'ai pas sondé mon cœur plus avant, & je ne sçaurois vous en dire davantage. D'ailleurs le Marquis ne m'a mis dans le cas ni d'approuver

ni de désapprouver ses démarches; ses prétentions se bornoient à l'espérance, il la nourrissoit sans que je pensasse à la détruire, & j'avoue que j'ai eu quelque chagrin quand je vous ai vu venir pour renverser ses projets. Jusques-là mon imagination avoit glissé sur des obstacles qu'aujourd'hui je crois insurmontables.

Vos remarques sur mes refus & mes délais sont très-justes. Votre précipitation, loin de me flater, m'offenseroit; je conviendrai même que je n'ai point rendu à vos sentiments la justice qu'ils méritoient. Me le pardonnerez-vous, Monsieur, & voudrez-vous bien croire que je répare ce tort involontaire par l'estime & la reconnoissance que m'inspirent vos procédés?

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

*REPONSE de Mademoiselle de *** au Marquis de d'Olmane, en lui envoyant la précédente.*

QUe puis-je vous dire, Monsieur, dans le trouble où m'a jetté votre lettre? Je l'ai lue & relue, ainsi que la copie de celle de Mr. de Crémy, & tous mes sens se sont gla-

cés d'effroi. Que de malheurs elles me préſagent ! Quelle perſpective pour une ame ſenſible ! dans quel état me réduiſez-vous l'un & l'autre ? Ah Monſieur, ſi jamais je vous fus chere, ce n'a pu être qu'à titre d'eſtime, conſéquemment ma réputation doit vous être précieuſe. Songez de grace, ſongez dans quel abyſme de douleurs & de maux vous me précipiteriez ſi vos projets.... Je ne puis ſoutenir l'image qui s'offre à mon imagination, elle me retrace trop vivement les dangers où la paſſion vous expoſe, où un faux préjugé pourroit vous conduire... Je n'en ſoutiens pas l'idée, mais je place ma confiance dans la bonté de votre cœur ; vous ne ſerez point inſenſible à mes larmes, à mes prieres, j'oſe l'eſpérer. Venez me voir ; ſi je puis vous parler un inſtant, vous comprendrez combien mon honneur, ma gloire, ſeroient compromis par un éclat, & vous ſacrifierez un reſſentiment injuſte ; pour vous y diſpoſer, je vous envoie la lettre de Mr. de Crémy. A quelques paradoxes près, vous y reconnoîtrez les ſentiments d'un galant homme ; ils me tranquilliſeroient ſi votre pétulante vivacité ne m'effrayoit

pas. Cy-joint eſt ma réponſe, faites-la porter le plutôt poſſible. Adieu, Monſieur, épargnez-moi des chagrins cuiſants; puis-je être redevable de votre prudence à votre eſtime; pour moi, ma reconnoiſſance en ſera le prix.

Le ſoir j'allai me promener dans l'avenue du Château où la même fille qui m'avoit parlé le matin ne tarda pas à paſſer; ſans preſque s'arrêter elle prit ma lettre, m'en donna une autre de d'Olmanc, & me dit que tous les jours, à la même heure, je la retrouverois. Malgré mon extrême répugnance pour ce commerce myſtérieux, je fus forcée de m'y prêter quelque temps, avant même d'avoir l'approbation de Madame de Renelle; mais je tirai des copies de toutes les lettres, & je les lui envoyai exactement. L'amitié eſt ſi puiſſante ſur les cœurs ſenſibles, que j'aurois cru commettre un crime en lui célant le moindre événement.

*LETTRE du Marquis de d'Olmane à Mademoiſelle de***, en envoyant chercher la précédente*.*

J'Ai paſſé une nuit terrible, Mademoiſelle ; je me garderai bien de vous dire à quel excès j'ai été prêt de me livrer. Peut-être ne dois-je le calme qui facilite le retour de ma raiſon, qu'à l'accablement où je me trouve. Regardez-moi comme un malade qui ſort du délire, c'eſt l'idée la plus juſte que vous puiſſiez vous former de ma ſituation. Daignez en prendre pitié, Mademoiſelle ; j'arroſe vos mains de mes larmes, je vous jure un ſentiment auſſi reſpectueux que tendre ; oui, j'oſe vous jurer qu'il ne finira qu'avec mon dernier ſoupir. Si le ſort cruel me ravit le plaiſir de vous en réïtérer le ſerment, au moins ne pourra-t-il rien ſur un cœur à vous pour jamais. Quel charme j'éprouve à le laiſſer errer au gré de ſes deſirs! mon imagination me peint vos traits, je crois vous voir..... Oui j'ai le bonheur

* Cette lettre s'eſt croiſée avec celle de Mademoiſelle de ***, & celles qui ſe ſuivent ſe croiſent auſſi, il eſt bon de l'obſerver.

connu des ſeuls vrais amants, je vous parle, vous me répondez, je vous vois en effet. Ce ſouvenir enchanteur ranime mes eſpérances, ce ſon de voix ſi touchant me pénétre, ces graces naturelles, que n'imitera jamais l'art, me tranſportent, nos ames ſe communiquent, la mienne eſt dans l'yvreſſe. J'habite un nouveau monde. O douce illuſion, qui mieux que moi pourroit te réaliſer? tes félicités, toutes chimériques qu'elles ſont, me rendent heureux. Que ne puis-je t'élever un temple, & n'en ſortir jamais! mais où m'égare-je? Quel affreux retour! pardonnez, Mademoiſelle, ce tranſport d'un bonheur idéal: s'il vous offenſe, je vais expier mon erreur, elle me coûtera cher. Mais aurai-je bien le courage d'abandonner mes premieres réſolutions? Oui, l'honneur, la probité, plus que tout cela peut être mes ſentiments pour vous l'exigent.

Vertu ſévere, que tes devoirs ſont durs à remplir! Cependant quand je vous aurai découvert ce que je penſe de Mr. de Crémy, ce ſera pour moi une obligation contractée, d'être auſſi généreux, auſſi honnête que lui. Quoique auteur de tous mes maux, je lui

dois la justice qu'arrache la force de la vérité. C'est un galant homme; ses lettres vous auront sûrement causé une admiration que j'éprouve à regret. Je rougirois de vous avouer les noires idées, les téméraires projets que m'avoit suggéré la passion qui me tyrannise. Si je m'y étois livré j'en mourrois de honte. Mais un objet tel que vous rappelle à la vertu; qui vous aime ne s'en écartera point. J'espere que vous serez contente de ma réponse, & qu'elle achevera de vous convaincre du pouvoir que vous avez sur moi. Ha, Mademoiselle, qu'il est cruel d'estimer & de louer son rival! que ne puis-je me venger des tourments que j'endure, ou vous être moins sincérement attaché! mais l'un m'est interdit, j'en sens les conséquences, & l'autre m'est impossible.

COPIE de la réponse du Marquis de d'Olmane à Monsieur de Crémy, incluse dans la précédente.

SI j'avois tenu les propos qu'on me prête, Monsieur, je ne les désavouerois pas; mais je respecte trop sincérement Mademoiselle de *** pour

les avoir répandus dans le public. En ſuppoſant que je me cruſſe offenſé, ce n'eſt qu'à vous à qui je voudrois le dire. Néanmoins ſi cette courte explication ne vous ſuffit point, je ſuis prêt à vous donner telle ſatisfaction qu'il vous plaira. Comme votre valeur ne m'a jamais été ſuſpecte, vous devez également rendre juſtice à la mienne, peu importe la valeur des préjugés; dès qu'ils ſont reçus, ils ſont reſpectables.

Voilà, ce me ſemble, Monſieur, tout ce que vous attendez de moi, puiſque vous ne voulez des éclairciſſements que de la main de Mademoiſelle de ***.... Je lui ai fait paſſer votre lettre; j'enverrai ce ſoir chercher ſa réponſe; c'eſt à elle à vous remercier de vos offres généreuſes; quant à moi vous paroiſſez vouloir me diſpenſer de la reconnoiſſance. J'ai l'honneur d'être, Monſieur, &c.

---

*REPONSE de Mademoiſelle de *** au Marquis de d'Olmane.*

Y Penſez-vous, Monſieur, de quel ton écrivez-vous à Monſieur de Crémy? Eſt-ce là celui qu'on emploie

avec un homme qu'on eſtime, qu'on admire, & qui mérite en effet l'un & l'autre ſentiment? Vous plaiſez-vous à redoubler mes craintes? Voulez-vous me forcer....? Mais non, j'eſpere, j'attens des tendres proteſtations que vous me faites une conduite qui y réponde. Je ne vous parlerois pas de ces proteſtations qu'il m'eſt défendu d'écouter, ſi elles ne devenoient un moyen de vous ramener à la raiſon, à l'honneur, à la généroſité que vous perdez de vue. En effet, qu'eſt-ce que l'amour ſans ces principes? Le reſpect n'eſt ordinairement que la ſuite de l'eſtime. Vous dites que vous me reſpectez. Hé bien, prouvez-le moi en évitant tout ce qui peut tendre à me compromettre. Ha, d'Olmane! que vous connoiſſez mal encore la délicateſſe du ſentiment que vous croyez peindre.... Depuis quand l'amour, cette paſſion noble, excluſive, eſt-elle ſoumiſe à la vanité? Cette façon de ſentir ne ſeroit point la mienne, Monſieur, je vous le répéte, & ſi vous ne la déſavouez pas, vous me réduirez aux ſuites les plus terribles du déſeſpoir. L'honneur & la réputation! voilà mes idoles. Si je les perds, vous me

perdez, la vie ne m'eſt rien, moins que rien.

---

*LETTRE de d'Olmane à Mademoiſelle de ***, en envoyant chercher la précédente.*

VOs ordres ſont exécutés, Mademoiſelle, votre lettre & la mienne ſont parties par le courier d'aujourd'hui. Concevrez-vous le contraſte de peine & de plaiſir que j'ai éprouvé en colant mes levres ſur ces caracteres tracés de votre main? des larmes de reconnoiſſance ont inondé mes yeux à la vue du leger interêt que vous avez la bonté de prendre à mon exiſtence. Hélas! ma vie eſt bien à vous, & je m'eſtimerois heureux de vous l'immoler. Néanmoins ne craignez aucune imprudence de ma part. Je ſens trop ce que je dois à votre réputation; l'image des malheurs que vous vous efforcez de me préſenter, n'eſt pas ce qui m'effraie. Si le deſtin barbare me ſépare du ſeul objet qui pouvoit faire mon bonheur, il n'y a plus de félicité pour moi, & je défie le ſort de me rendre plus à plaindre. Mais vos interêts me toucheront tant que je reſpirerai. Reſ-

pectez cependant le préjugé qui intereſſe mon honneur, & ſongez, Mademoiſelle, je vous prie, au mépris qu'un homme lâche inſpireroit à vous-même. C'eſt auprès des femmes que nous prenons les premieres leçons de délicateſſe? Et croyez-moi, cet uſage que vous nommez barbare, ſauve bien des atrocités & des noirceurs, dont les autres nations nous offrent le tableau. Peut-être lui devons-nous les dehors ſéduiſants d'une politeſſe qui étonne les étrangers, & une urbanité qui aſſure le charme des ſociétés. Ce qu'il faudroit pouvoir détruire, c'eſt cette contradiction manifeſte entre l'eſprit général de la nation & le ſyſtême du gouvernement, rien n'eſt plus inconcevable. Mais ni vous ni moi ne reformerons les abus qui naiſſent des meilleurs loix. En vérité peu m'importe, hors vous je ne vois rien, je n'entens rien, vous êtes mon univers. Permettez au plus infortuné des hommes de vous jurer encore qu'il vous adore, qu'il ne peut ceſſer de vous adorer. Grand Dieu! me faudroit-il abandonner tout eſpoir? Que ferois-je des jours qui me reſtent? Vous ne vous expliquez point, Mademoiſelle:

la lettre de Mr. de Crémy dont vous m'avez fait part, me rendoit votre réponſe précieuſe. Elle a paſſé par mes mains, mais elle étoit cachetée, il a fallu reſpecter, peut-être juſqu'au décret de mon malheur. Qu'y avoit-il donc dans cette lettre que je ne pus pas voir? Mr. de Crémy étoit-il appellé? Hé bien! il falloit m'accabler tout d'un coup plutôt que de me laiſſer languir ſous le poids de vos chaînes. Que vous me le rendez odieux cet homme! Hélas, l'illuſion vient encore à mon ſecours! auriez-vous craint que quelqu'une de vos expreſſions ne portât une lueur de conſolation dans mon ame. Ho, ſi vous ſçaviez ce qu'il m'en a coûté pour réſiſter! combien j'ai ſouffert! ſi j'oſois vous avouer.... Mais je ne l'oſerai jamais. Vous mépriſeriez ces mouvements ſecrets d'une paſſion qu'on ne réprime que par des efforts incroyables. A peine les conçoit-on en les éprouvant. Comment les excuſer quand on ne les connoît pas? Adieu, Mademoiſelle, je ſuis encore innocent, je vous le proteſte, mais ne m'expoſez plus, je vous le demande en grace.

BILLET à d'Olmane en réponse à la lettre précédente.

C'En eſt donc fait, Monſieur! cette lettre eſt partie, il ne me reſte plus d'eſpoir qu'en la prudence de Mr. de Crémy. S'il ſe pique comme vous d'un faux point d'honneur, je ſuis perdue ou prête à l'être. Au moins inſtruiſez-moi de vos démarches. J'ai encore une reſſource contre le dernier des malheurs. La mort eſt le reméde à tout.

P. S. J'inſtruirai votre commiſſionnaire de divers endroits où elle pourra me trouver. Ne l'envoyez qu'autant que vous aurez des nouvelles à m'apprendre, je vois que mes lettres ſont ſuperflues par le peu de fruit que j'en retire, & dès lors qu'elles ceſſent d'être utiles, ce commerce ceſſe d'être innocent.

*LETTRE de d'Olmane à Mademoiſelle de *** en envoyant chercher le billet cy-deſſus.*

N'Etois-je point encore aſſez infortunée, Mademoiſelle, falloit-il ajoûter à mes malheurs celui de vous déplaire ? Qu'ai-je donc mandé de ſi outrageant à Mr. de Crémy pour vous obliger à épouſer ſa cauſe ? C'eſt lui qui m'écrit le premier d'un ton de menace, vous voudriez que j'eus l'air de ramper. C'eſt lui qui veut me ravir un thréſor, & vous voudriez que j'eus de l'amitié pour lui. N'eſt-il point aſſez dur de l'eſtimer en le haïſſant?... Oui je le hais, je le déteſte, je l'abhorre. S'il m'étoit permis j'irois le lui dire en face ; vous ſeule mettez des bornes à ma fureur. Ha, Mademoiſelle, c'eſt moi que vous réduiſez au déſeſpoir ! je vous demandois pour toute grace un mouvement de compaſſion, & vous m'accablez de reproches, vous dédaignez d'écouter mes ſerments, vous refuſez d'en croire un malheureux qui ne reſpire que pour vous, vous faites plus : vous allez juſqu'à mépriſer ſes ſentiments, vous oſez les dégrader en les dépouillant

dépouillant des principes qui les ont fait naître, qui les accompagnent, & qui les ſoutiendront tant que j'exiſterai. Ce n'eſt pas votre maniere de ſentir, dites-vous; hélas, je ne le ſçais que trop! elle vous eſt inconnue, je ne vous ai jamais cauſé, peut-être, que quelques legéres émotions, effet de la bonté de votre ame, bien plus que de la ſenſibilité de votre cœur. Si je pouvois me flater que vous éprouvaſſiez pour moi la millieme partie de ce que je ſens pour vous, j'irois mourir de joie à vos pieds. Dieu, quel dédommagement! que je ſerois heureux! parlez, Mademoiſelle, que faut-il faire pour le mériter, pour m'en rendre digne, pour vous convaincre que je le ſuis? Parlez, & vous me verrez voler où le bonheur, la gloire & la vertu m'appellent. Ho, ma bonne amie, un peu de juſtice! je remets mes plus chers intérêts entre vos mains, vous avez trop d'élévation dans l'ame pour m'écarter de la voie de l'honneur, ſoyez mon guide. Hélas, vous pourriez être ma conſolation!

*LETTRE de Mademoiselle de ***, à Madame de Renelle.*

QUe d'événements j'ai à vous apprendre, chere Maman, & que j'aurois besoin de vos sages conseils! mais ai-je le temps de vous les demander quand les accidents naissent coup sur coup, qu'ils exigent une prompte détermination, & qu'il s'agit de prévenir une chaîne de maux, dont la perspective seule vous fera trembler. Ha, ma bonne amie, que ne vous ai-je près de moi! votre prudence guideroit mes pas chancelants & calmeroit mes inquiétudes. Je ne hazarde pas une démarche sans craindre qu'elle ne soit fausse ou téméraire; il semble que plus j'y réfléchis, moins je me rassure; ma raison se refuse aux lumieres que je cherche, il faut m'en rapporter à la bonté de mon cœur, & la bonté nous égare souvent. Vous le sçavez, ma bonne amie; mais ce que vous n'imagineriez pas, ce sont les nouveaux malheurs qui m'accablent. Lisez les lettres cy-jointes, elles vous instruiront mieux que je ne pourrois le faire dans le trouble & l'agitation où je suis. J'ap-

préhende bien que vous ne blâmiez ce myſtérieux commerce avec d'Olmane, parce qu'il entraîne néceſſairement une confidente. C'eſt, il eſt vrai, une fille du bas étage, qu'il paie aſſez cher pour l'engager au ſecret. Cependant ſi elle y manquoit, que de ſoupçons injurieux, que d'humiliations! mais comment faire? Mr. de Crémy lui-même me met dans le cas de ne pouvoir reculer, puiſqu'il choiſit cette voie de préférence. Mon Dieu, que j'en veux à ſon officieux donneur d'avis! Si d'Olmane venoit à le découvrir, ce feroit le comble de mes maux. Je n'ai jamais ſi bien compris combien il m'eſt cher, que depuis que ſes jours me paroiſſent en danger. Néanmoins je m'obſerve, & j'eſpere que vous ſerez contente du froid de mes réponſes. Mais que ne m'en coûte-t-il pas! Falloit-il que de tous les obſtacles qui pourroient naître, ce fût préciſément le ſeul affligeant pour moi qui ſurvînt? Je ne conçois pas quel interêt on a pu avoir à prêter ce maudit propos au malheureux d'Olmane. S'il a des ſuites, chere Maman, je ne vous répons plus de mon courage. Il faut ou mourir, ou m'enſévelir pour jamais. Adieu,

mon unique amie, voici l'heure du rendez vous : que ce terme me choque & m'humilie! je vous quitte; demain un exprès vous portera ce paquet, trop gros pour l'envoyer par la poste; mais je ne le fermerai point encore afin d'y pouvoir joindre les nouvelles que peut-être je recevrai ce soir.

P. S. Il n'y a rien de nouveau de la part de Mr. de Crémy, chere Maman : je vous envoie le billet de d'Olmane; vous verrez s'il est fait pour me rassurer. Pourroit-on s'en fier aux résolutions que forme le désespoir? D'ailleurs la jalousie vient encore aigrir le sien : parce que j'ai dit que Mr. de Crémy étoit estimable, parce que j'ai craint pour les jours de tous deux, il m'accuse de l'aimer, de le préférer. Moi l'aimer! ha, ma bonne amie, que les hommes sont injustes, & que je suis malheureuse! encore, s'il m'étoit permis de me justifier! mais non : il faut souffrir & me taire. C'est bien à moi à m'écrier; ò vertu que tes devoirs sont durs & pénibles à remplir! ma bonne amie, aidez-moi, veillez sur votre enfant, secourez-là ou elle succombe.

Voici une lettre de Madame de St. Sirant, je n'ai pas la force de la lire,

vous me la renverrez, chere Maman, ſi elle exige réponſe.

*REPONSE de d'Olmane au dernier Billet de Mademoiſelle de ***.*

DEſtin cruel & barbare, quand te laſſeras-tu de me pourſuivre? Et vous, Mademoiſelle, plus cruelle encore, quelle image m'offrez-vous? Avez-vous pu me connoître aſſez peu pour croire que je la ſoutiendrois? Par reſpect, par ménagement je me tais ſur la révolution qu'elle a produite. J'en ſuis revenu. Hélas! Dieu m'eſt témoin que ce n'étoit pas mon deſir: ma mort vous eût affranchie de toute crainte, elle eût expié mes fautes, elle vous eût aſſuré des jours ſereins. Malheureux, tu n'as pas obtenu une larme pour prix de ton amour! Mais vous euſſiez été tranquille, Mademoiſelle, & je ne ſouffrirois plus de vos maux, car dans cet inſtant j'oublie les miens. Raſſurez-vous, je n'attenterai point aux jours de Mr. de Crémy, je vois trop bien qu'ils vous ſont chers, ſes vertus vous ont captivée, ces mêmes vertus me le rendent plus haïſſable peut-être: mais vous l'aimez, vous

le préférez, ne tremblez plus pour lui, je connois la victime qu'il vous faut immoler, je sçaurai fraper le dernier coup quand il en sera temps. Vous commencez l'ouvrage, je le couronnerai. La violence de ma douleur préviendra l'effet du désespoir. Assurez-moi seulement que vous me pardonnez, afin que mon dernier soupir ne puisse pas être un regret de vous avoir offensé ; mais qu'il soit un souhait pour votre bonheur, & une preuve que le mien en a toujours dépendu.

---

*LETTRE de Madame de Saint-Sirant à Mademoiselle de ***, envoyée aussi à Madame de Renelle.*

TEs conseils sont quelquefois bons à suivre, ma chere; il est sûr que plus on accorde à la nature, plus elle abuse de ses droirs. Je me suis élevée au-dessus de ses foiblesses, indignes des femmes comme nous. J'ai supprimé les larmes ; j'ai saisi avidement toutes les dissipations qui se sont présentées, & me voilà revenue de mes évanouissements. Crois que sans un dérangement dans ma santé je n'eus pas si fort pris les choses au tragique. Je sens encore

la perte de mon enfant; je regrette le départ de Mr. de Norfalque. Tu connois assez mon cœur pour n'en pas douter. Mais ces frayeurs, ces remors, ces repentirs puériles, c'est ce que j'appelle à juste titre des petitesses que la raison désavoue. En vérité c'est une chose bien humiliante que la facilité de notre frêle machine à se détraquer. Je rougis de l'état où les maux du corps avoient réduit ma bonne tête. Puis quand je réfléchis qu'il se peut bien que les préjugés qui ont commencé mon éducation y aient aussi contribué, je me rassure, parce qu'il me semble que ce doit être un malheur commun à tous, & j'en rirois volontiers avec toi; mais ici je m'en garderois bien. Ne s'avise-t-on pas d'imaginer que j'ai contracté l'obligation de rester dévote? En vérité cela est du dernier plaisant! Quand je radoterai, à la bonne heure. Mais d'ici-là j'ai encore le temps de jouir. Pour entrer en lice, écoute une bonne histoire: Mr. de Norfalque qui ne peut pas perdre de vue mon voyage de Paris, m'a envoyé le Chevalier de *** son frere, pour m'aider de ses conseils. Ce Chevalier est vraiment très-agréable, il a plus

d'uſage du monde que l'aîné, autant d'eſprit & plus de reſſources en intrigues. Il n'auroit pas fait l'école à laquelle Mr. de Norſalque doit ſon congé. Mais enfin nous nous retrouverons, j'eſpere. Les grands reſſorts d'une très-petite machine ſont déja en mouvement. Nous avons un procès au Parlement, on fait écrire qu'il eſt néceſſaire de l'aller ſolliciter. Mon cher époux donnera dans le panneau, Madame ſa femme s'y prêtera par raiſon, les deux freres s'y trouveront par hazard, & quand une fois nous ſerons réunis, les rieurs ſeront de notre côté. Comme tu le comprens bien, avec de tels conſeillers les maris n'ont pas beau jeu. Mais à propos de mari, dis-moi un peu, ma chere, où en eſt ton mariage? Je rencontrai M. de Crémy, il y a une quinzaine de jours, & j'en fus beaucoup plus contente que je n'imaginois pouvoir l'être d'après le portrait qu'on m'en avoit fait. Cet homme n'eſt ſilencieux qu'avec les ſots, il a ſçu me démêler dans la foule, nous avons cauſé deux heures enſemble; il m'a étonné. Comme j'étois prévenue qu'il n'aime pas qu'on le queſtionne ſur ſes affaires, je ne lui ai point parlé de toi,

j'ai ſeulement tâché de l'examiner avec ſoin pour t'en rendre compte. Mr. de St. Sirant l'a revu depuis, ils ſe ſont preſque liés, au moins ſe ſont-ils promis de ſe voir, j'en ſerai fort aiſe. Tout le monde s'accorde pour penſer que tu ſerois très-heureuſe de former un ſemblable établiſſement. La fortune eſt conſidérable. Mais conſulte ton cœur, puiſque tu préféres ſes avis à ceux de la raiſon. Adieu ma chere, je te ſouhaite tout le bonheur poſſible, quelque parti que tu prennes.

J'avois donné rendez-vous au meſſager que j'avois envoyé à Madame de Renelle dans une avenue oppoſée à celle où j'attendois ordinairement des nouvelles de d'Olmane, je craignois fort de manquer l'un ou l'autre, mais la fille en queſtion m'attendit, & je reçus preſque en même temps les deux lettres ſuivantes.

REPONSE de Madame de Renelle.

VOtre meſſager ne m'a laiſſé que deux heures pour ma réponſe, chere petite; il m'en a fallu employer une grande partie à lire vos papiers, j'ai été dérangée par d'autres occupa-

tions indiſpenſables, & il me reſte bien peu de temps à être avec vous, je vais commencer par l'eſſentiel, puis je traiterai le reſte à mon aiſe.

Je déplore, ma chere enfant, les circonſtances malheureuſes qui vous mettent dans le cas de vous livrer à une ſorte d'intrigue : les mieux conduites entraînent toujours bien des ſoins, bien des peines, bien des inquiétudes. Tout ce qui bleſſe la droiture doit alarmer la délicataſſe d'une fille bien née; je vois avec plaiſir que la vôtre en ſouffre, mais vous ne pouviez guere l'éviter qu'en indiquant une autre voie à Mr. de Crémy, & cela avoit encore ſes inconvénients. Quand un petit mal préſent, que l'intention juſtifie, peut prévenir de très-grands maux, il faut ſçavoir s'élever au-deſſus des ſcrupules, & ſe rappeller qu'il eſt des exceptions aux meilleures régles. Soyez attentive ſeulement à faire ceſſer ce commerce le plutôt que vous le pourrez, car malgré toutes vos précautions le ſentiment vous trahit, il perce en dépit de votre réſerve, & il n'échapera ſûrement point à la vanité de d'Ormane. Que vos réponſes ſoient laconiques. Moins vous

parlerez, moins il vous pénétrera.

Je ne concevrois pas plus que vous, quel motif a pu le porter à donner un avis si déplacé à Mr. de Crémy, si je n'avois un peu plus d'expérience, car les ames droites pénétrent difficilement les détours des caracteres faux, cependant rappellez-vous la lettre de Mr. de Plenneton à Mr. de Niord; c'est je crois le nœud gordien de ceci. Cet homme ainsi que sa femme s'étoient flatés que Mr. de Crémy ne se marieroit pas, il est aisé de le voir. Furieux de ce mécompte, peut-être ont ils cru faire manquer le mariage par cette calomnie. Quelle infamie direz-vous! comment noircir quelqu'un par des vues d'interêt aussi éloignées? Mais voilà les hommes : avides & insatiables de biens, ils sacrifient tout à cette vaine idole que le moindre événement peut renverser, & qui les tyrannisant sans cesse, ne les laisse pas même jouir du bien-être effectif dont ils sont en possession. Ils veulent toujours anticiper sur l'avenir, & rapporter tout à eux.

Je ne vous donne point ces conjectures pour vraies, le temps nous éclaircira le mystere. Quant à vos ap-

préhenſions ſur les ſuites de cette affaire, calmez-les, ma chere petite; Mr. de Crémy me paroît ſenſé & prudent, j'eſpére qu'il ne prendra pas de mauvaiſe part la réponſe de d'Olmane. Il ne pouvoit guere en attendre une autre; croyez que les hommes ſçavent s'entendre; ſouvent même, pour l'honneur de leur eſpece, ils ſont bien aiſes de rencontrer des ames hautaines. Ce ſont d'étranges animaux avec leur fierté, ils en font toute leur gloire, bien heureux quand ils n'y bornent pas toutes leurs vertus.

J'ai été enchantée de la lettre que vous a écrit Mr. de Crémy; votre réponſe n'eſt peut être pas auſſi franche qu'elle pouvoit l'être. Au reſte il ne s'en payera certainement point, ainſi vous pouvez y revenir. Je ne ſerois pas fâchée que cette petite correſpondance le mît à portée de déveloper ſa maniere de penſer ſur les femmes, & ſur-tout ſur ce qui peut avoir rapport à la ſociété intime du mariage. Si vous pouvez l'y engager adroitement, nous nous aſſurerons de ſon caractere & de ſes mœurs. Je voudrois bien auſſi avoir la clef de quelques-unes de ſes phraſes touchant l'amour,

les paſſions, les dangers d'aimer ſa femme, & s'il en parle encore, tâchez de le faire expliquer.

Adieu, ma chere enfant, on vient preſſer ma réponſe, je ſuppléerai demain à l'étendue qu'elle devroit avoir. Comptez que je ne vous abandonnerai pas : prenez courage, il n'y a que les ames foibles qui ſe laiſſent abbatre par le malheur ; il éleve les autres & leur prête un nouveau luſtre.

*LETTRE de d'Olmane à Mademoiſelle de ***.*

CE n'eſt donc que de mon ennemi, Mademoiſelle, qu'il me faut attendre la permiſſion de vous écrire, & la faveur de recevoir un mot de réponſe? Quel ſort eſt le mien ! jamais mortel fut-il plus malheureux? Sans les lettres qui m'arrivent aujourd'hui, ſoyez aſſurée que je n'aurois pas oſé enfreindre vos ordres; j'étois réſolu de m'y ſoumettre. Quelques combats que l'amour, la haîne, la vengeance, toutes les paſſions réunies puiſſent me livrer, & malgré la douceur qui ſuit la plainte, je veux tâcher de ne plus vous importuner des miennes. L'inſenſibilité

avec laquelle vous les recevez, me fait sentir que ce n'est plus vous ouvrir mon ame, c'est la déchirer, c'est livrer mon cœur aux plus affreux tourments; mais enfin il souffre par vous & pour vous.

A quelle extrémité l'infortune réduit-elle les hommes pour trouver des motifs de consolation? Grand Dieu, vous le voyez! J'adore encore la main qui me frape, & les coups qu'elle me porte sont le seul bien qui me reste. Helas, qui m'auroit dit, il y a deux fois vingt-quatre heures, que je regretterois aujourd'hui un état que je déplorois alors? Je l'eus cru impossible. Cependant quelle différence! je pouvois vous parler de ce que je sentois, je croyois entendre cette touchante exclamation qui vous échapoit dans ces premiers billets où vous ne craigniez point de nommer un nom qui auroit pu être le vôtre: d'Olmane, me disiez-vous! je m'attendrissois. Une délicieuse yvresse s'emparoit de tout mon être, & maintenant je suis anéanti. Ciel, tout a donc des bornes en ce monde! & pour moi seul le malheur n'en a point..... Mais je ne voulois pas me plaindre; pardonnez, Made-

moiſelle ; mes larmes vont effacer ce que mon cœur n'a pu contenir. J'eſpere que vous n'y pourrez plus voir que ce qui eſt relatif à Mr. de Crémy. Cy-joint ſont ſes lettres, j'attendrai pour faire ma réponſe que vous m'en ayez preſcrit les termes. J'aurois peur que vous ne m'imputaſſiez l'excès auquel il paroît qu'il prétend en venir. En obſervant tous les ménagements que je garde par rapport à vous, vous ne voudriez pas, j'imagine, qu'on flétrît le reſte de mes jours. J'ai vécu en galant homme, laiſſez-moi mourir en homme d'honneur, je n'ai plus d'autre grace à vous demander.

LETTRE de Monſieur de Crémy à d'Olmane, incluſe dans la précédente ainſi que celle qui ſuit.

LE ton avec lequel vous me répondez, Monſieur, n'eſt pas celui dont on uſe communément avec un homme qui a pu ſe croire offenſé. Le reſpect que vous avez pour Mademoiſelle de *** peut lui plaire beaucoup, mais il ne prouve rien envers moi. Ce n'étoit point une déciſion ſur la force des préjugés que j'attendois

de vous, c'étoit une explication pure & ſimple ſur les propos qui me ſont revenus. Ils méritent le déſaveu de tout homme incapable de les tenir. Or vous m'alléguez des raiſons plus ſuſpectes que recevables par la ſatisfaction que vous m'offrez. Si vous penſez me la devoir, je ne la refuſerai pas, ſoyez en ſûr. Juſqu'à préſent je ne ſuis point encore ſouſtrait à votre reſſentiment, car les circonſtances qui l'ont fait naître, ſubſiſtent dans la même force. Mademoiſelle de *** en eſt l'arbitre, elle prononcera, & je tiendrai ce que je lui ai promis ſans prétendre m'arroger des droits à ſa reconnoiſſance. Conſéquemment il ne m'eſt pas venu dans l'idée de chercher à en exiger de vous ce ſentiment : il ne ſe demande ni ne ſe refuſe, mais il ſe mérite, & ſe paie à la maniere de ceux qui l'éprouvent. Celui qui l'exige en connoît bien peu le prix, car il s'expoſe à le perdre. J'ai l'honneur d'être dans les mêmes termes que vous, &c.

P. S. Recevez mes remercîments de l'exactitude que vous avez bien voulu mettre dans le petit ſervice que je vous demandois ; ſi je connoiſſois une voie auſſi ſure, je vous éviterois ces ſoins.

LET-

*LETTRE de Monſieur de Crémy à Mademoiſelle de ***.*

NOn, Mademoiſelle, les bruits qui courent n'ont point affoibli mon eſtime, & je vous proteſte que votre franchiſe augmente mon reſpect. Je ne chercherai point à pénétrer plus avant dans vos ſecrets. Le Marquis de d'Olmane vous aime, il vous a plu, c'eſt m'en avoir dit beaucoup plus que je n'avois droit d'attendre. Permettez-moi cependant encore une queſtion.

Je ne vous demande plus aujourd'hui ce que vous voulez vous cacher à vous-même, je vous demande ſeulement ce qu'il eſt indiſpenſable que je ſçache, c'eſt la conduite qu'il me reſte à obſerver. Qu'une bienſéance tyrannique ne vous retienne pas, ſongez qu'il y va de votre bonheur, oubliez que vous parlez à une perſonne intereſſée, & peignez vos intentions au naturel.

Si j'oſois, j'interrogerois votre cœur ſur trois points.

1°. Les obſtacles que vous croyez inſurmontables, ſuffiront-ils pour obliger d'Olmane de renoncer à ſes vues?

2°. En les ſuppoſant inſurmontables, & l'eſpérance évanouie, vos ſentiments pour lui ceſſeront-ils?

3°. Seriez-vous diſpoſée à former un autre établiſſement, préſumez-vous pouvoir agréer celui que j'ai l'honneur de vous offrir?

Voilà, Mademoiſelle, trois objets importants à examiner: tant que vous ne daignerez pas m'en donner une ſolution préciſe, je n'hazarderai pas de vous aller rendre des hommages qui pourroient vous déplaire. Il n'eſt point néceſſaire d'être amoureux pour ſe marier, je répéte même qu'il vaut mieux ne pas l'être à bien des égards; mais je crois qu'il faut un cœur dégagé de toute autre affection, afin que celle qui doit y naître tire ſon origine de la connoiſſance qu'on acquiert des qualités réciproques; quand la bouche a dit oui, c'eſt au ſentiment à le ratifier. Mais ſi le ſentiment démentoit ce oui, que de malheurs n'en réſulteroit-il pas? car il n'eſt plus permis après l'engagement de remonter au principe de l'intention. On doit partir du fait évident pour remplir tous les devoirs qu'impoſe l'état qu'on a embraſſé, & ces devoirs ſont bien plus ſtricts pour

les femmes que pour les hommes : je ſuis fâché de le dire, en introduiſant les préjugés ils ont eu ſoin de s'affranchir de leur joug; ils l'ont appeſanti ſur votre ſexe. Mais toujours ſeroit-il injuſte qu'une femme punît un honnête homme de la préférence qu'il lui a donnée ſur nombre d'autres, & de ce que ſes parents l'ont contrainte d'y répondre? Mademoiſelle, plus je réfléchis, plus je ſuis effrayé des repentirs que préſage une union formée ſous les auſpices de la vanité, de l'ambition & d'une convenance apparente... Voyez qu'en dépit de tout ce qui m'engage à deſirer votre main, je ne cherche point à vous ſéduire; au contraire je vous préſente un inconvénient à craindre, il me ſemble que vos réflexions ne peuvent embraſſer trop d'étendue; penſant trop bien pour ne pas vous ſoumettre aux principes reçus dès qu'une fois vous en aurez contracté l'obligation, je vous exhorte à en tirer d'avance toutes les conſéquences poſſibles; prévoir le malheur, c'eſt ſouvent l'éviter, ou du moins ſe ménager des reſſources quand il arrive.

J'ai l'honneur d'être.

*REPONSE de Mademoiſelle de *** à Monſieur d'Olmane.*

NOn, Monſieur, ce n'eſt point à Mr. de Crémy que vous êtes redevable de mes Billets, c'eſt aux événements. Avec plus de juſtice vous ne verriez dans ma conduite qu'une exacte bienſéance, de laquelle je m'étonne que vous m'ayez cru capable de m'écarter. Il eſt aſſez déſagréable pour moi d'être forcée de me prêter à un commerce que mes principes condamnent. N'eſpérez point que je m'expoſe jamais à ce qu'ils me le reprochent. Si j'étois moins ſenſible, je ne m'en plaindrois pas. Vous n'êtes pas le ſeul qui ſouffrez, j'éprouve des peines réelles, & vous vous en forgez d'imaginaires, ainſi nos poſitions ſe rapprochent beaucoup. Puiſſe cette réflexion adoucir l'amertume des vôtres!

La lettre que Mr. de Crémy vous a écrite m'attriſte autant qu'elle m'inquiéte : le moyen de diſputer ſans ceſſe ſur des mots, tandis qu'on eſt d'accord ſur le fond ! Expliquez-vous donc, je vous en ſupplie, de maniere qu'il ne reſte plus d'équivoque. Dieu

m'eſt témoin qu'aucun interêt perſonnel ne pourroit me porter à exiger de vous rien qui pût ternir votre gloire. Mais qu'appellez-vous mourir en homme d'honneur : eſt-ce d'aller s'égorger avec art & fureur, pour des offenſes que l'un n'a point commiſes, & que l'autre n'a point reçues ? quel abominable préjugé ! votre vie eſt-elle à vous pour en diſpoſer ainſi au gré de vos paſſions, & l'expoſer au hazard ſans néceſſité ? Citoyen de l'état, ſongez qu'elle appartient à la patrie. Si on vous manque, c'eſt elle qu'on outrage, puiſque vous faites partie des membres qui forment le tout ; alors il eſt de votre devoir de la venger, voilà ce me ſemble, l'unique point de vue qui a fait tolérer les duels. Les choſes de conventions peuvent devenir des loix juſtes. Mais ſçachez mieux faire l'application de ces loix, & ne confondez pas le faux point d'honneur avec le véritable : le premier ſe ſuggére par une baſſe vengeance qui n'admet plus de bornes, le ſecond trouve ſa régle dans le motif qui le détermine, & ce motif doit être la cauſe générale bien plus que l'interêt particulier. Monſieur, les erreurs des autres rectifient

quelquefois notre jugement. Si le vôtre eſt en défaut, c'eſt l'ouvrage des poſitions. Impoſez-leur ſilence, réfléchiſſez ſur les malheurs innombrables qu'entraîneroit une fauſſe démarche; repréſentez-vous l'état où elle me réduiroit. Touché par toutes ces conſidérations, dictez votre répoſe à Monſieur de Crémy, à qui je vais faire la mienne. Adieu, Monſieur; quand vous ſçaurai-je heureux & tranquille?

---

*REPONSE de Mademoiſelle de *** à Mr. de Crémy, jointe à la lettre précédente.*

JE ſuis trop vraie, Monſieur, pour vous dire que j'ai cru avoir ſatisfait à ce qu'exigeoit de moi votre premiere lettre; j'avois même prévu vos nouvelles queſtions. Mais vous l'avouerai-je? je n'oſe encore y répondre, j'ai beſoin de temps pour m'examiner. Vos obſervations me font ſentir la néceſſité de multiplier les miennes. Aurez-vous la patience de ſoutenir ces ennuyeux délais pendant leſquels je ne vous preſcrirai ſûrement pas ce que vous devrez faire. J'admire votre conduite, Monſieur; croyez qu'il ne dé-

pendra pas de moi de vous en marquer toute ma reconnoiſſance, & que les hommages qu'il vous plaira venir me préſenter ne peuvent plus m'être à charge. Pourquoi voudriez-vous me priver de l'honneur de vous voir? Si j'ai un jour celui de vous appartenir, nous nous en connoîtrons mieux. Si je ne l'ai pas, la connoiſſance ſera toujours faite, & je pourrai avoir obtenu une part dans votre eſtime. Je ne crois pas plus que vous, qu'il ſoit néceſſaire d'être amoureux pour ſe marier, mais au moins faut-il être ſûr qu'on ſe convient. L'union, la tranquillité, le bonheur dépendent des rapports des caracteres; en les étudiant d'abord, on pourroit prévenir une infinité de combats intérieurs. Il ſeroit moins humiliant, ſelon moi, de s'entendre dire vous conviendrez à d'autres, qu'il ne doit être affreux de ſentir qu'on ne ſe convenoit pas. Et je ne ſçais d'où vient l'on rougiroit ſi fort de laiſſer lire dans ſon ame quelqu'un qui immanquablement parviendra à en découvrir les défauts. C'eſt à mon gré une des circonſtances où les foibleſſes des autres conſolent le plus, car chacun a les ſiennes, & l'a-

mour propre trouve par-tout des indemnités ; l'interêt ſeul craint le grand jour. On ne conſulte que lui pour former un établiſſement. Mais ſoyez certain qu'il ne domine point mon ame, & que quelque avantage que vous m'offriez, Monſieur, je ne l'accepterai qu'autant que mon cœur n'aura point à murmurer. Oſerai-je vous demander pourquoi en raiſonnant ſi juſte ſur la ſource des préjugés, vous paroiſſez attaché au plus grand de tous? Il eſt dangereux d'aimer ſa femme, dites-vous ; vous fuyez l'amour, vous craignez les paſſions. Ces phraſes, vous en conviendrez, laiſſent une libre carriere à l'imagination. Le moins qu'elles induiſent à penſer, c'eſt qu'en général vous avez aſſez mauvaiſe opinion de notre ſexe, & cela peut faire naître des craintes ſur la maniere dont vous vous conduirez avec la femme qui vous tombera en partage. Ne vous y trompez pas, Monſieur, nous ſommes vos compagnes, vos amies ou nous devons l'être : pour moi je déclare tout haut que je ne me ſens pas plus née pour plier, que pour ramper. En ſçachant ſouffrir qu'on me repréſente mes torts, j'aurai toujours le

courage de ne céder qu'à la raifon.

J'ai cru, Monfieur, qu'au hazard des événements à venir, il m'étoit permis, même prefcrit de ne vous point cacher ma maniere d'envifager ces importants objets. Ce fera à vous de profiter des lumieres que ma franchife me porte à vous donner fur mon caractere. Regardez-la, je vous prie, comme l'effet de ma confiance, & me faites l'honneur de me croire votre, &c.

BILLET de d'Olmane en envoyant chercher les lettres précédentes.

EN attendant votre réponfe, Mademoifelle, avec toutes les agitations & les perplexités inféparables d'un amour malheureux, j'ai écrit dix lettres à Mr. de Crémy; mais quelqu'effort que je me fois fait pour modérer ce qu'il vous a plu nommer ma pétulante vivacité, je tremble toujours que vous ne foyez mécontente. D'honneur je n'ofe pas vous envoyer une de ces lettres, j'ofe encore moins la faire partir fans votre approbation. Quel parti prendre, Mademoifelle? Il n'en eft qu'un feul, foyez fûre qu'il terminera toute difpute: permettez-

moi d'aller trouver Mr. de Crémy, nous nous expliquerons enſemble, j'en brûle d'impatience. Néanmoins fiez-vous à ma prudence, je vous promets d'uſer de toute la douceur, de toute la politeſſe & de tous les ménagements poſſibles, j'aurai ſans ceſſe l'interêt de votre réputation préſent à l'eſprit, comme votre image l'eſt à mon cœur. Quel plus puiſſant motif pour me retenir dans les bornes que vous deſirez!

Adieu, Mademoiſelle; je ne vous écris que quatre mots afin que vous puiſſiez me répondre ce ſoir : quel plaiſir j'aurai à baiſer ce billet! il me fera oublier un inſtant mes malheurs. Hélas! rien n'eſt indifférent quand on aime; tout flate, tout agite, on chérit juſqu'à ſes peines.

REPONSE au billet de d'Olmane.

QUe voulez vous faire, quel noir projet vous agite? d'Olmane, de grace, renoncez-y! je me jette à vos genoux, voyez couler mes larmes, je vous en prie, je vous en ſupplie, ne me faites pas mourir d'inquiétude; mon ame y ſuccomberoit.... Le tremblement me ſaiſit au point de ne pou-

voir vous en dire davantage, mais j'eſpere que cela ſuffira pour vous arrêter. On doit craindre d'affliger ce qu'on aime.

LETTRE à Madame de Renelle.

CHere Maman, ſoutenez moi, mes forces m'abandonnent. Depuis hier au ſoir je ſuis dans un état affreux, j'ai verſé cette nuit des torrents de larmes; mais quelle foible reſſource! il faut attendre la fin du jour pour avoir des nouvelles. D'Olmane vouloit partir pour aller s'expliquer avec Mr. de Crémy, voyez les lettres & le billet cy-joint. Hélas! qui ſçait ſi le mien l'aura retenu? Ces hommes ſont d'une fierté ſi extravagante, qu'ils y ſacrifient tout. En vérité, ma bonne amie, au moindre bruit tout mon corps friſſonne, mon imagination ſe crée mille monſtres, il me ſemble voir d'Olmane baigné dans ſon ſang. Quel malheur! comment y ſurvivrois-je? C'en eſt fait, s'il meurt, vous n'avez plus d'enfant... Grand Dieu, qui connoiſſez mon innocence, écoutez mes vœux; ſi je ne puis être à lui au moins qu'il vive, qu'il ſoit heureux, & que je le voie....

Que je périsse même s'il le faut encore, mais qu'il vive, & que ma mémoire ne cesse de lui être chere.... Ma bonne amie, les larmes, les sanglots me suffoquent, je vous quitte. Quand recevrai-je votre lettre? J'ai bien besoin de consolation. Adieu, chere Maman, adieu, c'est peut-être pour la derniere fois.

P. S. Comme je cachetois ce paquet le vôtre arrive, c'est une ressource dans l'attente. Ciel quelle attente! il n'est encore que quatre heures, qu'il y a loin d'ici à cinq.

LETTRE de Madame de Renelle.

IL ne m'a point été possible de vous écrire hier comme je vous l'avois promis, ma chere petite. Heureusement rien ne pressoit. J'ai relu attentivement tous vos papiers, & je suis, on ne peut pas plus, contente des procédés de Mr. de Crémy. Vous voyez qu'il ne faut pas toujours juger les hommes sur les apparences, souvent elles sont trompeuses. L'extérieur n'annonce que l'éducation, les actions prouvent les principes. Cependant examinons encore, employez avec adresse les moyens

que je vous ai indiqués, & j'espere qu'avant peu vous serez à portée de vous décider.

Quoique puisse dire d'Olmane, gardez-vous bien de lui communiquer vos réponses à Mr. de Crémy. Autant vous devez de franchise à l'un, autant il est important de dissimuler avec l'autre. Son amour n'éteint point sa vanité, jugez combien elle est dangereuse. D'ailleurs, ma chere enfant, je ne veux point vous désespérer, mais interrogez-vous vous-même, & dites-moi ce que vous attendez de ce sentiment qui trouble votre bonheur. Il est involontaire, me répondrez-vous: d'accord; mais si vous ne le nourrissiez pas par l'espoir, comptez qu'il s'affoibliroit. Chere petite, croyez-moi, frapez le grand coup; engagez d'Olmane à aller retrouver Mademoiselle d'Abcourt. Votre parente & la sienne me disoit hier qu'il ne tenoit qu'à lui de l'épouser, qu'elle lui faisoit des avances continuelles. Tôt ou tard il y répondra, épargnez-vous ce chagrin & ménagez-vous le plaisir de jouir d'une victoire que vous ne devrez qu'à vos propres forces. Il doit être bien satisfaisant d'avoir à s'applaudir

d'un pareil triomphe. Je ſens qu'il vous coûtera, ma chere enfant, & j'en ſouffre parce que j'ai pour vous les entrailles d'une mere. Néanmoins il faut racheter votre tranquillité à quelque prix que ce ſoit; quand vous n'aurez plus d'eſpérance éloignée, les occaſions prochaines vous détermineront plus facilement. La générosité de Mr. de Crémy vous touchera, & peut-être parviendrez-vous à vous attacher ſincérement à lui, car le mérite n'eſt pas toujours où nous avons cru le voir, mais ſouvent où nous avons négligé de le chercher.

Je vous renvoie la lettre de Madame de St. Sirant, vous ferez bien d'y répondre. J'ai appris qu'elle étoit liée depuis peu avec la ſœur de Mr. de Crémy, & elle ne vous en dit mot. Cela m'induit à penſer qu'elle pourroit bien avoir auſſi un peu de part aux propos qu'on prête à d'Olmane Deux femmes fauſſes enſemble ſont capables de tout quand elles ſe concilient. Remarquez avec quelle circonſpection elle parle de ce mariage. Autrefois elle vous preſſoit, aujourd'hui elle ſeroit très-aiſe que vous ne conſultaſſiez que votre cœur. L'envie la tyranniſe, elle

voit qu'une fortune brillante acheveroit de vous mettre au-dessus d'elle, qu'un homme aimable vous feroit encore valoir : elle sent que vous l'effaceriez, & la perspective seule de votre bonheur lui porte ombrage. La jalousie est fille de l'envie, ma chere petite, & l'envie fut toujours le vice des petites ames. Rangez votre amie dans cette classe, vous ne vous tromperez pas. J'aurois bien parié qu'elle riroit aux dépens de sa raison, dès que le danger seroit passé. Ses remors vont à présent faire place à de nouveaux écarts. Quelle pauvre femme avec toutes ses prétentions ! quand elle dit, *cela est indigne des femmes comme nous*, on entend bien qu'elle veut dire cela est indigne d'une femme comme moi; car elle croit valoir plus que toutes les autres ensemble. Je vous le répéte, c'est l'excès de son amour propre qui d'abord l'a liée avec vous, en lui persuadant que vous étiez aussi bien qu'il le falloit pour orner son triomphe, & elle ose vous vanter la bonté de son cœur. Moi je vous suis garante que toute sa vie elle courra après les grands sentiments, se parera de beaux principes, jouera la prude, affichera le

ſçavoir, feindra la vertu, ſe croira Philoſophe; mettez tout cela dans le creuſet, il n'en ſortira que de la fauſſeté, une extrême foibleſſe, fort peu de jugement, beaucoup de vanité, de l'eſprit ſans fineſſe, & de l'imagination ſans reſſource. Voilà de nos femmes du temps; apprenez à les connoître, ma chere petite, afin de vous en défier; vivez politiquement avec elle, & ne vous y livrez jamais. Adieu, aimable enfant, je vous embraſſe de toute mon ame; il me tarde bien d'apprendre que toutes vos inquiétudes ſont diſſipées.

---

*BILLET de d'Olmane à Mademoiſelle de ***.*

MOi, vous affliger! ha que tous les maux enſemble ſe réuniſſent plutôt ſur ma tête! non, Mademoiſelle, je ne partirai point, vos prieres ſont des ordres; cependant à quelle honte m'expoſez-vous? quel homme faut-il que je ménage aux dépens de mon honneur & de mon amour? Mademoiſelle, il eſt bien dur de ſacrifier tant d'interêts à la fois. Mais vous parlez. O amour! tout ſe tait dans l'univers,

nivers, je n'entens que la voix de celle que j'adore, & j'obéis. Puiſſe ma ſoumiſſion lui prouver à quel point elle m'eſt chere. Depuis ces dernieres circonſtances je n'oſe plus me préſenter devant vous, je crains que ma douleur ne me trahiſſe aux yeux de vos argus. Néanmoins ſi je ne reçois point de vos nouvelles je n'y tiendrai pas, j'irai en demander, me le permettez-vous? J'en ai eu aujourd'hui de Paris, la pauvre petite d'Abecourt eſt preſque auſſi malheureuſe que moi. Hélas! que n'êtes-vous elle-même, ou que ne ſuis-je le fortuné Crémy? Je ne crois pas qu'aucun amant ait jamais été mis à une telle épreuve. Si vous daigniez du moins m'initier dans vos myſteres! mais non: ce ſeroit peu de mépriſer le ſentiment, on mépriſe l'amour & l'amant tout enſemble. Dieu! ſi je pouvois le croire. Pardonnez, Mademoiſelle, des tranſports dont je ne ſuis pas le maître. Les tourments qu'ils me cauſent doivent ſuffire pour les expier. Impitoyable amie, ſi vous êtes d'accord de vos faits, dites-le moi, accablez-moi, que ce ſoit de votre main que je reçoive le coup de grace. Etre à vous, ou ceſſer d'être,

il ne me reste plus d'autre alternative.

P. S. Voici quelle est ma réponse à Mr. de Crémy, elle part par un exprès, marquez-moi si vous en êtes contente.

D'OLMANE à Monsieur de Crémy.

JE voulois aller vous trouver, Monsieur, parce qu'il me semble que c'est l'unique moyen de nous entendre; mais une force majeure m'arrête, Mademoiselle de *** s'y oppose. Sans doute qu'elle vous attend, dans ce cas j'irai vous trouver chez elle, ou vous me ferez l'honneur de me venir voir ici, j'ai celui d'être, &c.

---

*REPONSE de Mademoiselle de *** au Billet de d'Olmane.*

JE vous rens mille graces de votre complaisance, Monsieur; quoique je me fusse flatée que vous auriez égard à mes représentations, j'avois cependant grand besoin de votre Billet. Vos quatre lignes à Mr. de Crémy sont très-bien; mais si vous aviez pu vous dispenser de me nommer, j'en

aurois été plus contente. Je lui manderai de ne plus m'écrire puisqu'il vous en coûte d'être mon correspondant auprès de lui. Mon intention ne sera jamais de faire souffrir personne. Bon soir, Monsieur; la place où je vous écris ne me permet pas de vous en dire davantage; si vous venez & que je sois seule nous nous expliquerons.

LETTRE à Madame de Renelle.

UNe grande partie de mes craintes est évanouie, chere Maman; d'Olmane s'est rendu à mes instances. Il a écrit quatre lignes à Mr. de Crémy, qui, j'espere, le satisferont. Mais quels nouveaux tourments votre lettre cause-t-elle à mon ame? quoi, ma bonne amie, ce n'est pas assez d'envisager que je ne serai jamais à l'homme que j'aime, vous voulez que je le force de me quitter, & le pourrai-je, grand Dieu? Chere Maman, je le vois, vous ne connoissez point l'amour, tout est aisé à qui ne sent rien. Mais prenez mon cœur pour un moment, laissez-vous absorber comme je le suis par sa tendre sensibilité, j'en appellerai ensuite à votre bonne foi, & nous ver-

rons si la barbarie des conseils que dicte l'indifférence ne révoltera point une passion d'autant plus vive qu'elle est innocente & sans remors. Il est doux de se devoir un pareil triomphe, dites-vous : dites plutôt qu'il est aussi inhumain d'en former le projet, qu'impossible de le suivre. On supporte à peine les maux inévitables, comment se résoudroit-on à devenir l'instrument de son propre malheur? & vous ajoûtez impitoyablement que tôt ou tard d'Olmane m'abandonnera. Cruelle amie, que vous ai-je donc fait pour déchirer ainsi mon ame? n'étois-je point assez à plaindre de dévorer toutes mes peines, d'ensévelir tous mes chagrins, de renfermer mes sentiments, de les concentrer au point de les rendre impénétrables aux yeux de celui qui les a fait naître? fut-il jamais de supplice plus grand que d'aimer, & de le taire? non, il n'en est qu'un, & c'est celui d'aimer quand on n'est plus aimé. Hé bien, que d'Olmane justifie votre prédiction, qu'il vole dans les bras de Mademoiselle d'Abecourt. Ciel, qu'ai-je dit? peut-être son inconstance refermera-t-elle mes plaies; quand l'amour devroit se changer en haine, ce seroit toujours

un ſentiment relatif à d'Olmane. O ma bonne amie, à quelle extrémité, à quel déſeſpoir me réduiſez-vous! je ne me connois plus moi-même, quel état! pardonnerez-vous, chere Maman, les écarts où il m'entraîne? En vérité je ſuis digne de compaſſion. Plaignez une infortunée qui, malgré toutes vos cruautés, ſent encore pour vous la plus tendre reconnoiſſance.

P. S. Je vais répondre à Madame de Saint Sirant, puiſque vous le voulez. Mais comment m'en tirerai-je, accablée comme je le ſuis par la douleur? Ma bonne amie, pourquoi tous vos conſeils me coûtent-ils tant à ſuivre à préſent? Autrefois, je me le rappelle, ils portoient la ſérénité dans mon ame. Quand ces temps heureux reviendront-ils?

---

*REPONSE de Mademoiſelle de *** à la derniere lettre de Madame de Saint Sirant.*

JE te félicite, ma chere, ſur ta brillante ſanté. Il faut eſpérer que lors d'une autre couche, il ne te ſurviendra plus de délire. Tu vois le danger qu'il y a de ſe montrer différente de

ſoi-même. Les autres s'arrêtent à ce qui leur paroît le mieux, & exigent que nous nous y tenions conſtamment. Ne ſois donc pas ſurpriſe qu'on attende de toi beaucoup de religion après les témoignages que tu as donnés de la tienne. On part delà pour dire, puiſqu'elle craint, elle croit, & dès qu'elle croit, ſa conduite doit être conforme à ſa croyance. De plus, tu n'ôteras jamais de la tête des gens qui t'entourent, que les heures qu'un malade paſſe dans le danger, ſont autant de rayons de lumiere pour l'ame. Il leur ſemble qu'alors le voile ſe déchire, que la vérité ſe montre à découvert, & qu'il n'y a pas deux manieres de la voir, comme ſi les divers interêts qui agitent l'eſprit foible d'un malade, l'amour de la vie, la crainte de la mort, ce qu'il a peur de quitter, le plus ou moins de choſes qui l'attachent, & qu'il regrette avant même de les avoir perdues, n'étoient pas autant d'objets qui diſtraient l'ame du ſeul objet qui devroit l'occuper alors. Laiſſons ce texte de morale & parlons de ton voyage de Paris. Le ton leger dont tu traites les petites fauſſetés que tu médites, me fait peine, ma chere;

ne connois-tu donc que le plaiſir de faire des dupes ? que je te plains en ce cas ! car la droiture, la franchiſe, la ſincérité ont des charmes bien ſupérieurs. Ce n'eſt pas ſeulement l'affaire du moment où l'on s'y livre, c'eſt une douceur, une ſatisfaction, une ſérénité dont l'ame jouit encore après par le ſouvenir. Si je pouvois rendre un homme vraiment content de lui, je lui ſauverois pendant tout le cours de ſa vie les occaſions de feindre & de diſſimuler, parce que c'eſt le ſort que j'embitionnerois pour moi-même. Il me ſemble qu'on ne peut pas être malheureux lorſqu'il eſt permis d'être vrai. Tu me diras que cela nous eſt preſque défendu ; auſſi devons-nous nous défier de l'habitude dangereuſe qu'une reſſource auſtere peut nous faire contracter. D'abord on ſe cache, enſuite on ſe contrefait, puis on ſe fait un jeu de tromper. On s'amuſe d'avoir à ſes ordres le maſque de toutes les vertus ; tant qu'il ne tombe pas, on tient bon, on ſe pare des attributs qui ſervent d'amorces aux hommes ; mais ſi quelque choſe nous décele, alors plus de ménagements, on finit par être perſide. C'eſt la der-

niere ressource des femmes qui ne peuvent plus en imposer, & voilà où conduit par degrés une dissimulation mal entendue. Gardons-nous de ce danger, ma chere, car les rieurs ne seroient pas long-temps de notre côté, & les maris auroient trop beau jeu. Tu veux sçavoir à propos de mari si j'en prendrai un, cela est vraisemblable. Il ne m'est pas encore possible de t'en dire davantage. Mr. de Crémy me paroît tel que tu l'as jugé, un très-galant homme. J'ai des raisons particulieres pour l'estimer, même pour l'admirer. Ce sont des motifs bien plus persuatifs que le faux éclat des richesses.

Adieu, ma chere, reçois mille remerciments du bonheur que tu me souhaites. Si tu vas à Paris, fais m'en part, je ne blâme point les plaisirs, mais seulement la maniere de se les procurer.

---

*BILLET de d'Olmane à Mademoiselle de ***.*

VOici, Mademoiselle, les lettres que m'a rapporté mon messager. J'étois d'abord décidé de vous les porter moi-même, puis j'ai pensé qu'il me

ſeroit peut-être difficile de vous les remettre. D'ailleurs, puiſqu'enfin vous avez la bonté de me promettre une explication, je voudrois que vous puiſſiez m'indiquer une heure où je fus ſûr de vous trouver ſeule ſans qu'il y parût d'affectation. Cette entrevue remettroit le calme dans mon ame. Vous avez cauſé tous mes maux, vous faites toutes mes peines, au moins que la pitié vous parle un inſtant en faveur du plus malheureux des hommes.

---

*REPONSE de Mademoiſelle de***.*

IL n'eſt guere poſſible de vous ſatisfaire cette ſemaine. On attend du monde ici, remettez votre viſite au lundi. Aſſez ordinairement ma mere dort ſur les deux heures, & Mr. de Prévalle ſe promene. Si le hazard répond à vos deſirs, vous me trouverez dans le ſalon d'été. Hélas en ſerez-vous plus heureux? à quoi peut vous mener cette converſation? je l'ignore encore moi-même. Bon ſoir, Monſieur.

LETTRE de Monsieur de Crémy à Mr. d'Olmane.

OUi, Monsieur, le moyen de s'entendre, c'est de se parler. Je suis fâché que les craintes de Mademoiselle de *** vous aient retenu; plus fâché encore que vous l'ayez instruite de ce dont il s'agit. Cela va l'inquiéter, nous lui devons tous deux des ménagements. En allant lui rendre mes devoirs, je passerai chez vous puisque vous le desirez.

J'ai l'honneur d'être.

*LETTRE de Monsieur de Crémy à Mademoiselle de ***.*

VOus êtes bien la maîtresse, Mademoiselle, de prólonger les délais, je les supporterai sans peine, dès qu'ils peuvent assurer votre bonheur. Tout ce que j'appréhende, c'est que Madame la Comtesse ne se formalise de mon peu d'empressement, elle ne peut pas lire dans mon cœur. Cette considération jointe à la permission que vous me donnez, me détermine à aller vous présenter mes hommages. Je resterai

peu, & je n'arriverai que ſamedi au ſoir, parce que le matin mon projet eſt de paſſer chez le Marquis de d'Olmane. J'ai le plus vif regret qu'il vous ait communiqué mes lettres, n'allez pas vous inquiéter, je vous le demande en grace, Mademoiſelle; croyez que je ſens trop les ménagements qui vous ſont dûs pour m'en écarter. Dans le cas où votre cœur prononceroit pour le Marquis, il eſt certain qu'il y auroit de l'injuſtice de ma part à le lui diſputer, de même qu'il y en auroit de la ſienne à exiger que j'abandonnaſſe l'eſpoir flateur de vous obtenir tant que vous nous tiendrez en ſuſpens. Vous parlerai-je plus ſincérement encore, Mademoiſelle? c'eſt moins l'appréhenſion de vous être à charge qui me fait renoncer au plaiſir de vous voir, que la crainte que vous ne fiſſiez mon malheur. Je le répéte ſans flaterie, vous êtes faite pour inſpirer le ſentiment le plus vif. Je ne ſuis cependant point encore amoureux, mais je ſens toutes les avenues de mon ame s'ouvrir malgré moi aux impreſſions de l'amour. Si je dois vous appartenir, c'eſt un bonheur de plus; & malgré ce que vous nommez mon grand pré-

jugé, comptez que j'en ſentirai le prix. Si au contraire il m'eſt défendu d'aſpirer à vous poſſéder, mon cœur étant une fois engagé, je ſerois plus à plaindre qu'il n'eſt poſſible de l'imaginer, parce qu'avec un extérieur froid j'ai les paſſions très-vives. Les épreuves que j'en ai faites m'ont appris à redouter leur fougue, & m'ont conduit inſenſiblement à adopter ce fameux préjugé qui bleſſe votre délicateſſe. Vous ne concevez pas quel danger on court à aimer ſa femme; il n'y en auroit nul avec vous, j'en ſuis convaincu; mais vis-à-vis de bien d'autres, c'eſt l'écueil du ſage. Pour une femme honnête & vertueuſe, combien d'étourdies & d'inſenſées! diſons plus : combien de femmes vicieuſes capables de profiter du foible de leur mari pour induire à de fauſſes démarches, les obtenir à force d'artifices, & le couvrir de ridicule! ne croyez pas néanmoins, Mademoiſelle, que ces fréquents exemples me faſſent confondre toutes les femmes dans le même rang, ni que j'aie aſſez mauvaiſe opinion du ſexe pour les conſidérer comme des eſclaves : vous le dites fort bien, vous êtes nos compagnes, nos amies, ou

vous devez l'être, & voici quelle eſt ma religion ſur ce point.

L'Etre ſuprême qui nous a créés, ſemble avoir départi à chaque individu les qualités propres à remplir la tâche pour laquelle il eſt né. Il n'a point été dit quant aux maris & femmes, que l'un dépendroit de l'autre excluſivement aux droits de la raiſon, à qui ſeule il eſt permis de gouverner. Je laiſſe penſer à quelques uns qu'il n'a pas même été dit que l'un ſeroit donné à l'autre par des parents qui n'auroient pour objet que des vues d'ambition ou d'interêt, qu'on ſeroit en quelque ſorte forcé par la ſuite d'en prévenir l'abus, de ſe prendre ſans ſe connoître, de ſe garder ſans s'aimer, de ne vivre enſemble que pour ſe déteſter, & ſe rendre mutuellement malheureux. Je ſçais reſpecter les loix établies, j'en ſens toute la néceſſité, quand je les enviſage ſous l'aſpect d'une politique bien entendue & néceſſaire pour maintenir l'équilibre des états & des ſociétés. Je reſpecte encore plus ces loix, lorſque je les conſidére ſous le joug que la religion preſcrit, alors je dis que c'eſt à la Philoſophie de céder, de ſe

taire & d'obéir. Cela posé, je crois qu'il suffit d'être engagé, pour qu'une femme raisonnable, abstraction faite de goût, de sentiment, s'applique à plaire à son mari, qu'elle lui doit des égards, de même qu'elle a droit d'en attendre de lui, pour l'interêt des deux époux. Je ne conseillerai jamais à l'un de ramper devant l'autre. Une ame servile est une ame méprisable à mes yeux. Le mari dont la femme n'a nulle espece de volonté vis-à-vis de lui peut en inférer par une conséquence assez juste, que la complaisance qu'elle a, dégénérera en foiblesse vis-à-vis des autres; il seroit étonnant qu'on fût toujours d'accord; mais la raison doit ramener à l'être. Qui dit raison, dit tout. Le sens de ce mot s'entend bien mieux qu'il ne s'explique. Du côté de la raison se trouve la douceur qui persuade, & non l'autorité qui révolte. De-là naît cette égalité mise dans la nature par le grand Auteur de toutes choses, qui, pour la parfaite union du tout a voulu que l'un eût besoin de l'autre. Mais permettez-moi de l'observer en passant, Mademoiselle, la forme d'éducation que vous recevez en général est la source où se puisent tous

les abus. D'une part elle nous induit & ſouvent nous oblige à nous arroger des droits que fonciérement nous n'avons pas. D'autre part elle cauſe toutes vos erreurs, vos fautes & votre foibleſſe. La premiere leçon qu'on vous donne, & preſque toutes celles qui la ſuivent, tendent uniquement à vous inſpirer le deſir de plaire. On ne vous dit pas qu'en voulant y parvenir, il faut que perſonne autre ne vous plaiſe que celui auquel on vous deſtine. Crainte d'irriter la nature, on laiſſe échouer votre raiſon. Tous les talents vous ſont dévolus comme de droit. On remplit votre tête de vuide, de frivolité, de jolis riens, & pour le cœur il devient ce qu'il peut; l'ame, cette portion ſi précieuſe de votre être, n'eſt pour ainſi dire qu'un mot auquel on veut bien accorder un certain ſens; on vous apprend qu'il faut le ſçavoir placer dans une phraſe; & l'on ne vous dit pas qu'en elle réſide tout ce qu'il y a de bon, & malheureuſement tout ce qu'il y a de vicieux, qu'elle eſt le mobile de tout, qu'elle doit diriger toutes vos affections, & qu'en pratiquant les vertus vous deviendrez vertueuſes, ſoit par amour du bien, ſoit par amour

propre. Au lieu de tout cela, dis-je, on vous laiſſe errer au gré de tous les dangers ; on attend de vous des effets ſans cauſe, il faut que vos ſenſations accélérent vos connoiſſances, tandis que les connoiſſances devroient prévenir vos ſenſations. On ſuppoſe qu'une belle femme doit avoir une belle ame, ou plutôt tant qu'une femme eſt belle bien des gens ne lui demanderoient rien de plus. C'eſt donc une ſorte d'injuſtice que de ſe plaindre ſi hautement des femmes, lorſqu'on ne veut rien faire pour les rendre meilleures. Mais les hommes valent-ils mieux? mon but n'eſt pas de l'approfondir, ni de généraliſer ſi fort mes idées que vous penſiez qu'il n'y ait point d'exception à faire.

Pour finir cette lettre déja trop longue, & pour vous donner une ſolution préciſe à votre demande, je dois vous proteſter, Mademoiſelle, que je n'ai dreſſé aucun plan de conduite : les vertus de ma femme ſeront ma bouſſole. Dans la ſociété intime de deux perſonnes raiſonnables, il faut que l'un propoſe, que l'autre compare, que tous deux réſolvent, c'eſt-à-dire, que la raiſon rapprochent leurs ſentiments,

même

même aux dépens de leurs opinions particulieres ; chacun doit faire uſage de la petite portion de ſupériorité dont la nature l'a doué. Si elle eût voulu que l'autorité ou le deſpotiſme fût tout d'un côté, pourquoi auroit-elle partagé ſes faveurs ? j'oſe me flater, Mademoiſelle, que ces réflexions ſont dignes de vous. Quelque deſir que j'aye de les voir confirmées par votre approbation, je ne vous demande point de réponſe. Je pars dans l'inſtant pour un voyage indiſpenſable, & avant ſamedi au ſoir j'aurai ſûrement l'honneur de vous voir, &c.

LETTRE de Madame de Renelle.

JE reçois votre lettre, ma chere petite, elle me touche ſenſiblement; mais ne me rebute pas encore. L'amour & la vertu combatent dans votre ame, je m'y attendois : vous ſouffrez, plaignez-vous. Il faut que nos amis malheureux aient ce droit, même aux dépens de l'amitié. La mienne ne s'en offenſera jamais, pourvu que cela vous aide à vaincre : oui, ma chere petite, mes conſeils ſont durs, j'en conviens ; ce reproche m'atteſte

que vous ſentez leurs poids, que vous les appréciez, & qu'ils vous fourniſſent matiere à réflexion. S'ils ne vous avoient pas irritée d'abord, j'aurois dit tout eſt perdu, c'eſt un malade qui ne ſent plus le fer, mais vous gémiſſez, & j'eſpere. Mon enfant, voudriez-vous perdre le fruit de tant de combats quand il ne vous en reſte plus qu'un à ſoutenir pour triompher. Non, j'attens plus de courage d'un cœur que j'ai formé au bien. Je ne crois pas même néceſſaire de retracer à vos yeux le tableau effrayant des maux qui vous menacent ſi vous êtes ſourde à ma voix. Je connois trop bien votre ame: la vertu a des attraits pour elle qui l'emporteront toujours ſur l'effet de la terreur. Mais le délire où vous jettent les paſſions eſt trop violent pour durer, ainſi je vous exhorte à profiter du premier moment de calme qui lui ſuccédera. Achevez cette grande œuvre dans la chaleur de l'enthouſiaſme. Défiez-vous, ſur toutes choſes, de cette ſorte de courage qui a beſoin de delai pour ſe fortifier. Que la volonté & l'exécution ſoient l'affaire d'un ſeul inſtant, s'il ſe peut, & la victoire eſt à vous. Je dirois volon-

tiers la victoire eſt à nous, car il me ſemble que c'eſt pour mon propre bonheur que je travaille, tant vous m'êtes chere. Adieu, aimable enfant, j'attens impatiemment la réponſe de Mr. de Crémy. Votre lettre doit le faire parler, s'il n'a point d'interêt de ſe taire, c'eſt-à-dire, s'il penſe, comme je le crois, en galant homme ſur tous les points.

LETTRE à Madame de Renelle.

VOus parlez raiſon, chere Maman, à qui eſt incapable de l'entendre. De grace, épargnez ma foibleſſe; ne me louez pas quand je mérite ſi peu d'éloges; c'eſt m'accabler. Vos reproches m'humilieroient moins, mais vous voulez me livrer aux miens, vous prétendez qu'ils ſeront encore plus durs. Hélas, qu'opéreroient-ils? Vous eſpérez, parce que je gémis; eh bien, ma bonne amie, ceſſez d'eſpérer, car je ne gémis plus. Je ſuis confondue, anéantie, mes maux augmentent tous les jours. Je crois enfin la meſure comble. Mr. de Crémy doit aller trouver d'Olmane ſamedi matin; ils m'aſſurent tous deux d'une prudence ſur laquelle

il m'eſt impoſſible de compter. Non, je n'y compte point, je m'attens à tout, je vois déja les malheurs à venir comme préſents ; & je vous en parle ſans me plaindre, ſans jetter une larme, à peine m'échape-t-il un ſoupir. Jugez de mon état, chere Maman, je ſuis bien mal, puiſqu'à force de ſentir je ne ſens plus rien. Mon ame eſt engourdie par l'excès de la douleur, mon cœur ne palpite plus, mes yeux s'éteignent & ſe refuſent au ſoulagement de mes peines. Vraie image de la mort, il ne me reſte qu'un ſouffle de vie. L'amour & l'amitié me le prêtent ſans doute ; mais ce ne ſont plus que des étincelles qui par leur propre choc vont s'entredétruire. Adieu, ma bonne amie, adieu ! Cy-joint eſt la lettre de Mr. de Crémy. Demain je ferai prier d'Olmane de ne plus m'écrire.

Je ne dirai rien de l'état affreux dans lequel j'étois plongée : cette lettre le peindroit s'il étoit poſſible de le rendre. Mr. de Niord avoit fait prévenir la Comteſſe, qu'inceſſamment Mr. de Crémy viendroit la voir, ſa joie ſembloit inſulter ma douleur. Mr. de Prévalle ni elle ne vouloient point

s'appercevoir que je souffrois. J'avois beau être triste ou mécontente, ils me traitoient avec la même douceur ; & sans nulle pitié, ils me présentoient à chaque quart-d'heure du jour mon établissement comme prêt à être conclu : ils prétendoient sans doute m'accoûtumer à l'idée que jamais je n'appartiendrois à d'autre qu'à Mr. de Crémy. Souvent cela me révoltoit, & je leur répondois d'un ton chagrin que je n'avois encore rien promis : ils feignoient de ne pas m'entendre. Pour d'Olmane il n'en étoit plus question ; Mr. de Prévalle s'attachoit à ne plus prononcer son nom. Etoit-ce de sa part délicatesse ou ménagement ? Sans autre examen je crois que c'étoit mal l'entendre. Le cœur s'irrite plutôt qu'il ne se guérit par une extrême sévérité. De mon côté je n'avois pas assez de confiance en Mr. de Prévalle pour hazarder d'en faire le dépositaire de mes foiblesses ; il me paroissoit trop sage. Les gens de son âge sont naturellement gens à préceptes, ils dogmatisent sans cesse, ils persuadent rarement une jeune personne sensible, à qui il ne faudroit parler que le langage de la tendresse. D'ailleurs, quoiqu'en de-

mandant conſeil on ſemble reconnoître la ſupériorité de celui auquel on s'adreſſe, intérieurement l'amour propre cherche l'égalité dans la perſonne qui eſt conſultée : on veut pouvoir ſe dire quelque jour j'aurai ma revanche, je conſeillerai à mon tour. Cette obſervation que je ne fis pas dans le temps, mais qui eſt dans la nature, ferma toujours mon cœur à Mr. de Prévalle. Ce jour-là il voulut m'en faire des reproches, & m'engager à recevoir Mr. de Crémy d'un air plus ouvert. Peu diſpoſée à l'entendre, je ſortis bruſquement ſans lui répondre, & m'en fus rêver aux malheurs que je n'avois plus la force de pleurer.

Sur les cinq heures je me rendis dans l'avenue pour aller au-devant des nouvelles de d'Olmane, fermement réſolue de lui mander de ne plus m'écrire. Ses lettres étoient un adouciſſement, je l'avoue, mais je ne voulois point l'acheter aux dépens de ma propre eſtime : Madame de Renelle m'avoit trop appris à en ſentir le prix. Or, dès que rien n'autoriſoit plus ce commerce, je ne pouvois l'entretenir ſans reproche. J'avançois à pas lents en réfléchiſſant ſur le ſacrifice que je

méditois, lorſqu'au lieu de la fille que j'attendois je vis à une certaine diſtance un homme bien mis deſcendre d'une aſſez belle voiture; il ſembloit ſe hâter de me joindre, & ſes gens prenoient le chemin du château. Mon imagination me fourniſſoit mille conjectures, & pas une vraiſemblable. N'attendant Mr. de Crémy qu'à la fin de la ſemaine, je ne pouvois pas me figurer que ce fût lui, à peine voulois-je en croire mes yeux lorſqu'il m'aborda. Quel événement vous amene deux jours plutôt que vous ne l'aviez mandé, Monſieur, lui demandai-je, avec un trouble & un ſaiſiſſement extrême? Raſſurez-vous, Mademoiſelle, me dit-il, c'eſt un détour dont j'ai cru devoir uſer pour vous épargner des inquiétudes ſur mon entrevue avec d'Olmane; je ſors de chez lui. Prévoyant le deſir que vous auriez d'être inſtruite, & connoiſſant ſans doute l'impoſſibilité qu'il a de vous entretenir ſeule, c'eſt lui qui m'a enhardi à venir vous chercher dans cette allée : mais calmez-vous donc, Mademoiſelle; d'Olmane ſe porte auſſi-bien que moi, je vous le proteſte. Je tremblois ſi fort, que la parole expiroit ſur mes levres. Mr. de

Crémy parut touché de mon embarras ; il me prit la main, me la ſerra en ſoupirant, & m'obligea de m'aſſeoir ſur le premier banc. J'excite votre compaſſion, Monſieur, lui dis-je ; je le crois & j'en ſuis reconnoiſſante. Croyez, s'il vous plaît, que mes craintes ne portoient pas uniquement ſur les jours de d'Olmane : ne m'apprendrez-vous point comment votre entrevue avec lui s'eſt paſſée? La bonté de votre cœur, reprit-il, m'aſſure que j'avois part à vos alarmes, Mademoiſelle ; mais il n'y avoit rien à appréhender de deux hommes qui vous reſpectent. D'Olmane vous eſt tendrement attaché ; je lui dois ce témoignage. Vous voulez donc ſçavoir, Mademoiſelle, les détails de la viſite que je lui ai faite : d'abord il m'a reçu avec une politeſſe aiſée, qui m'a perſuadé qu'il deſiroit réellement de me voir. Je me rens à votre invitation le plutôt qu'il m'eſt poſſible, Monſieur, lui ai-je dit : j'aurois cependant ſouhaité de voir notre connoiſſance à d'autres circonſtances. Elles ſont ſi heureuſes pour vous, m'a-t-il répondu, qu'il ne vous ſieroit pas de vous en plaindre. Mais pour vous expliquer, ai-je repris, fai-

tes moi l'amitié de me dire quels ſont vos griefs? Je n'en ai nul contre vous, Monſieur; j'envie votre bonheur, je maudis le deſtin, voilà tout: cela ne vous inſulte pas, je penſe. Non, Monſieur; mais j'étois offenſé du peu de juſtice que vous m'avez rendu en me ſoupçonnant coupable d'enlever une femme à un homme qui auroit ſon cœur; & je n'étois pas moins bleſſé du mépris que caractériſoient vos menaces. Monſieur, a-t-il dit d'un ton haut, je n'ai point d'injuſtice à me reprocher, je ne menace jamais indirectement ceux que j'eſtime, & je ne menacerois d'aucune maniere quelqu'un que je mépriſerois; mais je ferai toujours raiſon à ceux qui ſe croient offenſés. Marquis, vous vous emportez, ce n'eſt pas ſûrement votre projet. Mr. de Crémy, je ne fais plus de projets, je les ai vu trop de fois s'évanouir. Les malheureux ne peuvent penſer qu'à ſaiſir le moment: parlez, eſt-ce une ſatisfaction que vous demandez? je ſuis tout prêt.... Il ſe levoit, s'agitoit, cherchoit des yeux ſon épée. J'ai tiré la mienne & la lui ai préſentée en diſant, ne vous inquiétez point, Monſieur, celle-cy ſuffira pour nous

deux. Mon ſang froid l'a déconcerté. Comment, Monſieur, comment l'entendez-vous? J'entens, Monſieur, qu'il ne vous eſt pas permis d'affliger une perſonne à qui j'ai donné ma parole qu'elle n'avoit rien à craindre. Votre parole n'eſt rien, Monſieur. Mais, Monſieur, ſûrement vous lui avez donné la vôtre; & ce doit être beaucoup. J'ai promis de la prudence, Monſieur, rien de plus; & la mienne ne tient plus au flegme affecté d'un rival qui, ſans doute, prétend me narguer. Sortons, Monſieur, ſortons. Très-volontiers, Monſieur. Il remarqua que je ne prenois point mon épée. Monſieur, oubliez-vous où nous allons? Nous allons prendre l'air, j'imagine; cela nous ſera du bien. Treve de mauvaiſe plaiſanterie, Monſieur; prenez votre épée, vous en aurez beſoin. Je ne le préſume pas, Monſieur; cependant je la prens & nous ſortons. A peine fumes-nous à cent pas qu'il me dit de me mettre en défenſe. Nous ſommes trop près de chez vous, lui répondis-je; il ne faut pas nous expoſer à être regardés l'un ou l'autre comme aſſaſſin; avançons. Je le conduiſis au bout de cette avenue; je m'ar-

rêtai pour confidérer le château. N'eft-ce pas là, lui demandai-je, qu'habite cette jeune & aimable perfonne que vous voulez perdre... Point de queftions étrangeres au fujet qui nous amene, Monfieur; défendez-vous, ou je vous deshonore : il n'y a point de milieu. Il détournoit fa vue de ce côté-cy; quelques larmes rouloient dans fes yeux; je me fentis pénétré de compaffion. L'amour prête des excufes aux plus grands écarts. Néanmoins je feignis de me mettre en défenfe pour ne pas irriter fa fureur. Je parai d'abord quelques coups de la main gauche. Pourquoi, Monfieur, ne pas vous fervir de la droite, me demanda-t-il? Parce que je ne le puis étant habillé. Hé bien, Monfieur, ôtez votre habit. En même temps il jette fon épée & vint pour m'aider; un peu de fang qu'il apperçut à ma chemife le furprit. Mais je ne vous ai certainement pas bleffé, que cela fignifie-t-il? Il regarde, il tâte, & fent une bande autour de mon bras, je le laiffe faire fans lui répondre. Mais, Monfieur, vous ne pouvez jamais vous fervir de ce bras? Alors, pour qu'il ne pût pas m'infulter réellement par de faux foupçons, je lui découvris une plaie

moitié refermée. Vous voyez, Monſieur, lui dis-je, qu'on peut refuſer de ſe battre ſans être poltron. Cette plaie cependant ne ſeroit qu'un foible obſtacle vis-à-vis d'un homme qui m'inſulteroit, ou qui prétendroit me faire la loi ; mais vis-à-vis de vous, qui me ſemblez ne vouloir ni l'un ni l'autre, je me contenterai de compatir à vos peines, & j'éviterai d'aigrir celles d'une fille de qualité qu'un éclat réduiroit au déſeſpoir. Croyez-moi, d'Olmane, retournons chez vous avant d'être vus de perſonne : il ne faudroit qu'un indiſcret pour effrayer Mademoiſelle de ***. Votre ſang froid me tue, Monſieur de Cremy, me dit il ; puis en me tendant la main, il ajoûta : mais vos vertus me déſarment. Je voudrois pouvoir vous aimer autant que je vous eſtime : hélas ! pourquoi me raviſſez-vous ce que j'ai de plus cher ? jamais, non jamais vous ne l'aimerez comme moi, cette fille adorable ! En achevant ces mots il fondit en larmes, & ſe laiſſa tomber au pied d'une haie qui nous couvroit. En vérité les tranſports, les agitations qui accompagnoient ſa douleur me déchirerent l'ame. Je m'aſſis près de lui, j'eſſayai de le calmer par les proteſta-

tions les plus ſinceres, que je ne ferois rien pour que vous acceptaſſiez mes offres ; qu'au contraire, ſi vous lui étiez attachée, je concerterois avec vous les moyens d'unir ſon ſort au vôtre. Alors il me ſauta au col, me tint long-temps étroitement embraſſé, ſans pouvoir proférer une parole ; car il ne ſortoit d'un état violent que pour entrer dans un autre plus violent encore : ſes forces l'abandonnant enfin, il me laiſſa aller, en me diſant d'une voix preſque éteinte : oh, Monſieur de Crémy, penſez-vous bien à ce que vous venez de me promettre ? Le plaiſir de faire deux heureux, lui répondis-je, me dédommageroit de tout. Si la délicateſſe me permettoit de vous offrir ce que peut-être la vôtre refuſeroit d'accepter, je vous prouverois qu'il eſt encore des hommes pour qui la fortune n'a d'attraits qu'autant qu'elle procure la ſatisfaction d'obliger. Arrêtez, monſieur de Crémy, me dit-il, c'en eſt trop, vous me confondez ; reſpectez ma délicateſſe, épargnez ma ſenſibilité, plaignez-moi, aidez-moi ſi vous le pouvez, c'eſt tout ce que je puis ſouffrir, & plus cent fois que je ne devois attendre... Mon cher Crémy,

les mouvements de reconnoiſſance, d'admiration, d'attachement qui s'élevent dans mon ame me ſuffoquent, que votre cœur ſerve d'interprete au mien, & recevez-moi au nombre de vos amis. Il ſe précipita encore de nouveau dans mes bras; nous mêlames nos larmes enſemble; enfin je l'arrachai à ſes violents tranſports pour le mener chez lui, où je l'ai laiſſé beaucoup plus tranquille.

Voilà, Mademoiſelle, le récit exact de la ſcene la plus attendriſſante qui fût jamais. Que ne vous dois-je pas, Monſieur, lui dis-je avec émotion! Rien ne paroît difficile lorſqu'on eſt inſpiré par vous, Mademoiſelle. N'allez pas, ajoûta-t-il, m'humilier par des remerciments; ils ne ſeroient qu'une nouvelle preuve du peu de juſtice que vous rendriez à mes ſentiments. D'ailleurs le temps preſſe; il eſt tard. Je ne puis pas me flater de vous voir ſeule demain. Ainſi employons les inſtants qui nous reſtent à chercher les moyens de combler vos vœux. Je réfléchis alors que la durée de ce tête-à-tête pourroit paroître ſuſpecte. J'obſervai que Mr. de Crémy ſourioit de mon ingénue & tar-

dive réflexion. J'y ai pourvu, me répondit-il, en ordonnant à mes gens de s'arrêter le long du parc aux endroits où ils ne pourroient pas être vus, & de n'entrer chez vous qu'à sept heures précises. D'ici-là occupons-nous de votre bonheur. Il est plus dépendant de celui de d'Olmane que vous ne croyez ; j'en suis sûr. Mais pourquoi ces larmes, Mademoiselle, poursuivit-il ; douteriez-vous de ma bonne foi ? Non assurément, Monsieur. Eh bien, parlez donc sans détour ; ne rougissez point devant un homme qui blâme bien moins votre sensibilité qu'il ne la partage. Oui, Mademoiselle, elle vous rend plus interessante à mes yeux, plus estimable & plus chere à mon cœur. Qui pourroit se persuader qu'une jeune personne de votre âge réunît autant de vertus. Dites plutôt de foiblesses, Monsieur. Non, Mademoiselle, désabusez-vous : l'amour pur & honnête n'est point une foiblesse, c'est un sentiment au-dessus de tous les autres, que je distingue & respecte en homme qui a senti son invincible pouvoir, & qui..... Mais de grace, Mademoiselle, expliquez-moi quels obstacles

s'oppoſent à l'union que vous deſirez ; il n'eſt rien que je n'entreprenne pour les vaincre. Votre généroſité me pénétre, Monſieur ; mais dans l'état où vous me voyez, que puis-je vous dire pour exprimer ma reconnoiſſance ? Mademoiſelle, je ne vous en demande qu'une ſeule preuve ; c'eſt de me mettre à portée de vous ſervir. Quelle voie faut-il prendre ? Hélas, Monſieur, il n'en eſt point ! D'Olmane ne peut jamais m'appartenir. Mademoiſelle, la crainte vous exagere peut-être les difficultés. Monſieur, elles ſont inſurmontables : on ne remédie point à l'infortune. Croyez que j'ai aſſez réfléchi, & j'eſpere vous en convaincre par les réſolutions que je forme dans ce moment. Une amie qui veille ſur ma conduite, & pour laquelle je n'ai rien de caché, me preſſe d'engager d'Olmane à épouſer ſans délai Mademoiſelle d'Abecourt. Cette jeune perſonne eſt riche, elle l'aime, il ſera heureux avec elle. Moi je dois me reprocher de retarder ſon bonheur en le laiſſant ſe repaître d'une vaine eſpérance : ainſi je me rendrai, quoiqu'il m'en coûte, aux conſeils de mon amie. J'avoue que je n'ai pu m'y réſoudre d'abord :

d'abord : les tendres proteſtations que me renouvelloit d'Olmane dans toutes ſes lettres animoient mes ſentiments pour lui : le danger auquel je croyois ſes jours expoſés augmentoit ma ſenſibilité : permettez que je vous céle une partie de mes foibleſſes. Votre explication diſſipe mes inquiétudes ; je ſens mes forces renaître ; j'entens ce que le devoir me dicte, je l'exécuterai : & ſi après cette petite victoire je puis être digne de l'homme auquel je me dois réellement..... Mr. de Crémy, qui juſques-là m'avoit écoutée avec une ſorte d'admiration, m'interrompit en ſe jettant à mes genoux. Et non, Mademoiſelle, vous ne me devez rien, me dit-il ; que ce ne ſoit point au foible mérite de mes procédés que vous ſacrifiez un homme qui vous eſt cher. Conſultez la raiſon pour vous déterminer, puiſque les circonſtances vous y obligent ; mais par rapport à moi, ne conſultez que votre cœur : c'eſt à ſon propre mouvement que je veux être redevable de ma félicité. Si elle vous coûtoit un ſoupir ou un regret, je ne m'en conſolerois de ma vie. Je le relevai en l'aſſurant qu'il pouvoit être tranquille & com-

pter ſur ma droiture. Puis je l'engageai à reſter juſqu'au lundi, jour où j'attendois d'Olmane. Il me le promit, & nous regagnames le Château. L'attention qu'il eut de changer de côté pour me donner le bras, me fit hazarder quelques queſtions ſur ſa bleſſure. Je ſuis déſeſpéré de ne ne pouvoir vous ſatisfaire, Mademoiſelle, me répondit-il; mais l'honneur & la probité m'impoſent ſilence. Il arrive ſouvent qu'une affaire particuliere n'eſt point notre propre ſecret; celle cy eſt de ce nombre : permettez-moi de ne pas vous en dire davantage.

La Comteſſe parut enchantée de nous voir entrer enſemble d'un air de bonne intelligence. Elle reçut Mr. de Crémy à bras ouverts, & courut avertir Mr. de Prévalle. Le ſoir elle me demanda ce que Mr. de Crémy m'avoit appris de nouveau, s'il ne venoit pas conclure. Non, lui répondis-je, rien ne preſſe encore; il faut auparavant nous connoître. Mr. de Prévalle s'étonnoit auſſi de ſon ſilence; pour moi je les laiſſai commenter à leur aiſe, & j'allai m'indemniſer des tourments de la crainte. En repaſſant ſur ma converſation avec Mr. de Crémy,

j'appréhendois de m'être trop avancée. Mais sa délicatesse me rassuroit : j'étois sûre qu'en lui faisant un aveu sincére, il m'aideroit encore si je ne pouvois vaincre. Puis cette confiance qui m'avoit encouragée, m'effrayoit un instant après Je m'en voulois de ne pouvoir pas mieux répondre à la générosité d'un homme qui m'inspiroit une sorte de vénération. J'avois cru trouvèr des armes contre moi en le retenant plusieurs jours. Je le verrai sans cesse, me disois-je ; la noblesse de ses procédés me parlera pour lui ; ses vertus me toucheront ; sa présence m'aidera à triompher. Mais il semble que plus la victoire nous coûte d'efforts, moins nous sommes maîtresses des mouvements intérieurs. Les combats affoiblissent l'ame. L'amour se venge toujours sur le cœur des droits qu'on essaie de lui enlever. C'est à peu près jouer à qui perd gagne. L'amant maltraité devient plus cher ; & il est, sans contredit, le moins malheureux.

Mr. de Crémy, avant de partir le lundi matin, demanda la permission d'entrer chez moi. La Comtesse l'y conduisit, & nous laissa seuls. Au signe que je lui fis il comprit qu'on pouvoit

nous écouter, & me répondit par un autre signe en me montrant des lettres. Comme j'avois prévu qu'il ne venoit que pour assurer notre correspondance, je lui donnai l'adresse de Madame de Renelle. Cette voie, lui dis-je un peu bas, sera plus lente : mais elle est sûre & ne coûtera rien à personne. Il m'entendit : une minute après il me quitta. En l'embrassant, je le remerciai de nouveau, & lui confirmai que je m'expliquerois le même jour avec d'Olmane. Celui-cy arriva exactement à l'heure indiquée. J'étois seule : quel plaisir & quel embarras pour lui & pour moi de nous trouver tête-à-tête! nous rougimes mutuellement sans oser nous parler ; & nous fumes ce que sont ordinairement les amants malheureux, d'assez sots personnages. J'entens, me dit-il, au bout d'un quart-d'heure, ce que m'annonce votre silence ; la générosité de Mr. de Crémy a triomphé, je le vois : il ne me reste plus rien à espérer. Il avoit les yeux baignés de larmes ; j'étois moi-même très-disposée à l'attendrissement. Qu'on se peigne, si l'on peut, les divers mouvements de mon cœur, les agitations de mon ame, les combats d'une

raiſon chancelante ſur un ſentiment preſque affermi par la multiplicité des contradictions.

J'étois plus touchée des pleurs de d'Olmane que pénétrée de mes devoirs. L'on a dit, avec raiſon, que le ſouvenir d'un ami ſuffiſoit quelquefois pour rappeller à la vertu : la lettre de Madame de Renelle me revint à l'eſprit ; elle me fit faire un prompt retour ſur moi-même ; & je m'efforçai d'être digne de tout ce qu'elle penſoit d'avantageux ſur mon compte, en montrant au moins une fermeté apparente à d'Olmane. Plus je ſerois déſeſpérée, lui dis-je, que cet événement prît quelque choſe ſur votre bonheur, moins je dois vous laiſſer repaître de chimeres. C'en ſeroit une de croire balancer des motifs d'interêt par des raiſons de convenance. Nous n'étions pas deſtinés l'un à l'autre. Et ſi vous vous êtes fait illuſion là-deſſus, vous ſçavez que quelque flatée que j'aye pu être de vos vues, jamais je n'ai contribué à nourrir votre erreur : il eſt temps enfin qu'elle faſſe place à la vérité : non, Monſieur, je ne puis être à vous. Quand je ne ſerois point encore tout-à-fait vaincue, il eſt à

préſumer qu'on réuſſira. La Comteſſe le deſire, je dépens d'elle, vous le ſçavez. Vous ſçavez mille autres choſes ſur leſquelles la prudence m'ordonne de me taire, & qui toutes ne peuvent que concourir à me faire céder. J'entrevois avec peine que l'application de ce mot vous affecte; mais j'eſpere, Monſieur, que vous trouverez en Mademoiſelle d'Abecourt tout ce qui peut vous dédommager & vous rendre heureux. Elle vous offre une fortune fort au-deſſus de celle que j'aurois pu avoir, que vous faut-il de plus? épouſez-la, jouiſſez l'un & l'autre d'une félicité pour laquelle je forme les vœux les plus ſinceres, & dont je ſerai volontiers témoin. La pureté des ſentiments qui nous ont liés nous promet une ſociété charmante, elle ne ſouffrira point des engagements que nous aurons pris. Après m'avoir eſtimée juſqu'à préſent, j'oſe me flater que vous ſçaurez m'eſtimer encore, & que nulle ſorte d'idées frivoles ne viendra troubler le repos d'une femme à laquelle vous vous devez tout entier, ne fût-ce que par reconnoiſſance pour toutes ſes démarches. Oh c'en eſt trop! me dit-il, cruelle, arrê-

tez : je vous perds & n'entens plus rien. Ciel, falloit-il ſoupirer ſi long-temps après cette entrevue pour y venir chercher le déſeſpoir ? que mon rival ne m'a-t-il plutôt percé de mille coups, ils m'euſſent paru doux en comparaiſon de ceux dont vous m'accablez. Grand Dieu, ſoutenez-moi, dans ma fureur ! je ſuis capable de tout. Il verſoit des larmes de rage, ſe promenoit à grands pas, ſe frapoit ſouvent le front d'une main, appuyoit l'autre ſur ſon cœur, & paroiſſoit n'être plus à lui. Je fus le prendre par le bras & le ramenai près de moi. De grace calmez vous, lui dis-je ; je vous croyois aſſez mon ami pour craindre de me compromettre. Hélas, ſi je ne le craignois pas, me contiendrois-je comme je le fais, reprit-il d'un ton de reproche? Puis baiſſant un peu la voix, oui je vous eſtime, je vous reſpecte plus que femme au monde. Mais je vous adore. Le conſeil barbare que vous me donnez eſt au-deſſus de mes forces ; mon bonheur dependoit de vous abſolument, je n'ai nul droit de vous reprocher le froid avec lequel vous me le raviſſez, ce bonheur. Vous m'obligez à vous admirer, même en

me rendant le plus malheureux des hommes; mais de grace ne me parlez plus de félicité ; loin de vous, il n'en eſt plus pour moi. Epouſez, me dites-vous, Mademoiſelle d'Abecourt, notre ſociété ne ſera point interrompue : nous nous verrons, dites-vous. Et qui ſçait ſi voyant que vous l'éclipſeriez, elle ne m'obligeroit pas de vous fuir ; qui ſçait ſi je ſerois maître des impreſſions de mon cœur? Peut-être éprouverez-vous un jour, Mademoiſelle, qu'il n'eſt pas ſi facile de ſe ſoumettre aux circonſtances. Loin de moi le parti que vous me propoſez : je vous adore & je le déteſte. Vous rejettez ma tendreſſe ; eh bien j'irai vivre dans un coin de l'univers, malheureux, ignoré ; encore ſi je pouvois y emporter la certitude que vous prendrez quelque interêt à mon ſort... Ses ſanglots l'interrompirent. Je l'avois empêché de ſe jetter à mes genoux en lui repréſentant qu'on pouvoit l'y ſurprendre. Mais peu faite à ces ſortes de tranſports je ne ſçavois comment les calmer. Le ton de l'amitié tient de ſi près à la tendreſſe : Madame de Renelle me l'avoit défendu. La fierté pouvoit l'aigrir, & la pitié s'y oppoſoit. J'uſai de fermeté pour le ramener.

En desirant que je prenne interêt à votre sort, lui dis-je, vous m'en ôtez le pouvoir. Rappellez-vous quelle a été ma conduite envers vous, & voyez si je puis, ni dois souffrir que vous me parliez dans ces termes d'un attachement auquel je suis moins que jamais dans le cas de répondre. Mais, Mademoiselle.... Non, Monsieur, toute espece d'amour suppose l'espérance; & l'espérance d'un amant blesse la délicatesse d'une fille vertueuse. D'ailleurs avez-vous pu vous dissimuler que la différence de fortune change aujourd'hui tout ce qui sembloit autrefois concourir à nous rapprocher? Le cœur disserte mal sur ces matieres, Mademoiselle. Cela peut être, Monsieur; mais, croyez-moi, des nœuds mal tissus se détruisent par des liens mieux formés. Songez sérieusement à votre établissement; faites le bonheur d'une fille qui vous aime. Je resterai dans ce pays-cy; partez, ramenez-moi une voisine aimable. Je ne redoute ni sa haine ni sa jalousie. Empressée à la faire valoir je sçaurai prévenir ses injustices. D'ailleurs il seroit bien difficile qu'elle se méprît au ton qui regne entre nous. Rien n'y annonce ni y

annoncera des liaiſons inquiétantes pour elle, je ne négligerai rien pour le lui prouver. Que je ſerois comblée de vous voir heureux dans les bras d'une autre : grand Dieu ! oui dans les bras d'une autre. Si j'avois quelque pouvoir ſur vous, je dirois que je l'exige. Et j'ajoûte que ce n'eſt qu'à ce prix que vous devez compter ſur la continuation de mon eſtime & de mon amitié, parce que l'une tient à l'autre ; & que les hommes ne ſont véritablement eſtimables qu'autant qu'ils ſçavent ſe rendre à ce qu'ils doivent.

Je ne penſois pas à beaucoup près tout ce que je m'efforçois de lui perſuader : mais hélas tel eſt notre ſort, on nous oblige de cacher ce que nous ſentons ; & l'on nous accuſe enſuite de détours, d'artifices, de diſſimulation. Tout dépend de l'idée que les hommes attachent à ces mots ; qu'ils ſçachent être une fois d'accord avec eux-mêmes, ils y appliqueront divers ſens ſuivant les cas particuliers. Alors la diſſimulation ne ſera ſouvent qu'acte de prudence. Quelles ſont dans le monde les femmes dont la vertu eſt plus expoſée ? ce ſont ſans contredit les femmes naïves & franches. Oſent-elles pen-

ſer tout haut, oſent-elles ſe montrer ce qu'elles ſont, laiſſent-elles pénétrer dans les replis de leurs ames quelque homme que ce ſoit? ou il en abuſe, ou il en profite, & toujours elles ſont dupes : trop heureuſes encore ſi elles ne le ſont que de leur cœur. Qu'on nie ce fait & que l'on condamne l'attention continuelle que j'apportois à me rendre impénétrable, je réclamerai à mon tour cette bonne foi dont les hommes font parade à nos dépens.

Je reviens à d'Olmane ; il m'avoit fallu prendre prodigieuſement ſur moi pour ſoutenir ma fermeté avec lui pendant plus d'une demi-heure que dura l'entretien. Auſſi dès que quelqu'un fut venu l'interrompre, je ſortis accablée de douleur. O raiſon ! ô Philoſophie, que votre appui eſt incertain, m'écriai-je, dans l'amertume de mon ame! je me croyois, il n'y a qu'un inſtant, victorieuſe, & me voici plus foible que jamais.

Tel fut l'état de perplexité auquel je m'abandonnai toute entiere pendant pluſieurs jours. Des lettres de Madame de Renelle & de Madame de St. Sirant vinrent m'y arracher ; à peine penſois-je que je devois à la premiere un

détail exact de tout ce qui s'étoit passé, tant j'étois absorbée.

LETTRE de Madame de Renelle.

VOtre état m'inspire une compassion si grande, ma chere petite, que j'ai mieux aimé différer ma réponse que d'ajoûter encore à vos maux par mes conseils. Je sçais qu'il faut sçavoir proportionner le reméde aux forces du malade. Laissons donc passer cette crise. Rebuter votre raison, ce seroit courir risque de refroidir votre courage, sur lequel je suis fondée, malgré tout ce que vous pouvez me dire : allez, ma chere enfant, je connois mieux que vous les ressources que l'on trouve dans une ame aussi pure que la vôtre; mais pourquoi, depuis huit jours, n'ai-je point eu de vos nouvelles? j'attendois un exprès dès le lendemain de l'entrevue tant redoutée & peut-être si nécessaire pour votre repos. Car je me persuade d'après la derniere lettre de Mr. de Crémy, qu'il se conduira de maniere que s'il est des hommes plus aimables que lui, il n'en peut pas être de meilleurs, de plus vertueux & de plus dignes de

vous. Moi qui m'en rapporte difficilement aux paroles, je vous avoue que cette lettre m'a séduite par le naturel de son style, par la vérité des tableaux qu'elle présente, par l'impartialité qui y regne, par l'étendue des choses qu'elle embrasse. Je n'aurois cru capable d'une telle franchise qu'un homme, hélas, qui n'existe plus. Ma chere enfant, quiconque voit bien, compare avec justesse, juge avec indulgence, fait son bonheur, & assure celui des autres. Quel plaisir j'aurois de vous sçavoir heureuse; mais ce n'est pas le moment d'en parler. Adieu, ma chere enfant; adieu, ma chere petite; lorsque je vins m'ensevelir ici, je n'imaginois pas que jamais personne pût me devenir aussi chere que vous l'êtes. Vous voyez qu'il ne faut jurer de rien.

LETTRE de Madame de Saint-Sirant.

C'Est d'un séjour enchanté, ma chere, que je t'écris, je voudrois bien que tu pusses y venir passer quelques mois. L'air y est tout différent de celui de nos provinces. Et le ton, ma chere, ce n'est qu'ici qu'on con-

noît ce que c'eſt que le bon ton. Il ne s'explique pas ; mais on le voit, on le ſent, on le trouve par-tout, & on le prend ſans effort, quand on eſt née avec des diſpoſitions auſſi heureuſes que les nôtres. Néanmoins j'avoue qu'avec de l'eſprit naturel & de l'amabilité, il nous reſte beaucoup de choſes à acquérir. Le grand art eſt de parler de tout avec élégance, netteté & préciſion. Il ſemble que ce pays ſoit le centre des graces, des talents & de la politeſſe. Les hommes attentifs, empreſſés, préviennent juſqu'aux moindres deſirs; rien ne leur échape. Si nos provinciaux vouloient les imiter, ils ſeroient peut-être inſupportables, ou nous paroîtroient de ridicules petits-maîtres. Mais toi, ma chere, ſçais-tu qu'on pourroit te prendre ici pour une bonne femme avec cette bonne foi, cette franchiſe, cette droiture que tu mets ſans ceſſe en avant? Je gage que tous ces mots, (car ce ne ſont que des mots) diſcorderoient à l'oreille autant que de l'hébreu. On ne veut à Paris qu'un air honnête, qu'un maintien honnête & rien de plus. Va, crois-moi, laiſſe-là toutes tes miſeres de province. A la fin ta Madame de

Renelle te tournera la tête, une bonne comédie en apprend plus que toutes ses leçons ensemble. En vérité les spectacles sont divins : l'Opera m'auroit surprise, si le Chevalier de Norfalque ne m'avoit sauvée de ce petit ridicule, en me prévenant sur l'étonnante diversité des décorations. L'extrême facilité avec laquelle il s'énonce, & celle avec laquelle je conçois m'ont heureusement peint ce tableau mouvant d'après les objets mêmes; car ma vanité eût été humiliée de mon ignorance au milieu de tant de gens qui n'ignorent de rien. Ce n'est pas un petit avantage, que d'avoir quelqu'un qui vous mette au fait du courant. Il faut convenir que le Chevalier est le premier homme du monde à cet égard. Son frere vient aussi me voir assez souvent, quoique très-occupé de son départ pour son Régiment. Tous les Officiers ont reçu ordre de joindre; il nous quitte bientôt ; mais le Chevalier me reste. Et de Mr. de Cremy qu'en fais-tu? J'en suis bien curieuse. Adieu, ma chere, si je puis t'être utile dans ce pays, tu n'as qu'à parler : sur-tout donne-moi de tes nouvelles incessamment.

LETTRE à Madame de Renelle.

VOtre lettre femble me tirer d'une profonde léthargie, chere maman. En réveillant mes efprits, elle les rend à toute leur fenfibilité, & la douleur reprend fes droits. J'aurois dû vous écrire plutôt, j'en conviens; j'avois même préparé, avec le plus d'ordre qu'il m'a éte poffible, le récit des entrevues de d'Olmane & de Mr. de Crémy pour vous l'envoyer. Pardonnez-moi de ne l'avoir pas fait: en vérité ma tête n'y eft plus. Ma bonne amie, comment fe peut-il qu'on foit fi mécontente de foi-même après avoir rempli fes devoirs? Il faut bien que vous m'ayez trompée. Tout eft perdu pour moi, jamais je n'ai été fi malheureufe. Hélas, pourquoi vous ai-je cru aveuglément, que ne m'en rapportois-je aux mouvements de mon cœur? Au moment où je montrois le plus de fermeté à l'infortuné d'Olmane, mon ame fe foulevoit pour me reprocher cette inhumanité; aujourd'hui j'en ai honte. Je rougis d'avoir été affez barbare pour l'accabler, pour le réduire au défefpoir. Et par quel motif? dans

la-vue de racheter ma tranquillité. Eſt-il donc permis d'établir ſon bonheur ſur le malheur d'autrui? Quel outrage vous m'avez fait commettre, qu'il bleſſe ma délicateſſe! moi qui croyois avoir l'ame la plus généreuſe, la plus droite, j'ai pu agir contre ma penſée! je me le reprocherai toute ma vie. Vous vouliez mon bien, j'en ſuis convaincue, chere Maman; mais trop de tendreſſe vous a égarée. Dès que l'amour eſt un ſentiment honnête, il ne doit rien preſcrire qui ne le ſoit auſſi, vous me l'avez dit plus d'une fois : je ne devois donc pas m'écarter des vertus qu'il inſpire; & la généroſité eſt la premiere de toutes. J'en ſuis bien punie: oui, chere Maman, je le ſuis par mon repentir & par la perte de ma propre eſtime. Vous avez raiſon de ne me plus parler de félicité. Plus j'admire Mr. de Crémy, moins je me trouve digne de lui. Adieu, ma bonne amie, adieu; liſez ſi vous pouvez : ma triſte ſituation doit me ſervir d'excuſe auprès de vous.

P. S. J'oubliois de vous prévenir que j'ai donné votre adreſſe à Mr. de Crémy, afin que ſes lettres ne paſſent plus par les mains de d'Olmane. Je ne

ſçais ce qu'eſt devenu celui-cy. Ses juſtes plaintes ne peuvent plus arriver juſques à moi. Encore s'il nous étoit permis de confondre nos larmes! Cruelle bienſéance, tu veux en vain l'emporter ſur la nature!

REPONSE à Madame de Saint-Sirant.

TU veux abſolument de mes nouvelles, ma chere; mais elles ſont ſi mauvaiſes qu'à peine ai-je la force de t'en donner. J'éprouve un mal-être général; j'eſpere pourtant qu'il n'aura point de ſuites fâcheuſes; au reſte je ne l'appréhende guere. Si les douleurs me ſont à charge, la mort ne m'effraie pas; mais je n'hazarderai point de réflexions ſur ce ſujet: elles feroient auſſi peu analogues à ton caractere qu'aux circonſtances. Profite des plaiſirs, honneurs, en femme honnête, rien de mieux. Garde-toi ſeulement, ma chere, je t'en prie, des ridicules qui ſuivent de près l'imitation. Egale tes originaux ou reſte ce que tu es. Je ne connois rien de ſi inſupportable qu'une copie ſervile en quelque genre que ce ſoit. J'ai ri de ton épithete d'*honnête*, pour caractériſer indiſtinc-

tement & les gens & les chofes. La langue feroit-elle plus pauvre à Paris qu'en province? ou la vertu y feroit-elle fi étrangere qu'elle n'y eût plus de nom? Tu dis que tout y eft du plus *honnête*; en vérité tu as trop d'efprit pour le croire. Par-tout il faut des ombres au tableau. Et dans une auffi grande ville, il eft à préfumer que la corruption des mœurs eft plus univerfelle qu'ailleurs. La contagion gagne toujours à proportion de l'efpace qu'elle infecte: cependant je ne doute point qu'il n'y ait beaucoup à acquérir pour nous. L'ufage, le bon ton, ne feroient pas ce que j'étudierois le plus fi j'allois à Paris. J'imagine qu'il s'apprend fans y fonger; mais il doit y avoir une infinité de chofes curieufes, intereffantes, & utiles à connoître dans un pays où les chefs-d'œuvre de tous les différents arts fe trouvent recueillis avec foin. J'efpere que tu parcourras les églifes, les jardins, les cabinets, les maifons, &c. & que tu m'entretiendras de toutes ces merveilles tant vantées jufques à préfent. Quant aux fpectacles, l'efquiffe que tu m'en fais ne me tente point. Je te vois d'ici entourée d'agréables du bel air, je crois qu'ils

ſçavent très-bien parler leur langage; mais je doute qu'avec eux on apprenne à penſer. Adieu, ma chere, amuſe-toi, & n'oublie point ton amie. Je n'ai rien de nouveau à t'apprendre.

LETTRE de Madame de Renelle.

VOus abuſez un peu, ma chere enfant, de la permiſſion qu'ont nos amis malheureux de ſe plaindre. Inſulter à mes ſentiments, dégrader votre ame & votre cœur tout à la fois, cela paſſe la plainte. C'eſt de ces reproches honteux dont il faut rougir, & non pas d'avoir ſatisfait à ce qu'exigeoit de vous l'honneur & la vertu. Où les paſſions vous auroient-elles donc conduite, ſi vous fuſſiez reſtée livrée à vous-même? Puiſqu'une amie tendre, ſolide, compatiſſante, ne peut, malgré tous ſes ſoins, appaiſer leur violence, je n'oſe pas y penſer.

Voici, ma chere petite, le premier mécontentement réel que vous me donnez; mais je ne vous cache pas qu'il m'eſt ſenſible. Quoi, vous pouvez me croire capable de vous égarer! je vous ai abuſée, ajoûtez-vous. Quel outrage

pour l'amitié ! rentrez en vous-même, il eſt encore temps; mais ſongez qu'il n'y a pas un inſtant à perdre. On excuſe un faux pas plus aiſément qu'on ne pardonne le repentir de l'avoir évité.

Où avez-vous pris que la généroſité ſoit le premier des devoirs pour qui aime ? on voit bien, ma chere enfant, que votre tête n'y eſt plus. Sçachez que le premier devoir d'une fille bien élevée eſt de fuir l'amour, le ſecond de le combatre, & le troiſieme de le vaincre. Ce ſentiment, comme tous les autres, trouve ſes régles dans la vertu ; l'excès d'une fauſſe délicateſſe les rend toujours vicieux. Votre cœur a pu ſouffrir en achevant de ſacrifier un reſte d'eſpoir ; d'Olmane a dû partager ce moment douloureux ; tout cela eſt dans la nature, & je m'y attendois. Mais n'en concluez point que les motifs par leſquels vous agiſſiez fuſſent blamables. Travailler à votre bonheur, c'eſt accélerer celui de d'Olmane, dès que vous ne pouvez jamais lui appartenir. J'eſpere qu'un retour de raiſon vous fera ſentir vos torts, ma chere enfant ; qu'en les avouant vous les réparerez. A ce prix vous pou-

vez compter ſur mon indulgence comme ſur ma tendreſſe.

P. S. J'ai lu la petite relation des deux entrevues. Elle augmente mon eſtime pour Mr. de Crémy, dont il vient de m'arriver une lettre ; je l'ai ouverte croyant que c'étoit votre intention. Vous verrez que ſa droiture & ſa candeur ne ſe démentent point. Répondez-y, ma chere petite, ainſi que vous le devez. Là-deſſus je n'ai rien à vous preſcrire.

LETTRE de Monſieur de Crémy.

LEs trois jours que j'ai paſſés près de vous, Mademoiſelle, les marques de bonté dont vous avez bien voulu m'honorer, jointes aux réſolutions dont vous m'avez fait part, pourroient aux yeux de bien des gens m'affranchir des paroles que j'ai données à Mr. de d'Olmane, ou du moins refroidir mon zéle pour ſes interêts ; mais mon cœur ne connoît d'autre loi que celle de la probité.

J'ai promis, il faut tenir ; j'oſe même croire que je me féliciterois de pouvoir réuſſir. Depuis mon retour ici, ans ceſſe occupé d'en chercher les

moyens, j'avoue qu'il ne s'en préſente à mon imagination que de très-foibles; cependant permettez-moi d'hazarder celui qui me paroît le meilleur : lié autrefois particulierement avec une femme qui eſt aujourd'hui intime amie de Mademoiſelle de ***, tante de d'Olmane, je puis la revoir & l'engager à obtenir de cette femme riche, qu'elle ſacrifie quelque choſe au bonheur de ſon neveu, en faveur d'une alliance qui doit le flater. Vous penſez bien, Mademoiſelle, que j'agirai comme ami de d'Olmane, & que je me garderai très-fort de vous ſuppoſer d'intelligence avec nous. Ainſi répondez-moi ſans crainte de vous compromettre le moins du monde; après cette tentative vous ſçaurez poſitivement ce qu'il vous reſtera l'un & l'autre à eſpérer. Moi j'aurai de maniere ou d'autre rempli mes engagements, comptez que ce ſera une grande ſatisfaction pour tous deux, & ne doutez point que la mienne ne ſoit complette ſi vos deſirs peuvent être comblés; perſonne, je vous jure, n'y prend un interêt plus vif, & n'eſt avec autant de reſpect, Mademoiſelle, &c.

REPONSE à Monsieur de Crémy.

VOus êtes trop bon & trop généreux, Monsieur, de vouloir travailler à vaincre des obstacles insurmontables ; l'interêt que vous m'y prêtez augmente ma reconnoissance ; ce procédé est fait pour me pénétrer d'une nouvelle admiration ; mais n'allez pas plus loin, je vous le demande en grace : j'ai vu d'Olmane, je lui ai parlé comme je le devois, j'espére l'avoir convaincu ; au moins, le suis-je au point qu'il ne me reste plus nul espoir, je vous le proteste ; mon unique desir à présent est qu'il parte le plutôt possible pour conclure son mariage avec Mademoiselle d'Abecourt ; vous pouvez, Monsieur, m'en croire sur ma parole, & vous regarder comme dégagé de celles que vous avez données ; c'est assez d'avoir eu la volonté de les tenir.

LETTRE à Madame de Renelle.

JE tombe à vos genoux, chere maman ; que mes regrets & mes larmes obtiennent grace devant vous. Oui,

j'ai abusé de vos bontés, je le confesse; mais hélas, étoit-ce moi qui parlois? Non, c'étoit une passion irritée, dont les violents transports avoient égaré ma raison, avoient presque détruit mes principes, & transformé tous mes sentiments en une sorte de fureur. Ha, si vous m'eussiez vue dans ce cruel état, ma bonne amie, je vous aurois fait compassion! l'amour au désespoir ne se peint point; mais l'amitié repentante mérite de l'indulgence. Si j'étois près de vous, j'espére que je vous le prouverois. Vous me tendriez les bras d'une mere; je vous serrerois étroitement dans les miens; vous verriez mes pleurs, mes soupirs vous parleroient pour moi, & mes fautes passées me procureroient peut-être de nouvelles marques de tendresse; car vous êtes essentiellement bonne. De grace, chere maman, croyez que votre enfant n'est point encore indigne de vous. Que faut il faire pour vous en convaincre? Parlez, & je vous jure que vous serez obéie.

Vous cacheterez, s'il vous plaît, ma réponse à Mr. de Crémy.

Les reproches de Madame de Renelle m'avoient pénétrée jusqu'au fond

de l'ame; ils m'ouvrirent les yeux ſur les faux principes que je m'étois formés dans le délire d'une paſſion expirante; mais l'avouerai-je? l'erreur m'étoit trop chere pour la perdre ſans regret. J'avois goûté juſques-là un charme ſecret à nourrir ma douleur, je ſaiſiſſois même avidement tout ce qui pouvoit l'accroître. Quel eſt l'amant malheureux qui ne s'accuſe pas volontiers quand il croit s'autoriſer à aimer davantage? Plus d'Olmane me paroiſſoit à plaindre, plus je m'en occupois; j'eus beau rentrer en moi-même, une lueur de raiſon ne m'y découvroit que de nouvelles foibleſſes; le devoir ne ſe tait que trop quand l'amour parle; j'étois ſur-tout dévorée d'inquiétude ſur la retraite de d'Olmane: il ne me donnoit pas ſigne de vie. Je m'écriois vingt fois le jour où eſt-il, que fait-il? Souvent élevant mes mains au Ciel, grand Dieu, diſois-je, conſervez ſes jours, prêtez-lui des forces que vous me refuſez, & que ſans doute je ne mérite pas: puis je retombois dans l'abbatement; épuiſée enfin par les pleurs & les gémiſſements, je ſentis le beſoin d'adoucir mes maux. Il me ſembloit qu'en accordant quelque choſe à mon

cœur, je devois le maîtriser ensuite plus aisément : ce remède que je ne donne pas pour sûr me réussit au-delà de mon attente. Un jour que Mr. de Prévalle étoit allé faire un voyage dont j'ignorois l'objet, j'imaginai d'entraîner la Comtesse à la promenade vers les lieux que je sçavois être agréables à d'Olmane : nous l'y trouvames en effet. Et si nous ne pumes nous expliquer, nous sçumes assez nous entendre pour assigner une entrevue au lendemain ; il me parut infiniment plus raisonnable que je ne me le figurois. J'ai pesé, me dit-il, tous vos conseils, je les trouve dignes de vous, je sens qu'à votre place j'agirois de même ; mais mettez-vous à la mienne, & dites-moi sincérement ce que vous feriez : mon sort me paroîtroit moins dur en me persuadant que je vous imiterois. Je ne retiens qu'une seule chose, c'est que vous me permettrez de varier suivant les circonstances : s'il arrivoit que Mr. de Crémy ne vous obtînt pas, je ne me tiendrai engagé à rien. Moi, repris-je, qui vois clair dans l'avenir, je ne vous permets aucune restriction ; ainsi, sous nul égard pour ce qui arrivera, je persiste à vous presser de partir..... Mademoiselle,

le feriez-vous à ma place? J'hésitai.... Vous voyez, lui répondis je, que je vous prêche d'exemple. Ah, Mademoiselle, quels détours! croyez-vous donc que je m'aveugle au point d'en être séduit? Tout ce que je puis vous dire, c'est que, dans la position où vous êtes, je suivrois le parti que je vous indique. A quoi bon perdre un bien-être réel pour une pure fiction, on se dégoûte bien vîte d'afficher les beaux sentiments, lorsqu'ils ne menent à rien : dans la chaleur de l'enthousiasme on les embrasse; mais le temps amene la réflexion, & la réflexion détruit le prestige; mais parlons de ce qui vous interesse plus particuliérement. Avez-vous des nouvelles de Mademoiselle d'Abecourt. Oui, Mademoiselle, j'en ai exactement deux fois par semaine; elle me presse de conclure & m'attend; je doute malgré toute sa tendresse qu'elle me rende heureux. Et pourquoi, dès qu'elle vous aime? Et pourquoi? Mademoiselle, trouvez bon que je me taise aussi obstinément sur le compte de Mademoiselle d'Abecourt, que vous le faites sur la derniere visite de Mr. de Crémy. Qu'appellez-vous sa derniere visite? Je

ne l'ai pas vu depuis vous ! Quoi, Mademoiſelle, vous ignorez qu'il vouloit eſſayer de toucher ma tante en ma faveur. Non, Monſieur, je ne l'ignorois pas, il me l'a mandé. Pardonnez, Mademoiſelle, j'imaginois qu'en ſortant de chez moi, il avoit pu paſſer ici. Il a d'autant plus de mérite à toutes ces démarches, que je parierois qu'il vous aime. Cet homme eſt unique. Il faut qu'il ait un empire prodigieux ſur toutes ſes paſſions. Je ne doute point qu'avec autant de vertu il ne réuſſiſſe à vous rendre heureuſe. Cependant permettez-moi une queſtion dictée par l'interêt le plus tendre. Tout eſtimable qu'eſt Crémy, il paroît ne pas vous plaire; que doit-il eſpérer? Qu'attendez-vous pour vous-même de cet établiſſement, en ſuppoſant qu'il ait lieu? Je ne ſçais, lui répondis-je : je vis au jour la journée, & je me garde de prévoir les malheurs qui peuvent me menacer. Ma Philoſophie ſe borne à tirer le meilleur parti poſſible du préſent. Mais, Mademoiſelle, n'eſt-ce pas trop préſumer de cette Philoſophie, que de croire que rien ne puiſſe vous ébranler, même les événements imprévus:

ils ſont toujours ſi dangereux. Ils le ſont, repris-je, du plus au moins, ſuivant la fermeté d'ame ; ſoyez tranquille ſur mon ſort. Je vous recommande de ne vous occuper que du vôtre ; maître de vos actions, n'en abandonnez pas la conduite au hazard. Il eſt des principes pour tous les états ; la régle la plus ſûre eſt de ne s'en point écarter.

Nous en étions là, lorſque Mr. de Prévalle arriva de ſon myſtérieux voyage. La Comteſſe, ſuivie de Madame Dubois, vint au devant de lui ; elle paroiſſoit empreſſée de lui parler en particulier ; les ſpectateurs comprirent qu'ils étoient de trop. D'Olmane prit congé de moi. Je voulois me retirer, mais Mr. de Prévalle me retint.

Ce que j'ai à vous apprendre, dit-il à la Comteſſe, la regarde perſonnellement, il eſt trop juſte de lui en faire part. Monſieur & Madame de Saint-Albin ne m'avoient mandé que pour vous propoſer un nouveau parti, un homme de qualité, jeune & aimable, qui a une fortune honnête, jointe à de grandes eſpérances ; mais ils ne veulent pas le nommer avant de ſçavoir ſi Mr. de Crémy eſt remercié.

Quoique ce myſtere ne me donne pas grande idée de la propoſition, j'ai feint de goûter leurs raiſons, parce qu'il m'a paru que c'étoit un moyen de faire expliquer Mr. de Crémy & d'abbréger ſes incertitudes; à votre place je profiterois des circonſtances pour terminer de maniere ou d'autre.

La Comteſſe goûta beaucoup ce conſeil. Elle me regardoit tendrement: & bien n'approuves-tu pas cet expédient, me demanda-t-elle? Mr. de Crémy eſt un ſi galant homme, pourrois-tu craindre d'être malheureuſe avec lui? Non, ma mere, je lui rens juſtice, je crois qu'il penſe très-bien... Prenant apparemment ma réponſe pour un conſentement, elle ſauta à mon col, & me combla de careſſes.

Madame Dubois qui, je crois, ne s'étoit pas beaucoup éloignée rentra dans ce moment. Je remarquai qu'elle examinoit nos phyſionomies, on ſe tut devant elle. La Comteſſe ſortit avec Mr. de Prévalle un inſtant après, & nous dit d'aller prendre l'air. Madame Dubois parut enchantée de ſe trouver ſeule avec moi; ſes compliments ne finiſſoient point; Je devinai qu'elle eſpéroit en me flatant m'exciter à la con-

fiance : d'abord elle me fit remarquer de loin d'Olmane qui étoit à la chasse dans le parc, & elle me parla longtemps de lui. Puis elle hazarda de me demander comment je pourrois lui préférer Mr. de Crémy ? Quand j'épouserois Mr. de Crémy, lui répondis-je, ce ne seroit point une préférence, puisque d'Olmane ne s'est point présenté. Cette réponse la surprit, & après replique sur replique, elle me dit qu'il avoit cependant effrayé bien des gens qui pensoient à moi, & qu'elle connoissoit quelqu'un qui n'hésitoit à se nommer, que parce qu'il étoit convaincu que j'aimois d'Olmane. Je la questionnai à mon tour, mais inutilement. Tout ce que je pus en tirer sous le secret, c'est qu'elle étoit au fait des propositions dont Mr. de Saint-Albin venoit de charger Mr. de Préville. Comme je prévois, ajoûta-t-elle, qu'elles n'auront point d'heureux succès, il faut laisser à ce pauvre Monsieur la liberté du mystere.

Le soir, rendue à moi-même, je repassai bien moins sur les événements de la journée que sur ma conversation avec d'Olmane. Il me sembloit s'être déterminé assez vîte pour devoir me dispenser

difpenfer de le plaindre. Cette obfervation un peu mortifiante, je l'avoue, me rendit le calme que je cherchois depuis long-temps. Si l'amour fe fortifie par les obftacles, il fe guérit par les froideurs. On eft bleffé de trouver moins de tendreffe dans l'objet aimé : l'amour propre fe révolte, & la raifon recouvre fes droits en dépit du cœur. J'en fis l'épreuve fans m'en douter. Et Madame de Renelle, à qui aucun des mouvements de mon ame n'échapoit, fçut en tirer parti.

LETTRE à Madame de Renelle.

LIfez, chere Maman, la petite relation de ma derniere entrevue avec d'Olmane. Si vous blâmez la foibleffe que j'ai eue de me la procurer, j'efpere au moins que vous approuverez l'ufage que j'en ai fait, & qu'il me méritera le retour de vos bontés. Depuis cet inftant il femble que mes yeux fe deffillent. Je m'applaudis d'avoir fuivi vos confeils; j'ai une forte de fatisfaction à voir que d'Olmane feconde mes efforts : mais, chere Maman, qui auroit cru qu'il fe rendroit fi-tôt & qu'il lui en coûteroit fi peu? J'avoue qu'a-

près ſes fougueux tranſports, & la vivacité avec laquelle il peignoit ſes ſentiments, je me le figurois beaucoup plus à plaindre.... Ma bonne amie, les hommes ne connoiſſent donc que l'expreſſion du ſentiment, il n'agit donc que ſur nos ames : enfin, que d'Olmane ſoit heureux, je ne dois pas m'en plaindre. Cependant je ne ſçais ſi j'oſerois vous affirmer que je ſuis auſſi contente que je devrois l'être. J'ai plus de courage, moins de ſenſibilité, peut-être un deſir de vaincre que je n'avois pas encore eu ; mais mon cœur reſſent encore une agitation indéfiniſſable ; je crois qu'il vaut autant ne pas en approfondir le motif.

Comprenez-vous Mr. de Crémy, qui a été encore chez d'Olmane lui faire part de ma lettre ? Chaque jour ſes procédés deviennent plus généreux & plus ſinguliers. Vous avez raiſon, chere maman, c'eſt le plus eſtimable des hommes ; je me reproche de ne pouvoir prendre pour lui tous les ſentiments qu'il mérite. L'admiration qu'il m'inſpire fait mon tourment ; & pour comble de malheur, je me vois condamnée à prononcer bientôt ſur ſon ſort. Mr. de Saint-Albin vient

de propofer un nouveau parti, qu'il ne nomme point : Mr. de Prévalle en a pris occafion d'exciter la Comteffe à faire expliquer Mr. de Crémy. Ils ne fe doutent gueres ni l'un ni l'autre que cela dépend de moi. Ma bonne amie, que vais-je devenir? comment pourrai-je me réfoudre à payer d'ingratitude un homme auquel je dois tant? D'un autre côté ne feroit-il pas horrible de le tromper, n'ayant à lui offrir qu'une froide reconnoiffance? Hâtez-vous de me répondre, je vous le demande en grace, car il n'y a pas un inftant à perdre; fon premier voyage ici fera décifif. La Comteffe paroît trop goûter l'avis de Mr. de Prévalle : d'ailleurs je m'apperçois qu'une grande fille devient un fardeau pour elle; elle voudroit être débarraffée de moi, & ne s'en débarrafferoit pas auffi avantageufement avec un autre; ainfi c'eft un motif de plus pour la déterminer à préférer Mr. de Crémy. Au furplus, fi je ne me fens pas le courage d'être à lui, je ne ferai certainement à perfonne; mais une chofe que je ne conçois point, c'eft que Madame Dubois paroît connoître particulierement celui qui garde l'in-

cognito. Elle m'en a parlé avec interêt. Ce pauvre Monfieur, dit-elle, eft d'autant plus malheureux que je ne le plaindrois pas quand il fe nommeroit. Jamais elle n'a voulu s'ouvrir davantage. Je la foupçonne d'être venue ici pour efpionner ce qui fe paffe; ne craignez pas que je l'en inftruife, chere maman; vous me l'avez rendu trop fufpecte, depuis une certaine époque, que j'évite de me rappeller, c'eft la premiere fois que je me fuis trouvé feule avec elle. Jugez fi je la fuis fcrupuleufement. En vérité on la croiroit difpofée à fervir le premier venu. Pendant que je caufois hier avec d'Olmane, elle occupoit la Comteffe de tout fon pouvoir; j'en étois bien aife, je l'avoue; mais je n'en ai pas pris meilleure opinion de fes mœurs. Croyez que j'eus dédaigné ce fervice fi elle me l'eût offert. Votre enfant, malgré tous fes écarts, n'a point ceffé de chérir l'honnêteté & la vertu; peut-être, hélas, auroit-elle été moins coupable, fi, fiere de fon innocence, elle n'eût pas eu la témérité de s'en prévaloir! Vous qui lifez dans mon ame, ma bonne amie, auriez-vous l'injuftice de douter de la droi-

ture de mes intentions? pourquoi garder un ſilence qui m'alarme? Chere maman, je ne vous fais cette queſtion qu'en tremblant; qui a tort a perdu le droit de ſe plaindre; mais qui aime & ſe repent, doit toucher un cœur comme le vôtre Les bontés dont vous m'avez toujours comblée, ſoutiennent en moi cette confiance.

LETTRE de Madame de Renelle.

JE retrouve enfin ma digne éléve, mon aimable enfant. Quel plaiſir, ma chere petite! mon ame le ſent bien vivement. Non, je n'ai point inſulté à la droiture de vos intentions, ni douté de votre innocence; mais j'ai frémi du bouleverſement total de vos principes. Quand le cœur dérange la tête, que reſte-t-il pour gouverner le cœur? Ma chere enfant, la candeur de l'ame n'eſt ſouvent qu'un écueil de plus, lorſque la raiſon ceſſe d'en régler les mouvements. Parce que l'on a des vues ſimples & pures on croit pouvoir tout oſer. L'amour tendre, honnête & généreux s'offre ſous l'aſpect le plus ſéduiſant. L'imagination échauffée ſe crée des vertus chiméri-

ques, qu'on préfere aux vertus réelles; innocente à ses propres yeux, on n'en devient pas moins coupable à ceux des autres. Cette passion n'est la plus dangereuse, qu'autant qu'elle a une sorte de vertu pour base, & la sensibilité pour excuse.

Réjouissez-vous, ma chere petite, d'être échapée à tous ces dangers, & croyez-vous contente quand vous devez l'être. Il est plus qu'inutile d'examiner pourquoi vous ne l'êtes pas. D'Olmane vous donne un exemple précieux à suivre. Plusieurs motifs le déterminent; ils sont aisés à pénétrer. Parlons d'abord en sa faveur: convaincu par vos propres discours que votre fortune & la sienne ne peuvent jamais se rapprocher, il céde à la force. Un autre se seroit rendu plus difficilement, je le veux; vous en eussiez été plus flatée, mais vous n'en auriez pas été plus heureuse. Puis, ma chere enfant, les défauts de caractere ne se démentent jamais, rien ne prévaut sur une vanité innée. Vos refus masqués de froideur ont blessé d'Olmane. Les avances de Mademoiselle d'Abecourt le flatent. N'est-il pas tout naturel qu'il saisisse ce dédommagement?

Jugeons les hommes plutôt sur ce qu'ils sont que sur ce qu'ils devroient être. La Providence n'est pas également libérale envers tous. Ainsi il y auroit de l'injustice à exiger autant de sensibilité d'une ame vaine, que d'un cœur pêtri comme le vôtre. Il ne vous reste plus qu'un pas à faire pour trancher le cours des malheurs de tous deux. D'Olmane veut attendre les événements, ou tout au moins votre décision. Dites-lui que votre parti est pris, obligez-le de s'éloigner; si c'est le servir en effet, ce sera une raison de plus pour vous consoler, & de toute maniere il est essentiel qu'il parte. Vos deux explications ne vous permettent plus de reculer. Je n'ajoûte pas un mot: c'est à vous d'exécuter.

Les nouvelles démarches de Mr. de Crémy ne me surprennent plus. Il est capable de tout ce qu'il y a de bien & de généreux. Si vous l'eussiez connu avant d'Olmane, vous l'eussiez aimé. Mais rassurez-vous; cela viendra. Le sentiment ne se commande point, il faut l'attendre. L'estime & l'admiration en sont les avant-coureurs. Au surplus, ma chere petite, ce n'est point de l'amour que Mr. de Crémy exige

de vous; conſéquemment je ne vois pas quels ſcrupules vous pouvez vous faire. Néanmoins ſi vous en avez, il eſt mieux de les lever avant d'aller plus loin. Après avoir éloigné d'Olmanc, recueillez-vous quelques jours, interrogez votre cœur, peſez l'étendue des engagements qu'on vous propoſe, voyez ſi vous vous ſentez la force de les remplir; & faites part de vos diſpoſitions à Mr. de Crémy. Sa franchiſe autoriſe la vôtre. Dites-lui, *voilà, Monſieur, quel eſt l'état de mon ame, decidez vous-même ſi je ſuis digne de vous.*

Vous devez auſſi l'avertir des propoſitions qu'on a faites pour vous à la Comteſſe, & des réſolutions qu'elle a priſes. Comme il paroît, par la lettre que je vous envoie, qu'il compte inceſſamment vous aller voir, je vais lui écrire deux mots en votre nom, pour le prier de ſuſpendre ſa viſite. Il eſt néceſſaire de l'inſtruire des circonſtances préſentes. Et vous, ma chere enfant, jugez combien elles deviennent preſſantes. Ce n'eſt pas tant ſur le ſort de Mr. de Crémy que vous allez prononcer, que ſur le vôtre. D'un ſeul mot dépend le bonheur ou le malheur

de votre vie. Si je pensois qu'un oui de votre bouche pût être un parjure, je n'hésiterois pas de vous dire, soyez malheureuse puisqu'il le faut pour rester innocente; mais vous pouvez obéir & être heureuse, je ne décide rien de plus.

Dès que vous renoncez pour toujours au mariage dans le cas où vous refuseriez celui-cy, peu importe d'éclaircir le ton mystérieux que n'affecte peut-être Madame Dubois, qu'afin d'exciter davantage votre curiosité. Ces femmes ont des détours adroits qui trompent les plus habiles Croyez-moi, laissez-lui son secret en punition de ses fautes; il lui pese plus que vous ne pensez. Adieu, ma chere petite; continuez d'abhorrer le vice, de mépriser les vicieux sans les accabler, & de chérir la vertu, vous en trouverez la récompense dans le témoignage intérieur. Car il n'y a que le plaisir de faire le bien, qui puisse égaler celui de l'avoir fait.

LETTRE de Madame de Renelle à Monſieur de Crémy.

J'Envoie dans l'inſtant, Monſieur, votre lettre à Mademoiſelle de ***; comme je conçois par celle qu'elle m'écrit, la néceſſité qu'il y a de ſuſpendre votre viſite juſqu'à ce que vous ayez de ſes nouvelles, je prens ſur moi de vous en prier avant même de l'avoir conſultée. Ne vous inquiétez point : j'eſpere qu'avant peu elle vous apprendra des choſes ſatisfaiſantes, ou du moins qui acheveront de vous convaincre qu'elle ſent la généroſité de vos procédés. J'ignore encore ſi ſa main en ſera le prix. Mais ſi vous l'obtenez, recevez-la comme un préſent digne de récompenſer vos vertus. Je connois aſſez ſon ame & ſon cœur pour me glorifier d'avoir fait une telle éléve. Pardonnez, Monſieur, cet éloge intereſſé, à la tendreſſe qui le dicte, & me faites l'honneur de me croire.

*LETTRE de Monſieur de Crémy à Mademoiſelle de ***, incluſe dans celle de Madame de Renelle.*

J'Ai tout tenté en vain auprès de vous, Mademoiſelle, & auprès de d'Olmane. Ni l'un, ni l'autre n'a approuvé les moyens que j'avois imaginés pour vous ſervir. Mes vues étoient impartiales, & mes deſirs ſinceres : mais à préſent que me reſte-il à faire? comment dois-je me conduire? Daignez me l'apprendre, je vous en ſupplie ; quoique mon deſſein ne ſoit nullement de vous fatiguer par mes inſtances, je ne dois pas laiſſer ſoupçonner à Madame la Comteſſe que mon empreſſement ait diminué. Eh, qui pourroit m'éviter ce reproche envers vous? Permettez que dans peu j'aille lui faire ma cour. J'agiterai quelques propoſitions vagues qui ne prêteront à aucune conſéquence, & je réglerai enſuite mes démarches ſur ce qu'il vous plaira me preſcrire. Il n'eſt rien dans le monde que je ne me ſente capable de vous ſacrifier. Ce n'eſt point l'amour ſeul que vous m'inſpirez, Mademoiſelle, c'eſt l'amour de tout ce qui eſt bien,

& ſur-tout du bien qui tend à votre bonheur. Mais peut-être en dis-je trop? pardonnez & me croyez avec tout le reſpect poſſible, &c.

---

*REPONSE de Mademoiſelle de *** à Monſieur de Crémy.*

J'Aurois reçu votre viſite avec le plus grand plaiſir, Monſieur ; mais Madame de Renelle a dû vous prier de la différer pour raiſons. Je vous en dois l'éclairciſſement Ma mere a reçu de nouvelles propoſitions de mariage. Quoique perſonne ne ſe nomme, elle prétend en prendre occaſion de s'expliquer avec vous, & ſûrement vous ne paroîtriez pas ici un quart d'heure, ſans qu'elle vous embarraſsât par de ſpécieux raiſonnements, auxquels vous ſeriez peut-être embarraſſé de répondre. Puiſque vous voulez bien m'abandonner le ſoin de votre conduite, permettez que je prenne encore quelques jours pour méditer mes réſolutions. Plus je reconnois ce que vous valez, plus je me ſens pénétrée d'un ſentiment digne de vos procédés, mais peut-être pas aſſez digne de vous. Si je vous apprécíois moins bien, mes

délibérations ne feroient point balancées par ma délicateſſe; au ſurplus je veux vous établir mon juge. C'eſt le ſage conſeil d'une amie éclairée ; ce ſera à vous enſuite de faire de ma franchiſe tel uſage qu'il vous plaira. J'oſe vous en promettre une ſans bornes, & je vous aſſure, Monſieur, que perſonne n'a l'honneur d'être plus ſincerement.

LETTRE à Madame de Renelle.

VOici, chere maman, ma réponſe à Mr. de Crémy ; elle contient, je crois, ce qu'il y a de plus preſſé à lui apprendre; le reſte demande un peu de réflexion. Il eſt plus difficile que vous ne penſez, de ſe rendre compte des diſpoſitions du cœur lorſqu'il s'agit d'affaires auſſi importantes. D'ailleurs que des mouvements humiliants à dévoiler! ma bonne amie, je ſouffre d'avance ; mais vous l'ordonnez, cela ſuffit ; n'appréhendez point qu'une fauſſe honte me retienne ; j'aurois déja écrit à d'Olmane tout ce que vous exigez de moi ſans la lettre que je viens de recevoir. Voyez s'il m'eſt permis de l'envoyer auprès de Mademoiſelle d'A-

becourt après la maniere dont Madame de St. Sirant me parle de cette fille. Ne dois-je pas plutôt l'avertir du danger qu'il courroit en l'épousant ? Ce n'est plus, je vous le proteste, quelque interêt particulier qui m'arrête ; j'ai renoncé à d'Olmane. Qu'il parte ou ne parte point, tout espoir n'en est pas moins éteint dans mon cœur. Mais, chere maman, je vous tromperois si j'osois vous dire que son bonheur ne me touche point encore vivement ; je crois même qu'il ne cessera de me toucher : pourriez-vous m'en faire un crime ?

Adieu, ma chere amie ; je vais écrire sur le champ à Madame de St. Sirant pour tâcher de sçavoir d'où elle tire ces informations ; & j'attendrai votre avis sur ce qu'il convient que je fasse. Sans vous que deviendrois-je ?

LETTRE de Madame de Saint-Sirant.

J'Ai vu toutes les merveilles dont tu voudrois que je t'entretins, ma chere ; mais je n'en ai pas la force. Le malheur sçait nous poursuivre dans le sein des plaisirs comme au fond de nos retraites ; & je puis t'assurer que

le contraſte, loin d'être un objet de diſſipation, ne ſert qu'à faire ſentir plus vivement les peines. N'as-tu pas entendu parler de la bataille que nous venons de perdre? Hé bien, le pauvre Mr. de Norfalque y étoit, & on ne le retrouve point. Quelle perte pour ſa famille, quelle perte pour moi-même! car je lui ai de grandes obligations. J'avoue que je lui devois une partie de tout ce que je puis valoir; ſon aimable frere ne me quitte point, il eſt dans une affliction qui attendriroit le cœur le plus dur, & tu ſçais ſi le mien eſt ſenſible. Ha, mon amie, qu'eſt-ce que la vie! je ne m'étonne point que tu y ſois ſi peu attachée. Ce que j'ai appris ces jours-cy me confirme dans l'idée que tu n'es guere plus heureuſe que nous. Nous perdons un ami, ton amant t'abandonne. On m'a fait voir ta rivale, elle eſt grande, bien faite, très-jolie, pleine de graces & de talents; mais d'Olmane ſera bien puni, s'il en fait ſa femme. A peine ici les hommes en voudroient-ils pour leur maîtreſſe. C'eſt un démon de jalouſie, capable de tous les excès auxquels porte cette paſſion; pour tout dire on ne parle que de ſes défauts. Perſonne

ne lui accorde une vertu ni une qualité. Elle te vengera, ma chere, sois-en sûre : ainsi console-toi : tu n'es pas encore si à plaindre que nous. Adieu, mon amie, la plume me tombe des mains.

REPONSE à Madame de Saint-Sirant.

TU me trouveras toujours disposée, ma chere, à partager tes chagrins. J'ai vu avec la plus sincere douleur Mr. de Norfalque sur la liste des morts. J'étois sûre des larmes & des regrets que tu lui donnerois. Je t'exhorte cependant à ne t'y point trop livrer. Conserve la mémoire de ce digne ami, qu'elle te soit chere, console son pauvre frere, aide sa famille, c'est malheureusement tout ce que nous pouvons pour les morts qui nous ont été chers. Nos pleurs ne les rappelleroient point à la vie, mais ils ne doivent jamais cesser de vivre dans nos cœurs.

Je ne sçais où tu prens que d'Olmane *m'abandonne :* je t'avoue que ce mot me blesse. Un homme peut avoir des vues sur une fille à marier sans être son amant. Il peut de même renoncer

noncer à ses vues sans qu'elle puisse se croire abandonnée, ni regarder celle qu'il épouse comme sa rivale. Cela est si vrai que, dans tous les temps, j'ai été la premiere à presser d'Olmane d'accélérer son mariage avec Mademoiselle d'Abecourt. Mais quand j'aurois pensé différemment, je pourrois encore te certifier qu'il n'entreroit point dans ma pensée de me réjouir du mal qui lui en arriveroit. D'où tires tu donc ces informations si flétrissantes pour une jeune personne qu'on m'avoit dit être aimable, ma chere; je ne te cache point que cela m'afflige. D'Olmane mérite d'être heureux; & il seroit digne de toi d'examiner de près les choses, pour sauver un galant homme des piéges que peut-être on lui tend. Adieu, mon aimable amie, reçois mes tendres embrassements.

LETTRE de Madame de Rensile.

VOici, ma chere Petite, deux lettres de Mr. de Crémy. Je ne vous dirai point combien elles m'ont touchée; votre cœur est fait pour le sentir. J'ai lu & relu celle de Madame de St.

Sirant. Je ne ceſſe de réfléchir ſur la vôtre ; & j'avoue, ma chere petite, que les circonſtances me paroiſſent très-délicates. Si vous étiez certaine du malheur qui menace d'Olmane, il ſeroit très-mal de l'exciter par vos conſeils à conclure un hymen ſi funeſte : on ne voudroit pas ſe débarraſſer du plus cruel ennemi à ce prix, & ce n'eſt pas là-deſſus que j'ai beſoin d'inſiſter. Mais cette Madame de St. Sirant m'eſt ſuſpecte en tous points. Le ton ſeul avec lequel elle traite ce ſujet, caractériſe la petiteſſe de ſon ame. *Il ſera puni*, dit-elle, *elle te vengera, ainſi conſole-toi.* Quelle baſſe maniere d'enviſager les choſes! elle me révolte. Laiſſons-là cette femme, & revenons au fait. Vous voudriez avertir d'Olmane, ma chere petite; le pas eſt encore bien gliſſant. La générosité a ſes écueils. Qui vous répond que d'Olmane ne prendra point cet avis pour un retour ſur votre conduite paſſée; qu'il n'imaginera point que c'eſt la jalouſie qui le dicte; qu'en un mot il ne vous ſoupçonnera pas de chercher à le rappeller? Tant pis pour lui, me répondrez-vous; j'aurai fait ce que j'aurai dû. Oui, vous l'aurez fait très-innocemment; mais ſon

amour propre lui persuadera le contraire; sa vanité le publiera & vous en serez la victime. Apprenez que les défauts de nos amis opposent souvent des obstacles insurmontables aux services que nous desirerions de leur rendre. Quand ils nous demandent un conseil, aucun respect humain ne doit arrêter notre franchise; mais lorsque le conseil est gratuit, il faut, avant de le donner, bien peser ses paroles, ne pas toujours se laisser emporter par le motif, & voir si nous ne nous exposons pas à perdre l'estime d'un ami pour lequel notre avis sera aussi infructueux qu'il nous est nuisible. Bien des gens s'abusent sur les devoirs de l'amitié. Ils s'écrient dans leur fol enthousiasme, je serois indigne de la confiance d'un ami, si au hazard de lui déplaire, je ne bravois pas tout pour le sauver d'un malheur, quelquefois même d'un simple ridicule. Moi je pense différemment. Le premier devoir de l'amitié est de sçavoir ménager les foiblesses de nos amis, sans toutefois les nourrir ni les flater. Peu de personnes sont assez délicates sur l'article des conseils. Toutes les fois qu'on est mal disposé à les

recevoir, ou qu'ils peuvent induire votre ami à douter de quelqu'une de vos vertus, avec la meilleure intention du monde vous ne ferez que le refroidir, vous affoiblirez sa confiance, & vous vous serez desservi à pure perte. Encore une fois le grand principe général, *j'ai fait ce que j'ai dû, il le prendra comme il voudra*, n'est que pour soi. Et la satisfaction personnelle ne doit pas être préférée par celui qui connoît le prix d'un sentiment d'autant plus précieux qu'il est facile à altérer.

J'ai cru en passant devoir vous déveloper ces maximes, quoiqu'elles ne soient pas toutes analogues au sujet que nous traitons, & j'y reviens. N'écrivez point à d'Olmane : vous ne lui avez peut-être que trop écrit. Faites-lui dire tout au plus de venir vous voir. Alors commencez par exécuter votre premier projet; certifiez-lui que votre parti est pris sans expliquer comment il est; il ne faut jamais mentir quand on peut s'en défendre. Puis amenez la conversation sur Mademoiselle d'Abecourt. Recommandez-lui de l'observer; laissez-lui entrevoir que Madame de Sirant vous parle d'elle;

inſpirez-lui la crainte d'être trompé ſans lui prédire qu'il le ſera ; de maniere qu'il ne voie dans vos diſcours qu'un deſir ſincere de le ſçavoir heureux. Voilà, ma chere petite, tout ce que la prudence vous permet. Adieu, aimable enfant, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE de Monſieur de Crémy à Madame de Renelle.

JE me conformerai, Madame, aux avis que vous avez la bonté de me donner; mais il ne dépend pas de moi d'attendre tranquillement des nouvelles de Mademoiſelle de ***. Eprouveroit-elle quelques chagrins dont je ſerois cauſe? mille idées plus noires les unes que les autres troublent mon imagination. Madame, ſi un peu de pitié eût conduit votre plume, vous m'euſſiez épargné bien des alarmes, en me mandant les raiſons qui me ferment la porte de Madame la Comteſſe. Pardonnez ce petit reproche, qu'un interêt très-vif peut excuſer aux yeux de quiconque connoît Mademoiſelle de ***. Je ne ſuis pas ſurpris qu'on ſe glorifie d'avoir

fait une telle éléve. Elle a de quoi s'applaudir d'être la vôtre, Madame. Croyez que je m'eſtimerois le plus heureux des hommes ſi je l'obtenois. Mais je n'eſpére rien, & il ne m'eſt pas permis de deſirer autre choſe que ſon propre bonheur. Vous, en qui elle a toute confiance, recommandez-lui, s'il vous plaît, de s'en occuper uniquement. La prétendue généroſité de ma conduite envers elle n'eſt rien. Et j'avoue que ſon bien-être ſeroit tout pour moi.

Je ſuis.

---

*LETTRE de Monſieur de Crémy à Mademoiſelle de ***.*

QUe je vous ai d'obligations, Mademoiſelle, de me tirer de l'inquiétude où m'avoit jetté la lettre de Madame de Renelle. Je conçois à préſent la néceſſité qu'il y a de m'éloigner; & j'y ſouſcrirai auſſi long-temps que vous me l'ordonnerez.

Je pourrois vous confier mes craintes ſur ces nouvelles circonſtances: elles ſont faites pour m'alarmer. Un parti qui ne ſe nomme pas aujourd'hui, peut ſe nommer demain, & paroître

digne d'attention; mais vous entreriez dans mes peines, vous vous presseriez de les alléger; & je dois vous les taire. D'ailleurs, faut-il en convenir? je n'attens qu'en tremblant les effets de votre franchise. Moi votre Juge, dites-vous, & sur quel point? Ha, par pitié, prononcez vous-même sur mon sort, & ne livrez point à sa propre sévérité un homme qui ne croira jamais assez faire pour vous prouver combien il vous admire & vous respecte; agréez-en de nouvelles assurances, &c.

Madame de Renelle l'avoit prévu: ces lettres me toucherent beaucoup. Mais une extrême sensibilité trompe quelquefois sur la valeur des affections. On croit n'être affecté qu'autant qu'on éprouve des transports: un sentiment raisonné n'est plus aux yeux des amants qu'une froide compassion, ou une justice foiblement rendue au mérite. J'étois si mécontente des miens pour Mr. de Crémy, que je n'osois interroger mon cœur. Il le falloit cependant; & je m'efforçois d'y réfléchir, lorsque d'Olmane vint me tirer d'une profonde rêverie. Je vous interromps, Mademoiselle, me dit-il, d'un air moitié libre, moitié contraint. Si je croyois

vous gêner, je me retirerois. Non, Monſieur, vous ne me gênez point; j'étois même en peine de ſçavoir comment vous faire prier de venir me voir. Hé bon Dieu! pourquoi donc en peine? Que ne m'écriviez vous un mot! Chaque jour notre fidelle commiſſionnaire paſſe ici, elle vous cherche, & je ne ſuis pas aſſez heureux pour qu'elle vous rencontre. Mais qu'avez-vous à m'apprendre? Puis-je vous être utile? Parlez, Mademoiſelle; je vous ſuis dévoué pour la vie: pour la mort en douteriez-vous? C'eſt bien moins de mes interêts dont il s'agit que des vôtres, lui dis-je; vous perdez dans votre retraite un temps que vous pourriez mieux employer. D'où vient ne partez-vous point, qui vous arrête? Vous, Mademoiſelle, vous uniquement... D'Olmane, il me ſemble que nous étions demeurés d'accord qu'aucun motif ne pouvoit plus vous retenir & que.... Vous m'avez, il eſt vrai, Mademoiſelle, arraché une parole; mais oubliez-vous qu'elle étoit conditionnelle? Je me rappelle, Monſieur, avoir combatu ces conditions... Hélas que n'avez-vous pas combatu? Je n'ai jamais obtenu de vous que des conſeils

froids & durs. Au moins si la pitié les accompagnoit, je n'ose pas dire si le sentiment les dictoit ! Mais, en vérité, Mademoiselle, les miens y avoient quelque droit... Ne parlons pas de cela, Monsieur. La derniere fois que je vous vis, vous me parutes raisonnable, soyez-le encore aujourd'hui, & promettez-moi de partir cette semaine... A ces mots ses yeux se remplirent de larmes ; il les avoit fixés sur les miens, & ne me répondoit point. Je ne pus me défendre d'un peu d'attendrissement. J'appellai toutes mes forces à mon secours, pour dérober à ses regards ce qu'il m'en coûtoit. Puis je repris d'un ton ferme... Oui, Monsieur, le sort en est jetté, vos délais ne pourroient rien changer, rendez-vous à mes prieres, & puisqu'il faut vous le dire, mon parti est pris. Votre parti est pris, c'est de ce ton, cruelle, que vous l'annoncez ! & vous feignez de descendre aux prieres, quand en effet vous ne faites que dicter un ordre barbare. C'est pour vous, Monsieur, plus que pour moi, que je vous presse de partir. Hé, Mademoiselle, modérez tant de bontés, ou plutôt n'imaginez pas me donner le change. Je le vois,

ma présence vous importune, elle vous reproche un excès d'ingratitude dont votre ame rougit, & dont j'étois si loin de vous croire coupable. Ah, malheureux, où t'égarois-tu ? Quelle destinée faut il subir ! A qui tient-il que j'en abbrége le cours? Mais il ne tient qu'à moi; la vie n'est rien, quand le mal est insupportable ! Il se leve furieux, cherchant par-tout son fusil qu'il avoit laissé dans l'anti-chambre; je me leve aussi & l'arrête. Laissez-moi, me dit-il, sans me regarder, laissez-moi; vous m'ordonnez de fuir, & je pars. D'Olmane, craignez de vous abandonner à ces fureurs ? Si quelqu'un venoit... Oui, Mademoiselle, voilà ce qui vous inquiéte; cette crainte seule vous touche. Laissez-moi sortir ; il me repousse & s'éloigne dans l'embrasure d'une fenêtre, où les larmes succéderent à ses transports. Des pleurs coulerent de mes yeux, quelque effort que je fisse pour les retenir : d'Olmane, lui dis je d'une voix entrecoupée, d'Olmane, de grace restez un moment, que j'aye la consolation de vous voir plus tranquille ! Il détournoit toujours la vue, mais le son de ma voix le frapa. Il me considéra quelques

minutes. Pourquoi, me dit-il, tant d'efforts, craignez-vous de paroître trop ſenſible ? Alors il me ſerre un inſtant entre ſes bras, puis me conduit près d'un fauteuil, & ſe jette à mes pieds. Pardonnerez-vous, me dit-il, en preſſant mes mains de ſes lévres, pardonnerez-vous les excès auxquels je viens de me porter. Oublions-les & relevez vous, d'Olmane... Non, fille trop aimable & trop aimée, cette ſituation convient à un malheureux tel que moi, un ſeul de vos regards ſuffit pour me rendre à moi-même. Hélas je vous accuſois d'inſenſibilité, & ce ſont vos larmes qui démentent cette injure. Quelle bonté ! Que ne puis-je expirer à vos genoux de repentir, d'amour & de reconnoiſſance. Croyez au moins que mes ſentiments méritent ce mouvement de regret qui vous échape. Mais part-il du cœur ? Puis-je me flater d'emporter ce foible dédommagement ? Ne cherchons point à nous attendrir, lui dis-je, relevez-vous ; de grace ne m'expoſez point à des ſoupçons injurieux. Il ſe releva & s'aſſit près de moi en tenant toujours mes mains dans les ſiennes. Vous me connoiſſiez peu, pourſuivis-je, quand

vous m'accusiez d'ingratitude ; j'ai souffert & je souffre encore des peines que je vous cause involontairement. J'ignore comment on peut être flaté d'un attachement qui coûte si cher à celui qui l'éprouve : & s'il dépendoit de moi de guérir votre cœur, il n'est rien que je ne sacrifiasse au plaisir de vous sçavoir tranquille. La certitude qui fait le tourment d'un honnête homme est plus affreuse qu'on ne pense. Ha! Mademoiselle, vous pouviez en faire le bonheur, & vous allez combler celui de Mr. de Crémy. Il le mérite bien, je l'avoue, mais... D'Olmane ne nous abusons point, je ne pouvois rien pour vous, si ce n'est quand je vous ai donné des conseils bien désintéressés : & vous sçavez si je les ai épargnés. Non, Mademoiselle, non, vous les avez même épuisés. Il reprenoit un ton amer. Hé bien allez-vous vous livrer encore à des mouvements qui m'offensent? Soyez juste une fois en votre vie. Qu'auriez-vous fait à ma place ; parlez. Ses soupirs l'empêchoient de me répondre. Quittons ces discussions, lui dis-je ; elles ne nous mençroient à rien. C'est de votre sort, c'est du parti que vous allez prendre, c'est

de votre félicité prochaine dont il faut nous occuper. Cruelle amie, vous vous plaiſez à m'enfoncer le poignard dans le cœur : & où trouver cette félicité quand tout m'eſt ravi ? Auprès de Mademoiſelle d'Abecourt, qui vous aime comme vous le méritez. Je vous entens, Mademoiſelle : vous eſpérez qu'elle vous débarraſſera de mes importunités. D'Olmane, je n'eſpere rien ; je deſire ſeulement tout ce qui peut aſſurer votre tranquillité Voulez-vous plus de franchiſe encore ? liſez au fond de mon cœur ; ſentant l'impoſſibilité de nous unir jamais, je n'ai rien négligé pour me ſauver des piéges de l'amour. J'ai moins étudié vos vertus que vos défauts, & je me ſuis fait, autant que je l'ai pu un rempart des uns contre les autres. Mais la femme la plus honnête ſe flate en vain d'être inſenſible à l'interêt qui naît malgré elle, de la reconnoiſſance qu'inſpirent des hommages ſinceres... Quoi, Mademoiſelle ! il eſt vrai que les miens vous ont flatée, & que vous vous intereſſez à mon ſort... Oui, Monſieur, je m'y intereſſe, & cet interêt eſt ſi pur que je ne le cache point. Croyez-en donc mes avis ; quand je vous preſſe de par-

tir, c'eſt moins pour conclure tout de ſuite votre mariage, que pour vous mettre à même d'examiner de plus près Mademoiſelle d'Abecourt. Je ne vous dis point épouſez-la aveuglément ; au contraire, il eſt très-eſſentiel que vous vous aſſuriez de ſes mœurs & de ſon caractere. Mais, Mademoiſelle, vous auroit-on parlé d'elle? Monſieur, il me paroît qu'elle a tout au moins des ennemis. Mademoiſelle, je me ſuis apperçu qu'elle n'eſt point aimée dans ſa famille. Mais ſi vous ſçavez quelque choſe de plus, j'oſe dire que vous m'en devez l'aveu. Par quelle voie êtes-vous informée? je vous en ſupplie, tirez-moi d'inquiétude. Je vis que cet objet faiſoit diverſion, j'en fus un peu ſoulagée... Monſieur, repris-je, je ne ſçais rien de poſitif. Madame de St. Sirant me mande qu'on eſt prévenu contre elle; mais elle ne s'explique pas; voyez par vos yeux, c'eſt le plus ſûr. Ha! Mademoiſelle, ſi ce n'eſt que Madame de St. Sirant qui vous ait prévenue, vous me raſſurez beaucoup. Quelle femme voit-elle ſans envie? Nommez-m'en une qu'elle ait épargnée. Monſieur, je n'ai jamais eu lieu de me plaindre d'elle. *Vous, Ma-*

demoiſelle : vous êtes bien bonne de le croire, & je pourrois vous convaincre du contraire. Mais, Monſieur, vous me ſurprenez. Mademoiſelle, j'ai toujours regretté de vous voir dupe de votre amitié pour elle; néanmoins je devois reſpecter une liaiſon dont vous m'entreteniez rarement, & j'ai réſiſté dix fois à l'envie de vous détromper en vous communiquant ſes lettres. Monſieur, les auriez-vous encore? J'en pourrois retrouver quelques-unes, qui ſeront à vous ſi vous le deſirez. Nous en étions là lorſque nous entendimes la Comteſſe. D'Olmane me regarda tendrement ſans parler. Nous n'avons plus qu'un moment, lui dis-je, donnez-moi votre parole. O Ciel, s'écria-t-il, c'en eſt donc fait ! il faut renoncer à tout ce que j'ai de plus cher; c'eſt peu encore, il faut m'en éloigner. Quel ſacrifice ! ma bonne amie, ſoutenez-moi, encouragez moi, mes forces m'abandonnent, je n'en puis plus. Ses larmes ſe tarirent en effet, ſa tête ſe pencha ſur un de mes bras, je crus qu'il alloit perdre connnoiſſance. Au nom du ſentiment que vous exprimez ſi vivement, lui dis-je, remettez-vous; je ſens tout ce que coûte un

dernier effort Mais, d'Olmane, soyez sûr que je vous en tiendrai compte: vivez heureux, travaillez à le devenir pour l'amour de moi : je vous promets de ne jamais oublier combien je vous ai été chere. Vous me le promettez. Oui je vous le promets : dès cet instant regardez-moi comme la meilleure de vos amies, & cimentez notre amitié par l'acte de renoncement que je vous demande. Hé bien vous serez obéie : adieu. Je m'arrache d'auprès de vous, digne & respectable amie; vivez heureuse, & croyez qu'en rendant le dernier soupir je formerai encore des vœux pour votre bonheur. Il m'embrassa pour la premiere fois, & s'éloignant un peu, afin que la Comtesse ne pût s'appercevoir de rien lorsqu'elle entreroit: Madame, lui dit-il, votre sommeil a été bien long; je vous attendois impatiemment pour prendre vos ordres. Et où va donc mon mari, reprit-elle? Madame, je pars pour Paris. Quand? Demain. Cela est prompt. Oui, Madame : aussi n'ai-je qu'un instant à moi. A peine resta-t-il un quart d'heure. La Comtesse me proposa de le reconduire; mais je m'en défendis sous le prétexte d'une

migraine,

migraine, & j'allai venger l'amour des contraintes d'une auſtere bienſéance par des torrents de larmes. J'étois accablée, preſque anéantie : Je ne pus reparoître de la ſoirée; je me couchai pour chercher dans le ſommeil le calme qui me fuyoit; mais en vain l'appellai-je à mon ſecours. Le lendemain j'eſſayai d'écrire les lettres ſuivantes.

LETTRE à Madame de Renelle.

TOut eſt conſommé, chere maman; vos volontés ſont accomplies. D'Olmane vole à préſent vers Mademoiſelle d'Abecourt, & je reſte en proie à ma douleur. Je ne ſuis pas même délivrée de mes cruelles incertitudes. O, ma bonne amie ! qu'il eſt affreux d'arracher de ſon cœur les traits de l'amour pour y enfoncer le poignard, dont le déſeſpoir & la jalouſie ſont armés. Vous l'avouerai-je ? hier en exhortant d'Olmane à s'aſſurer du caractere de Mademoiſelle d'Abecourt, je remarquai qu'en dépit de l'amour qu'il me juroit, cette fille l'intereſſe plus qu'il ne ſemble le croire. Il me voyoit, il m'écoutoit, il me parloit; mais ce n'étoit point moi qui l'occupoit, moi

qui ne ſongeois qu'à lui, qui ſacrifiois tout à ſon repos, & qui cherchois à alléger ſes peines. Ha que les hommes ſont faux ou foibles! eh quel cas peut-on faire d'un cœur partagé? Mais, inſenſée, où m'égarai-je? que m'importe le partage d'un cœur auquel je renonce la premiere? Amour, quand ceſſeras-tu de tyranniſer mon ame? Pour connoître trop bien ta délicateſſe & ton pouvoir, ſerai-je condamnée à gémir éternellement ſous tes loix? Encore ſi j'étois payée de retour!.. Non, je ne veux plus y penſer, c'eſt trop de foibleſſe. Il eſt temps de braver les caprices du ſort. Excuſez, chere maman, les derniers efforts d'un feu prêt à s'éteindre, & qui s'épuiſe en s'exhalant. Adieu, ma bonne amie; plaignez votre malheureuſe enfant, encouragez-la, elle a grand beſoin de ſecours. J'écrirai à Mr. de Crémy dès que mes forces me le permettront.

AUTRE Lettre à Madame de Renelle.

TRouverai-je tout contre moi, chere maman. Mr. de St. Albin vient d'envoyer demander une réponſe poſitive aux propoſitions qu'il a faites. Il

apprend, dit-il, que Mr. de Crémy s'éloigne; & il croit que celui qui ſe préſente eſt digne de lui être préferé. Mr. de Prévalle & la Comteſſe ont tenu un long conſeil, dans lequel ils avoient décidé que Mr. de Prévalle iroit trouver Mr. de Crémy; mais j'ai eu le courage de m'y oppoſer. Quoi! Monſieur, lui ai-je dit, vous iriez quêter pour moi un époux, & me rendre la fable de la province? Qu'y a-t-il donc de ſi preſſé? Si je ſuis de trop ici, qu'on me mette au Couvent, je n'en murmurerai pas. Mes repréſentations n'ont pas été trop bien reçues; néanmoins on a déliberé qu'on accorderoit encore huit jours de délai à Mr. de Crémy, après leſquels on recevroit l'autre prétendant; & me voilà forcée d'écrire à Mr. de Crémy avant même de ſçavoir que lui mander. Ma bonne amie, que vais-je lui dire? Mon embarras eſt extrême. Chaque jour ma poſition devient plus cruelle: car que deviendrois-je s'il me falloit recevoir les nouveaux ſoins d'un homme qui, ſans nuls égards pour moi, content de m'obtenir des mains de la Comteſſe, s'inquiéteroit peu de mes ſentiments? Dieu veuille me ſecourir, & prendre pitié

de mes maux. En vérité, chere maman, je ſuis bien à plaindre.

P. S. Je décachete ma lettre, ma bonne amie, pour y joindre celle que j'ai reçue de Madame de St. Sirant: elle me rappelle les ſoupçons que d'Olmane m'a donnés ſur ſon amitié. Il prétend avoir preuve en main: je ne lui ai pas caché que j'étois curieuſe de les voir: s'il vous les adreſſoit, chere maman, liſez ces lettres, & mandez-moi ſi je dois continuer d'entretenir ce commerce de fauſſeté. Car il deviendroit auſſi faux de ma part que de la ſienne.

LETTRE de Madame de Saint-Sirant.

JE ſuis trop véritablement affligée, ma chere, de la perte que nous avons faite, pour pouvoir m'occuper des interêts du pauvre d'Olmane: je pars même dans huit jours, & j'emmene avec moi notre malheureux Chevalier; nous goûterons plus librement dans ma terre la douceur de pleurer en liberté, elle doit être grande. Ici on ne peut pas jouir de ſa douleur; tout y reſpire le plaiſir, & les gens triſtes y ſont du dernier déplacé.

Adieu, ma chere; tant mieux que

d'Olmane ne ſoit plus ton amant. Je ſouhaite pour toi qu'il ſe fixe aux environs de Paris. Quand des femmes, telles que nous, ont eu la foibleſſe d'aimer, & qu'elles ont été devinées par le public, rien ne peut leur arriver de plus heureux que l'éloignement de l'objet qui terniſſoit leur gloire. Celle de mon amie m'eſt ſi précieuſe que j'y trouve la mienne intereſſée.

---

*LETTRE de Mademoiſelle de *** à Mr. de Crémy.*

UN noble déſintereſſement, Monſieur, a été juſqu'à préſent la régle de votre conduite; la franchiſe doit être auſſi la baſe de mes actions; c'eſt vous que je vais prendre pour modele. J'achevai avant-hier le grand ſacrifice, je ne dirai pas que je vous devois, mais que je devois à d'Olmane & à moi-même. Il eſt actuellement auprès de Mademoiſelle d'Abecourt qui, ſûrement, l'indemniſe au de-là de ce qu'il perd : ainſi nous pouvons nous diſpenſer de le plaindre. Je l'ai laiſſé perſuadé que mon parti étoit pris. Cependant, Monſieur, il ne l'eſt pas, & vous ſeul pouvez le déterminer. La

réflexion produit de grands changements dans les idées ; autrefois j'ai craint de vous appartenir, aujourd'hui j'appréhende de n'en être pas digne : personne n'apprécie mieux que moi tout ce que vous valez ; mais je l'avoue, l'estime que j'ai pour vous, Monsieur, ne m'acquitteroit qu'à moitié de ce que je vous devrois : aveuglée long-temps par l'amour, séduite par un vain espoir, j'avois formé des projets qui me sont encore chers, même après y avoir renoncé ; pour les détruire, il m'a fallu chercher dans la foiblesse de d'Olmane des armes contre la mienne. Je ne vous le cache pas, Monsieur, il m'en a fourni de beaucoup plus fortes que je ne m'y attendois. Mes raisons l'ont bien moins convaincu que les empressements de Mademoiselle de d'Abecourt ne l'avoient flaté. Et peut-être son cœur ne desiroit-il plus qu'un prétexte honnête de s'y rendre. J'ai tort de m'en plaindre, je le sçais : mais dans quelle ame sensible l'amour propre offensé prévaut-il sur une passion dominante ? J'aime encore, puisque je suis blessée de l'interêt que prend d'Olmane à Mademoiselle d'Abecourt, & du peu de ré-

fiftance que j'ai eu à vaincre de fa part pour l'envoyer vers elle. Avant cette découverte, fi ma main n'eût dépendu que de moi, jamais je n'aurois appartenu à d'autre qu'à lui. Actuellement perfuadée que fon attachement fe divife, je ne crois point que je vouluffe accepter un fi foible hommage. Maîtreffe de mes actions, je refterois plutôt libre toute ma vie.

J'ofe affez préfumer de moi, Monfieur, malgré tous les humiliants aveux que je viens de vous faire pour vous répondre, que ce font les derniers dont j'aurai à rougir. D'Olmane, j'efpere, ne troublera plus mon repos; & je cherche moins à vous flater qu'à vous rendre juftice, en vous affurant que vous êtes le feul à qui je veuille appartenir. Ma reconnoiffance fuffiroit, pour me guider vers vous; mais ce font vos vertus qui me décident. Ces vertus qui font aujourd'hui mon admiration, ne peuvent manquer de produire dans mon cœur un attachement tendre pour vous; cependant des difpofitions prochaines au fentiment qui devroit exifter déja, me paroiffent fi fort au-deffous de ce que vous méritez, que je vous demande en grace de les laiffer pour

ce qu'elles valent, ſi elles ne vous ſatisfont pas. Répondez-moi avec franchiſe, c'eſt tout ce que je vous demande.

Il eſt arrêté que dans ſix jours on examinera les propoſitions de Mr. de St. Albin. Comme elles peuvent ne pas convenir, j'attendrai leur examen pour me déclarer; mais quoi qu'il arrive, je ne me réſoudrai point à faire le malheur d'un homme auquel je ne pourrai jamais unir mon ſort volontairement.

REPONSE à Madame de Saint-Sirant.

JE ſçais, ma chere, que la ſolitude convient aux ames ſenſiblement affectées, mais elle nourrit leur douleur ſans remédier aux maux qui les accablent. Au reſte il me ſemble que ton voyage ne devoit pas être beaucoup plus long, ainſi je n'apperçois d'autre changement dans tes projets que le retour du Chevalier. Ne crains-tu point, ma chere, qu'une auſſi conſtante aſſiduité n'ait les mêmes ſuites que celles de ſon malheureux frere? Ce que tu dis de notre gloire me ſuggére cet avis pour la tienne.

Cependant je t'avoue qu'il n'entre point dans mes principes d'en faire mon idole aux dépens d'un ſentiment permis. D'Olmane peut reſter à Paris ſans que je m'en afflige; il peut revenir en province ſans que je rougiſſe de le revoir, ſinon j'aurois autant de remors à cent lieues de lui qu'à deux. Sur ces choſes-là le cri de la conſcience doit être encore plus terrible que le blâme public; mais comme j'eſpére ne m'être pas plus expoſée à l'un qu'à l'autre, réſerve-moi tes ſouhaits pour des objets plus réels. Adieu, ma chere

---

LETTRE de Madame de Renelle.

EH bien, ma chere petite, ſont-ce en effet les derniers murmures des paſſions que j'ai entendus? Puis-je vous féliciter ſur l'état préſent de votre ame, comme ſur l'avenir heureux qui s'ouvre devant vous? Voici la réponſe de Mr. de Crémy, elle eſt digne de ſes ſentiments. J'eſpére que cette lettre achevera de vous rendre une ſécurité d'ame que rien n'altérera plus. Mais preſſée de profiter de ce Courier, je n'ai, ma chere petite, que

le temps de vous ſouhaiter tout le bonheur poſſible.

LETTRE de Monſieur de Crémy.

LE ſort le plus heureux eſt entre mes mains, Mademoiſelle, & vous avez pu croire que j'héſiterois à profiter des bontés dont vous me trouvez digne. Qui pourroit vous connoître ſans vous aimer, ſans deſirer de s'unir à vous ? Et ce n'eſt point un fol amour que vous inſpirez, c'eſt un ſentiment pur, divin, qui répand dans mon ame une douce ſérénité. Puiſqu'il m'eſt enfin permis de vous ouvrir mon cœur, connoiſſez les impreſſions qu'il a reçues, & qui vont ſe fortifier par la certitude qu'elles accroîtront mon bonheur ſans troubler celui du Marquis de d'Olmane, & ſans balancer le vôtre. Croyez qu'à pareil prix j'y aurois renoncé pour toujours. Un éternel ſilence vous eût dérobé les hommages ſecrets qu'à toute heure & en tout lieu je n'aurois ceſſé de vous offrir intérieurement! Vous euſſiez été l'objet de mon culte, celui de mes regrets, l'ame de tout mon être; mais je n'aurois pas voulu qu'il vous en

coûtât un ſoupir, eût-il dû effacer les traces de mes peines. Quel changement un ſeul inſtant opére, & qu'il m'eſt doux de ne le devoir qu'à vous, Mademoiſelle! je me livrerois à cette joie vive & tendre, ſi je ne devois vous raſſurer ſur des craintes dont je rougis. Quoi, vous appréhendez, dites-vous, d'être peu digne de moi, parce qu'un homme aimable avoit ſçu toucher votre cœur? Et comment vous ferois-je un crime de ce qui ajoûte à votre gloire? L'amour n'eſt un vice que pour les ames vicieuſes; il embellit les autres, & leur prête de nouvelles vertus. Vous avez eu le mérite de l'épreuve. Jugez ſi je dois m'en plaindre: ah plutôt que ne ſuis-je à vos pieds, pour vous répéter le ſerment de vous aimer juſqu'à mon dernier ſoupir, & de vous abandonner mon ſort. Demain, Mademoiſelle, pas plus tard que demain, j'eſpére avoir le bonheur de vous voir; & dans très-peu de jours, celui de vous appartenir ſans réſerve; cependant ne redoutez point mon empreſſement. Plus l'amour délicat allume les deſirs du cœur, plus on ſçait les ſoumettre aux volontés d'un objet tel que vous....

Mr. de Crémy arriva le lendemain, comme il me l'avoit annoncé; pour la premiere fois je lui vis un air contraint & timide, fur-tout en me faluant. La Comteffe ne tarda pas à entrer en matiere. Ceci, Monfieur, lui dit-elle, eft une furprife agréable, car je ne croyois plus que vous vous fouvinffiez de ma fille. j'avoue, reprit Mr. de Crémy, que je ne me fuis pas comporté comme les galants de nos jours. Quelques raifons m'y ont forcé, d'autres motifs peut-être m'y auroient engagé. Je remarquai d'abord que Mademoifelle exigeoit des délais, ainfi quand les affaires d'interêt n'auroient pas rempli tout mon temps, j'aurois toujours dû vous laiffer, Madame, le loifir de faire toutes les informations poffibles, & à Mademoifelle celui de réfléchir. Actuellement je n'attens plus que vos ordres: je viens vous demander à l'une & à l'autre ce qui me refte à efpérer. La Comteffe parut tranfportée de la queftion. Monfieur, lui repondit elle, vous ne pouvez point douter de ma façon de penfer fur votre compte; quant à moi tout me convient; mais ce n'eft point moi que vous demandez, c'eft ma fille; je vous laiffe avec elle, peut-

être obtiendrez-vous quelque réponſe plus déciſive que celles qu'elle m'a faites juſqu'à ce jour. Son bonheur eſt entre ſes mains, il me paroîtroit bien extraordinaire qu'elle s'y refusât. En achevant ces mots elle ſortit.

On juge combien ce langage de la part d'une mere m'auroit embarraſſée, ſi j'euſſe moins connu Mr. de Crémy : malgré les termes où nous en étions, il s'apperçut de mon trouble : que ce début ne vous alarme pas, me dit-il à demi-voix, j'avois aſſez bien défini le caractere de Madame la Comteſſe pour m'y attendre, ainſi diſpenſez-vous d'en rougir. Si je ne craignois pas qu'elle nous apperçût je ſerois déja à vos pieds, & je vous y jurerois une reconnoiſſance éternelle. Nous entendimes alors la Comteſſe qui, laſſe d'écouter en vain, montoit chez Mr. de Prévalle. Mr. de Crémy ſaiſit cet inſtant pour ſe jetter à mes genoux. Jamais homme ne montra des ſentiments plus nobles, plus généreux, ni plus tendres. Toutes ſes expreſſions ſe reſſentoient de la candeur de ſon ame ; ce n'étoit point de l'amour, il auroit craint de bleſſer ma modeſtie; ce n'étoit point de l'amitié, le langage lui

en parut trop froid. C'étoit un heureux mêlange de tendresse & d'admiration ; chaque mot caractérisoit une pensée , chaque pensée peignoit un sentiment. J'avoue qu'il m'étonna au point qu'à peine trouvai-je la force de lui confirmer qu'il étoit le maitre de régler toutes choses. Mademoiselle , me dit-il , ne desireriez-vous pas d'attendre que d'Olmane fût tout-à-fait engagé avant que de vous décider entierement. Non , Monsieur , interrompis-je avec vivacité , rendez plus de justice à la droiture de mon ame , & épargnez à ma délicatesse des retours sur le passé. Nous convinmes donc qu'à mon tour je le laisserois seul avec la Comtesse pour prendre leurs arrangements. Me permettrez-vous , me demanda-t-il encore , de choisir les plus prochains ? C'est à la Comtesse , répondis-je, de fixer le temps qui lui conviendra ; j'obéirai sans répugnance , c'est tout ce que je puis vous promettre. Comme elle rentroit avec Mr. de Prévalle , je voulus sortir , elle m'arrêta en passant pour sçavoir ce que j'avoir résolu. Tout ce qu'il vous plaira , ma mere , lui dis-je , ce que vous ferez sera bien fait , & je fermai la porte

précipitamment. Ce quart-d'heure de retraite fut employé à écrire à Madame de Renelle.

LETTRE à Madame de Renelle.

VOs vœux vont être comblés, chere maman; Mr. de Crémy eſt ici; il régle à préſent les préliminaires, dirai-je de ſon bonheur ou du mien? Ma bonne amie, j'eſpere que ce ſera celui de tous deux. On lit ſur ſa phyſionomie qu'il en eſt convaincu d'avance. Je crois qu'il aime, qu'il eſtime votre enfant; il eſt bien flateur pour moi que ce ſoit-là le prix de ma confiance; mais, chere maman, pourquoi ne ſuis-je que flatée ſans être émue? Pourquoi n'éprouve-je point au fond de mon cœur ces tranſports, ce doux raviſſement qu'inſpire la préſence d'un objet chéri? Je les deſire, je les cherche, il ſemble même que je m'efforce de les reſſentir, & toujours en vain. Que la raiſon a peu d'empire ſur l'ame, ma bonne amie! elle nous éclaire, cela eſt vrai; elle nous fait agir, je le veux encore : mais quelle différence des choſes que l'on fait par raiſon, ou de celles que l'on fait par amour. Je

n'y réfléchis pas ſans craindre que ce ne ſoit tromper M. de Crémy. Je ne me ſens point d'éloignement à lui appartenir, il eſt aſſurément fort eſtimable, cependant je ne ſçais, mon ame n'eſt pas dans une aſſiette tranquille, le cœur me bat à tout inſtant. Ma bonne amie, je ſuis agitée, inquiéte, d'où cela peut-il venir? En vérité je n'oſe rentrer en moi-même, je me fuis comme ſi je craignois d'avoir encore à rougir.... Hélas peut-être.... Mais non, évitons d'y ſonger.... Adieu, chere maman, adieu; je retourne auprès de Mr. de Crémy, ſes vertus m'inſpireront du courage: puiſſent-elles porter le calme dans mon cœur! chaque jour je vous rendrai compte de ce qu'il y aura d'arrêté, & je ne ferai partir ma lettre que quand le journal ſera complet.

Ce Mardi matin.

Que les hommes ſont prompts dans leurs délibérations, chere maman! Hier pendant que je vous écrivois, je ne me doutois guere de ce qui ſe paſſoit. Mr. de Crémy d'accord avec la Comteſſe, qui ne me paroît pas moins empreſſée que lui, avoit déja fait partir un Courier pour prier Monſieur & Madame

Madame de Plenneton de ſe rendre ici aujourd'hui, où il les prévient qu'il compte ſigner les articles. Je n'en ai pas beſoin, a-t-il dit devant moi; mais je veux montrer à ma ſœur qu'en dépit de tout, je ſçais garder les ménagements qui conviennent. Mademoiſelle, a-t-il ajoûté en me regardant, il me ſouvient encore que vous m'aviez preſcrit l'union, vos deſirs ſeront toujours des loix pour moi, néanmoins vous ſentez que ceci n'en dépend pas totalement. Il prononça ces derniers mots d'un ton à me perſuader qu'il n'aime ni n'eſtime Madame ſa ſœur. Je vous avoue, ma bonne amie, que cela me fait une ſorte de peine. Quelqu'un qu'il n'eſtime pas doit être mépriſable; & une femme qui n'a plus rien à perdre eſt toujours dangereuſe. Mais, vaines réflexions! il n'eſt plus temps d'en faire. L'inſtant approche où les nœuds les plus ſacrés vont me lier pour jamais. Pour jamais, chere maman! ſentez-vous comme moi l'étendue de ce mot, & toutes les obligations que je vais prendre; ce ſoir il n'y aura plus moyen de m'en dédire; j'aurai promis, tout ſera conſommé pour votre enfant, ſa parole eſt ſacrée,

croyez qu'elle le fera toujours. Mais que dis-je, puis-je en répondre? je vais promettre mon cœur, donner ma main, engager toutes mes affections; qui sçait ce que le destin me prépare, & si je n'en murmurerai pas quelque jour? Je suis née si sensible... Le desir de remplir ses devoirs ne suffit pas contre l'effet involontaire du sentiment; il n'est que trop vrai, puisque j'en ai fait l'épreuve; n'ai-je pas aimé, ma bonne amie; n'ai-je pas même aimé deux fois? Si j'aimois une troisieme, que de maux! O cruelle idée; que de trouble tu éleves dans mon ame! Cependant il faut faire un serment authentique, quoiqu'on sçache qu'il ne dépendra pas de soi de le tenir. Tout n'est-il donc que simulé parmi nous? Est-ce purement affaire de convention? Peut-être mes scrupules se tairont-ils! Mais comment concilier le sacré avec le profane? la sainteté d'un engagement solemnel avec le peu de bonne foi qu'on y apporte? Ma bonne amie, je me perds en raisonnements, ma tête s'échauffe, & mes idées se confondent; je ne vois qu'une seule chose de claire, c'est qu'il faudroit que ce fût le cœur qui fît le serment pour

qu'il fût inviolable. On a beau moralifer, jamais la bouche ne commandera au cœur, & la nature fimple & naïve nous ramenera toujours au vrai. Mais j'entens grand bruit, on m'appelle ; adieu, chere maman, pourquoi faut-il vous quitter, où vais-je? grand Dieu, où vais-je? Ma bonne amie, un malheureux qu'on traîne au fupplice n'eft pas plus tremblant que moi. Quel affreux moment que celui qui décide de notre fort!

Ce Mercredi matin.

Tout eft conclu, chere maman; votre enfant n'eft plus à vous, elle n'eft plus à elle, c'eft à Mr. de Crémy qu'elle doit appartenir déformais toute entiere. Mais quels procédés généreux n'a-t-il pas encore employés avant d'en venir là! ma bonne amie, il faut en convenir, cet homme eft unique. Je devrois l'adorer fi l'amour étoit le fruit de l'admiration. Ecoutez le récit que je vais vous faire. Monfieur & Madame de Plenneton arriverent hier au matin. Mr. de Crémy fut au-devant d'eux, & nous les préfenta. Voyant que fa fœur m'examinoit de la tête aux pieds en minaudant beau-

coup, il lui dit : mais, ma sœur, félicitez-moi donc sur mon bonheur ; pour moi j'avoue que je le sens vivement. Elle ne lui répondit que des choses triviales avec un ton dur & ironique. Cette femme a une prolixité dans la maniere de s'exprimer qui vise de près au bavardage ; on croiroit lire dans ses yeux qu'elle me hait avant de me connoître. Ses regards peignent l'envie, ses propos dénotent la jalousie ; il seroit injuste de la juger sur l'extérieur, mais sa conduite me persuade qu'elle a tous les défauts que produit une avarice sordide, vile, basse, rampante, lorsqu'il s'agit d'avoir, audacieuse & impudente, lorsqu'il est question de défendre. Telle m'a paru d'abord Madame de Plenneton. En traitant des articles, Mr. de Crémy qui s'apperçut de l'impression désagréable que me faisoit le ton de sa sœur, proposa de remettre ces discussions après le dîner. Arriva dans le moment le frere de d'Olmane, il venoit nous annoncer qu'il partoit en poste le soir même pour le mariage de son frere qui se célébroit le lendemain. Ma bonne amie, vous avouerai-je ma foiblesse ! je ne pus apprendre cette

nouvelle de ſang froid. Mr. de Crémy vit le coup qu'elle me portoit avec une indulgence, une compaſſion, une ſorte d'humanité qui n'appartient qu'à lui. Je ne conçois point où il a pris tant de vertus & de connoiſſance du cœur humain. Sa vie n'a-t-elle donc été qu'une étude continuelle? Pendant le dîner il s'efforça de me mettre à mon aiſe; jamais je ne lui trouvai tant d'eſprit ni d'enjouement. L'inquiétude plus que la joie agitoit ſon ame. En ſortant de table il pria la Comteſſe de permettre qu'il m'entretînt un inſtant; elle nous conduiſit dans ſon cabinet. Quoique je ne duſſe rien appréhender de la part d'un homme auſſi bon, auſſi honnête, il me prit un friſſon terrible, ſur-tout en voyant ſes yeux ſe mouiller de pleurs. J'aurois voulu, me dit-il, vous cacher juſqu'à la fin une émotion qui me trahit; mais n'y faites point attention, Mademoiſelle, je vous le demande en grace; raſſurez-vous, continua-t-il. Vous tremblez & que craignez vous? Je mourrois plutôt que de vous affliger. Répondez ſeulement à une ſeule queſtion. Je vous ai vue interdite, troublée, & peut-être piquée en apprenant le mariage du

Marquis de d'Olmane. Auriez-vous des regrets ? quelque eſpoir de bonheur que vous m'ayez donné, quelque ſatisfaction que je vous aye marqué en reſſentir, Mademoiſelle, il eſt encore temps ; que ma ſenſibilité ne vous touche point, parlez ſans égard pour les larmes qui m'échapent malgré moi, ne ſongez qu'à vous préſerver de celles du repentir ; un mot, & tout ſera rompu, j'aurai ſoin qu'on ne puiſſe pas vous en imputer la faute... Quel homme m'écriai-je en lui tendant la main ! Non, Monſieur, jamais on ne pourroit que ſe féliciter d'être à vous, & j'y ſuis dès cet inſtant de tout mon cœur, je vous le proteſte ; excuſez le mouvement involontaire que je n'ai pu dérober à votre pénétration, il m'a ſurpris moi-même au point que je ne puis pas encore le définir, mais quel qu'il ſoit, croyez que je le déſavoue. Comment, Monſieur, comment parviendrai-je à vous témoigner toute ma reconnoiſſance pour tant de bontés ! quels ſont les témoignages qui pourroient égaler la poſſeſſion que vous m'aſſurez. Mademoiſelle, aux larmes d'amertume vous voyez ſuccéder celles du plus doux

attendriſſement ; permettez que j'en arroſe cette belle main. Vous m'ordonnez de la regarder comme à moi, que je vais être heureux ! mais vous promettez-vous, vous flatez-vous d'être heureuſe? Il me reſte une derniere crainte. Le ton & les manieres de ma ſœur vous ont effrayée, peut-être eſt-il de mon devoir de vous prévenir ſur ſon caractere, il eſt malheureuſement peu fait pour ſympathiſer avec le vôtre. L'amour de l'interêt qu'on n'a point aſſez déraciné en elle abſorbe aujourd'hui toutes ſes affections; je lui ai cédé ce qu'elle deſiroit, afin d'entretenir une eſpece d'union; mais... Mademoiſelle, il eſt des cœurs indomptables, & ſur leſquels les meilleurs procédés ne peuvent rien. Vous avouerai-je, que c'eſt à elle que j'ai dû ma querelle avec d'Olmane? j'en ai honte; cependant comme elle pour pourroit exercer ſa vengeance ſur l'innocence & la candeur même, je ne veux pas que vous puiſſiez me reprocher un jour de vous y avoir expoſée ſans vous prévenir. J'eſpére, Mademoiſelle, que je confie mon malheureux ſecret à une amie qui n'en meſuſeroit pas même quand elle arrê-

teroit le cours de ses bontés pour moi. Il seroit affreux que ma sœur me privât du plus grand des bonheurs; mais il seroit plus affreux encore qu'elle fît naître un jour dans votre ame quelques regrets... Mademoiselle, c'est ma sœur, permettez que je ne vous en dise pas davantage, & que j'attende à vos genoux le dernier arrêt de mon sort. Il est prononcé, Monsieur, lui répondis-je; vos vertus surpassent assez les défauts de Madame de Plenneton pour les effacer à mes yeux. Puissé-je vous les faire oublier, tous mes desirs, tous mes souhaits seroient comblés en vous rendant heureux; croyez que je m'estimerois alors vraiment heureuse. Venez donc cimenter de si doux nœuds, vertueuse, adorable fille, me dit-il avec émotion; venez que je jouisse de tout mon bonheur en faisant éclater ma joie.

A peine eumes-nous rejoint l'assemblée, qu'il présenta un papier à la Comtesse. Madame, lui dit-il, il ne m'appartient point de faire la loi, aussi n'ai-je mis par écrit que les choses qui me regardent personnellement, & que j'ai cru ne pouvoir pas vous déplaire. Vous y ajoûterez, s'il vous plaît, vos

intentions, rien si vous le voulez ainsi, & moi beaucoup plus, si vous jugez que je le puisse sans blesser les droits de ma famille. La Comtesse remit le papier à Mr. de Prévalle qui le lut tout haut. Madame de Plennecton l'interrompit à l'article du douaire, qu'elle trouva trop considérable : deux mille écus, mon frere, y pensez vous? sans compter les présents, & trente mille livres de préciput hors de la communauté, pour le survivant des époux? M'a-t-on accordé moitié de cela? Cependant, ma sœur, laissez poursuivre, s'il vous plaît. Mr. de Prévalle continua. Rien de mieux, dit-il à la Comtesse; il n'y manque que la donation de mon bien que je vous prie tous d'agréer qu'on ajoûte aux articles. Non, Monsieur, reprit Mr. de Crémy, je m'y opposerai pour quelques raisons particulieres. Il est quelquefois des cas où des présents de cette nature peuvent n'être que mieux placés en le différant. D'ailleurs pourquoi se lier? quand le cœur dirige l'intention, la volonté ne change pas, ainsi vous serez toujours à même d'avantager Mademoiselle par testament autant que vous le desirerez, & les siens se feront gloire d'ac-

cepter cette marque d'eſtime d'un ancien ami de la famille. Si nous n'étions pas tous mortels, ajoûta-t-il obligeamment, je reculerois encore le moment de l'acceptation ; puis ſans attendre de réponſe, il ſe tourna vers Madame de Plenneton. Ma ſœur, lui dit-il, vos obſervations ſont juſtes ; mal-à-propos j'ai diſtrait de la communauté trente mille livres de préciput. On pourroit me ſoupçonner d'y avoir mon interêt, puiſque la mort ne ſe régle pas toujours ſur le nombre des années ; je réduis le préciput à dix mille livres, & fais préſent des vingt mille livres de ſurplus à votre fils aîné ; les voici en un ſeul contrat que je vous remets : Mademoiſelle voudra bien le trouver bon, & accepter en échange mille louis effectifs, dont elle fera l'emploi qu'elle jugera à propos ; il me reſte aſſez de mes économies pour fournir amplement aux autres objets... Mon frere, reprit Madame de Plenneton, ſans me laiſſer le temps de parler, je vous ſuis bien obligée pour mon fils. Vingt mille livres ſont un très-beau préſent de noce ; mais ſi vous n'aviez point d'enfants, les miens ne perdroient pas moins à un douaire auſſi conſidérable,

faites-y attention, mon frere. L'amour ne doit point altérer la probité ; les biens de famille sont héréditaires, il n'est pas permis d'en user si libéralement. Ma sœur, toutes mes réflexions sont faites, & ces objections de votre part m'humilient. J'y répondrai comme le Sage : *Si vos enfants sont honnêtes gens, ils en auront assez ; s'ils ne le sont pas, ils en auront trop.* Madame, dit-il à la Comtesse, trouvez bon que nous signions afin de mettre ma sœur d'accord. Monsieur, il faut stipuler ce qui me regarde ; vous sçavez bien que je ne suis pas en état de faire à ma fille une dot considérable ; elle regardoit Mr. de Prévalle qui, la voyant prête à ne rien donner, lui dit, Madame vous avez promis. Elle écrivit & pria Mr. de Crémy de voir si cela lui convenoit. Madame, je signe aveuglément & ne lis rien. Voilà mon univers, ajoûta-t-il en me montrant ; on est toujours riche quand on posséde un semblable thrésor. Nous signames, non sans que votre enfant, chere maman, changeât un peu de couleur ; mais actuellement je détourne toutes les réflexions qui pourroient me troubler, & je laisse le champ libre aux

vôtres. Le grand jour eſt fixé au vingt-trois. Il ne reſte plus que bien peu de temps d'ici-là. Mr. de Crémy nous quitte demain, peut-être aurois-je beſoin qu'il revînt promptement, la préſence d'un homme auſſi eſtimable écarte les foibleſſes en offrant l'image de toutes les vertus réunies. Enfin il faut eſpérer que votre enfant va s'élever au-deſſus d'elle-même, & ſe montrer digne du ſort que lui ont ménagé vos ſages conſeils. Vous avez été mon Ange Tutélaire, ne ceſſez pas, je vous ſupplie, d'être la meilleure de mes amies; croyez que vos bontés feront toujours la meſure de mon bonheur, & que la reconnoiſſance qu'elles m'inſpirent ne finira qu'avec ma vie. Adieu, chere maman, je vous quitte pour faire part de mon mariage à Madame de St. Sirant, dont vous trouverez cy-joint une lettre. Vous ne me dites point comment je dois me conduire avec elle? Quoique vos préceptes ſoient gravés dans mon cœur, permettez que je ne renonce point à vos conſeils.

LETTRE de Madame de Saint-Sirant.

EN arrivant ici, ma chere, j'apprens deux heureuſes nouvelles pour toi, ton mariage fort avancé & celui de d'Olmane conclu. Oui deux heureuſes nouvelles, car je ne les ſépare point : tu as beau dire, d'Olmane nuiſoit à ta réputation ; entre nous conviens qu'en pareil cas il eſt doux de ne plus craindre l'indiſcrétion d'un homme qui a obtenu notre confiance : s'il reſte à Paris c'eſt comme s'il étoit mort, & tu n'en entendras plus parler. Tu comprendras, ma chere amie, que c'eſt un puiſſant motif de conſolation. Hélas ceci me rappelle le pauvre Norfalque ! il n'auroit ſûrement jamais manqué à ce qu'il me devoit. Cependant tout homme eſt homme, on dépend néceſſairement des caprices de leur vanité ou des effets de leur jalouſie. La réflexion, ma chere, fait auſſi prendre ſon parti ſur bien des événements, dont le cœur ne ceſſeroit de s'affecter ſi la réputation n'étoit plus chere que tout le reſte. N'appréhende point que le Chevalier terniſſe la mienne, on n'aime qu'une fois en ſa vie.

Toi & moi nous avons payé le tribut ſans beaucoup d'éclat, c'eſt s'en tirer aſſez heureuſement. Tâche que Mr. de Crémy ne le ſçache jamais, car il pourroit en prendre de l'ombrage. J'eſpere que tu m'inſtruiras exactement de toutes tes affaires. J'oſe dire que tu dois cette marque de confiance aux ſentiments qui nous lient. Adieu, ma chere, je t'embraſſe comme je t'aime, tu ſçais ſi c'eſt tendrement.

REPONSE à Madame de Saint-Sirant.

JE ne contredirai point, ma chere, ce que tu nommes tes heureuſes nouvelles. Mon mariage eſt conclu, les articles viennent d'être ſignés, & je m'empreſſe de t'en faire part, perſuadée de l'interêt que tu y prens. S'il étoit permis de publier les procédés de Mr. de Crémy, tout le monde, en les admirant, envieroit mon bonheur. Je ne pouvois rien eſpérer d'auſſi avantageux à tous égards, ainſi tu es fondée à me croire très-ſatisfaite. Mais que prétens-tu dire avec tes puiſſants motifs de conſolation ſur l'éloignement de d'Olmane ? Je t'ai déja certifié que je ne le craignois nullement, c'eſt un

galant homme que j'eſtime, & il ſeroit plus douloureux, ſelon moi, d'admettre tes réflexions que d'avoir le cœur affecté de la perte d'un ami. Mépriſer aſſez quelqu'un qu'on a aimé pour le craindre, c'eſt un ſupplice; ternir ſa mémoire pour s'aider à l'oublier eſt un reméde cent fois pire que le mal; l'eſtime devant être la baſe d'un attachement quelconque, je ne concevrai jamais qu'on veuille de propos délibéré ſe ravir un témoignage qui fait l'apologie du ſentiment paſſé, & qu'on refuſe aux morts le ſeul tribut auquel leur mérite ſembloit aſſigner un droit inaltérable. Ce n'eſt pas la premiere fois, ma chere, que nous différons dans notre maniere de voir. En qualité d'amie il m'importe que tu rectifie la tienne ſur cet article. Ne va point deſirer de me perdre parce que j'ai eu ta confiance, ou dès-lors tu perdrois la plus diſcrete de tes amies, & tu ne mériterois plus d'en trouver une autre après elle.

LETTRE de Madame de Renelle.

J'Ai lu avec un plaiſir infini tous vos détails, ma chere petite, qu'ils ſont touchants! ils m'ont attendrie juſqu'aux larmes. De tels exemples de générosité & de vertus ſont faits pour émouvoir le cœur : on deſireroit les avoir donnés, on eſt ſatisfait d'en voir profiter un enfant qui en eſt vraiment digne; enfin on ſe ſent renaître. L'ame s'éleve comme par gradation, il ſemble que cela réconcilie avec l'humanité. Le moyen de ne pas aimer & admirer ſes ſemblables, s'ils étoient tous auſſi grands que Mr. de Crémy l'eſt par ſes vertus? O ma chere enfant, que vous êtes heureuſe d'appartenir au plus eſtimable des hommes! je jouis de votre bonheur, vous ne le ſentez pas encore dans toute ſon étendue, le temps ſeul peut vous apprendre à l'apprécier.

Je paſſe ſur les petits ſcrupules qui vous ont agitée, ils ſont la ſuite de votre délicateſſe; mais, ma chere petite, banniſſez ces craintes que vous inſpirent vos tendres penchants. Vous allez avoir le meilleur de tous les préſervatifs; un mari digne de captiver

votre

votre cœur, un mari dont le rare mérite imprimera en vous des caracteres de respect & d'estime; un mari en un mot pour lequel rien ne vous coûtera & qui vous rendra tous vos devoirs aimables. Rassurez-vous; avec un tel guide on ne s'égare point. Comptez que nos vertus dépendent souvent des gens avec lesquels nous sommes obligés de vivre. Une femme vicieuse rougiroit d'elle-même en présence d'un époux comme celui qui vous est destiné. Comment une fille honnête pourroit-elle envisager la possibilité de lui manquer ? D'ailleurs un peu d'expérience est encore un garant de plus. S'il arrivoit que malheureusement quelqu'un vînt à vous plaire, vous vous défieriez des suites, & sans vous exposer à d'inutiles combats vous fuiriez. Mais espérant, ma chere enfant, que vos plus pénibles épreuves sont passées, il faut aussi avoir un peu de confiance en vous-même. La premiere, & peut-être la plus dangereuse foiblesse, c'est d'imaginer qu'on ne puisse jamais se vaincre. Quand on connoît son cœur, croyez qu'il est possible de la maîtriser. Remplissez le vôtre des plus tendres sentiments pour Mr. de

Crémy; moins il y reſtera de vuide, moins vous courrez de danger. Malgré le beſoin continuel d'aimer qu'éprouvent les femmes tendres, ſouvent l'amitié leur ſuffit, & les préſerve des attraits de l'amour. Ni l'un ni l'autre ne ſe commandent, me direz-vous; d'accord: par la même raiſon on ne ſe garantit point de l'attachement pour un homme vraiment aimable, lorſqu'à tous les quarts-d'heure du jour on eſt à portée d'apprécier ce qu'il vaut. Il ne vous inſpirera point ces tranſports, ces doux raviſſements que vous cherchez, le moment eſt paſſé. Mais vous éprouverez pour lui des ſentiments raiſonnés, moins vifs, auſſi tendres, & plus durables que les autres. Ceux-là ſeuls procurent le vrai bonheur, parce qu'ils nous laiſſent jouir de toutes nos facultés; l'ame contemple ſa félicité, d'un ſeul regard elle embraſſe toutes les cauſes qui font naître en elle ces mouvements d'admiration; le cœur trouve un charme ſecret à les méditer. Ma chere petite, il n'y a pas d'état plus délicieux; rien ne le trouble, rien ne l'altére, une intime confiance écarte juſqu'au moindre nuage. Malheureuſement un pareil ſort ne ſe

choisit point, car il n'est point d'amant fortuné qui ne l'enviât : ici ce sont des plaisirs sans peine, là ce ne sont que des transports, & les transports nuisent souvent aux plaisirs ; si on imagine en goûter dans ces violentes étreintes de l'ame, dans ces palpitations d'un cœur dont les battements interceptent les soupirs, c'est qu'il n'appartient qu'à l'amour de nous causer des maux de cette espece. Il faut être amant, ma chere petite, pour admettre la compensation à cet égard. Les gens de sang froid ne la croiront jamais comme possible.

Revenons à Mr. de Crémy. Sa conduite dans toutes les circonstances ne cesse de m'enchanter, & ses larmes me confirment qu'il a pour vous tous les sentiments réunis. A tout autre qu'à vous je dirois ceci va vous donner un grand avantage ; mais, ma chere enfant, gardez-vous d'en abuser. Une complaisance exigée mal-à-propos refroidiroit un mari sage, elle vous raviroit sa confiance, & vous perdriez le plus doux lien de la société. Le grand art consiste à maintenir ses droits, sans mésuser de son pouvoir. Demandez rarement, faites plutôt qu'on de-

ſire ce que vous voulez, les hommes ſont en général attachés à leurs opinions. Une femme qui entend ſes intérêts n'hazarde point de fronder ouvertement leurs avis ; elle céde à propos, & s'en fait un mérite. Du petit au grand la politique roule ſur les mêmes points. Ménager ſon autorité, c'eſt preſque l'étendre. Bien des maris ignoreroient encore que les hommes ſe ſont arrogé le droit de commander en maîtres, ſi d'indiſcrettes demandes ne leur avoient appris à refuſer.

Quoique Mr. de Crémy ne nous montre aujourd'hui que des vertus, vous devez prévoir qu'il n'eſt pas ſans défauts. Ne les étudiez pas pour vous faire valoir, au contraire ſçachez les reſpecter, & lui ſauver les torts ou les ridicules dont il pourroit être ſuſceptible. Il a trop d'eſprit & de pénétration pour ne pas vous en tenir compte. Il eſt de ces gens avec leſquels on ne perd rien à ſe laiſſer deviner. Adouciſſez-lui auſſi le plus que vous pourrez le chagrin d'avoir une ſœur ſi peu digne du nom qu'elle porte. La délicate peinture qu'il vous a fait de ſes défauts, prouve combien il en eſt tou-

ché. Epargnez-lui tout ce qui pourroit l'affliger, même quand vous auriez beaucoup à souffrir des noirceurs de cette femme. Enfin, ma chere enfant, conduisez-vous en personne sage, prudente & vertueuse. Vous êtes arrivée au port, votre bonheur ne dépend plus que de vous Je vous recommande une complaisance honnête, une fermeté douce, une extrême égalité dans le commerce; point d'aigreur, point de reproches, jamais de plaintes ni de bouderie. Laissez tous les foibles artifices qu'emploient les femmes ordinaires; parez-vous de votre sensibilité; qu'elle se peigne sur votre physionomie; que votre silence, que vos regards l'expriment, & rarement vos larmes. Comptez que Mr. de Crémy est capable de faire toutes ces delicates distinctions. J'approuve très-fort son refus pour la donation qu'offroit Mr. de Préválle, elle eût entraîné mille mauvais propos qui auroient réjailli sur la Comtesse. Voilà, ma chere petite, la différence qu'il y a entre vouloir le bien & sçavoir le faire. Encore une fois, que vous allez être heureuse avec Mr. de Crémy!

Je n'ai point reçu les lettres que

vous m'annonciez précédemment, que m'enverroit le Marquis de d'Olmane pour vous éclairer ſur le compte de Madame de St. Sirant. Il eſt trop diſſipé ſans doute pour s'en ſouvenir; au ſurplus elles me paroiſſent très-inutiles; celle qui étoit jointe à votre dernier paquet acheve de peindre la petiteſſe de l'ame de cette prétendue amie, & montre combien ſon cœur eſt étroit, combien ſes vues ſont bornées & baſſes. Jamais vous n'avez dû compter ſur elle, & je vous conſeille de continuer à vivre ſur le même ton. S'il falloit vous brouiller avec toutes les femmes bavardes, fauſſes ou envieuſes, à quel cercle réduiriez-vous votre ſociété? De tout cela on prend le bon quand il ſe trouve, & l'on ſe contente de ne pas être dupe des autres. Voyez Madame de St. Sirant, répondez honnêtement à ſes empreſſements : ne vous y livrez en aucune maniere, ne trahiſſez point ſa confiance de quelque malignité qu'elle puiſſe uſer envers vous; & vous ſerez le modele des femmes qui penſent; malheureuſement on en rencontre peu.

Adieu, ma chere petite, croyez que je m'applaudis d'avoir ſçu vous

être utile. A préfent que vous pouvez voler de vos propres ailes, je vais me repofer fur mes lauriers, tandis que vous jouirez des fruits de mes travaux. Faffe le Ciel que votre bonheur foit conftant & durable! Pour moi ma tâche eft remplie, vous avez été mon éleve, vous êtes mon amie, & je mourrai la meilleure des vôtres, foyez-en bien convaincue, ma chere enfant.

J'ai dit que mon mariage avoit été fixé au 23. Mr. de Crémy étoit de retour dès le 16 avec les plus fuperbes préfents. Toute fa famille s'affembla le 22, à l'exception de Madame fa fœur, qui n'arriva que pour le moment de la célébration. Dieu quel moment! il parut porter une férénité inaltérable fur le vifage de Mr. de Crémy. Pour moi j'avoue que j'eus befoin d'un courage extrême pour le foutenir. Je marchai cependant d'un air libre & fatisfait vers l'autel, d'où Mr. de Plenneton me ramena fans daigner me dire un mot. Sa femme, à qui les démonftrations coûtoient moins fans doute, vint m'embraffer en m'appellant fa chere fœur. Ce fut le fignal de toutes fes fauffetés à mon égard. Elle avoit prévenu fa famille

contre moi, quelques-uns de ses parents agirent du moins de maniere à me le persuader.

Mr. de Niord, ami de Mr. de Crémy, & Mr. de Prévalle s'apperçurent que j'en étois vivement affectée. Ils m'exhorterent à dissimuler, & proposerent des plaisirs bruyants qui pussent me distraire. On dansa tout le jour; mais il finit beaucoup plutôt que je ne l'aurois desiré. On lisoit dans les yeux de Mr. de Crémy un empressement que je ne partageois pas, & qu'il s'efforçoit lui-même de dérober aux spectateurs. Enfin l'heure arriva de se retirer, & de consacrer par les nœuds de l'hymen l'union la plus heureuse qui ait peut-être jamais existé.

Depuis long-temps il est reçu qu'une femme qui met son bonheur dans l'amour de ses devoirs, n'a rien à dire d'elle. C'est donc à l'époque de mon mariage que je terminerai mes mémoires, dont la suite ne présenteroit plus qu'un tableau froid & sans interêt. Les caprices du sort balancerent les faveurs de la fortune, l'injustice vint m'accabler. Victime dévouée aux plus noirs effets de la calomnie de Madame de Plenneton, j'en éprouvai

toutes les horreurs possibles. Mais je n'entrerai point dans ces détails affligeants, que je dois taire par respect pour mon sexe, par égard pour moi-même, & par reconnoissance pour un mari dont les procédés soutenus comblent aujourd'hui tous mes vœux. J'aurois pu être malheureuse avec tout homme susceptible de mauvaises impressions, avec lui je n'ai été qu'à plaindre, encore la maniere dont il partageoit mes peines les allégeoit-elle de moitié. Cent fois le jour je bénis l'instant qui a uni son sort au mien. Je regrette les vaines terreurs qui me le faisoient redouter, & je dois les désavouer assez authentiquement pour rassurer les jeunes personnes qu'un mariage formé comme le mien par la raison & sans goût, pourroit effrayer. Avec des idées romanesques on veut de l'amour lorsqu'il ne faut que de l'estime pour faire naître un attachement réel; qu'on en croie à mon expérience; puisse-t-elle servir d'instruction, comme les sages conseils de Madame de Renelle m'ont tenu lieu de sauvegarde contre les erreurs de la jeunesse! Je me sçaurai gré d'avoir écrit des faits, quoique minutieux, s'ils

peuvent fournir des leçons utiles à qui voudra profiter de mes torts. Des amies du mérite de Madame de Renelle font rares ; fes maximes fuppléeront au défaut de lumieres de celles qui en auroient befoin. Elle vit encore cette aimable fille, je la révére comme ma mere, elle me confidere comme fon enfant; & les liens qui m'attachent à elle font prefque auffi puiffants que ceux de la nature.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre *Mémoires de Madame la Marquise de Crémy*, & je crois qu'on en peut permettre l'impression. A Lyon, le 25 Janvier 1766.

PULLIGNIEU.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé, PIERRE DUPLAIN, Libraire à Lyon, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Mémoires de Madame la Marquise de Crémy*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour

de la date des préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe, & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'impétrant ſe conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur de Lamoignon; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou; le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir

ledit Expoſant & ſes Ayant-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le douzieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſix, & de notre regne le cinquante-unieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 769, fol. 446, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 19 Mars 1766.

R. ESTIENNE, *Adjoint.*

PQ
2007
M753M4

[Miremont, Anne d' Aubourg d
La Bove, comtesse de]
Memoires de Madame la mar
quise de Crémy

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY